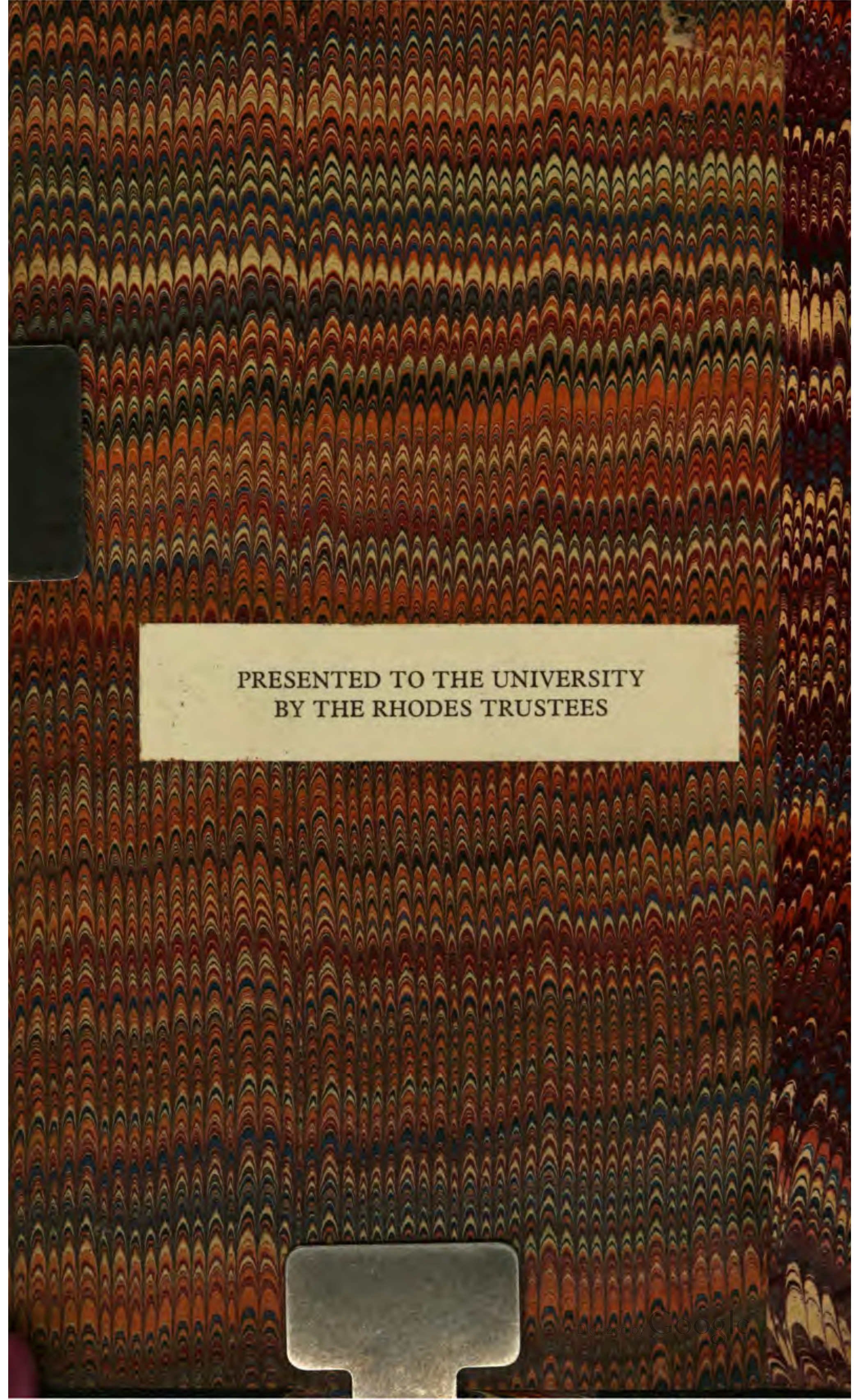
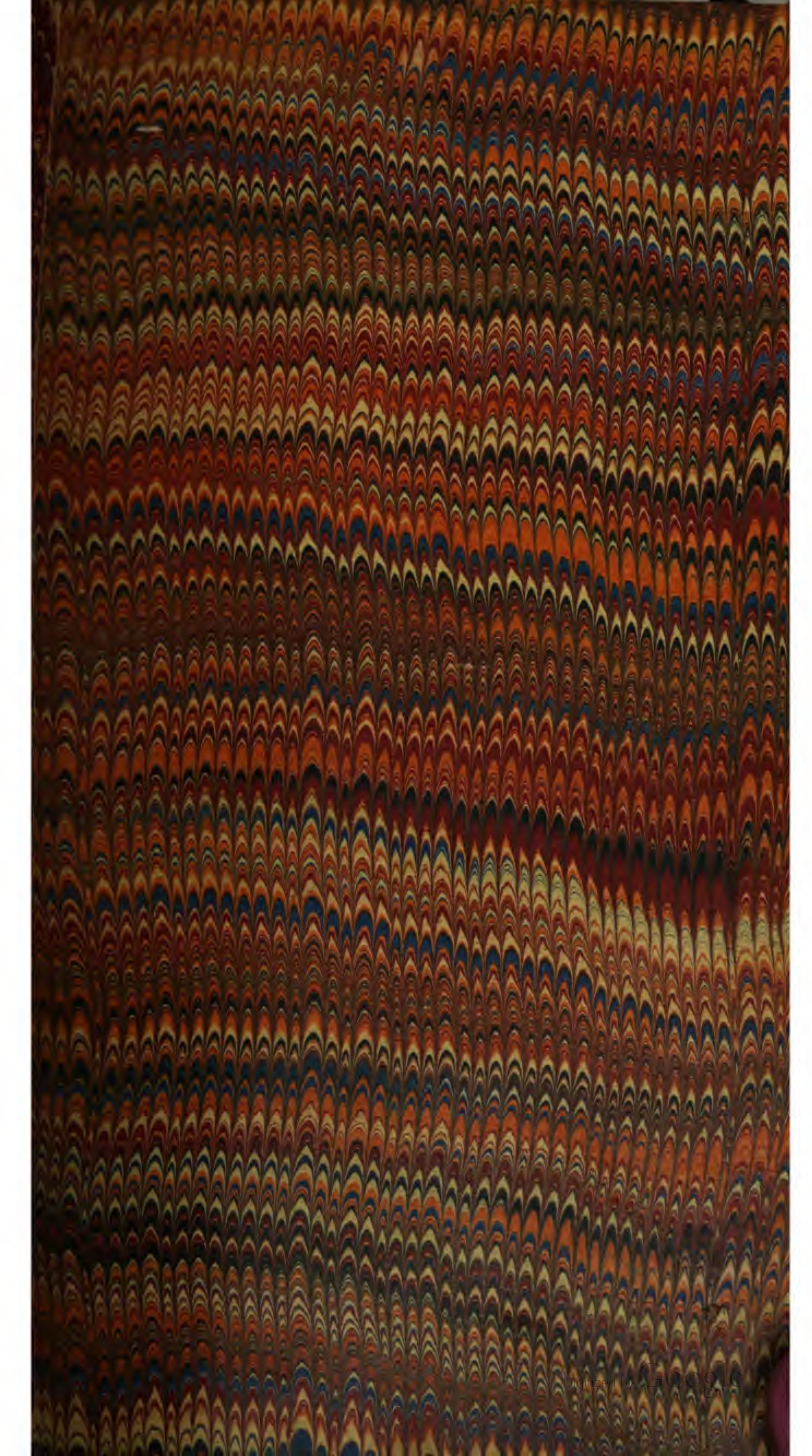



PRESENTED TO THE UNIVERSITY
BY THE RHODES TRUSTEES



Purchase

QUATRE ANS DE CAMPAGNES

A

L'ARMÉE DU POTOMAC

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

QUATRE ANS DE CAMPAGNES

A

L'ARMÉE DU POTOMAC

PAR

RÉGIS DE TROBRIAND

EX-MAJOR GÉNÉRAL AU SERVICE VOLONTAIRE, ET COLONEL AU SERVICE RÉGULIER
DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

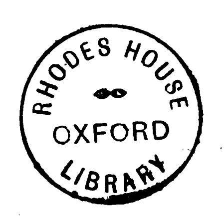
TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C[ie], ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868



SOUVENIRS

DE

QUATRE ANS DE CAMPAGNES

A L'ARMÉE DU POTOMAC

CHAPITRE PREMIER

FREDERICKSBURG

Ambroise Burnside général en chef. — Organisation des grandes divisions. — Le miel de Mme L. — Élections d'État. — Plan du général Burnside. — Le retard des pontons. — Effet de neige. — Passage du Rappahanock. — Les nerfs du docteur C. — Bataille de Fredericksburg. — Attaque des positions ennemies sur la gauche. — Épisode tragique. — A qui la faute? — Désastres sur la droite. — Obstination du général Burnside. — Morts et blessés. — Retour aux cantonnements.

Le général Ambroise Burnside n'était que peu connu de l'armée dont le commandement lui était dévolu. Il avait conquis sa réputation, comme commandant en chef d'une expédition heureuse sur les côtes de la Caroline du nord, où il était resté pendant toute notre campagne de la péninsule. Lorsque Pope, menacé par le gros de l'armée confédérée, attendait les renforts que Mac Clellan tardait de jour en jour à lui envoyer, c'était Burnside qui, le premier, était accouru à Alexandrie à la tête du 9e corps, et qui, le premier, avait envoyé la division Reno sur les bords du Rapidan. Il ne faisait donc partie de l'armée du Potomac que depuis deux mois, pendant lesquels, comme

nous l'avons vu, il avait commandé l'aile droite à South Mountains et l'aile gauche à Antietam. C'était un homme d'un beau caractère, honnête, droit, rempli de patriotisme, incapable de s'abaisser à aucune intrigue, et subordonnant toujours son ambition à son devoir; seulement, trop enclin à l'obstination.

Ami de Mac Clellan, non seulement il n'avait rien fait pour le remplacer, mais encore il avait deux fois refusé l'honneur qui venait de lui être conféré plutôt contre que selon ses désirs. Loin de trop présumer de ses forces, il craignit de n'être point à la hauteur de la responsabilité qui lui incombait, mais le devoir parlait; il ne crut pouvoir se soustraire plus longtemps aux services que le gouvernement attendait de lui. Devant un ordre formel il s'inclina et obéit, ne songeant plus qu'à faire de son mieux.

Pour bien se rendre compte de la position et de la force des différents corps, des ressources sur lesquelles il pouvait compter, des besoins auxquels il faudrait parer; en un mot, pour se mettre au courant de tous les rouages d'une aussi vaste machine qu'une armée de cent mille hommes, il fallut au nouveau général en chef quelques jours pendant lesquels les opérations commencées furent suspendues. Son intention était de substituer un nouveau plan à celui de son prédécesseur. A la ligne de Culpepper et Gordonsville qui nous engageait de plus en plus loin dans l'intérieur, il préférait celle de Fredericksburg qui offrait de plus grandes facilités de ravitaillement et avait l'avantage d'être plus directe, Richmond étant donné comme objectif. Ses raisons, soumises au président et au général Halleck, furent approuvées. Ce fut donc pour marcher sur Fredericksburg que l'armée fut mise en mouvement.

Toutefois, avant d'en donner l'ordre, le général Burnside introduisit dans l'organisation hiérarchique de nouveaux commandements qu'il désigna sous le nom de grandes divisions. Chacune de ces grandes divisions com-

prenait deux corps d'armée. Il y en eut trois de créées : Celle de droite, composée du 2ᵉ et du 9ᵉ corps, sous les ordres du général Sumner ; — celle du centre, composée du 3ᵉ et du 5ᵉ corps, sous les ordres du général Hooker ; et celle de gauche, composée du 1ᵉʳ et du 6ᵉ corps, sous les ordres du général Franklin. Il s'ensuivit un remaniement complet dans les commandements des différents corps qui se trouvèrent ainsi répartis : — 2ᵉ corps, général Couch ; — 9ᵉ corps, général Wilcox ; — 3ᵉ corps, général Stoneman ; — 5ᵉ corps, général Butterfield ; — 1ᵉʳ corps, général Reynolds ; — 6ᵉ corps, général W. F. Smith.

La création des grandes divisions semble avoir été, pour le général Burnside, un moyen de diminuer à la fois sa responsabilité et le travail de son état-major, tout en donnant une position plus élevée aux trois principaux chefs de corps que leurs services pouvaient mettre éventuellement sur les rangs pour un commandement en chef. Mais c'était une complication dont les inconvénients positifs dépassèrent de beaucoup les avantages douteux. Aussi l'innovation ne survécut-elle pas à l'innovateur. Les grandes divisions furent abandonnées, lorsque Burnside eut cédé le commandement de l'armée à un de ceux-là mêmes pour qui il les avait créées.

Le contre-coup de ces changements s'étendit jusqu'à moi. Le général Berry, quoique souffrant encore, ayant courageusement repris son poste, et le général Birney étant assigné définitivement au commandement de la division, je fus transféré avec mon régiment dans la 2ᵉ brigade où je le remplaçai, à titre provisoire. Mon nouveau commandement se composait, comme le premier, de sept régiments : Trois du New-York, le 55ᵉ, le 40ᵉ et le 38ᵉ ; deux de la Pennsylvanie, le 57ᵉ et le 99ᵉ ; deux du Maine, le 3ᵉ et le 4ᵉ. Ils étaient dans la même condition que les autres. La moitié des hommes manquaient ou de pardessus, ou de couvertures, ou de souliers. Leurs uniformes incomplets portaient des traces trop évidentes des durs labeurs de l'été. Il est à croire que les magasins du gou-

vernement étaient vides pour le moment, puisque tous les efforts furent tentés inutilement pour réparer les déchets avant de nous remettre en route.

Ce qui faisait le plus enrager le soldat, ce n'était pas d'avoir à subir des privations auxquelles il était plus ou moins endurci; c'était de lire chaque jour dans les journaux, que l'armée, abondamment pourvue de tout, vivait dans un confort qui ne laissait rien à désirer. Si les écrivains optimistes qui composaient ces tableaux de fantaisie, avaient été mis en ce moment à notre régime, ils auraient bien changé de ton. Sans parler du délabrement des uniformes, ils auraient raconté que, faute de trouver à White-Plains les rations qui devaient les y attendre, nos wagons avaient eu à les aller chercher jusqu'à Conrad-Ferry; et que pendant ces retards, les soldats se serraient le ventre, au grand chagrin des fermiers du voisinage, dont les basses-cours se dépeuplaient d'autant plus rapidement. Malheureusement pour ces derniers, l'inflexible Andrew Porter n'était plus là pour les tenir en joie dans une heureuse inviolabilité, et les gardes prévôtales n'étaient plus mises exclusivement à leur service.

Néanmoins, comme l'ordre subsistait de respecter autant que possible les propriétés, les Virginiens, même les plus hostiles, profitaient du moindre prétexte pour réclamer des indemnités hors de toute proportion avec les pertes qu'ils avaient ou qu'ils n'avaient pas subies.

Je me souviens qu'à Oakwood, le prévôt de la 3e brigade que je commandais alors, me rapporta que des soldats appartenant à la division avaient enlevé quelques rayons de miel à des ruches placées à peu de distance; il avait du reste pourchassé les maraudeurs, et avait laissé deux hommes de garde pour protéger la ferme contre toute autre déprédation. Le lendemain, comme je me mettais en marche à la tête de la brigade, un homme de la campagne m'arrêta sur la route pour me présenter une note de dommages, que je refusai d'approuver, par la raison toute simple que le réclamant ne pouvait indiquer ni à quelle

brigade, ni à quel régiment appartenaient les déprédateurs, et que d'ailleurs, je n'avais ni le temps, ni les moyens de vérifier son compte.

Huit mois après, au retour de Gettysburg, le département de la guerre me transmit une réclamation volumineuse à lui adressée et dans laquelle les gâteaux de miel étaient estimés à quelque chose comme trente ou quarante fois leur valeur. Un rapport m'était demandé à ce sujet.

Voici quelle en fut la conclusion :

«... Je n'ai aucun moyen de vérifier maintenant l'étendue du dommage, mais je considère les réclamations comme une énorme exagération. Et à ce sujet, j'ai l'honneur d'appeler l'attention du département de la guerre sur ce fait que, tandis que, nos ennemis combattent le gouvernement des Etats-Unis, leurs familles (que nous nous efforçons constamment de protéger contre d'inutiles déprédations) poursuivent une guerre de spéculation contre le trésor des États-Unis, sous toutes sortes de prétextes. On en trouverait à peine une qui, pour avoir perdu une botte de foin ou un panneau de barrières, n'essaie d'en obtenir vingt fois la valeur, de ce même gouvernement qu'ils s'efforcent de renverser.

« Quant à une enquête pour découvrir les coupables dans le cas spécial qui m'est référé, — afin d'en démontrer l'impossibilité, il me suffira de constater que la brigade que j'avais alors et que j'ai encore l'honneur de commander, comptait à cette époque plus de trois mille hommes présents dans ses rangs, tandis qu'aujourd'hui, elle peut à peine mettre douze cents hommes en ligne. Le reste est estropié dans les hôpitaux ou enterré sur les champs de bataille de Fredericksburg, de Chancellorville et de Gettysburg. Passons donc les ruches au compte de ces morts glorieux, et que leur sang loyal lave la trace du miel rebelle de madame L. —

« J'ai l'honneur de recommander que la réclamation soit écartée. »

Que d'argent le gouvernement des Etats-Unis n'a-t-il pas ainsi trop génereusement payé à ses ennemis!

Ce fut encore près de Waterloo que les journaux nous apportèrent une nouvelle plus décourageante pour l'armée que toutes les privations qu'elle avait à endurer. Le parti pseudo-démocrate l'avait emporté dans les élections partielles de plusieurs États. A force de s'agiter, d'intriguer, d'incriminer toutes les mesures du gouvernement, et surtout de se plaindre hypocritement que la guerre ne fût pas conduite avec assez de vigueur, les *Copper-heads* avaient réussi à tromper le peuple et à s'emparer du pouvoir dans l'Etat de New-York et dans quelques autres.

Le gouverneur élu de l'Etat impérial était Horatio Seymour, un vieux routier de la politique, blanchi sous le harnais des partis. Son passage aux affaires ne devait être signalé que par le mal qu'il ferait ou tenterait de faire, en infusant dans l'administration de l'État une opposition hargneuse au gouvernement fédéral, — opposition qui dégénera bientôt en émeutes sanglantes. Déjà, au lendemain de l'élection, les coryphées du parti avaient jeté le masque et découvert leurs batteries. Des hommes tarés, des ambitieux désappointés, des discoureurs à gages, se hâtaient, dans les meetings, de formuler les programmes les plus inquiétants. Beaucoup d'honnêtes gens se dirent alors, en lisant leurs audacieuses élucubrations, que la République était perdue, et que la guerre aboutirait seulement à des compromis honteux, ou bien à une paix qui consacrerait son démembrement. Ils avaient tort. Varron ne désespéra point du salut de la République romaine, et la République américaine n'avait point eu sa bataille de Cannes.

Le plan du général Burnside a été plus sévèrement critiqué que fidèlement exposé. S'il avorta, ce fut non pour avoir été mal conçu, mais pour avoir été mal exécuté, comme on le verra tout à l'heure. D'abord, la ligne de Fredericksburg offrait des avantages si manifestes sur



celle de Gordonsville, que tous les chefs de corps étaient unanimes sur ce point. Celle-ci était une impasse. Plus nous nous serions avancés dans cette direction et plus les difficultés s'y seraient accumulées contre nous ; les confédérés, menaçant notre ligne d'approvisionnements trop étendue, auraient toujours pu la rompre sur quelque point, enlever ou détruire quelques convois, et intercepter nos communications avec Washington, ou bien une moitié de l'armée aurait dû être employée à assurer la subsistance de l'autre moitié paralysée par cela même dans son offensive. On se demande comment le même général, qui se refusait à passer le Potomac parce qu'il ne pouvait pas nourrir son armée à Winchester, prétendait ensuite la faire subsister à Gordonsville. Non ; si Mac Clellan nous avait conduits jusque-là, nous en serions revenus très probablement plus vite encore que nous n'y serions allés.

Par Fredericksburg, notre base d'opérations à Aquia-Creek se trouvait beaucoup plus rapprochée, partant plus facile à garder. D'autre part, notre ligne d'opération était plus directe et permettait une avance plus rapide sur Richmond, tout en offrant des facilités accessoires de ravitaillement par eau, qui ne se trouvaient nulle part sur la ligne de Gordonsville.

On a fait valoir, en faveur de cette dernière, que Mac Clellan comptait y surprendre les forces de Lee encore éparpillées, les couper en deux, et les combattre en détail. Tout cela est plus facile à dire qu'à exécuter. Je ne crois pas, pour ma part, que le général Lee fût homme à se laisser prendre si aisément au dépourvu. En tout cas, il lui était certainement plus facile de concentrer ses forces à Culpepper qu'à Frederiksburg. Jackson, qui était encore dans la vallée de la Shenandoah, l'aurait rejoint plus promptement derrière le Rapidan où nous pouvions être tenus en échec, sans trop de difficulté, même par des troupes inférieures en nombre.

De Warrenton, où se trouvait notre armée, nous devions arriver à Frederiksburg avant l'ennemi, et nous emparer

sans coup férir de la ville et des hauteurs qui, un mois plus tard, nous furent si funestes. Et si Longstreet accourait de Culpepper pour se mettre en travers, il ne pouvait qu'être écrasé avant que Jackson eût eu le temps matériel de venir à son aide.

L'objection qu'il suffisait à Lee de se porter sur Warrenton pour nous forcer à rétrograder, n'est pas plus concluante. En effet, s'il en était ainsi, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? C'est que dans la condition où se trouvait son armée, il lui était absolument impossible de tenter aucune nouvelle opération offensive contre Washington, et Burnside le savait bien. Or, son adversaire était trop habile pour risquer son armée dans une simple démonstration qui nous eût livré toute grande ouverte la route de Richmond.

Tout était donc bien calculé dans le plan du général Burnside, tout hormis ce qui le fit échouer,.— un retard fatal dans l'arrivée des pontons.

Je n'ai point à faire ici le procès de personne, en recherchant sur qui doit retomber la responsabilité de ces funestes retards. Qu'il suffise de constater que le général Sumner était à Falmouth, en face de Frederiksburg, le 17, et que le premier convoi de pontons n'arriva que le 24. Sept jours pleins laissés à l'ennemi pour concentrer ses forces, et préparer sa défense! On devine s'il mit ce temps à profit. Jamais semaine ne fut plus efficacement employée. Non seulement il massa toutes ses forces en face de nous; mais encore il commença à couvrir d'une double et triple ligne de retranchements, ces hauteurs que nous avions dû occuper sans résistance, et qui, maintenant, nous barraient le chemin.

Sumner qui, en arrivant, n'avait devant lui qu'un escadron de cavalerie et une batterie promptement réduite au silence, avait bien proposé de se saisir de la position en traversant un gué dont il avait connaissance. Mais il suffisait d'une nuit de pluie pour faire disparaître le gué, et le général en chef avait sagement refusé d'exposer ainsi une partie de son armée, sans avoir le moyen de la soutenir

au besoin avec le reste de ses forces. La double expérience de Fair-Oak et de Gain's Mill pouvait à cet égard lui servir de guide.

Du reste, les approvisionnements attendus n'étaient guère moins en retard que les équipages de pont. Le général Burnside écrivait en date du 22, dans une dépêche au général Halleck : — « ... Une autre partie très importante du plan proposé par moi dans son ensemble, était que tous les wagons disponibles, qui se trouvaient à Washington, seraient chargés de pain et de provisions légères, et envoyés immédiatement ici, de façon à fournir à notre armée de cinq à dix jours de rations. Ces trains auraient pu marcher en parfaite sécurité, protégés qu'ils étaient par le mouvement même de cette armée..... »

Et après avoir expliqué à quel point ses plans se trouvaient compromis par ces divers contre-temps, il ajoutait: — « Vous pouvez voir aisément qu'il en peut résulter beaucoup de délai dans le mouvement général, et je crois de mon devoir, en vous soumettant les faits, d'avouer que je ne puis plus promettre un succès probable, avec la même confiance que j'avais, lorsque je supposais que toutes les parties de mon plan seraient exécutées. » — Le problème se posait en effet sur un nouveau terrain. Il s'agissait désormais de forcer le passage de la rivière sous le feu des ennemis, et de leur enlever, de haute lutte, la position formidable dans laquelle ils s'étaient retranchés.

La petite ville de Fredericksburg est assise sur le bord du Rappahanock, dans une plaine resserrée de plus en plus par une ligne de collines qui aboutit à la rivière, au dessus du village de Falmouth situé sur la rive opposée. Au dessous de la ville, ces hauteurs, profondément entaillées par un large ravin, décrivent une courbe plus évasée, jusqu'à un point où elles se terminent abruptement pour livrer passage au Massaponax-Creek, cours d'eau qui traverse la plaine dans sa largeur pour s'aller jeter dans le Rappahanock.

La rive nord du fleuve, derrière laquelle notre armée

était campée depuis le 22 novembre, domine complétement la ville et la plaine par la hauteur de ses escarpements. La ville se trouvait ainsi fatalement placée entre les deux armées, et pouvait être également foudroyée par l'artillerie de l'une ou de l'autre. Aussi l'ennemi n'y avait-il posté que quelques régiments de tirailleurs distribués dans les maisons et sur le bord de l'eau, pour s'opposer autant que possible à l'établissement des ponts.

Le premier projet du général Burnside avait été d'opérer le passage à quelques milles plus bas. Dans ce but, plusieurs régiments avaient été détachés, pour ouvrir, à travers bois, des routes aboutissant à Skenker's Neck. L'ennemi en eut vent, et envoya aussitôt la division du général D. H. Hill pour s'y opposer. Comme, en effet, la rivière, beaucoup plus large sur ce point, présentait de plus grandes difficultés matérielles en présence d'une force disputant le passage, le projet fut abandonné, et Burnside se résolut à aborder de front l'obstacle qu'il n'avait pu tourner.

Pendant les préparatifs nécessités par cette détermination dangereuse, le retour du général Ward, maintenu dans le commandement de la brigade, me remit à la tête de mon régiment. Le général Hooker, sous les ordres de qui le 3e corps était placé avec le 5e, avait demandé pour moi le grade de brigadier général. Mais les services militaires ne suffisaient pas encore à cette époque pour déterminer les promotions. Les intrigues politiques y avaient une part beaucoup trop prépondérante, et les recommandations de quelques membres du Congrès pesaient plus dans la balance que celles des généraux.

Le temps ne s'annonçait pas favorablement pour une campagne d'hiver. Le froid était rigoureux et les articles d'habillement nécessaires n'arrivaient que lentement et en quantités insuffisantes. Il nous était venu aussi quelques recrues; mais qu'est-ce qu'une vingtaine de nouveaux venus pour un bataillon à l'effectif duquel il manque cinq ou six cents hommes?

Le 5 décembre, la neige tomba pendant tout le jour. La terre en fut bientôt couverte à une hauteur de plusieurs pouces. Le bois de sapins où campait mon régiment pliait sous le faix. Les jeunes arbres se courbaient en attitudes éplorées, formaient des arcades fantastiques au dessus des tentes où les hommes se tenaient silencieusement roulés dans leurs couvertures. Les feux s'éteignaient, faute d'être entretenus. Sous leur manteau de neige secoué de temps à autre, les sentinelles ressemblaient à des statues de plâtre à demi confondues avec les troncs d'arbres. On eût dit que la mort, non satisfaite de la part sanglante qui lui était réservée, voulait nous ensevelir tous sous un même linceul.

Ainsi, aucune épreuve ne nous était épargnée : chaleur torride dans la péninsule; froid glacial dans le nord de la Virginie. Nous tâchions de nous en consoler en pensant que là-bas, sur leurs collines, les ennemis venus du sud, étaient encore plus mal à l'aise.

Le 7, le froid continuait encore âpre et mordant. La neige, durcie par la gelée, étincelait au soleil comme une poussière de diamants. — Les deux jours suivants, tous les exercices furent suspendus pour permettre aux hommes de s'installer plus confortablement. Ils commencèrent aussitôt à construire de petites cahutes, se disant que peut-être on allait entrer en quartiers d'hiver. Mais voilà que, le 10 au soir, l'ordre arrive de nous tenir prêts à marcher le lendemain. — Cette fois, se dit-on, le bal va commencer.

La nuit fut pleine d'une agitation sourde, et de ces rumeurs lointaines qui dénotent les préparatifs d'une bataille. Les feux restaient allumés plus que de coutume. On entendait dans différentes directions le roulement des wagons se rendant à l'arrière et des canons se portant en avant. Des murmures confus indiquaient la marche des régiments changeant de position. Leurs baïonnettes jetaient des éclairs dans l'obscurité lumineuse des bivouacs.

Le canon nous réveilla au point du jour. Chacun fut

bientôt sur pied. Les hommes disaient en bouclant leurs sacs : — Allons! c'est pour aujourd'hui. Et ils se hâtaient d'avaler leur café chaud.

A sept heures et demie, la division se rapprocha de la rivière, et se forma en réserve derrière les hauteurs de Stafford couronnées par nous de cent quarante-cinq pièces d'artillerie. Sous leur protection, et à la faveur d'un brouillard assez épais, on commença à jeter trois ponts en face de la ville, et deux autres à un ou deux milles plus bas. Ces derniers destinés à la grande division de gauche furent achevés sans trop d'opposition. Mais il n'en fut pas de même des premiers dont les travaux furent arrêtés par le feu meurtrier des tirailleurs du Mississippi. L'artillerie ne pouvant les déloger des maisons, bien que le bombardement commençât à incendier la ville, on lança dans les pontons découverts deux régiments du Massachussetts et un du Michigan, qui s'étaient volontairement offerts pour cette périlleuse entreprise. En dépit d'un feu terrible, ils réussirent à prendre pied sur la rive opposée, et eurent bientôt balayé devant eux les Mississippiens dont partie furent faits prisonniers. Les ponts purent dès lors être achevés sans encombre, et nos têtes de colonne commencèrent à occuper la ville et à déboucher dans la plaine, trop tard cependant pour pousser plus loin les opérations, ce jour-là.

Le 12, les différents corps continuèrent à traverser le Rappahanock, Sumner à la droite, Franklin à la gauche. Les deux corps de Hooker formant le centre devaient passer les derniers. De part et d'autre, les tirailleurs échangèrent des coups de fusil, les artilleurs des coups de canon; rien de sérieux.

A 4 heures du soir, le 3e corps ayant reçu l'ordre d'aller renforcer l'aile gauche, nous partîmes pour rejoindre le général Franklin sous les ordres duquel nous nous trouvions placés temporairement. Nous atteignîmes une petite vallée aboutissant au pont que nous devions traverser, et là nous fîmes halte pour la nuit, sous un grand bois de

pins que la hache eut bientôt éclairci. Telle était l'adresse de nos hommes, et surtout des bûcherons qui abondaient dans les régiments du Maine, que les arbres s'abattaient invariablement dans la direction voulue, et que, bien que nous fussions formés en colonne par bataillons, à quinze pas seulement d'intervalle, pas une ligne de faisceaux ne fut atteinte par la chute de ces géants de la forêt près des feux qu'ils étaient destinés à alimenter.

Ce jour-là, j'eus sous les yeux un exemple assez curieux de l'effet que peut produire le canon sur un tempérament nerveux et une imagination maladive. Depuis peu de temps était arrivé au régiment un chirurgien civil que l'attrait d'un traitement fixe, à défaut de clientelle productive, avait sans doute entraîné à accepter une commission militaire. Le docteur C... était marié et père de famille. Il n'avait, paraît-il, qu'une idée très vague de ce qu'il entreprenait, car à peine au camp, lorsqu'il se vit sans feu, sous une tente couverte de neige; lorsque pour se réconforter, il n'eut qu'un bûcher ardent en plein air où il grillait d'un côté pendant qu'il gelait de l'autre; lorsqu'il dut, grelottant et affamé, se contenter d'une maigre pitance moins réjouissante que répugnante à son estomac en désarroi, — le bonhomme se prit à songer avec amertume aux douceurs du foyer domestique abandonné trop à la légère; — au fauteuil à bascule auprès de l'âtre; au lit moelleux où il ne dormait pas seul; à la table ronde où fumaient, le matin, les gateaux de blé noir arrosés de mélasse. Ces regrets poignants troublaient son sommeil et son appétit; mais ce fut bien pis lorsque les grondements du canon annoncèrent le prélude d'une bataille.

Le bombardement de Fredericksburg avait fait, pendant quelques heures, un beau tapage; mais notre division était en réserve, et pas un projectile n'était tombé dans son voisinage. Le pauvre docteur n'en était pas moins dans un état pitoyable. Livide comme un mourant, tremblant comme une feuille, il tressaillait à chaque détona-

tion, comme si ses longues jambes allaient se dérober sous lui. — Colonel, disait-il d'un air égaré, il faut que je m'en aille, ou je suis un homme mort! — Insensible aux raisonnements comme aux railleries, ayant à peine conscience de ses paroles, il répétait sans cesse : — Je suis un homme mort; je suis un homme mort. — Jamais je n'ai vu démoralisation plus complète. Enfin, ne pouvant rien tirer de lui que son lugubre refrain, je le fis renvoyer à quelque hôpital en arrière où, peu de temps après, il reçut sa décharge pour incapacité physique.

La journée du 13 décembre 1862 s'annonça radieuse comme une fête à carillon. L'atmosphère était douce; le ciel n'avait pas un nuage. Le soleil ne s'inquiète guère de nos affaires. Il se leva dans toute sa gloire, éclairant avec une superbe indifférence les deux armées prêtes à en venir aux mains.

La brigade était déjà massée sur la crête du côteau, les armes en faisceaux, attendant son tour de traverser la rivière. Les hommes remplissaient leurs bidons à un ruisseau coulant à notre droite. Quelques-uns, insoucieux de la grande tuerie qui se préparait, pourchassaient, avec des cris joyeux, des lapins effarés dans les broussailles.

De ce point, la scène était splendide. A nos pieds, la rivière était coupée par deux ponts de bateaux, sur lesquels défilaient d'un côté l'infanterie, de l'autre la cavalerie et l'artillerie. Nous regardions les régiments s'éloigner dans la plaine pour aller se ranger dans leur ordre de bataille, en face des positions ennemies qui se dressaient en étages au fond du tableau. A gauche, la vue s'étendait sans obstacles sur un horizon noyé dans les vapeurs lumineuses du soleil levant, et moucheté de petits nuages blancs dont nous connaissions bien la nature. C'était Franklin qui tâtait l'ennemi, et envoyait des obus à la cavalerie de Stuart. Dans le calme du matin, on distinguait aisément de ce côté le crépitement des feux de tirailleurs scandés par les coups de canons. —A droite, une saillie du coteau nous

dérobait la vue de Fredericksburg dont nous n'apercevions que les clochers. Mais au delà se prolongeait nettement, au dessus des brouillards flottants, une ligne de hauteurs couvertes de retranchements et hérissées de canons.

Je l'avoue; après avoir longtemps examiné, à l'aide d'une longue vue, cet arc formidable dont la rivière formait la corde et où l'on engageait audacieusement l'armée; quand l'ordre vint d'y descendre à notre tour, je songeai involontairement aux gladiateurs antiques entrant dans le cirque. — *Ave, Cæsar! morituri te salutant!* S'il y eût eu là un César, nous aussi nous aurions pu lui dire : « Ceux qui vont mourir te saluent! »

En débouchant du pont, nous tournâmes immédiatement à gauche, nous dirigeant obliquement vers l'ancienne route de Richmond qui partage la plaine en deux dans le sens de sa longueur, et est elle-même coupée à angle droit par un chemin de traverse. Ce chemin aboutit directement, de la ferme de Smithfiels située sur le bord du fleuve, à cette portion des hauteurs, comprise entre le ravin dont j'ai parlé et la pointe, au pied de laquelle coule le Massaponax. Il était environ midi, lorsque nous traversâmes l'intersection de ces deux routes, pour nous déployer en bataille dans un vaste champ situé en avant du grand chemin et à gauche de la traverse. L'ancienne division Hooker, commandée maintenant par le général Sickles, n'avait point suivi la nôtre. Elle ne devait nous rejoindre que plus tard.

Ce déploiement me parut fait avec plus d'ostentation que d'habileté. Mais peut-être voulait-on attirer spécialement l'attention de l'ennemi sur nous qui ne venions qu'en seconde ligne, et la distraire ainsi de la colonne d'attaque composée de la division Meade, du 1er corps. En cela, on réussit indubitablement, s'il faut en juger par la quantité de projectiles que nous eûmes à recevoir là, l'arme au pied, Le feu était alors très vif à notre extrême gauche, dans la direction du Massaponax. De ce côté se dessinait contre nous une attaque que la division Doubleday était occupée

à repousser. On attendait le résultat pour aborder de front les retranchements.

Bientôt nos canons, rangés à découvert sur une légère ondulation de terrain, commencent à tonner. Les obus tombent à grand bruit dans les lignes des confédérés, parmi les arbres que fracassent les boulets. Il y a là plusieurs batteries qui s'empressent de répondre sur le même ton, une surtout, la plus forte et la plus dangereuse pour notre colonne d'attaque. Il est important de lui imposer silence. Aussi devient-elle le principal point de mire de nos pièces. Une véritable avalanche de fer siffle, hurle, éclate et semble devoir tout broyer sur ce point. Cependant, la batterie tient bon derrière un rideau de fumée traversé par des éclairs qui se succèdent sans relâche. Tout à coup, une colonne de feu jaillit dans l'air, et s'épanouit en gerbe blanche et rouge au dessus des arbres. Une détonation violente fait frissonner le sol. Hurrah! Magasin ou caisson, les munitions de la batterie ont sauté. Son feu languit et s'éteint. Maintenant, l'infanterie en avant!

A ce moment même, l'ordre nous fut donné d'aller déposer les sacs de l'autre côté de la grande route. On eût beaucoup mieux fait de commencer par là. Nous n'aurions pas eu à retourner en arrière, quand précisément il nous fallait marcher en avant. En effet, à peine avions-nous quitté notre position qu'une fusillade enragée éclata sur le chemin de fer qui longeait le pied du côteau, et dont l'ennemi avait fait sa première ligne de retranchements. L'attaque était commencée.

La division Meade se composait exclusivement de régiments de Pennsylvanie. Elle s'avança sur une pointe de bois qui débordait en avant, y pénétra sans hésiter, et balaya en un instant tout ce qui s'y trouvait. La première brigade qui était en tête, s'élance alors sur le rail-road, l'enlève galamment, culbute quelques régiments ennemis qui s'enfuient en désordre, et gravissant la pente boisée sur leurs talons, arrive, à travers une seconde ligne de

retranchements, sur la crête où il ne s'agit plus que de s'établir solidement. Mais là, elle se trouve devant un espace ouvert où le général Jackson avait massé sa réserve. Accueillie de front par un terrible feu d'infanterie, et mitraillée obliquement par une batterie d'artillerie, elle est forcée de s'arrêter et bientôt de se replier précipitamment. La seconde brigade, attaquée sur ses deux flancs, n'avançait que péniblement. La première l'entraîne dans sa retraite. La troisième, qui venait à peine de traverser le rail-road, ne tient pas longtemps, et toute la colonne s'écroule pêle-mêle hors du bois où elle était entrée avec tant de vigueur.

Pendant ce temps, notre division avait repris sa première position. Nous entendions la fusillade rouler dans les bois; nous voyions la fumée blanche s'élever au dessus des arbres, mais nous ignorions ce qui se passait derrière le rideau, lorsque je reçus l'ordre de me porter avec trois régiments de l'autre côté du chemin de traverse. Là se trouvait à découvert une batterie qu'il fallait défendre. Le 99e de Pennsylvanie fut placé entre la route et les canons, le 3e du Maine à la droite de ces derniers, et le 55e de New-York, un peu plus loin.

Notre ligne ainsi formée en plein champ, à trois ou quatre cents mètres de l'ennemi, appuyait sa gauche au chemin qui la séparait du reste de la division. Sa droite était complétement en l'air et s'arrêtait dans le vide laissé par la division Gibbon du 1er corps. Celle-ci s'était portée en avant pour aborder l'ennemi en même temps que celle de Meade. Mais l'attaque avait été trop mollement conduite; au lieu de se ruer sur le chemin de fer, comme l'avaient fait les Pennsylvaniens, la première brigade s'arrêta à courte portée pour répondre par un feu inutile au feu meurtrier des confédérés. La seconde s'arrêta également. Ce fut seulement la troisième qui, s'élançant en colonne sur la droite des deux premières, aborda le retranchement à la baïonnette, et s'en empara après une vive mais courte résistance. — Elle n'alla pas plus loin. On

avait perdu un temps précieux et l'avance de Meade était déjà repoussée du haut du coteau.

Lorsque nous vînmes nous mettre en ligne avec la batterie, quelques régiments de la division Gibbon tenaient encore près du chemin de fer, mais on voyait aisément que c'était sans but. Sur ces entrefaites, le général lui-même ayant été blessé, les rangs commencèrent à se dégarnir et finirent par se rompre. C'était un spectacle curieux quoique peu réjouissant. Les soldats qui se retiraient du combat traversaient la plaine à notre droite, isolément ou par groupes. Rien ne ressémblait moins à une fuite. Ils marchaient délibérément, le fusil sur l'épaule, allongeant le pas sans courir, pour se mettre hors de portée des balles. Convaincus de l'inutilité de plus longs efforts, et voyant l'attaque manquée, ils revenaient pour ne point sacrifier leur vie sans objet. En un mot : ils en avaient assez.

Il ne restait apparemment rien à faire qu'à se préparer à une contre-attaque. Un bataillon rebelle s'étant avancé en face de nous, un moment je crus qu'il allait tomber sur mes trois régiments. Mais il ne s'agissait que d'une démonstration dont le feu de mes tirailleurs suffit à avoir raison. C'était un peu plus loin que l'effort de l'ennemi allait se porter réellement contre notre centre. De l'endroit où je me trouvais, j'étais admirablement placé pour en observer tous les incidents par dessus les deux haies basses qui bordaient le chemin.

La division de Meade était à peine revenue en courant comme un troupeau de buffles, que derrière elle, la division Early (confédérée) déboucha du bois comme une bande de loups. Ils avaient descendu la colline d'un élan rapide, et s'avançaient en masse confuse, sans se préoccuper de reformer leurs rangs. Parmi les premiers, je vois encore un officier à cheval, agitant son chapeau à bout de bras et criant d'une voix stridente : En avant! En avant!

Aussitôt, sans plus s'occuper des batteries ennemies qui

les criblent de projectiles, nos artilleurs tournent leurs pièces contre les assaillants, parmi lesquels les boulets ricochent, les obus éclatent et la mitraille fait rage. Leur élan s'amortit; mais ils avancent encore, espérant enlever les canons. Alors s'ouvre un feu d'infanterie devant lequel ils commencent à hésiter. En ce moment, Birney lance contre eux les quatre régiments de la brigade que Ward avait gardés avec lui, le 38e et le 40e de New-York, le 57e de Pennsylvanie et le 4e du Maine, appuyés par quelques autres, des brigades Berry et Robinson. A la manière dont ils y vont, on reconnaît les hommes de Kearny.

En les voyant s'avancer en serrant les rangs, l'ennemi s'arrête, en essayant de se remettre en ligne pour les recevoir. Mais en restant à découvert, il perdait tout l'avantage de ses retranchements. Déjà il lui en avait coûté trop cher de les avoir quittés, pour que la tentation d'y rentrer ne fût pas la plus forte. Il recula sans attendre le choc, et nous tournant le dos, courut y reprendre sa première position.

De notre côté, on aurait dû s'en tenir là, le but de la charge étant pleinement accompli. Mais les régiments étaient lancés. Ils voulurent tenter un succès plus décisif, en s'emparant encore du chemin de fer. Tandis que ceux de droite poursuivaient les fuyards dans une avancée de bois par où ils avaient disparu, ceux de gauche se trouvèrent tout à coup arrêtés par un fossé profond caché dans les hautes herbes. Un redoublement de fusillade prouva aussitôt que l'ennemi les attendait là. Cependant, nos hommes, ne pouvant franchir l'obstacle d'un bond, hésitaient. Les uns sautaient dans le fossé et s'y arrêtaient pour reprendre haleine; les autres y retombaient tués ou blessés en essayant d'en sortir. Les officiers à cheval galopaient de droite et de gauche, encourageant leurs hommes et cherchant pour eux-mêmes un passage qui n'existait pas.

Il va sans dire que l'ennemi avait à son tour concentré le feu de son artillerie sur ce point. La place n'était pas

tenable. Encore un peu de temps, et tout ce qui n'était pas dans le fossé allait être rafflé. Il fallut donc revenir au plus vite, comme on put, par lambeaux de régiments et de compagnies. La droite fit de même, n'ayant guère eu meilleure chance dans le bois.

Les deux tiers de ceux qui avaient chargé, dans les quatre régiments de notre brigade, ne répondirent pas à l'appel. Combien en restait-il dans le fossé, guettant la chance de s'en échapper? On l'ignorait. Ce qu'on savait, c'est que nous en avions laissé terriblement dans les herbes sèches, blessés, mourants ou morts. Parmi les blessés, on comptait déjà : le colonel Campbell du 57ᵉ de Pennsylvanie (on le croyait frappé à mort, mais il en revint) ; le lieutenant-colonel Gessner, commandant le 40ᵉ de New-York ; le colonel Leidy du 99ᵉ de Pennsylvanie; — parmi les morts : le général Jackson de la division pennsylvanienne ; le colonel Gilluly du 5ᵉ du Michigan, le major Patcher du 4ᵉ du Maine. Le major du 17ᵉ du Maine en fut aussi, ayant succombé plus tard à l'amputation de la cuisse. Et combien d'autres, capitaines et lieutenants!

Au moment où ces débris de régiments se reformaient tant bien que mal en arrière des batteries, il se passa une chose horrible sur le champ même du combat où s'étalaient pourtant assez d'autres horreurs. La canonnade avait mis le feu aux grandes herbes sur plusieurs points, et la flamme, avivée par de légers courants d'air, s'étendait rapidement en tout sens. Alors des cris désespérés se firent entendre. C'étaient les malheureux blessés restés étendus sur le sol et que le feu gagnait. A travers la fumée, on les voyait s'épuiser en vains efforts pour fuir, se relever à demi, retomber vaincus par la douleur, se rouler sur leurs membres brisés, arracher autour d'eux les herbes rougies de leur sang, et parfois succomber sous l'étreinte des flammes. Ils étaient entre les deux lignes qui peut-être allaient encore en venir aux mains, et personne ne pouvait leur porter secours.

Tel fut pour nous le dernier épisode de cette sanglante

journée. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on eût pu faire mieux. Pour déloger l'ennemi de ses positions, une attaque en masse n'était rien de trop; une attaque partielle n'était pas assez. La faute fut donc, après avoir porté le commandement de Franklin à 50,000 hommes, c'est à dire à la moitié de l'armée environ, de restreindre son action à une tentative isolée, dont les moyens étaient hors de toute proportion avec le résultat qu'on en attendait.

Les instructions qui lui furent envoyées le matin de la bataille portaient : — « Le général commandant prescrit que vous teniez toutes vos forces prêtes pour un mouvement rapide en descendant l'ancienne route de Richmond, et que vous fassiez avancer de suite au moins une division qui passera au dessous de Smithfield, pour saisir, s'il se peut, les hauteurs voisines de la ferme du capitaine Hamilton, de ce côté du Massaponax; en ayant soin de la bien soutenir, et de garder la ligne de retraite ouverte. »

D'une part, tenir trois corps d'armée (*your whole command*) prêts pour un mouvement tournant sur la droite de l'ennemi; de l'autre, faire avancer de front contre lui une division au moins, mettons deux; — qu'était-ce sinon une manœuvre décisive préparée par une fausse attaque? Le général Franklin le comprit ainsi. Tout autre eût fait de même? Et cependant, il lui fut reproché plus tard, de n'avoir pas donné en masse pour emporter les hauteurs, comme s'il n'avait pas littéralement obéi aux ordres qu'il avait reçus! Ce n'est donc point sur lui que doit peser la responsabilité de l'insuccès de l'aile gauche.

Ce fut bien pis à l'aile droite. De ce côté, les hauteurs étaient déboisées; tout s'y passait à découvert. On pouvait donc y distinguer clairement : d'abord un mur épais que l'on devinait renforcé d'un talus intérieur, et derrière lequel se laissait voir une file ininterrompue de canons de fusils; un peu plus haut, une ligne de *rifle-pits* dessinant son revêtement de terre à mi-côte; enfin une troisième ligne de défense établie sur le haut du coteau, et reliant entre

elles de nombreuses batteries où les canons montraient leurs gueules à l'orifice des embrasures. La crête la plus saillante se projetait précisément en face de Fredericksburg, à l'extrémité d'une large route en ligne droite dont une villa monumentale à fronton grec terminait la perspective. C'était la maison Marie qui, par sa position avancée, commandait la vue des défenses dont elle formait le point central. Périlleux avantage qui, ce jour-là, causa sa ruine. Entre la chaîne de collines et la ville, rien qu'une plaine unie et quelques rares maisonnettes.

Si jamais position dut être jugée inabordable, certes ce fut celle-ci. Et cependant c'était là que le général Burnside avait décidé de porter l'effort de son attaque. Témérité funeste dont la conséquence ne pouvait être qu'un désastre. Car, alors que l'aile gauche échouait contre des difficultés, que pouvait l'aile droite contre des impossibilités?

Aucun général n'envoie délibérément et de sang-froid ses troupes à la boucherie. Il faut donc croire que le commandant en chef ne se rendait pas compte du véritable état des choses. Autrement, il aurait eu recours à d'autres mesures, dont la plus simple semblait être de traverser le Rappahanock à quelque distance au dessus de Fredericksburg, lorsqu'il fut averé que l'ennemi s'y était trop solidement établi. Le fait seul de notre présence sur sa gauche eût suffi pour lui faire abandonner aussitôt une position menacée d'être prise à revers, — comme il arriva au début de la campagne suivante. Mais les dés étaient jetés. Ce qu'on eût pu obtenir par des manœuvres, on allait essayer de l'emporter de haute lutte.

Le général Sumner fut chargé de tenter l'aventure. Ses instructions lui prescrivaient une attaque à fond, mais partielle. Il lui était ordonné : — « de faire avancer une colonne composée d'une division ou plus sur la route en planches (entre Fredericksburg et la maison Marie), jusqu'à son intersection avec le chemin du télégraphe. Là, elle se diviserait, dans le but de saisir les hauteurs par ces deux routes. »

Sumner fit sortir deux divisions, comme il en avait reçu l'ordre : celle de French et celle de Hancock, toutes deux appartenant au 2ᵉ corps. Plus tard, devant le comité sur la conduite de la guerre, il s'exprimait ainsi : « Il y avait ligne sur ligne des fortifications en deux ou trois étages. Si nous avions emporté la première, nous n'aurions pas pu la garder, parce que la seconde était beaucoup plus formidable encore, à peu de distance et plus élevée. En arrière, il y avait entre les deux crêtes de grandes masses d'infanterie, et si nous étions parvenus au sommet, nous aurions eu à lutter contre ces masses de troupes fraîches et contre leurs batteries. » Mais un ordre est un ordre, et il faut obéir.

Passons vite sur la catastrophe.

La division French s'élance la première. A peine a-t-elle dépassé le pli de terrain derrière lequel elle s'était formée en colonne d'attaque, qu'une grêle d'obus et de boulets la troue et la hache en tout sens. Elle avance néanmoins, jonchant le sol de morts et de blessés. Arrivée à courte distance du mur de pierres, un feu diabolique de mousqueterie achève de la démolir, et la rejette en arrière mutilée, écharpée, écrasée.

La division Hancock s'avance à son tour. Même carnage par l'artillerie, même foudroiement par la mousqueterie, et même résultat négatif. La première ligne de retranchements n'avait même pu être atteinte. Les cadavres de nos hommes marquaient, à vingt ou trente pas de la muraille de pierres, le point extrême où l'on était parvenu. Total : quatre mille hommes sur le carreau.

L'épreuve était concluante. Quatre mille hommes fauchés en un quart d'heure, en rendaient lugubrement témoignage. N'était-il pas grand temps d'arrêter les frais? Malheureusement, l'insuccès de l'attaque, au lieu d'inspirer de sages réflexions au général en chef, n'excita en lui qu'une de ces colères aveugles qui poussent le taureau furieux contre la locomotive. Un témoin oculaire, M. Swinton, alors correspondant du *Times* de New-York,

raconte que le général Burnside allant et venant sur la haute rive du Rappahanock, et regardant les hauteurs opposées, s'écriait avec véhémence : — « Il faut que ces crêtes soient emportées ce soir! » Et Hocker, gardé jusque-là en réserve avec le 5e corps, reçut ordre d'aller les attaquer à son tour.

Il ne lui restait plus alors de ses deux corps que deux divisions du 5e. Deux avaient été envoyées la veille pour renforcer Franklin. « Celles-là, disait-il en rendant compte de son rôle dans la bataille, étaient mes divisions favorites, car l'une était celle que j'avais formée moi-même, et l'autre celle que Kearny avait commandée. Je les connaissais mieux qu'aucune autre de mon commandement. » Envisagée prosaïquement, cette faveur flatteuse de la part du général nous eût évidemment rapporté en ce jour plus d'honneur que de profit, s'il nous avait eus là sous la main. Une troisième de ses divisions était allée relever le général Howard en haut de Fredericksburg. Une quatrième était en route pour renforcer le général Sturgis. Les deux dernières traversèrent aussitôt la rivière et la ville.

Le général Hooker est un batailleur, on le sait. Il va volontiers là où il y a des coups à recevoir, pourvu qu'il y en ait aussi à donner. Mais quand il eut reconnu de ses propres yeux la nature de l'entreprise qui lui était confiée, il comprit bien vite à quoi elle aboutirait infailliblement. Il prit donc sur lui de suspendre l'attaque, et envoya un de ses aides de camp demander qu'elle n'eût pas lieu sur ce point. La réponse fut d'attaquer dans l'endroit même. Espérant encore que le général en chef se rendrait à l'évidence, et désirant surtout sauver la vie à tant de braves gens qui allaient la perdre inutilement, Hooker se rendit lui-même ventre à terre près de Burnside; mais rien ne prévalut contre l'irritation obstinée de ce dernier.

Laissons maintenant la parole au général Hooker. « — Je retournai alors, et fis avancer tout ce qui se trouvait d'artillerie disponible dans la ville, pour démolir les barrières ennemies. Je procédai comme j'eusse fait

contre des fortifications et j'essayai d'y percer une brèche suffisamment large pour livrer passage à une pointe désespérée (*forlorn hope*). Il me semblait qu'avant cela, l'attaque avait été trop étendue sur la ligne, et pas assez concentrée. J'avais deux batteries portées à gauche de la route, à quatre cents *yards* (365 mètres environ) du point sur lequel l'attaque devait porter, et j'avais à droite d'autres sections de batteries à une distance de cinq ou six cents *yards* du même point. Toutes ces pièces tirèrent avec une grande vigueur jusqu'au coucher du soleil, mais sans effet apparent sur les rebelles ou sur leurs ouvrages.

« Pendant la dernière partie de la canonnade, j'avais donné l'ordre au général Humphreys de former sa division en colonne d'assaut, à l'abri d'un léger pli de terrain. Quand le feu de l'artillerie s'arrêta, je donnai le signal de l'attaque. Les hommes du général Humphreys ôtèrent leurs sacs, leurs havre-sacs et leurs pardessus. Ils reçurent l'ordre de garder leurs fusils vides, car ils n'auraient le temps ni de charger, ni de tirer. Au commandement, ils s'élançèrent avec une grande impétuosité. Ils couraient en poussant des hourrahs, et je me sentis encouragé par la grande ardeur qui les animait.

« La tête de la colonne du général Humphreys arriva jusqu'à environ quinze ou vingt pas de la muraille en pierres qui formait la ligne avancée des rebelles, et alors elle fut rejetée en arrière aussi vite qu'elle était venue. Le tout ne prit pas probablement quinze minutes, et elle laissa derrière 1,760 hommes sur 4,000. »

Était-ce assez? — Non. Le général Burnside s'était butté contre l'obstacle. Il ne songeait encore qu'à le briser ou à s'y briser tout à fait. Dans la soirée, il parcourut notre position sur la droite; — (c'est lui-même qui le raconte). — Il se mêla aux officiers et aux soldats, et reconnut parmi eux une opposition décidée au renouvellement de l'attaque pour le lendemain matin. Il retourna un peu avant le jour à son quartier général, et donna l'ordre au général Sumner de former le 9e corps en co-

lonne par régiments. Ces régiments, avançant rapidement l'un après l'autre, devaient enlever la muraille de pierre et les batteries basses, rejeter l'ennemi dans sa seconde ligne, etc., etc. L'ordre fut exécuté ; mais à l'heure où le signal devait être donné, arrive Sumner au quartier général. — Je viens ici, dit-il au général en chef, vous demander de renoncer à cette attaque. Je ne connais pas un seul officier général qui l'approuve, et mon opinion est qu'elle sera désastreuse pour l'armée. — Or, il faut se rappeler que Sumner était un vieux brise-tout, toujours rempli d'une ardeur juvénile.

Pour la première fois, Burnside hésita dans son opiniâtreté. Cependant, il ne donna point contre-ordre. Il convoqua les généraux, chefs de corps et de divisions. Tous votèrent unanimement contre le projet d'attaque. Ne se tenant point pour battu, il traversa la rivière pour voir si les autres officiers étaient du même avis. Pas un n'exprima une opinion différente. Enfin, il envoya chercher le général Franklin qui, comme tout le monde, se prononça contre la tentative proposée. Alors seulement le général Burnside, ayant épuisé toutes les chances de rencontrer un assentiment, révoqua l'ordre d'une nouvelle attaque, et la bataille de Fredericksburg se trouva définitivement terminée. Elle nous avait coûté treize mille hommes. L'ennemi n'en avait pas perdu plus de six mille.

Du moins, nous fîmes bonne contenance jusqu'au bout. Pendant deux jours, nous conservâmes notre position en bataille en face de nos adversaires qui ne firent pas un mouvement pour prendre l'offensive. Seulement, pendant la nuit, comme on s'attendait de part et d'autre à quelque attaque, les tirailleurs, fort rapprochés les uns des autres, nous causèrent de fréquentes alertes. Presque toujours elles étaient amenées par les fureteurs du champ de bataille allant dépouiller les morts, ou par quelques braves garçons qui, à la faveur de l'obscurité, s'aventuraient en dehors des lignes pour porter de l'eau aux blessés ou les rapporter sur leur dos.

Les malheureux blessés restèrent ainsi sans secours pendant quarante-huit mortelles heures, — mortelles en réalité pour nombre d'entre eux. Enfin, le 15 dans l'après-midi, j'étais en première ligne avec deux régiments, lorsqu'une suspension d'hostilités fut conclue pour deux heures. Des détachements sans armes, conduits par des officiers, et munis de brancards, furent envoyés aussitôt sur le terrain intermédiaire. Dans ma ligne seule, je comptai bientôt quatre-vingt-douze cadavres et vingt-six blessés.

Je n'oublierai jamais les transports de joie de ces derniers, en se retrouvant dans nos lignes. L'un d'eux s'écriait en essayant de se soulever sur sa litière : — *All right now!* Tout est bien, maintenant. Je ne mourrai pas du moins comme un chien dans un fossé. — Un autre disait aux porteurs, pendant que deux grosses larmes coulaient sur ses joues creuses : — Merci, mes amis, merci! Grâce à vous, je reverrai encore ma mère.

Les morts étaient hideux : noirs, gonflés, couverts de sang caillé, troués par les balles, déchirés par les obus. Les rebelles, fort mal pourvus en fait d'habillements, ne leur avaient laissé ni souliers, ni pantalons, ni jaquettes d'uniforme. Dans le nombre, j'eus la chance de reconnaître le corps du jeune Dekone, aide de camp du général Meade. Ses restes purent du moins être envoyés à sa famille en deuil.

A neuf heures du soir, l'ordre arriva de nous replier en silence vers les ponts; pendant la nuit, toute l'armée repassa le Rappahanock sans que l'ennemi s'aperçût du mouvement, et le jour suivant, nous rentrâmes dans nos cantonnements avec l'espoir de n'en plus sortir de l'hiver.

CHAPITRE II

L'ÉMANCIPATION

Bilan militaire de l'année 1862. — La question d'émancipation. — Le discours d'inauguration de M. Lincoln. — Réserve du président et du Congrès. — Le général Fremont. — Abolition de l'esclavage dans le district de Colombie. — Proposition d'émancipation graduelle. — Le général Hunter. — L'acte de confiscation. — Progrès de l'affranchissement. — Lettre de M. Lincoln. — Députation religieuse. — Derniers scrupules. — Dispositions préparatoires. — Proclamation définitive d'émancipation.

La bataille de Frederiksburg termina par une défaite l'année 1862. L'armée du Potomac n'était pas heureuse. Du reste, ses revers n'étaient dus qu'à l'inhabileté des deux généraux qui l'avaient commandée. Ni l'un ni l'autre ne possédaient les hautes qualités militaires requises pour conduire, avec ensemble, une armée de cent mille hommes. Aussi les deux seules batailles offensives qu'ils livrèrent (Antietam et Fredericksburg) se réduisirent-elles en somme à des attaques partielles et successives. Je ne cite pas Williamsburg qui fut la victoire accidentelle de quelques divisions, sans la participation et contre les prévisions du général en chef. Sur la défensive, le même défaut d'ensemble avait causé la déroute du 4e corps aux Sept-Pins, et celle du 5e corps à Gain's Mill. Il en pouvait résulter la destruction complète de l'armée, sans la rigoureuse énergie de Sumner à Savage-Station, de Franklin à White-Oak, de Hooker à Glendale.

Même remarque pour la campagne de Pope qui, du reste, n'appartint point à l'armée du Potomac, puisque celle-ci n'y figura qu'en partie et à titre de renforts.

Dans la conduite d'une bataille, cherchez la coordonnance des mouvements par masses, et vous connaîtrez la valeur du général en chef.

La proximité de Wasington, d'une part, et de Richmond, de l'autre, faisait de la Virginie le foyer principal de la guerre. C'était là qu'entre les deux capitales se concentraient les plus grands efforts. L'ennemi nous y opposait « la fleur de sa chevalerie ; » et nous y dirigions contre lui les meilleurs contingents de tous les États de l'est, renforcés de bonnes troupes du nord-ouest. On sentait des deux côtés que le nœud gordien de la guerre y serait tranché, ce qui explique le grand retentissement des succès ou des revers sur ce théâtre.

Mais la guerre ne s'en poursuivait pas moins ailleurs avec autant de vigueur et plus de succès. Sur les côtes de l'Atlantique, nous étions solidement établis dans la Caroline du nord et sur quelques points de la Caroline du sud et de la Floride. Dans le sud de la Virginie, nous avions repris Norfolk, l'arsenal maritime des rebelles, et, dans la Géorgie, le fort Pulaski qui commande l'embouchure de la Savannah. Les bouches de Mississipi avaient été forcées, les ouvrages qui les défendaient capturés, et nous occupions la Nouvelle-Orléans et une partie de la Louisiane.

Dans l'ouest, on a vu que la campagne de printemps s'était ouverte par la prise du fort Henry sur le Cumberland, et du camp retranché de Donelson sur le Tennessee. Cette double victoire avait entraîné la chute de Nashville et de Columbus. Le Missouri et une partie de l'Arkansas étaient déblayés de troupes confédérées. L'île n° 10, sur laquelle l'ennemi avait accumulé les défenses pour nous barrer le Mississipi, avait été glorieusement réduite. De progrès en progrès, pour recouvrer la navigation du fleuve qui partageait en deux la Confédération du Sud, nous avions enlevé à l'ennemi la ville de Memphis et les forts Pillon et Randolph qui se trouvaient sur sa route. Pour le chasser du Kentucky dont il nous disputait obstinément

la possession, nous l'avions battu, dans le printemps, à Shiloh, et, dans l'automne, à Corinthe et à Perryville. — Enfin, le 31 décembre, l'année se termina de ce côté, par la victoire de Murfreesboro' qui rejeta les forces confédérées en dehors du Tennessee.

On voit que si nous avions reculé dans l'est, en revanche nous avions beaucoup avancé dans l'ouest, et que, tout compte fait, les campagnes de 1862 laissaient une forte balance à notre profit. Mais la naissance de l'année 1863 allait être signalée en Amérique, par une conquête plus importante en soi qu'aucun succès militaire.

Le 1er janvier, l'émancipation fut proclamée par le président.

Pour comprendre le caractère et la portée de cette grande mesure, il est nécessaire de reprendre la question au début de la guerre, où nous l'avons laissée.

Le parti républicain, qui avait élevé M. Lincoln à la présidence, était opposé à l'esclavage en principe, mais en pratique, il reconnaissait le droit exclusif des États à contrôler leurs institutions domestiques. Il respectait donc l'esclavage de fait là où il existait. Bien plus, il concédait l'obligation constitutionnelle des États libres de livrer les esclaves fugitifs, suivant les procédures prescrites par la loi. La seule chose qu'il réclamât, était l'interdiction des nouveaux territoires aux empiétements de l'esclavage.

Le discours d'inauguration du président Lincoln, le plus solennel des manifestes, fut fort explicite sur ces points (4 mars 1861).

« Je n'ai aucune intention directe ou indirecte, déclarait-il, de toucher à l'institution de l'esclavage dans les États où elle existe. Je crois que je n'ai pas le droit légal de le faire, et je n'en ai pas l'inclination. Ceux qui m'ont nommé et élu, l'ont fait sachant parfaitement que j'avais répété maintes fois cette déclaration, et que je ne l'avais jamais rétractée. De plus, ils ont inséré dans la déclaration de principes (*platform*) proposée à mon acceptation

comme loi pour eux et pour moi, la résolution claire et positive que voici :

« *Résolu :* Que le maintien inviolable des droits des États, et spécialement du droit de chaque État d'ordonner et de contrôler exclusivement ses institutions domestiques, selon son propre jugement, est essentiel à la balance de pouvoirs de laquelle dépendent la perfection et la durée de notre édifice politique, et nous dénonçons l'invasion illégale par toute force armée du sol de quelque État ou territoire que ce soit, n'importe sous quel prétexte, comme un des plus grands crimes.

« Maintenant, je réitère ces sentiments; et ce faisant, je signale seulement à l'attention publique l'évidence la plus concluante dont le cas soit susceptible, que la propriété, la paix et la sécurité d'aucune portion du pays ne sont mises en danger d'aucune façon par la nouvelle administration. J'ajoute aussi que toute protection, conforme à la constitution et aux lois, sera accordée avec empressement à tous les États qui la demanderont légalement, pour quelque cause que ce soit, et aussi volontiers à une section qu'à une autre.

« Une question fort controversée est celle de la reddition des esclaves fugitifs. La clause que je vais lire est aussi clairement écrite dans la constitution qu'aucune autre :

« Aucune personne tenue au service ou travail dans un État, en vertu des lois locales, et s'échappant dans un autre État, ne sera, en conséquence d'aucune loi ou règlement y existant, déchargée d'un tel service ou travail; mais elle sera retournée, sur la réclamation de la partie à laquelle ledit service ou travail est dû.

« Il est à peine mis en question que cette clause ait pour objet, dans l'intention de ceux qui l'ont faite, la réclamation de ce que nous appelons les esclaves fugitifs ; — et l'intention du législateur, c'est la loi...»

Voilà le point de départ. Ni agression, ni hostilité, ni déni de justice de l'administration nouvelle vis-à-vis des

États du sud déjà en armes contre elle avant même qu'elle fût inaugurée. Mais en prenant l'initiative de la guerre, ils acceptaient nécessairement les conséquences de la guerre. En se séparant violemment du gouvernement des États-Unis, ils rejetaient la protection dont celui-ci couvrait encore leurs institutions domestiques ; en déchirant la constitution fédérale, ils renonçaient au droit d'en invoquer les bénéfices. Les conséquences logiques allaient se développer lentement, mais sûrement. Nous pouvons les suivre pas à pas.

A l'appel du président, le Congrès se réunit en session extraordinaire le 4 juillet 1861. Le message se tut sur la question de l'esclavage. Il rendait compte des événements survenus et des mesures prises depuis l'inauguration. Il s'attachait surtout à discuter, avec une haute élévation de vues et une grande puissance d'argumentation, la question du droit de sécession posée en ces termes :

«... Cette question embrasse plus que le sort de nos États-Unis. Elle se présente à toute la famille humaine pour savoir si une république constitutionnelle ou démocratie, — un gouvernement du peuple par le peuple lui-même, — peut ou ne peut pas maintenir son intégrité territoriale contre ses propres ennemis domestiques; si des individus mécontents, trop peu nombreux pour contrôler l'administration conformément à la loi organique, peuvent en aucun cas, peuvent toujours, sous les prétextes mis en avant actuellement, ou sous d'autres prétextes, ou arbitrairement sans aucun prétexte, renverser leur gouvernement et mettre fin ainsi au gouvernement libre sur la terre. Cette question nous force à nous demander : — Cette fatale faiblesse est-elle inhérente à toutes les républiques, et un gouvernement doit-il être nécessairement ou trop fort pour les libertés de son peuple, ou trop faible pour maintenir sa propre existence? »

Le Congrès, qui est l'âme du peuple, ne pouvait pas s'en tenir au silence du président sur la question de l'esclavage. Il passa tout d'abord une résolution déclarant qu'il

n'était pas du devoir des soldats des États-Unis, de capturer et de rendre les esclaves fugitifs. Vérité parfaitement évidente. et qu'il n'eût pas été nécessaire d'affirmer sous cette forme, si quelques généraux ultra-scrupuleux n'avaient pas eu l'inhumanité de renvoyer à leurs maîtres de malheureux esclaves qui avaient cherché refuge dans nos lignes.

Il s'ensuivit une discussion générale, de laquelle ressortit ce fait que le Congrès, pas plus que l'administration, ne prétendait abolir l'esclavage là où il existait. La voie de l'avenir fut seulement indiquée par M. Dixon, sénateur du Connecticut, lorsqu'il dit que, si la guerre se prolongeait, et si l'on en venait à ce point que le gouvernement ou l'esclavage dût périr, le peuple conservateur du Nord s'écrierait : Périsse l'esclavage, plutôt que le gouvernement! Pour le présent, une résolution, adoptée sur la proposition de M. Crittenden, assigna pour but unique à la guerre « la défense et le maintien de la suprématie de la constitution, et la préservation de l'Union avec toute la dignité, l'égalité et les droits des différents États inaltérés. »

Certes, il était impossible de montrer plus de modération. On était encore si réservé en tout ce qui pouvait toucher à l'esclavage, que les seuls esclaves fugitifs, mis alors à l'abri des réclamations légales, furent ceux qui auraient été employés par leurs maîtres à quelque travail militaire contre le gouvernement et l'autorité des États-Unis.

Le parti abolitioniste et les impatients du parti républicain s'irritaient de ces ménagements; mais le président resta fidèle à sa ligne de conduite qui le portait à marcher seulement avec le peuple, et à le suivre même plus qu'à le devancer. Aussi, lorsqu'au mois d'août, le général Fremont, commandant alors dans le Missouri, établit la loi martiale dans cet État, et frappa de confiscation les biens meubles et immeubles des citoyens en armes contre le gouvernement, ce qui comprenait la libération de leurs es-

claves, — fut-il à l'instant désapprouvé et contraint péremptoirement d'abroger cette mesure trop hâtive.

Le Congrès rentra en session le 2 décembre. Le président pressentait déjà la nécessité d'une action plus énergique; mais il se contenta encore de recommander qu'on n'agît point avec trop de hâte. Ce fut donc la Chambre des représentants qui prit l'initiative. Les ménagements extrêmes par rapport à l'esclavage étaient restés sans aucun effet pour ramener les rebelles, et n'avaient produit à l'étranger qu'un refroidissement des sympathies libérales pour notre cause. Il était temps de prendre une attitude plus prononcée.

Les premières propositions se produisirent pour demander au président d'émanciper les esclaves, dès que cette mesure serait reconnue opportune pour abattre la rébellion. Elles ne furent point adoptées, il est vrai; mais les premiers coups furent portés par l'abolition de l'esclavage, avec compensation pécuniaire, dans le district de Colombie, et par son interdiction dans tous les territoires appartenant aux États-Unis.

Ce fut alors que le président, qui sentait le flot monter, conçut le projet de lui ouvrir une issue avant qu'il n'emportât ses digues. Le 6 mars 1862, il envoya au Congrès un message spécial pour recommander l'adoption d'une résolution ainsi conçue :

« *Résolu*, que les États-Unis, afin de coopérer avec tout État qui pourrait adopter l'abolition graduelle de l'esclavage, donneront à cet État une aide pécuniaire pour être par lui employée, à sa discrétion, comme compensation aux inconvénients publics et privés produits par un tel changement de système. »

C'était encore la reconnaissance du droit constitutionnel des États à trancher eux-mêmes la question, en même temps que l'offre généreuse de leur en faciliter la solution par des dédommagements matériels.

Il est à remarquer que la résolution ne fut adoptée qu'en dépit de la double opposition des membres en sym-

pathie avec la rébellion et de ceux qui, pour l'écraser, voulaient sans retard conduire la guerre à ses dernières conséquences. D'un côté comme de l'autre, on voulait tout ou rien. Mais la majorité préféra encore une fois offrir le rameau d'olivier, bien qu'au fond personne n'eût grande confiance dans ses vertus pacifiques.

Le président s'employa en vain de tous ses efforts à faire fructifier la mesure. Il s'adressa directement aux représentants des États du centre; il envoya au Congrès un projet relatif à l'allocation des sommes éventuellement estimées pour cette dépense. Sa voix resta sans écho, sa proposition sans réponse. Il fallut reconnaître que le peuple était à bout de patience. Le Nord se montrait aussi las d'offrir des compromis que le Sud obstiné à les repousser.

Néanmoins, M. Lincoln voulait en épuiser l'épreuve. Le général D. Hunter, qui commandait le département du Sud composé des localités que nous occupions dans la Caroline du sud, la Géorgie et la Floride, tenta de lui forcer la main. S'appuyant sur l'incompatibilité de la loi martiale et de l'esclavage dans un pays libre, il déclara les esclaves libres pour jamais dans ces trois États. Aussitôt le président lança une proclamation annulant cette déclaration comme un empiétement sur le pouvoir qui lui était réservé, et qu'il ne pouvait en aucun cas abandonner aux généraux en campagne. Il y rappelait la résolution adoptée par le Congrès, « offre authentique, définie et solennelle de la nation aux États et à leurs citoyens les plus intéressés sur le sujet. » Il les adjurait encore de la prendre en considération sérieuse, de ne pas « s'aveugler sur les signes des temps, » mais de profiter du privilége que la Providence divine leur octroyait de faire maintenant plus de bien qu'aucun effort n'en avait produit dans le passé. Puisse l'avenir, disait-il en finissant, n'avoir pas à déplorer que vous ayez négligé d'user de ce privilége! »

Cet éloquent appel n'obtint pas l'affranchissement d'un esclave; et le flot de l'abolition montait toujours.

Dans un acte du Congrès, connu sous le nom de « bill de confiscation » et approuvé le 17 juillet par le président, furent déclarés libres : les esclaves de toute personne qui serait atteinte et convaincue du crime de trahison contre les États-Unis, ou déclarée coupable d'avoir encouragé ou assisté tout acte de rébellion ou d'y avoir pris part; — les esclaves de toute personne engagée dans la rébellion ou lui venant en aide, qui se réfugieraient dans les lignes de nos armées, qui seraient capturés ou se trouveraient par la suite dans quelque endroit occupé par les forces des États-Unis, après avoir été occupé par les forces rebelles. — Défense fut faite à toute autorité militaire, sous peine de destitution et de renvoi de l'armée, de s'ingérer dans aucune réclamation d'un esclave fugitif, dans quelque Etat ou territoire que ce fût. — Autorisation fut donnée au président d'employer autant d'hommes de sang africain qu'il le jugerait nécessaire et convenable pour la suppression de la rébellion, et de les organiser et de s'en servir de la façon qu'il estimerait la meilleure dans l'intérêt du bien public.

Ainsi, parmi les diverses mesures décrétées dans ce bill, se trouvaient : à côté de la confiscation à vie des propriétés des rebelles, l'affranchissement perpétuel de leurs esclaves, et à côté d'un projet de colonisation en quelque territoire étranger pour les noirs, l'autorisation d'en former des régiments pour coopérer activement à la guerre dont leur condition passée avait été la première cause.

Un autre acte du Congrès, approuvé à la même époque, allait plus loin dans la voie de l'affranchissement. Il en étendait les bénéfices aux mères, aux femmes et aux enfants de tout noir employé par le gouvernement à des travaux militaires, au prix fixé de dix dollars par mois, pourvu que mères, femmes et enfants n'appartinssent pas à un maître resté fidèle à l'Union.

Au point où l'on était arrivé, il n'y avait plus à s'arrêter. Ces distinctions entre esclaves, ces catégories rendant les uns à la liberté et maintenant les autres dans la servi-

tude, avaient quelque chose d'inique et d'odieux. Eh! quoi! Si nous affranchissions les esclaves, ce n'était donc pas pour la cause de l'humanité, de la civilisation, de la justice éternelle; ce n'était donc pas pour l'honneur des États-Unis! Cette grande rédemption d'une trop longue souillure, était rapetissée aux proportions d'un expédient pour atteindre et punir dans leurs intérêts matériels les auteurs et les fauteurs d'une rébellion! — Telle était la conséquence de cette lésinerie politique, que le droit à la liberté restait dénié aux malheureux qui se trouvaient être la *chose* des partisans du gouvernement libérateur, ou des indécis, et concédé aux esclaves qu'une chance heureuse avait faits la propriété de ses ennemis.

Il y avait là quelque chose de choquant qui ne manqua pas d'émouvoir la conscience publique. La session extraordinaire du Congrès était à peine close, que la pression populaire commença à peser directement sur le président. De toutes parts, elle réclamait de lui l'émancipation immédiate et absolue. Il s'en défendait cependant, craignant toujours de se trop hâter.

Le 22 août, il définissait ainsi sa règle de conduite, dans une lettre qui eut un grand retentissement :

« ... Je voudrais sauver l'Union. Je voudrais la sauver par la voie la plus courte conformément à la Constitution.

« Plus tôt l'autorité nationale pourra être rétablie, plus près l'Union sera de l'Union telle qu'elle était.

« S'il est des gens qui ne voudraient pas sauver l'Union, à moins qu'ils ne pussent en même temps *sauver* l'esclavage, je ne suis pas avec eux.

« S'il est des gens qui ne voudraient pas sauver l'Union, à moins qu'ils ne pussent en même temps *détruire* l'esclavage, je ne suis pas avec eux.

« Mon objet par dessus tout est de sauver l'Union, et non pas soit de sauver, soit de détruire l'esclavage.

« Si je pouvais sauver l'Union sans affranchir aucun esclave, je le ferais; — si je pouvais la sauver en affranchissant tous les esclaves, je le ferais aussi; — et si je pou-

vais la sauver en affranchissant une partie et en abandonnant l'autre à son sort, je le ferais encore.

« Ce que je fais à l'égard de l'esclavage et de la race de couleur, je le fais parce que je crois que cela aide à sauver l'Union; et ce que j'empêche, je l'empêche parce que je ne crois pas que cela servirait à sauver l'Union.

« Je ferai moins du moment que je croirai que je porte préjudice à la cause; et je ferai plus du moment que je croirai que faire plus aidera à la cause.

« J'essaierai de corriger mes erreurs, quand il me sera démontré que ce sont des erreurs, et j'adopterai de nouvelles vues aussi vite qu'elles me paraîtront être des vues correctes. »

M. Lincoln était un homme d'une parfaite honnêteté et d'un rare bon sens. On ne pouvait dire de lui qu'il fût un grand philosophe ou un grand homme d'État. Mais le bon sens a cela d'excellent qu'il arrive sûrement, quoiqu'à son heure, au but que le génie manque quelquefois pour s'y être élancé d'un bond trop hardi. Ici, la crainte d'être en avance sur la marche de l'esprit public, mettait le président en retard, et le faisait hésiter devant ces « signes des temps » qu'il avait pourtant signalés. Pour lui, l'heure n'était pas encore venue.

Sur un point, cependant, il se trompait. Ce n'était plus l'Union *telle qu'elle avait été*, qu'il s'agissait désormais de rétablir; c'était l'Union *telle qu'elle devait être*, c'est à dire lavée de sa souillure originelle, et régénérée sur les fonts baptismaux de la liberté pour tous.

Sans cela, pourquoi cette guerre, ces immenses sacrifices de toutes sortes, ces énormes immolations d'hommes? Pour relever un édifice écroulé, avec les mêmes pierres qui n'avaient pu le soutenir? Pour renouveler l'épreuve impossible de supprimer l'effet en maintenant la cause? Mais, ce n'était pas là une solution; c'était un ajournement. Ce n'était pas une reconstruction; c'était un replâtrage.

Les choses étant remises dans le même état qu'auparavant, ce que le passé n'avait pu prévenir, comment l'avenir

le préviendrait-il? Nous aurions prouvé que nous étions les plus forts; mais il nous eût fallu prouver encore la même chose demain, après demain, dans cinq ans, dans dix ans. C'eût été à recommencer éternellement, tant que l'on aurait perpétué dans la république ces deux éléments incompatibles et antagonistiques : le travail libre et le travail esclave. Et nous aurions encore traîné derrière nous ce lourd boulet de l'esclavage qui nous faisait boiter dans la voie du progrès, et ressembler plutôt aux forçats de la civilisation qu'à ses pionniers.

Heureusement, la Providence avait d'autres desseins. Elle ne pouvait laisser jeter aux vents le grain qu'elle avait fait germer, ni laisser fouler aux pieds la moisson qu'elle avait fait mûrir. L'œuvre de sa logique devait s'accomplir infailliblement. Peu importait que la montre du président fût en retard. L'heure sonnait à l'horloge du peuple.

Le 13 septembre, comme si Dieu lui-même voulait parler par la voix de ceux que les hommes regardent comme lui tenant de plus près, une députation de ministres de tous les cultes religieux, arrivée de Chicago, fut reçue à la Maison-Blanche. Elle venait à son tour demander au président la proclamation d'émancipation universelle.

M. Lincoln répondit d'abord sur un ton moitié plaisant, moitié sérieux, glissant dans son allocution quelques traits spirituels sur la volonté divine dont chacun se croyait également sûr d'être l'interprète, parmi les opinions les plus diverses et les avis les plus opposés. Il espérait qu'il n'y avait pas d'irrévérence à supposer que, sur un point aussi intimement lié à son devoir, Dieu voudrait bien se révéler à lui directement. Cependant, comme le temps des miracles était passé, on pouvait tenir pour certain qu'il n'avait pas cette prétention. Il se bornait donc à étudier simplement les faits matériels de la cause, pour en déduire ce qui semblait juste et sage.

Le président entra dans l'explication des considérations et des difficultés qui l'arrêtaient encore. Les délégués insistèrent et firent valoir toutes les considérations

morales et matérielles qui militaient en faveur de la mesure. Serré de près, M. Lincoln dut convenir que l'esclavage était la source de la rébellion et l'instrument sans lequel elle n'eût pu être ; que l'émancipation nous aiderait en Europe et en Amérique; et qu'elle affaiblirait les rebelles. Evidemment ses objections n'étaient plus guère qu'une exception dilatoire, un scrupule déjà chancelant. Il conclut en déclarant qu'il n'avait rien décidé contre la proclamation, mais qu'il gardait le sujet en délibération avec lui-même « jour et nuit, plus qu'aucun autre. » Son dernier mot fut : « Ce qui paraîtra être la volonté de Dieu, je le ferai. » Le jugement n'était pas rendu, mais la cause était gagnée.

Neuf jours après, le 22 septembre, parut une proclamation préparatoire par laquelle il était déclaré que le 1er janvier suivant, le pouvoir exécutif désignerait les États et portions d'État dont le pays serait en rébellion contre les États-Unis; et qu'à cette date, toute personne, tenue en esclavage dans ces États ou portion d'État, serait à partir de ce jour et pour jamais libre.

Et, en effet, sur le berceau de l'année 1863, rayonna la proclamation définitive d'émancipation : « *Considérant* que le 22 septembre de l'année de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-deux, une proclamation a été lancée par le président des États-Unis contenant entre autres choses, etc., etc.

« En conséquence, moi, Abraham Lincoln, président des États-Unis, — en vertu des pouvoirs à moi conférés comme commandant en chef de l'armée et de la marine militaire des Etats-Unis, — en temps de rébellion actuellement armée contre l'autorité et le gouvernement des États-Unis, et comme une mesure de guerre convenable et nécessaire pour supprimer ladite rébellion, — en ce premier jour de janvier de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-trois, — et conformément à mon intention publiquement proclamée pendant une pleine période de cent jours depuis la date sus-mentionnée

d'abord, je désigne comme États et portions d'État dont le peuple est respectivement, en ce jour, en rébellion contre les États-Unis, les suivants, à savoir :

« L'Arkansas, le Texas, la Louisiane (excepté les paroisses de Saint-Bernard, Plaquemines, Jefferson, Saint-Jean, Saint-Charles, Saint-Jacques, l'Ascension, l'Assomption, Terre-Bonne, Lafourche, Sainte-Marie, Saint-Martin et Orléans, y compris la ville de la Nouvelle-Orléans), le Mississipi, l'Alabama, la Floride, la Géorgie, la Caroline du sud, la Caroline du nord, et la Virginie (excepté les quarante-huit comtés désignés comme Virginie occidentale, et les comtés de Berkeley, Accomac, Northampton, Élizabeth-City, York, Princess Anne et Norfolk, y compris les villes de Norfolk et Portsmouth) lesquelles parties exceptées sont laissées, pour le présent, précisément comme si cette proclamation n'était pas publiée.

« Et en vertu des pouvoirs et dans le but susmentionnés, j'ordonne et déclare que toutes personnes, tenues comme esclaves dans lesdits États et portions d'État désignés, sont et seront désormais libres; et que le gouvernement exécutif des États-Unis, y compris ses autorités militaires et navales, reconnaîtra et maintiendra la liberté desdites personnes.

« Et j'enjoins par ces présentes aux personnes ainsi déclarées libres, de s'abstenir de toute violence, excepté dans le cas de propre défense nécessaire ; et je leur recommande, dans tous les cas où elles le pourront, de travailler honnêtement pour un salaire raisonnable.

« Et je déclare en outre et fais connaître que celles de ces personnes qui auront les conditions requises, seront reçues au service armé des États-Unis, pour tenir garnison dans les forts, les positions, les stations et autres places, et pour armer les bâtiments de toute sorte dans ledit service.

« Et sur cet acte, que je crois sincèrement être un acte de justice garanti par la Constitution comme nécessité

militaire, j'invoque le jugement réfléchi de l'humanité, et la gracieuse faveur du Dieu tout-puissant.

« En foi de quoi, etc., etc. »

On comprend que les réserves, maintenues dans cette proclamation, n'étaient qu'une affaire de formes. Dans les portions d'État expressément exceptées, et dans les États dont il n'était pas fait mention, parce qu'ils ne s'étaient point séparés de l'Union, le Missouri, le Kentucky, le Tennessee, le Maryland et le Delaware, — l'esclavage n'existait plus que de nom. En effet, ou les esclaves en avaient été emmenés ou envoyés au sud par leurs maîtres, et ils étaient libres de droit comme appartenant à des propriétaires, participant ou aidant à la rébellion; ou ils avaient été laissés sur les plantations, et ils y étaient libres de fait, n'agissant qu'à leur guise, et pouvant s'en aller quand il leur plairait, sans crainte d'être appréhendés et rendus à leurs maîtres. Les autorités militaires avaient défense formelle d'intervenir, et personne n'eût osé réclamer les fugitifs devant la magistrature civile.

La guerre assumait enfin son véritable caractère : la guerre de la liberté contre l'esclavage. Le temps des déguisements était passé. Le Congrès dans ses actes, et le président dans ses proclamations, avaient en vain déclaré et répété que les seuls objets de la guerre étaient « la restauration de l'Union, le maintien de la suprématie du gouvernement fédéral, et le rétablissement des rapports constitutionnels entre les États-Unis et les États où ces rapports étaient suspendus ou troublés. » Le Congrès et le président pouvaient ne pas embrasser d'abord dans toute son étendue l'œuvre civilisatrice dont ils étaient les instruments, — ou, ce qui est plus probable, ils pouvaient, pour raisons politiques, préférer ne pas la définir à l'avance. Mais, dans aucun cas, ils ne pouvaient faire que les choses ne fussent pas ce qu'elles étaient.

Congrès et président n'étaient que les mandataires du peuple. Au peuple ils avaient laissé le soin de régler la marche, se bornant, pour ainsi dire, à jalonner la route

parcourue. Ainsi le gouvernement et la nation allaient du même pas, et comme on avançait ensemble, ensemble on devait arriver.

Et l'on était arrivé. — La question était tranchée. Entre la République et l'institution maudite, c'était désormais une guerre à mort. Le triomphe de l'une entraînait nécessairement la destruction de l'autre. Et ce n'était pas la République qui devait périr.

Maintenant, nous pouvions marcher avec plus de fierté, et combattre avec plus de confiance. Nous n'étions plus seulement les soldats d'une controverse politique à décider par le sort des armes. Nous étions encore les missionnaires avoués d'une grande œuvre de rédemption, les libérateurs armés de plusieurs millions d'hommes courbés sous le joug abrutissant de la servitude. La guerre s'était ennoblie; le but s'était élevé. En méritant bien de la patrie, nous méritions bien de l'humanité.

CHAPITRE III

DERNIERS EFFORTS DE BURNSIDE

Le 55e de New-York versé dans le 38e. — Le jour de l'an au camp. — Abus des liqueurs fortes dans l'armée. — Nouveaux projets du général Burnside. — Plan d'une expédition de cavalerie par le général Averill. — Intervention du président. — Burnside à Washington. — Le général Newton et le général Cochrane. — Complications. — L'armée en mouvement. — Nuit sinistre. — Effondrement général. — Retour au camp. — L'ordre général n° 8. — Comment le général Burnside fut relevé du commandement en chef de l'armée.

La carrière du 55e de New-York prit fin en même temps que l'année 1862. A la bataille de Fredericksburg, il n'avait pu mettre en ligne que deux cent dix hommes, et bien qu'en cette circonstance, il n'en eût perdu qu'une douzaine, il n'en restait pas moins un des régiments les plus réduits. Or, dans l'impossibilité de combler les vides par la voie du recrutement, le département de la guerre adopta le seul moyen qui lui restât de relever les effectifs, — celui de fondre les régiments les plus faibles dans les plus forts, pourvu qu'ils fussent d'organisation ancienne, et qu'ils appartinssent au même État. Le 55e fut ainsi absorbé dans le 38e de New-York dont il forma les quatre compagnies de gauche, et je fus appelé à ce nouveau commandement qui comptait huit-cent-quatre hommes, dont cinq cents environ présents dans les rangs. En réalité, ce n'était guère; comparativement, c'était encore beaucoup.

Le 38e était un bon régiment, solide au feu, et ne de-

mandant qu'à être conduit d'une main ferme, par un commandant sachant « la manière de s'en servir. » Ce point une fois éclairci entre nous, tout marcha à souhait, et je n'eus qu'à me louer de sa tenue et de sa conduite, pendant les cinq mois qu'il resta sous mes ordres.

Le premier jour de l'an se passa plus gaîment qu'on n'aurait pu s'y attendre. Le général Ward, qui s'entendait fort bien à ces sortes de détails, fit organiser dans la brigade des divertissements qui obtinrent un grand succès : courses à pied, à mules, en sacs ; mât de cocagne ; cavalcade travestie ; intermèdes comiques, rien ne manqua à la fête à laquelle la division prit joyeusement part.

Les officiers supérieurs firent leur tournée de visites sous les tentes des généraux, où l'inévitable *drink* arrosait les vœux de circonstance. Le général Sickles, qui commandait alors l'ancienne division Hooker, fit les choses plus grandement. Pendant toute la journée, il tint table ouverte à son quartier général. La collation, qu'il avait fait venir de Washington, était abondante et recherchée. Le champagne et le whiskey y coulaient à flots. Je voudrais pouvoir ajouter qu'on en usa modérément ; mais la vérité est que les officiers subalternes, attirés par cette bonne aubaine, s'y livrèrent avec un abandon qui ne tourna ni à l'honneur de l'uniforme, ni au profit de la discipline. *Amicus Sickles, sed magis amica veritas.*

L'ivrognerie est, comme on sait, le vice dominant des Celtes et des Anglo-Saxons. Pour empêcher que l'armée n'en fût infestée, la prévention était plus efficace que la répression. Aussi, tandis que les délits provenant de cette source étaient punis comme le voulaient les règlements, la vente des vins et liqueurs aux soldats était formellement défendue aux cantiniers des régiments et aux pourvoyeurs des états-majors. Que l'appât d'un gain énorme amenât quelquefois la violation clandestine de cette défense, c'était là une exception qui n'infirmait en rien le bon effet général de la règle. Mais il eût fallu en outre que les officiers donnassent le bon exemple de la sobriété.

Malheureusement, ce ne fut pas toujours le cas, et il arriva trop souvent, pour certains d'entre eux, que le privilége de s'approvisionner de liqueurs ne fut que la facilité de donner cours à des habitudes de scandaleuse intempérance. Quand ils étaient de service, il y allait pour eux de la cour martiale et, en cas de conviction, du renvoi de l'armée. Aussi était-ce généralement le soir sous la tente, qu'ils se livraient à leur ignoble penchant. L'impunité leur était assurée pourvu que le colonel fermât les yeux. — Et il n'était pas sans exemple que le colonel fît pis que cela, en s'associant lui-même à de nocturnes bacchanales. J'ai connu tel régiment où, durant cet hiver-là, le sommeil des soldats fut souvent troublé la nuit par les refrains obscènes et les clameurs avinées retentissant sous la tente même de l'officier qui les commandait. On peut juger quel en était le déplorable effet.

Tout se tient dans la hiérarchie militaire. Si certains commandants de régiments se livraient impunément à de pareils écarts, c'est qu'ils rencontraient une tolérance coupable, de la part des généraux sous les ordres desquels ils étaient placés. Cette excessive indulgence avait sa source dans une fausse manière de voir trop répandue, surtout parmi ceux dont les débuts dans la vie n'avaient pas été guidés par une saine éducation de famille, ou par les sentiments innés dans un cœur de gentleman. A leurs yeux, l'ivresse était moins un cas d'avilissement qu'un sujet de plaisanterie. L'officier qui leur en donnait le spectacle s'exposait au ridicule, mais non au mépris. Une remontrance pouvait s'ensuivre parfois, après des récidives multipliées; une punition, seulement à la dernière extrémité.

En pareil cas, ces généraux étaient les vrais coupables. Ils propageaient la gangrène au lieu de l'arrêter, — d'autant plus coupables, que pour bannir le mal de leurs états-majors, il leur suffisait d'en témoigner le dégoût, et d'annoncer la détermination de renvoyer à son régiment tout officier qui se serait enivré.

Il fallut donc des mesures venues de plus haut pour réformer ces abus. Les quelques généraux qui, par exception, se montrèrent enclins eux-mêmes à l'usage immoderé des liqueurs fortes, furent plus tard relevés de leurs commandements. Des ordres plus sévères réglementèrent la vente des articles de cette nature aux officiers. Chacun d'eux fut tenu de signer, sur la feuille des commandes du régiment, la nature et la quantité des boissons demandées pour son usage personnel, dans les limites fixées. Cette feuille, soumise à la double approbation du colonel et du général de brigade, ne recevait l'autorisation définitive que du prévôt général, et les sutlers chargés de ces commandes ne pouvaient en aucun cas les outre-passer, sous peine d'expulsion de l'armée, et de confiscation de leurs marchandises. La même mesure s'appliquait aux états-majors, et les généraux eux-mêmes, pour n'être point astreints à une quantité déterminée, n'en devaient pas moins signer les ordres donnés à leurs pourvoyeurs. Ce fut ainsi que le mal finit par être atteint dans sa racine, par l'impossibilité d'introduire dans les camps un excès de boissons enivrantes, et comme les cours martiales sévissaient, de leur côté, contre les délinquants qui leur étaient déférés, l'ivrognerie finit par ne plus se montrer qu'à l'état d'exception dans l'armée, où elle avait menacé de s'invétérer comme une habitude.

L'armée, déjà installée en quartiers d'hiver, ne soupçonnait guère combien cette installation était précaire. Derrière le rideau monotone de la vie de camp, s'agitaient en ce moment même des projets et des intrigues qui pouvaient, d'un jour à l'autre, changer la face des choses.

Depuis la bataille de Fredericksburg, les troupes avaient perdu leur confiance dans le général en chef. Ce précieux élément de succès n'existait plus pour nous. Un sentiment commun de méfiance se manifestait partout, aggravé par les ressentiments plus profonds des divisions qui, ayant le plus souffert, se plaignaient d'avoir été inutilement sacri-

fiées. Leurs plaintes et leurs accusations contre le général Burnside se répétaient en échos sympathiques dans les autres corps, aussi bien sous la tente des officiers qu'autour des feux du bivouac. Ces griefs se traduisaient en découragement parmi les esprits flottants et les caractères faibles, et le chiffre des désertions, sûr indicateur de l'état moral des armées, s'élevait, de jour en jour, à des proportions sans précédents.

Il serait difficile d'admettre que le général en chef ne s'en fût pas rendu compte, car les généraux connaissaient parfaitement les dispositions de l'armée. Bien plus, la plupart d'entre eux, s'associant aux méfiances de leurs troupes, répugnaient évidemment à toute tentative nouvelle pour forcer la ligne du Rappahanock.

Cependant, le général Burnside n'était pas d'un caractère à se tenir aisément pour battu. Son plan une fois déterminé, il le poursuivait à outrance, soutenu par l'honnêteté de ses intentions, par le dévoûment de son patriotisme, et par ce qu'on pourrait appeler l'obstination du devoir. Aussi, sa première pensée, après l'insuccès de Fredericksburg, avait-elle été de tenter encore la fortune pour prendre sa revanche. Gardant en lui-même le secret de ses desseins, tandis que l'armée se livrait à ses travaux de castors, il avait préparé sans bruit un nouveau mouvement en avant. Cette fois, il s'agissait de traverser la rivière à six ou sept milles au dessous de Fredericksburg, et de frapper un coup décisif en surprenant l'armée ennemie en arrière de ses retranchements.

Conjointement avec cette opération, un corps de cavalerie d'élite allait être lancé à travers le sud de la Virginie. Cette dernière entreprise avait été conçue et élaborée par le général Averill. — Son itinéraire était : de traverser le Rappahanock à Kelly's Ford, le Rapidan à Raccoon-Ford, le James à trente milles au dessus de Richmond; de contourner la ville à distance, de passer au sud de Petersburg, et de rejoindre le corps du général Peck à Suffolk. — Son but était de couper toutes les communica-

tions de la capitale confédérée avec le sud et l'ouest où l'on se battait à cette époque à Murfreesboro', et pour cela de détruire le canal du James en faisant sauter les écluses; de brûler le viaduc du chemin de fer de Danville et Richmond sur l'Appomatox, et le pont de Flat-Creek, un peu plus bas; de démolir le chemin de fer de Petersburg à Lynchburg, à l'endroit où il traverse les tributaires du Nottoway et les ponts qui s'y trouvent; d'incendier les ponts treillagés du chemin de fer de Petersburg à Weldon sur le Nottoway et les marais qui le bordent; enfin, de couper les fils télégraphiques partout où l'on en rencontrerait; de détruire tout ce qu'on trouverait de propriétés publiques; en un mot, de faire tout le mal possible à l'ennemi.

Le plan exposait toutes ces opérations en détail, et contenait en outre les dispositions accessoires à prendre pour la sécurité du départ.

La colonne expéditionnaire se composait de mille hommes choisis ainsi que leurs montures, de quatre pièces de campagne attelées chacune de huit chevaux également de choix, et de vingt soldats montés du génie, sous le commandement d'un officier de l'arme, avec les matériaux nécessaires pour incendier les ponts, détruire les chemins de fer, faire sauter les constructions de pierre, etc.

Le 30 décembre, tout était prêt. Des routes conduisant à Sedden-House, où l'armée devait traverser la rivière, étaient ouvertes dans les bois et garnies de rondins juxtaposés (*corduroy*), pour le passage de l'artillerie et des wagons. Les détachements de cavalerie destinés à masquer le mouvement principal par de fausses attaques sur Warrenton, sur Culpepper et autres points, étaient déjà à leurs postes. Une brigade d'infanterie avait même poussé une démonstration sur la rive droite du Rappahanock. Enfin, le général Averill lui-même se présentait à Kelly's Ford à la tête de sa colonne, lorsque tout fut arrêté par un contre-ordre imprévu.

Le général Burnside venait de recevoir une dépêche

télégraphique par laquelle le président lui enjoignait de n'entreprendre aucun mouvement général, sans le lui faire savoir d'abord. D'autant plus surpris d'une telle communication, qu'il n'avait confié à personne le secret de ses desseins, le général partit sans retard pour Washington, afin d'en découvrir la cause. Là, il apprit que deux des généraux sous ses ordres étaient venus trouver directement le président pour lui représenter que l'armée était dans un état de démoralisation résultant de son manque de confiance dans le général en chef; que celui-ci, à juger par certains ordres relatifs aux rations et aux munitions, était à la veille de reprendre les opérations, et que, de l'avis de tous les généraux, c'était courir à un désastre certain.

Le général Halleck et M. Stanton, ministre de la guerre, furent mandés. Ni l'un ni l'autre n'avaient rien su de la démarche faite auprès du président, non plus que du télégramme qui en avait été la conséquence. Devant eux, le général Burnside exposa ses plans qui furent discutés séance tenante. Il insista sur les motifs qui en recommandaient la prompte exécution. Le général Halleck ne dit ni oui, ni non; le président demanda du temps pour réfléchir, et Burnside retourna à son quartier général sans que rien fût décidé.

Les deux informants du président étaient le général Newton, commandant la 3e division du 6e corps, et le général Cochrane, commandant la 1re brigade de cette division. Bien que M. Lincoln eût refusé de les nommer, le mystère ne fut ni long ni difficile à pénétrer; mais il n'en fut pas de même pour découvrir si, comme ils le déclarèrent plus tard devant le comité du Congrès, ils avaient réellement agi spontanément et par leur propre inspiration, ou s'ils n'avaient pas été poussés par d'autres à attacher le grelot. On verra bientôt que le général Burnside se crut fondé à adopter cette dernière version.

Quoi qu'il en fût, le mouvement projeté fut définitivement abandonné pour avoir été eventé, et le *raid* de cava-

lerie fut ajourné indéfiniment, le plan en ayant été dévoilé, de façon ou d'autre, à des gens de Washington connus comme favorisant la cause du Sud. L'ennemi était toujours très bien servi par les espions qu'il entretenait jusqu'au milieu de nous.

Mais, pour avoir abandonné un plan, Burnside n'avait pas renoncé à en former un autre. Il était dans sa nature de se raidir contre les difficultés, beaucoup plus que d'y céder. Il n'avait pu traverser le Rappahanock au dessous de Fredericksburg: Eh bien, il le traverserait au dessus. Pour cela, il ne demandait qu'une approbation formelle du président et du général Halleck, afin d'effacer l'influence du dernier télégramme, et de faire taire l'opposition presque unanime des généraux de son armée à une opération de ce genre.

Le président avait déjà assez d'embarras sur les bras, surtout depuis le triomphe partiel des démocrates aux élections d'automne, et en présence des colères qu'excitait parmi eux la proclamation d'émancipation. Le risque de s'en créer de nouveaux n'avait donc rien qui pût le tenter; et d'ailleurs, en fait d'opérations militaires, il ne pouvait avoir d'opinion personnelle, et devait s'en rapporter à celle de ses conseillers. Quant au général Halleck, il était beaucoup plus porté à encourir la responsabilité négative de sa position, qu'à assumer la responsabilité positive de ses ordres, — ce qui faisait dire assez communément que son commandement général des armées était la cinquième roue du carosse. Dans cette circonstance, il ne sortit point de son rôle habituel. Il répondit en termes généraux qu'il avait toujours été en faveur d'un mouvement en avant de l'armée, mais qu'il ne pouvait prendre la responsabilité de prescrire quand ou comment ce mouvement devait être exécuté. Il terminait par quelques lieux communs militaires sur la conduite des armées en campagne. Cette lettre peu compromettante portait l'endos approbatif du président.

Si l'on avait compté que la résolution de Burnside fai-

blirait en recevant un encouragement aussi vague, on s'était trompé. Il n'en demanda pas davantage, et se mit aussitôt à l'œuvre avec une ardeur et une promptitude qui prouvaient de sa part infiniment moins d'hésitation devant les risques de l'entreprise, que de crainte d'être arrêté encore une fois dans son exécution. Il alla lui-même reconnaître avec soin les rives du Rappahanock au dessus de Falmouth, et compléta les préparatifs pour faire passer toutes ses forces aux gués de Bank et des États-Unis, — gués qui n'étaient pas guéables à cette saison de l'année; mais, cette fois, les pontons ne pouvaient pas être en retard; on les avait sous la main.

Il y eut cependant un délai, causé par quelques mouvements inexpliqués de l'ennemi. Il fallut envoyer deux nuits de suite aux informations de l'autre côté de la rivière. Le troisième jour, les rapports étant satisfaisants, toute l'armée reçut l'ordre définitif de se mettre en marche le lendemain 20 janvier.

Le premier ordre préparatoire avait été émis le 16; nous ne nous y attendions guère. Quelle apparence, en effet, que l'on songeât à reprendre les opérations actives, au cœur même de l'hiver? Nous ne savions rien alors ni de la visite de Newton et de Cochrane à Washington, ni du télégramme du président, ni du projet arrêté au moment de l'exécution. A plus forte raison, ignorions-nous ce qui se passait dans la tête du général en chef. On disait bien que Hooker était allé à Washington; qu'il devait être mis à la tête de l'armée, ou qu'on lui taillerait en plein drap un commandement indépendant dont le 3e corps ferait partie à coup sûr; mais rien de tout cela n'indiquait un mouvement immédiat ou même prochain.

Quelques symptômes, significatifs en apparence, dénotaient plutôt le contraire. Ainsi, les dames recevaient des passes pour visiter l'armée, ce qui ne se faisait qu'en quartiers d'hiver, lorsque les hostilités actives étaient suspendues pour un temps déterminé. Le général Birney avait pu, sans objection, aller jusqu'à Washington au devant de

madame Birney qu'accompagnait toute une partie de Philadelphiennes, sœurs ou parentes des officiers de son état-major. Elles étaient arrivées le 13 à son quartier général où tout était préparé pour les recevoir, et pendant trois jours, ce ne furent que réjouissances, promenades à cheval et en voiture, collations, revues, musique et danses improvisées au clair de lune. Mais voilà qu'arrive l'ordre fatal. Aussitôt nos visiteuses de s'envoler vers le chemin de fer d'Aquia-Creek, comme une bande de sauterelles effarouchées. On se dit : Au revoir! Mais combien devaient se revoir encore?

Le 17, le temps tourna au froid, en dépit d'un brillant soleil. Le 18, il gelait à pierres fendre. Nous devions quitter le camp dans l'après-midi. La perspective n'avait rien de souriant. Malgré soi, on songeait au surcroît de souffrances que devait amener un temps pareil; aux nuits glaciales sur la neige, au terrible effet de la gelée sur les blessures. Ce fut un soulagement de recevoir la nouvelle que le départ était retardé de vingt-quatre heures. On en conclut que le mouvement était subordonné à un adoucissement dans la température. Les inconvénients du dégel étaient grands, sans doute, mais, à tout prendre, préférables. Des deux maux, c'était le moindre.

Le 20, la division se mit en route à midi. Une humidité pénétrante imprégnait l'atmosphère. Le ciel bas et morne était sans rayons et sans chaleur. Et sur les routes encore dures, autour des champs et sous les grands bois, défilèrent jusqu'à la nuit nos longues colonnes d'infanterie entre-mêlées de batteries d'artillerie, de trains de munitions et de chariots transportant les pontons.

Sur le soir, nous arrivâmes en arrière du gué de Banks dans des bois touffus de jeunes sapins, où l'on entassa les régiments qui devaient forcer le passage le lendemain au point du jour. Cette tâche glorieuse était assignée à la brigade Ward, et mon régiment devait avoir l'honneur de marcher le premier. Mais voilà qu'au moment où l'on formait les faisceaux, la brume qui s'était de plus en plus

épaissie, se résout en eau. La pluie commence et continue à tomber, froide, compacte, incessante. La lueur terne du jour s'éteint bientôt dans de noires ténèbres, plus noires encore dans les sapinières. Défense fut faite d'allumer aucun feu et de faire aucun bruit qui pût donner l'éveil à l'ennemi. On ne voyait rien que, çà et là, le rayon mouillé d'une lanterne; on n'entendait rien que le crépitement monotone de la pluie, et le chuchotement des conversations à voix basse.

Ce fut une nuit lugubre; une de ces nuits sans sommeil où tout se revêt de crêpes funèbres; où l'enthousiasme s'éteint, où le courage se lasse, où la volonté s'affaisse, où la pensée s'engourdit. En pareil cas, l'inaction est la pire des épreuves. Ceux-là furent mieux partagés pour qui les heures se passèrent à pousser à la roue des canons, à tirer à force de bras les pontons vers le bord de la rivière, à combler les fondrières, à lutter contre les obstacles de tout genre qui se multipliaient à chaque instant.

Quand le jour commença à tamiser sa lumière grise à travers une masse confuse de vapeurs, la pluie tombait depuis douze heures, et rien n'en présageait la fin prochaine. Le vent, qui s'était élevé vers la fin de la nuit, courait dans les arbres avec de longs mugissements. A chaque rafale, l'eau s'écroulait en averses de leurs branchages sur le sol détrempé où les hommes piétinaient debout dans la fange.

Aucun ordre n'arrivait. Quelques feux furent tolérés d'abord, puis autorisés. Le soldat transi de froid, trempé de la tête aux pieds, put du moins préparer son café, et réchauffer son estomac à défaut de ses membres. Chacun comprit que c'en était fait de l'expédition et du passage de la rivière; mais à tout hasard, on fourbit les armes, et on s'efforça de préserver les cartouches de l'humidité.

Les heures s'écoulèrent sans nous apporter de nouvelles. Rien n'arrivait jusqu'à nous au milieu des bois; rien ne circulait plus sur les chemins transformés en bourbiers impraticables. Autour de nous, les officiers gé-

néraux n'étaient guère plus favorisés. Leurs bagages et leurs provisions étaient restés en route, quelque part à l'arrière. Dans l'après-midi, j'envoyai mes domestiques à la découverte, et en attendant le dîner absent, après un déjeûner composé d'un biscuit sec et d'une tasse de café noir, je m'endormis sous la maigre protection d'une tente-abri. Un proverbe assure que « qui dort, dîne. » C'est un mensonge. Je dormis, et je ne dînai pas.

La pluie dura trente heures sans discontinuer. Pour en comprendre l'effet, il faut avoir vu et pratiqué la Virginie pendant l'hiver. Les routes n'y sont que de la terre battue sans aucune consolidation. La boue n'y reste point à la surface, mais elle pénètre le sol à une profondeur extraordinaire. Il semble que l'eau du ciel s'infiltrant à travers une première couche argileuse, va délayer, en dessous, je ne sais quel terrain sans consistance. Du moment que la croute durcie à la surface vient à s'amollir, tout s'enfonce dans une pâte gluante, mêlée à des fanges liquides, où j'ai vu, « de mes propres yeux vu, » des attelages de mules se noyer. Voilà où nous en étions le 21 janvier 1863.

La terre manquait sous nos pieds, et surtout sous les roues de l'artillerie et des équipages. Les efforts, les travaux herculéens de la nuit précédente, n'avaient abouti qu'à amener quelques pontons près de l'eau, et à placer quelques pièces en batterie. Mais tout le reste demeurait embourbé dans les fondrières. Tous les trains s'étaient comme affaissés sous le poids écrasant d'un pouvoir surhumain qui leur aurait défendu d'aller plus avant.

En vain avait-on cherché à combler les ornières, à s'ouvrir de nouveaux passages; en vain avait-on attelé des compagnies entières aux canons, aux caissons, aux fourgons de munitions; tout était inutile. Les puissances du ciel et de la terre étaient contre nous. Il fallait désormais attendre qu'elles nous permissent de ramener au camp ce vaste attirail de guerre si malheureusement mis en mouvement.

Le second jour, la pluie ayant enfin cessé, je dus à

l'hospitalité du général Ward le premier semblant de repas que j'eusse fait depuis l'avant-veille. Une tranche de jambon est en pareil cas une bonne fortune.

De tous côtés on se remit à l'œuvre. A force de bêcher, de piocher, de pousser, de tirer, de *corduroyer*, on parvint à dégager canons et fourgons. On remit sur leurs roues ceux qui se trouvaient dessous, culbutés sur la pente des talus, et enfin, le 23, nous rentrâmes au camp, ne laissant de traces de notre excursion crottée, que des feux éteints, des arbres abattus et des animaux morts au bord des chemins effondrés.

On peut imaginer que ce nouvel avortement fut loin d'égayer l'humeur du général Burnside. L'armée avait fait son devoir sans marchander son obéissance; mais de retour au camp, elle laissa percer ses mécontentements en critiques et en murmures. Le général en chef (*tenacem propositi virum*) résolut alors de tourner contre ses opposants les coups dont il n'avait pu frapper les ennemis. Il rédigea *ab irato* l'ordre général n° 8 dont le défaut de promulgation n'empêcha point la prompte notoriété. Cet ordre, petit coup d'État militaire, renvoyait du service des États-Unis les généraux Hooker, Brooks, Newton et Cochrane, et relevait de leurs commandements à l'armée du Potomac, les généraux Franklin, W. F. Smith, Hurgis, Ferrero, et le colonel Taylor. Mais cette mesure ne pouvait avoir d'effet que par l'approbation du président. En conséquence, le général partit pour Washington, muni également de sa démission écrite, et bien décidé à faire agréer l'un ou l'autre document par M. Lincoln.

Devant l'alternative catégoriquement posée, le président se trouva fort embarrassé. Il ne voulait priver le pays, ni des services des officiers généraux désignés dans l'ordre n° 8, ni de ceux du général Burnside lui-même. Pour échapper, il ajourna sa réponse au lendemain, voulant, disait-il, prendre le temps de consulter le secrétaire de la guerre et le général Halleck. Le lendemain, en effet,

la réponse était prête. Lorsque le général se présenta, le président lui annonça sa décision de le relever du commandement de l'armée du Potomac, et d'y nommer le général Hooker à sa place.

Le général Burnside accueillit cette communication avec la dignité noble et l'inébranlable patriotisme qui formaient un des beaux côtés de son caractère. Personne, ni le président, ni le général Hooker lui-même ne se sentirait plus heureux que lui, si son successeur se signalait par des victoires. Puis, après avoir approuvé quelques mesures accessoires sur lesquelles le président désirait avoir son avis, il parla de sa démission, comme d'une chose qui allait de soi.

— Général, interrompit aussitôt M. Lincoln; je ne puis l'accepter. Nous avons trop besoin de vos services. Vous pouvez prendre tout le temps que vous désirez pour régler les affaires particulières qui réclament vos soins; mais quant à votre démission, nous ne l'accepterons pas.

— Monsieur le président, fit Burnside en s'inclinant, il vous appartient de décider si je resterai ou non au service; mais si j'y reste, c'est à la condition d'être employé. Et, je prendrai la liberté d'ajouter que si tous les officiers, qu'il serait trouvé nécessaire de relever de leurs commandement, donnaient leur démission, ce n'en vaudrait que mieux pour vous qui seriez ainsi débarrassé des sollicitations de leurs amis.

— C'est bien possible, reprit le président; mais quant à votre démission, nous ne pouvons l'accepter.

En quittant le président, le général se rendit au ministère de la guerre pour écrire la demande d'un congé de trente jours. Là, il trouva l'ordre qui le relevait du commandement de l'armée du Potomac, « à sa demande ». Ce n'était pas exactement le cas. Il demanda que la formule fût modifiée, afin, disait-il, de ne pas paraître devant le pays, comme un homme ayant abandonné son commandement sans quelque raison. Il voulait garder la réputation d'être resté à son poste aussi longtemps qu'on aurait jugé

désirable qu'il y restât; — ce dont il ne lui appartenait pas de se faire juge. Le général Halleck s'en lava les mains. (Il devait les avoir bien nettes, si l'on considère quelle fréquente habitude il avait de se livrer à cet expédient.) M. Stanton prit le meilleur parti, en faisant appel au patriotisme du général Burnside, et en lui représentant éloquemment le tort que sa démission, ou son désaccord avéré avec le gouvernement, ferait à la cause commune. Le cœur de Burnside ne pouvait résister à cet argument. — Et bien! dit-il, rédigez l'ordre comme il vous plaira. Je prendrai mon congé de trente jours, et à mon retour, j'irai où vous voudrez, fût-ce reprendre le commandement de mon ancien corps, et même sous les ordres du général Hooker, si vous le désirez.

Ce trait peint l'homme. Il reprit en effet le commandement du 9e corps, mais pour aller remplir, dans le Tennessee, une mission indépendante dont il s'acquitta avec succès. Nous le retrouverons plus tard à l'armée du Potomac, effaçant par de bons et loyaux services comme, chef de corps, ses erreurs regrettables comme général en chef.

CHAPITRE IV

HOOKER, GÉNÉRAL EN CHEF

Caractère du général Hooker. — Améliorations dans l'armée. — Comment se faisaient les promotions. — Intrigues et concurrences. — Les privilégiés de la politique.. — Brigadiers généraux à pied. — Création de signes spéciaux pour les différents corps d'armée. — Misère des campagnards en Virginie. — Un pasteur sans ouailles. — Mariage sous la tente. — Fêtes au camp. — Préparatifs de départ. — Marche combinée sur Chancellorsville. — Brillant début d'une brillante conception.

L'élection du général Hooker au commandement en chef, fut accueillie avec faveur dans les rangs de l'armée, où il jouissait déjà d'une popularité assez étendue. Ses brillants services comme général de division, le rôle qu'il avait joué à Antietam comme chef de corps, la blessure qu'il y avait reçue, enfin, ses efforts pour empêcher une tuerie inutile à l'attaque des hauteurs de Fredericksburg; c'était là autant de recommandations à la faveur et à la confiance du soldat. Sur les troupes de ses anciens commandements, il exerçait une action directe par ses manières ouvertes, par ses allures militaires, et par son intrépidité au feu, qui l'avait fait surnommer « Joseph le batailleur » (*fighting Joë*).

Envers les officiers, ses façons étaient généralement avenantes, familières même jusqu'au verre de whiskey pour ceux qui lui plaisaient. Dans la haute position où il se trouvait placé, elles n'eussent rien perdu à s'empreindre d'un peu plus de réserve.

Il avait la parole facile, et il s'en servait volontiers pour

critiquer avec plus d'âpreté que de discrétion, même devant ses inférieurs, la conduite ou les actes de ses supérieurs. Par contre, lorsqu'il s'agissait de lui-même, il s'abandonnait aisément à des hâbleries de langage qui empêchaient qu'on pût accepter toujours ses récits comme parole d'Évangile, ou compter la modestie au nombre de ses vertus.

Bienveillant pour ses subordonnés, sa bienveillance aurait eu plus de prix s'il ne l'avait pas étendue trop indistinctement aux uns et aux autres. Prodigue de promesses, ses promesses auraient inspiré plus de confiance si, à force d'en faire, il ne se fût souvent enlevé le pouvoir de les tenir.

Le concours sympathique des généraux ne lui était pas acquis au même degré que celui des troupes. Il en avait froissé quelques-uns en les critiquant ouvertement; il s'en était aliéné quelques autres en se faisant valoir à leurs dépens. Les amis de Mac Clellan ne l'aimaient pas. Ils avaient contre lui le double grief de ses appréciations militaires et de ses opinions politiques, non moins opposées les unes que les autres à celles de l'ancienne idole qu'il avait fort contribué à renverser.

Le premier effet de son élévation fut d'enlever à l'armée le général Sumner, à cause de son rang d'ancienneté, et le général Franklin, qui avait à se justifier de la responsabilité qu'on lui attribuait dans la défaite de Fredericksburg. Hooker en profita tout d'abord, pour supprimer les grandes divisions. Il s'appliqua ensuite avec promptitude et énergie à relever le moral de l'armée et à perfectionner son organisation dans les différentes branches du service, par une série de mesures bien inspirées dont l'efficacité prouva la supériorité de son jugement en ces matières. Il y gagna l'honneur incontestable d'être le premier qui ait élevé l'armée du Potomac au niveau des armées permanentes de l'ancien monde et au dessus des autres armées du continent américain, d'une part par le perfectionnement de la discipline et de l'instruction, de l'autre par la réforme des abus et l'amélioration des règlements.

« A l'époque où le commandement me fut confié, — dit-il en rendant compte de ces améliorations, — la condition de l'armée était déplorable. Les désertions s'y élevaient à une moyenne de deux cents par jour. Les trains de messageries étaient pleins de colis renfermant des vêtements civils destinés aux déserteurs, tant les parents, femmes, frères et sœurs étaient empressés à favoriser la fuite de leurs proches... Je puis établir que lorsque je pris le commandement, le nombre des absents de l'armée s'élevait à 2,922 officiers, et 81,964 sous-officiers et soldats. Ils étaient dispersés par tout le pays, et la plupart étaient absents sans cause connue...

« Mon premier objet fut de prévénir la désertion. Lorsque j'y eus réussi, toute mon attention se concentra sur les moyens de faire revenir les absents, et d'assurer aux hommes restés présents autant de bien-être et de contentement que les circonstances le permettaient. Je réglementai les permissions et les congés temporaires dans certaines limites, et de façon que tous pussent s'absenter pendant quelques jours dans le cours de l'hiver. Les officiers déloyaux furent renvoyés du service, aussitôt que la preuve de leur déloyauté fut portée à ma connaissance.....

« Des changements importants furent introduits dans les différentes branches des états-majors et spécialement dans celle des inspections qui fut complétement organisée et confiée aux officiers les plus compétents que je pus trouver. Convaincu que l'oisiveté était le grand mal dans toutes les armées, je fis tous mes efforts pour tenir les troupes occupées, particulièrement aux exercices et aux manœuvres, aussi souvent que le temps le permettait.

« La cavalerie fut consolidée en un corps séparé, et mise dans la condition la plus parfaite qu'on eût connue dans notre service. Toutes les fois que l'état des routes et de la rivière se prêtait à un mouvement, des expéditions furent mises sur pied pour attaquer les piquets et les avant-postes de l'ennemi, et ramasser des approvisionne-

ments dans le pays qu'il occupait. Mon objet était d'encourager, de stimuler dans le cœur de nos hommes, par des succès si peu importants qu'ils fussent, un sentiment de supériorité sur leurs adversaires. En cela, nous réussîmes d'une façon remarquable.....

« Pendant cette période de préparatifs, l'armée fit des progrès rapides, et au commencement d'avril elle justifiait les plus hautes espérances. Tout le monde y était rempli de confiance et de dévoûment à la cause, et je sentis que c'était une armée vivante, une armée vraiment digne de la république. »

Le tableau n'a rien de trop coloré; il donne une idée exacte de la transformation qui s'opéra pendant les mois de février et mars. Ajoutons qu'en ce qui concernait les désertions, le président vint de son mieux en aide au général Hooker, en lançant, le 10 mars, une proclamation qui faisait grâce de toute punition (sauf la perte de leur paie), aux soldats alors absents sans permission, pourvu qu'avant le Ier avril, ils eussent rejoint leurs régiments ou se fussent présentés aux lieux de rendez-vous établis à cet effet dans les différents États. La mesure eut de bons résultats; mais pour mettre fin aux désertions, il n'est qu'un moyen, c'est de fusiller les déserteurs. Or, on ne pouvait en venir là qu'en soumettant d'abord les arrêts de mort au président qui, dans la bonté de son cœur, approuvait la procédure, mais modifiait toujours la sentence. Il fallut donc investir les commandants d'armée de l'autorité nécessaire pour rendre les jugements exécutoires. A partir de ce moment, les exécutions militaires eurent cours, et les désertions devinrent aussi rares qu'elles avaient été fréquentes auparavant.

Cette période de repos pour l'armée, en général, fut au contraire une période de vive agitation pour les colonels et les brigadiers généraux. C'était l'époque des promotions, et depuis le 1er janvier, on attendait avec anxiété la publication de la liste soumise par le président à la confir-

mation du sénat. Lorsque enfin elle nous parvint, le 25, ce fut un cruel désappointement pour ceux qui méritaient d'y figurer par leurs services, et dont les noms avaient été écartés pour faire place aux intrus de la politique.

Là reparaissait un des vices les plus flagrants du système appliqué aux affaires de l'armée. La liste des promotions n'était point émanée des recommandations militaires. Les services rendus, les capacités prouvées, les droits acquis n'y figuraient que dans une proportion limitée; la plus grosse part y était adjugée ouvertement aux protections du dehors, et par dessus tout aux influences politiques.

L'armée du Potomac avait plus que toute autre à en souffrir; car l'armée du Potomac, c'était l'armée du président, l'armée du Sénat, l'armée de la Chambre des représentants, l'armée de la presse et de la tribune, un peu l'armée de tout le monde. Chacun se mêlait de ses affaires, blâmait ceci, approuvait cela, exaltait celui-ci, abaissait celui-là, donnait son opinion sur tout ce qui la concernait, et travaillait pour les amis qui se trouvaient en faire partie.

Du reste, les officiers supérieurs, dont la promotion dépendait du président, étaient loin d'avoir les mains nettes de cet état de choses. Tout en s'en plaignant ouvertement, ils ne négligeaient rien pour en profiter. Toute permission était pour eux un moyen de se rendre à Washington, afin d'y mettre en jeu, *per fas et nefas*, ce qu'ils pouvaient rallier d'influences en faveur de leur avancement. Ces efforts contrariés dégénéraient trop souvent en intrigues dans lesquelles la bassesse des moyens se mêlait parfois à l'ardeur des sollicitations. Il n'est pas sans exemple qu'une dénonciation calomnieuse ait été l'arme ramassée dans la boue, pour écarter un concurrent. A la fin, l'affluence et l'importunité des solliciteurs devinrent telles que le département de la guerre dut limiter à vingt-quatre heures le séjour, dans la capitale, des officiers en permission, à moins qu'ils n'y eussent leurs familles ou leur résidence.

Heureux ceux qui comptaient des amis ou des protecteurs parmi les membres influents du Congrès, surtout sur les bancs du Sénat. S'ils avaient de bons états de service, justice leur était faite; s'ils n'en avaient pas, la faveur leur en tenait lieu. La grande affaire était de mettre en œuvre une pression directe sur le président, et cette pression ne pouvait venir des autorités militaires. Ce n'était pas elles qui votaient le budget, qui faisaient les lois, qui dirigeaient le peuple et guidaient le gouvernement. Avec les meilleures intentions, M. Lincoln ne savait pas résister à certaines influences qu'il ménageait moins pour lui-même que pour le bien du pays.

Du reste, la corruption n'entrait pas dans cette intervention des membres du Congrès. En s'employant activement pour leurs amis ou pour les officiers qui leur étaient particulièrement recommandés, ils croyaient généralement faire acte de justice. Abusés par de fausses représentations, ils n'étaient pas loin de considérer leurs protégés comme des héros méconnus, — surtout lorsque ces protégés tenaient à des familles influentes, et comptaient de nombreux amis dans leurs districts électoraux.

Que devenaient alors les officiers vraiment méritants qui n'avaient que la recommandation de leurs supérieurs pour faire valoir leurs droits? Ils étaient laissés de côté, mortifiés, découragés de bien faire, et rongeant leur frein jusqu'à ce que, mieux avisés, ils se fussent mis en mesure d'obtenir eux aussi, par les influences politiques, la récompense qui n'aurait dû être accordée qu'à leurs mérites militaires.

Le général Hooker, qui avait entrepris et réalisait beaucoup d'améliorations, ne fut pas de force à porter la main sur ces abus. Ses recommandations les plus pressantes et les mieux fondées ne purent lutter contre des courants contraires, et dans ce pêle-mêle de promotions incongrues, on vit flotter jusqu'à des noms d'avocats politiqueurs absolument étrangers à la carrière militaire. Ces messieurs ambitionnaient le privilége de se promener par les

rues, l'épaule ornée d'une étoile. A ce prix, leur patriotisme à vendre consentait à se rallier à la politique du gouvernement et à la guerre d'émancipation.

Un ordre du département de la guerre, en date du 18 août 1862, disait bien que « dorénavant aucune nomination de major général ou de brigadier général ne serait accordée, excepté aux officiers de l'armée régulière, pour services méritoires et distingués pendant la guerre, ou aux officiers volontaires qui auraient fait preuve en campagne des talents militaires requis pour les fonctions d'officier général. » Mais les ordres du secrétaire de la guerre n'étaient point obligatoires pour le président, et les sénateurs montrèrent en cette circonstance qu'ils n'en prenaient guère souci.

Cependant, lorsque la masse des promotions soumises à sa confirmation lui arriva en bloc, le Sénat refusa collectivement de sanctionner l'œuvre à laquelle chacun de ses membres avait pourtant coopéré individuellement. La liste fut renvoyée au président comme dépassant de beaucoup le nombre de quarante majors généraux et de deux cents brigadiers généraux fixé par la loi. Il fallait en élaguer tout ce qui dépassait ce chiffre. Je laisse à penser si les efforts redoublèrent. Le président fut assiégé, poursuivi, persécuté de tous côtés. Tout le monde avait des droits supérieurs à être maintenu sur la liste choisie ; personne n'admettait la possibilité d'être mis, sans injustice, parmi les élagués. M. Lincoln y perdit son temps et sa peine, et, en désespoir de cause, s'adressa au Congrès pour le tirer d'embarras, en élevant par une nouvelle loi le chiffre des officiers généraux.

Le Congrès s'y prêta de bonne grâce, et autorisa la création supplémentaire de trente majors généraux et de soixante-quinze brigadiers généraux, « pourvu, était-il ajouté, que les officiers promus en vertu du présent acte soient choisis parmi ceux qui se sont distingués par une conduite valeureuse et méritoire dans l'exercice de leurs fonctions. » La condition était excellente en soi. Elle pa-

cifia la conscience du Congrès, mais elle dut troubler profondément celle de « l'honnête Abe », car il ne put venir à bout de se conformer à la prescription.

Dans cet assaut désespéré aux étoiles, le général Halleck garda l'immobilité impassible d'un dieu terme. M. Stanton appuya les recommandations venues de l'armée, et le général Hooker se rendit plusieurs fois à Washington pour les faire prévaloir. Malheureusement, la liste agréée au département de la guerre avait à passer par la Maison Blanche, pour arriver au Sénat, passage dangereux, tout semé d'embûches et de traquenards. Ce fut là que deux fois mon nom disparut, ainsi que d'autres, pour faire place sans doute à celui de quelque privilégié de la politique, dont il n'avait jamais été fait mention à l'armée.

Pendant ce temps-là, nous étions bloqués dans nos tentes, par la pluie, la boue et la neige. Lorsque le soleil venait à se montrer, nous montions à cheval d'un quartier à l'autre, pour apprendre et commenter les nouvelles, discuter nos espérances ou donner cours à nos mécontentements. Les changements se succédaient dans les divers commandements. Dans le troisième corps, Stoneman retournait à la cavalerie, Sickles lui succédait à titre provisoire, en attendant sa confirmation comme major général. Berry, également promu, passait à l'ancienne division Hooker. Birney gardait le commandement de l'ancienne division Kearny, comme brigadier général. Il était parmi les élagués, et s'irritait, non sans raison, de voir un officier commandant une brigade sous ses ordres, passer avant lui au grade supérieur.

Le 4 mars arriva, date fixée pour l'ajournement du Congrès, et la fameuse liste n'était pas encore confirmée. Or, ce jour-là, les promotions faites par le président dans l'intervalle des deux sessions précédentes perdaient tout effet par ce manque de confirmation. Pour les majors généraux, les commandements pouvaient rester les mêmes

en vertu de leurs commissions de brigadiers généraux, lesquelles émanaient du président. Mais pour les généraux de brigade, le cas était tout différent. Leurs commissions comme colonels de volontaires, émanées des gouverneurs d'État, avaient pris fin, par le fait de leur promotion. Ils ne comptaient plus dans les cadres de leurs anciens régiments où ils avaient été remplacés, et, n'étant pas colonels, cessant d'être généraux, ils n'appartenaient plus à aucun titre au service des États-Unis. Ceux-là seuls qui étaient officiers dans l'armée régulière y reprenaient leurs grades.

Le président dut garder le Sénat assemblé en session extraordinaire, pour remédier à cet état de choses, et au bout de quelques jours, les généraux à pied furent remis en selle.

Toutes ces émotions ne ralentirent point l'activité féconde que le général Hooker avait imprimée aux progrès intérieurs de l'armée. Ces progrès s'étendaient jusqu'aux moindres détails du service. Rien n'échappait à sa sollicitude. Ainsi, pendant la campagne de la péninsule, Kearny avait imaginé de rendre tous les hommes de sa division reconnaissables à une petite pièce d'étoffe rouge fixée à leurs képis. Il avait, par ce moyen, développé en eux l'esprit de corps, encouragé leur amour-propre, et contrôlé les traînards ou les poltrons qui ne pouvaient s'écarter des rangs ou se mêler à d'autres troupes sans être à l'instant reconnus. Hooker s'empara de cette idée, et l'étendit à toutes les troupes de son commandement. Chaque corps eût son signe particulier. Le 1er corps, le disque; le 2e, le trèfle; le 3e, le losange; le 5e, la croix de Malte; le 6e, la croix grecque; le 9e, l'écusson; le 11e, le croissant; le 12e, l'étoile. Chacun de ces signes était rouge pour la 1re division, blanc pour la 2e, et bleu pour la 3e. Chaque état-major reçut également un drapeau spécial portant le signe et la couleur distinctifs. Il était carré pour le corps, oblong pour la division, triangulaire pour la brigade. De cette façon, soit en marche, soit en action, les généraux étaient toujours faciles à trouver.

Les tribunaux militaires ne restaient pas oisifs. Dans le courant de février, je fis partie d'une commission instituée sous la présidence du général Howard, pour juger quelques habitants du pays, prévenus d'avoir favorisé la fuite de nos déserteurs, en leur vendant des habillements. L'un d'eux était en outre accusé de brigandage.

La création de la commission se rattachait, comme on le voit, aux mesures prises par le général Hooker pour arrêter la désertion. Les prévenus furent condamnés à des peines assez sévères. Celui contre lequel s'élevait l'accusation de brigandage échappa à un arrêt de mort, seulement par l'insuffisance des preuves. Un autre, qui avait fait de son logis une sorte de rendez-vous clandestin pour y cacher et aider les déserteurs, fut condamné à six mois de travaux forcés et à la destruction de sa maison rasée au niveau du sol.

Si la commission se montra plus indulgente envers les autres, ce fut en considération de l'épouvantable misère dans laquelle la guerre avait plongé ces malheureux. Dépouillés par les rôdeurs des deux armées, ils vivaient, au jour le jour, de ce qu'ils pouvaient ramasser, çà et là. Que des déserteurs se présentassent, et leur offrissent quelque argent pour de vieilles hardes accrochées dans un coin, la tentation était irrésistible, car, avec cet argent, ils pouvaient se procurer la nourriture qui manquait sous leur toit. Et d'ailleurs, s'ils refusaient de vendre leurs vêtements de rechange, comment pouvaient-ils empêcher les déserteurs de s'en emparer de force? Ceux-ci fouillaient la maison de la cave au grenier, et s'appropriaient ce qui leur convenait. S'ils consentaient à donner quelques dollars en échange, comment se résoudre à les refuser? Comment repousser le pain qui, pour quelques jours du moins, assurait l'existence de la famille?

Ceux-là étaient bien moins à plaindre qui résidaient à l'intérieur de nos lignes. Au lieu de les dépouiller, le soldat les nourrissait souvent; le peu qu'ils possédaient leur restait du moins assuré. Néanmoins, il n'était guère que

les pauvres gens qui fussent restés dans leurs chaumières. Les maisons de campagne d'une certaine importance étaient presque toutes abandonnées; les baracons de nègres étaient déserts, et, en pareil cas, le tout était invariablement saccagé.

Nos piquets s'étendaient fort loin. Le service en était fait par brigades. Chaque corps d'armée en fournissait une et la relevait tous les trois jours. Sur la portion de la ligne servie par le 3e corps, se trouvaient deux habitations occupées, l'une par un avocat de Fredericksburg, l'autre par un ministre protestant. Ce dernier était de Baltimore. Il vivait tranquillement et confortablement dans cette ville, lorsqu'il eut la malheureuse inspiration d'accepter, près de Falmouth, la charge de deux églises qui n'avaient pas de pasteur. Notez que c'était en 1862, lorsque se préparait l'expédition contre Richmond. Mais tel était l'aveuglement des hommes du Sud, qu'ils croyaient volontiers Fredericksburg à l'abri des ravages de la guerre, derrière l'armée rebelle qui occupait encore les lignes de Manassas. L'armée du Nord, disaient-ils, ne pourrait jamais pénétrer au delà.

Sur la foi de ces raisonnements, le révérend partit avec sa femme et sa fille, emmenant aussi ses esclaves. Ils trouvèrent à louer une maison de campagne agréable dans le voisinage des deux églises, et s'y installèrent sans inquiétude. Mais voilà que tout à coup l'armée confédérée, se repliant sur Richmond, laisse le pays ouvert aux incursions de toute espèce. Aussitôt les esclaves de décamper. Bientôt les armées passent et repassent à travers le pays, dévorant tout sur leur passage. Les ouailles se dispersent et disparaissent; des deux églises, l'une est brûlée, l'autre mise à sac, et là où il y avait deux paroisses sans pasteur, il ne reste plus qu'une paroisse sans paroissiens. Il va sans dire qu'il n'était plus question de salaire à recevoir, mais en revanche, il n'y avait plus de loyer à payer. Le pauvre homme était ruiné. Qu'était-il allé faire dans cette maudite galère?

Je le trouvai là, pendant l'hiver, regardant d'un œil indifférent les plus beaux arbres du monde tomber sous la hache de nos pionniers. Sa placidité philosophique prouvait bien qu'ils n'étaient pas à lui. Les provisions du général de service alimentaient sa table; sa femme, affectée de surdité, s'employait silencieusement aux soins de la maison; sa fille chantonnait au salon des chansons nègres, souvenirs de Baltimore, et à la cuisine, sa vache maigre ruminait...

On se ferait difficilement une idée de la rapidité avec laquelle les forêts disparaissent autour d'une armée en quartiers d'hiver. Lorsque nous étions arrivés devant Fredericksburg à la fin de novembre, les environs de la ville étaient couverts de grands bois de chênes et de sapins. A la fin de février, tout était rasé, non seulement autour de nos camps, mais encore à des distances assez considérables. Le pays, si pittoresque quelques mois auparavant, n'offrait plus que le morne aspect d'un vaste désert boueux où rien ne reposait la vue, sauf quelques arbres épargnés de loin en loin, parce qu'ils abritaient la tente ou la maisonnette d'un général.

Dans les premiers jours de mars, il fallait aller chercher si loin la provision quotidienne de bois à brûler, le transport en était si lent et si pénible pour les hommes et si fatigant pour les bêtes, que la plupart des camps durent être déplacés. Notre division se transporta en arrière, près du chemin de fer d'Aquia-Creek, au bord d'une anse profonde du Potomac dans laquelle les petits transports débarquaient leurs cargaisons au dock de Belle-Plaine. Là nous campâmes littéralement au milieu des bois, sur le dos de petits monticules pierreux favorables à l'écoulement des eaux, et plus secs en tout temps que la plaine fangeuse d'où nous venions. Les chemins, frayés généralement dans les ravines, étaient, il est vrai, dans une horrible condition; mais nous eûmes bientôt fait d'en ouvrir d'autres.

Le temps commença peu après à s'améliorer; le soleil

reprit plus de chaleur; les beaux jours devinrent plus fréquents, et plus fréquents aussi les exercices et les revues. Des fêtes de divers genres égayèrent la vie de camp. Il y eut, dans la division Berry, un mariage célébré sous la tente avec toutes sortes de réjouissances. La mariée avait amené avec elle, de Washington, une escorte de dix garçons et dix demoiselles d'honneur. Le marié était un capitaine du 7e du New-Jersey. Colonel, il n'eût pas eu des noces plus pompeuses. Les généraux s'y rendirent en nombre imposant. On dansa, on but, on banqueta. Le général en chef lui-même s'y montra d'une gaîté expansive et exempte de tout souci. Puis vint un bal donné par le général Sickles à son quartier général, où, comme d'habitude, on s'en donna à bouche que veux-tu?

Sickles est une des figures saillantes de cette guerre, plus comme homme que comme officier général; par beaucoup de côtés, un type vraiment américain. Il est doué à un haut dégré de cette multiplicité de facultés qui a fait dire qu'un Yankee était propre à tout. Jeune encore, il a touché à beaucoup de choses, et toujours avec succès : au barreau, à la politique, à la diplomatie, à la législature, aux armes. Il a été avocat et *politicien* à New-York, secrétaire de légation à Londres, législateur à Albany, représentant du peuple à Washington, général en Virginie, envoyé extraordinaire à Bogota. Et dans toutes les positions, il a fait parler de lui.

C'est une tête active, un tempérament énergique, une intelligence prompte et souple, une volonté persévérante. Ambitieux par nature, il met au service de ses ambitions une vue claire, un jugement pratique et une connaissance approfondie des ressources de la tactique politique. Quand il s'est fixé un but, il sonde le terrain, prépare ses moyens, rassemble ses forces et marche carrément à l'assaut. Les obstacles ne le rebutent pas, mais il n'ira jamais se heurter à l'impossible, et comme il a volontiers plusieurs cordes à son arc, si l'une casse, il la remplacera par une autre.

En lui, l'habileté n'exclut pas la franchise. Il aime, au

contraire, à jouer plutôt cartes sur table avec ses amis et contre ses ennemis. Aussi dévoué pour les uns, qu'hostile pour les autres, il mettra la même activité à servir les premiers qu'à combattre les seconds. Mais qu'un ami le blesse par quelque mauvais procédé, ou qu'un ennemi désarçonné cesse de lui faire obstacle, l'un et l'autre lui deviennent également indifférents, et il passe outre, sans plus s'occuper d'eux.

Gai, avenant, spirituel, il manquait rarement de produire une impression favorable, même sur ceux qui pouvaient être le moins prévenus en sa faveur. Pleasonton, ancien élève de West-Point, officier de l'armée régulière et connu comme n'étant pas toujours de l'humeur la plus facile, disait de lui : « Je n'ai jamais rencontré un général qui coopérât plus harmonieusement sur le champ de bataille, ni qui saisît plus promptement une suggestion de la part d'un autre. »

Lorsque la guerre éclata, Sickles était dans les rangs du parti démocrate auquel il avait toujours appartenu. Pendant la période des discussions, il avait marqué parmi ceux qui s'étaient montrés le plus conciliants pour les prétentions et les agressions du Sud. Mais lorsque l'épée eût été tirée, il fut des plus ardents à en jeter au loin le fourreau, disant qu'il se tenait d'autant plus obligé à combattre la rébellion comme soldat, qu'il avait fait plus de concessions pour la prévenir, comme membre du Congrès. Dégoûté de la mauvaise foi de ses anciens alliés, et irrité de la fausse position dans laquelle ils avaient placé les démocrates du Nord, il considérait son parti comme tenu plus qu'aucun autre à poursuivre la guerre à outrance, jusqu'au triomphe complet du gouvernement national.

Imbu de ces idées, il leva, à New-York, une brigade de volontaires à laquelle il donna pour désignation le mot qui sert de devise à l'État impérial. La brigade *Excelsior* fut attachée dès le début à la division Hooker dans laquelle Sickles continua à servir, jusqu'à ce qu'il en eût le commandement. Promu major général, et confirmé par le

Sénat, il venait d'être assigné par le président au commandement définitif du 3e corps, où il ne tarda pas à acquérir une grande popularité.

De son côté, le général Birney ne voulut pas être en retard de réjouissances. Il donna à son tour une fête qui fit époque dans les souvenirs de la division. Il y eut courses de haies et courses plates sur le terrain de manœuvres. Le colonel prince de Salm-Salm faillit s'y rompre le cou. D'autres officiers y firent de belles culbutes dans des bourbiers. Mais ces chutes-là furent plus comiques qu'inquiétantes. Au retour, collation au quartier général, girandoles, illuminations, feux d'artifice, et représentation de ménestrels noirs, sur un théâtre élevé *ad hoc* : rien ne manqua au succès de la fête à laquelle toute l'armée assistait, — comme tout Paris, tout Londres ou tout New-York, assiste à chaque fête qui se donne à Paris, à Londres ou à New-York.

Enfin, au commencement d'avril, M. et madame Lincoln vinrent visiter l'armée du Potomac. Le 6, il y eut revue de toute la cavalerie commandée par le général Stoneman; — le 7, promenade à travers les camps de quelques divisions, et collation au quartier général de Sickles; le 8, autre revue de quatre corps d'armée à la fois, le 2e, le 3e, le 5e et le 6e. Le 9, l'excursion présidentielle se termina par une visite au 11e et au 12e corps, près d'Aquia-Creek où M. et madame Lincoln s'embarquèrent pour retourner à Washington.

Le président parti, un redoublement d'activité se manifesta partout. Dès le lendemain fut publié l'ordre de consolider en cinq compagnies d'infanterie, ou six de cavalerie, tout régiment de volontaires réduit au dessous de la moitié du maximum réglementaire. La même mesure s'appliqua aux batteries d'artillerie. Elle avait pour objets : de faciliter la fusion des régiments; de rétablir la proportion normale entre le chiffre des soldats et celui des officiers; enfin de soulager le trésor d'une dépense considérable et inutile.

Le 13, les mouvements commencèrent par le départ de la cavalerie. En même temps, nos hommes reçurent huit jours de rations de marche (biscuit, café, sucre et sel), plus trois rations de porc salé, ne laissant place, dans leurs sacs, que pour une chemise, un caleçon et une paire de bas. Tout le reste dut être laissé en dépôt, aux soins des quartiers-maîtres.

Nous devions nous tenir prêts à marcher le soir même; mais le ciel avait toujours son droit de *veto*, et il ne manqua pas de l'exercer en nous envoyant des pluies torrentielles qui mirent pour le moment le départ à vau-l'eau. L'opération commencée fut donc forcément suspendue, au grand désappointement du général Hooker qui voulait entrer en campagne, avant de perdre un certain nombre de régiments dont le terme de service était près d'expirer.

Ces régiments se divisaient en deux catégories. La première contenait ceux qui s'étaient engagés pour deux ans, au début de la guerre. Dans l'armée du Potomac, ils étaient au nombre de quarante, et, déduction faite des hommes engagés pour trois ans qui se trouvaient dans leurs rangs, ils formaient un total de 16,472 officiers et soldats à licencier en mars, avril, mai et juin.

La deuxième catégorie se composait de ces régiments de neuf mois qu'un fâcheux système d'expédients avait appelés aux armées, sous le coup des défaites de Mac Clellan et de Pope. Les conséquences fatales, sur lesquelles on avait obstinément fermé les yeux alors, se développaient maintenant sans remède possible. Ces hommes qui avaient pris les armes sans être à même de s'en servir, qui avaient appris le métier dans les camps pendant l'hiver, il fallait les renvoyer dans leurs foyers, au moment même où leurs services, devenus réellement efficaces, étaient le plus utiles à l'armée. Tels étaient huit régiments de Pennsylvanie, s'élevant ensemble à 6,421 hommes.

C'était plus de vingt-deux mille fusils à retirer de nos rangs dès l'ouverture de la campagne; ce à quoi il faudrait encore ajouter pour les mois d'août, de septembre et d'oc-

tobre, dix-neuf autres régiments, formant un total de 11,097 hommes. Ainsi, dans le courant de l'année, et seulement à l'armée du Potomac, trente-quatre mille hommes allaient nous faire défaut. Ce n'était donc pas sans raison que le général Hooker se pressait de commencer les opérations. Il voulait frapper le premier coup avec toutes ses forces présentes.

On se rappelle quelle était la position des confédérés de l'autre côté du Rappahanock. Elle n'avait pas changé depuis la bataille de Fredericksburg. Comme alors, ils occupaient à la fin d'avril la ligne de hauteurs fortifiées qui s'étend depuis Skenkers' Creek, jusqu'au point où elles aboutissent à la rivière au dessus de Falmouth. Seulement, de ce côté, ils avaient étendu leurs lignes en couvrant, par des fortifications garnies de troupes, les deux seuls passages abordables entre Falmouth et le point où le Rapidan se jette dans le Rappahanock : les gués de Banks et des États-Unis. Encore, ces deux passages n'étaient-ils guéables qu'en été. Partout ailleurs, les escarpements abrupts et boisés des deux rives présentaient une barrière infranchissable. C'était un développement de vingt à vingt-cinq milles à défendre; mais telle était la confiance inspirée par les avantages défensifs du terrain, que Lee avait cru pouvoir sans danger envoyer le corps de Longstreet opérer au sud du James contre Peck, qui occupait Suffolk avec des forces assez peu considérables. L'armée rebelle ne comptait donc guère plus de soixante mille hommes en face de Hooker, lorsque, le 27 avril, ce dernier commença son mouvement sur Chancellorsville, à la tête de plus de cent mille hommes.

Chancellorsville n'est ni une ville, ni un village, ni un hameau. C'est une maison isolée, au milieu d'une clairière cultivée qu'entourent de tous côtés de vastes bois déserts qui ont valu à cette région la désignation de *wilderness*. Véritable solitude, en effet, impénétrable aux déploiements et aux manœuvres rapides d'une armée. Aussi n'était-ce point là que Hooker avait projeté de livrer

bataille. Mais c'était un point de ralliement parfaitement choisi, à trois ou quatre milles au sud-ouest du gué des États-Unis, pour y masser ses forces. De là, il pouvait s'élancer sur l'ennemi pris ainsi à revers, ou, tout au moins, le forcer à sortir de sa position aussi faible en arrière, qu'elle était formidable de front. Si l'armée confédérée se repliait sur Richmond, elle présentait forcément le flanc à notre attaque, et pour peu qu'elle fût arrêtée ou retardée par quelque obstacle et poursuivie en même temps par une force assez imposante pour peser vigoureusement sur son arrière-garde, sa retraite devait se changer en déroute. Si, au contraire, elle marchait à notre rencontre vers Chancellorsville, elle était contrainte d'accepter la bataille à découvert, dans des conditions imprévues, et toujours poursuivie sur cette route, comme sur celle de Richmond. Assaillie simultanément de front et en arrière, elle devait être taillée en pièces, et bien heureux serait Lee, s'il pouvait en sauver les débris.

Tel était le plan de Hooker, plan parfaitement conçu et dont le secret ne fut confié à personne, pas même à ses chefs de corps, pas même à ses officiers les plus intimes.

Le point délicat, celui duquel dépendait avant tout le succès stratégique, c'était d'arriver à masser l'armée à Chancellorsville, avant que l'ennemi eût le temps de s'y opposer. Cette partie du plan fut aussi habilement exécutée qu'heureusement conçue, et l'on peut dire que, jusque-là, le général Hooker se montra un admirable manœuvrier.

D'abord, il détacha toute sa cavalerie sous les ordres du général Stonemann, pour aller couper les communications de l'ennemi avec Richmond. L'entreprise n'avait rien de bien périlleux, car Stonemann emmenait avec lui plus de dix mille chevaux qui ne pouvaient rencontrer aucune résistance sérieuse. D'après ses instructions, il devait, après avoir traversé le Rappahanock, diviser ses forces en deux colonnes : l'une, sous le commandement du général Averill, menacerait ce que l'ennemi pouvait avoir

de forces à Culpepper et à Gordonsville, tandis que l'autre, conduite par Stonemann lui-même, irait accomplir l'objet principal de l'expédition. Toutes deux devaient se réunir à un point donné, pour faire tête à l'ennemi s'il retraitait directement sur Richmond, et le harasser s'il prenait la ville de Gordonsville.

En même temps que la cavalerie se mettait en mouvement, le 11ᵉ et le 12ᵉ corps (Howard et Slocum) marchaient sur Kelly's Ford, au dessus de l'embranchement du Rapidan, et à vingt-sept milles de Fredericksburg. Ils s'y rencontrèrent, le 28, avec le 5ᵉ corps (Meade) qui devait se joindre à eux. Le passage du Rappahanock s'effectua la nuit même sans opposition. Le 29, celui du Rapidan s'acheva aussi heureusement en deux colonnes, et le mouvement se continuant avec une promptitude d'heureux augure, les trois corps arrivèrent à Chancellorsville le 30 dans l'après-midi. Leur avance dégagea forcément le gué des États-Unis, derrière lequel le 2ᵉ corps (Couch) n'attendait que ce résultat pour jeter un pont de bateaux et venir le rejoindre, ce qui fut accompli avant la nuit. Hooker lui-même arriva aussitôt au rendez-vous assigné, pour achever ce qu'il avait si brillamment commencé.

Pendant que ces mouvements importants s'accomplissaient d'un côté, l'attention de l'ennemi se concentrait du côté opposé sur ce qui lui semblait être le prélude d'une attaque en forces. En effet, le 29, au point du jour, tandis que notre droite, ayant déjà traversé le Rappahanock, s'avançait vers le Rapidan, un pont de bateaux était établi de vive force à l'endroit même où, le 13 décembre précédent, Franklin avait passé la rivière, et le 6ᵉ corps (Sedgwick), après avoir refoulé les tirailleurs ennemis, débouchait dans la plaine au dessous de Fredericksburg. Un peu plus bas, le 1ᵉʳ corps (Reynolds) poursuivait la même opération, et enfin le 3ᵉ corps (Sickles) prenait position en réserve, prêt à passer à son tour, s'il était nécessaire. Telle était la force destinée soit à maintenir l'ennemi dans ses retranchements, par la menace d'une

attaque imminente, soit à le poursuivre directement si, découvrant le danger qui le menaçait, il abandonnait sa position.

Pendant cette journée, la démonstration réussit à souhait. L'ennemi ne parut préoccupé que de se mettre en défense du côté où l'attaque ne devait pas venir.

Le lendemain 30, les confédérés ne bougeant pas, Hooker appela le 3e corps à Chancellorsville. Nous nous mîmes en route aussitôt, forçant la marche, afin d'arriver à temps pour le coup décisif. Le soir même nous allumions nos feux, à peu de distance des ponts sur lesquels le 2e corps avait passé déjà dans la matinée.

Donc, le 30, au soir, les confédérés, encore immobiles dans leurs positions derrière Fredericksburg, se préparaient à une attaque sur leur droite, indiquée par les mouvements des deux corps de Segdwick et de Reynolds, tandis qu'en arrière de leur gauche, quatre autres corps étaient déjà réunis, près d'être rejoints par un cinquième. — D'un côté, Sedgwick avec quarante mille hommes, y compris la division Gibbon du 2e corps, laquelle ayant son camp en vue de l'ennemi, n'avait pas encore bougé; de l'autre, Hooker avec soixante et dix mille hommes environ, dans une de ces positions qui semblent assurer d'avance la victoire. « Maintenant, — s'écriait-il, dans un ordre du jour à l'armée, — l'ennemi doit ou fuir honteusement, ou sortir de ses défenses pour accepter le combat sur notre terrain où il est voué à une destruction certaine! « — Et tout le monde répétait ; « Il est à nous! » Et personne ne doutait qu'avant deux jours, tous les revers passés ne fussent effacés par l'anéantissement de l'armée de Lee...

CHAPITRE V

CHANCELLORSVILLE

Première rencontre de l'ennemi. — Faute capitale. — Position défensive de l'armée. — Pointe en avant du 3e corps. — Engagement de la division Birney. — Attaque de Jackson sur la droite. — Déroute du 11e corps. — Contre-charge de la division Berry. — La mort du major Keenan. — Artillerie sauvée par le général Pleasonton. — Combat de nuit. — Épisodes. — Mort de Stonewall Jackson. — Reprise de la bataille. — Accident du général Hooker. — Notes sur place. — Charges à la baïonnette. — Mouvement rétrograde. — Sedgwick emporte les hauteurs de Fredericksburg. — Combat de Salem. — Le 6e corps au gué de Banks. — Retraite générale.

Ce que Hooker appelait « notre terrain » pour livrer bataille, était à mi-chemin environ de Chancellorsville à Fredericksburg, en dehors de cette région couverte de bois presque impénétrables où il se trouvait en ce moment. De ce côté, la campagne était découverte et favorable aux manœuvres d'une armée. Il était donc important d'y arriver au plus vite. Deux larges routes y conduisaient, se réunissant près d'une église nommée le Tabernacle, tandis qu'un troisième chemin, se rapprochant de la rivière, allait aboutir au gué de Banks. Par ces trois voies, Hooker reprit son mouvement en avant, le vendredi matin, 1er mai. Slocum, avec le 12e corps, tenait la droite par la route planchéiée ; Sykes, avec une division du 5e corps appuyée par la division Hancock du 2e corps, avançait au centre sur la route principale appelée Route macadamisée, quoiqu'elle ne le fût pas ; et Meade conduisait près de

la rivière la colonne de gauche composée des deux divisions de Humphreys et de Griffin. Les trois autres corps, le 2e, le 3e et le 11e, devaient suivre le mouvement, de façon à être placés en bataille en dehors des forêts, à deux heures de l'après-midi.

Mais avant que Hooker quittât Chancellorsville, Lee s'était mis en route pour venir à sa rencontre. Instruit, la veille au soir, du véritable état des choses, il avait rassemblé ses forces en toute hâte, et ne laissant derrière lui que la division d'Early renforcée d'une brigade, il avait lancé tout le reste, à minuit, dans la direction de Chancellorsville. Entre dix et onze heures du matin, son avant-garde rencontra nos éclaireurs de cavalerie, et les força de rétrograder. Mais derrière eux, Sykes avait déjà déployé sa division. Il chargea résolûment l'ennemi, le rejeta en arrière, et s'établit dans la position qui lui était assignée par ses instructions.

Tout continuait à nous réussir. A droite, Slocum n'avait pas rencontré d'opposition; à gauche, Meade était arrivé jusqu'en vue du gué de Banks, sans le moindre obstacle. Il ne restait qu'à nous former promptement en ordre de bataille. Les corps en arrière auraient le temps d'arriver en ligne, pendant que l'ennemi prendrait de son côté ses dispositions définitives, sur ce terrain où le général Hooker l'avait « voué à une destruction certaine. »

Eh bien, comme si le ciel eût voulu relever cet arrogant défi à la fortune adverse, ce fut en ce moment et à cette place même que le général Hooker perdit virtuellement la bataille de Chancellorsville, par une faute aussi inattendue qu'inexplicable.

Au lieu d'appuyer vivement la division Sykes, et de pousser ses forces en avant, il envoya précipitamment l'ordre aux trois colonnes de retourner reprendre les positions qu'elles avaient occupées la nuit précédente. Parmi les généraux qui se trouvèrent là en position de juger les choses par eux-mêmes, je n'en connais aucun qui ait considéré la mesure autrement que comme déplorable. Couch,

avant de retirer la division Hancock, envoya supplier le général en chef de contremander l'ordre; Warren, qui commandait le corps des ingénieurs topographes et qui se trouvait sur les lieux, courut lui-même au quartier général dans le même but. Rien n'y fit. La décision fut maintenue; les colonnes se replièrent inquiètes, étonnées surtout que le premier ordre donné par Hooker, général en chef, devant l'ennemi, fût de reculer sans combattre. Cela ne ressemblait guère à Hooker général de division.

La position que nous abandonnions volontairement à l'ennemi était excellente; la position, que nous reprenions en échange, était détestable. Dans la première, nous eussions pu nous déployer et combattre avec ensemble sur une crête de terrain courant dans le sens de nos lignes; dans la seconde, nous étions comme parqués au milieu d'obstacles naturels, sur un terrain plat et bas qui paralysait l'avantage du nombre par la difficulté des mouvements. Dans la première, nous barrions à l'ennemi les trois seules routes par lesquelles il pût pénétrer dans la *wilderness;* dans la seconde, nous lui laissions la route planchéiée, et l'on verra tout à l'heure quel usage il en fit contre nous. Enfin, dans le premier cas, nous conservions tout l'avantage matériel et moral de l'offensive; dans le second, nous subissions tout le désavantage d'une défensive acceptée sans nécessité comme sans préparation.

L'ennemi s'empara immédiatement de la position que nous lui abandonnions si bénévolement. Il y planta ses canons, et suivit nos troupes en retraite, de fort près. L'après-midi se passa de son côté à tâter nos forces sur plusieurs points par des démonstrations directes; du nôtre, à nous protéger par des abattis, à régulariser la position des différents corps, et voir venir.

Vers quatre heures, le 3e corps, qui était resté en réserve entre Chancellorsville et la rivière, reçut ordre de se porter en avant. Dans les bois, à droite et à gauche, nous dépassâmes une grande quantité de troupes massées sans ordre apparent, et remplissant les moindres clairières. Bientôt

nous débouchâmes sur la route de Fredericksburg, en avant de laquelle se prolongeait notre ligne de bataille. La division Berry, qui avait précédé la nôtre, se déployait dans l'espace ouvert autour de la plantation. Comme nous tournions à droite pour aller prendre position un peu plus loin, le feu des tirailleurs nous apprit que l'ennemi s'étendait sur notre front, de l'autre côté d'une bande de grands bois qui nous cachaient ses mouvements. Il avait déjà des batteries en position de ce côté, car les obus et les boulets atteignaient les troupes pendant leur déploiement. L'un d'eux frappa en ce moment un colonel de la brigade *Excelsior*. Nous le vîmes tomber de cheval, sans lâcher la bride, quoiqu'il fût mort. On se pressa autour de son cadavre et on l'emporta.

Pour découvrir les mouvements de l'ennemi, cinq ou six hommes intrépides étaient grimpés au faîte des arbres les plus élevés, dominant les bois d'alentour. La position était des plus périlleuses, car ils pouvaient servir de cibles aux tireurs confédérés. Afin de s'en garer autant que possible, ils imprimaient une oscillation continue aux cimes qui les supportaient, et on les voyait ainsi se balancer dans les airs à plus de cent pieds du sol, bravant volontairement le double danger des balles et des chutes, — la mort dans l'un ou l'autre cas.

Les coups de feu cessèrent peu après le tomber du jour. La lune se leva calme et souriante, et rien ne troubla la tranquillité de cette nuit-là.

Le lendemain matin, 2 mai, ordre fut envoyé au 1er corps de venir nous rejoindre. Sedgwick restait seul désormais au dessous de Fredericksburg avec le 6e corps et la division Gibbon du 2e; en tout, de vingt-six à vingt sept mille hommes.

A Chancellorsville, notre ligne était disposée dans l'ordre suivant : — A gauche, le 5e corps et la division Hancock s'étendant du voisinage de la rivière à la route macadamisée, et faisant face à Fredericksburg; au centre, le 12e corps formant un angle ouvert avec la gauche, et cou-

vrant la route en avant de laquelle il s'étendait presque parallèlement; puis, dans la même direction, la division Birney du 3e corps; enfin, le 11e corps formant la droite. En arrière, deux divisions du 3e corps (Berry et Whipple) et une division du 2e corps (French) étaient gardées en réserve.

Dans la matinée, l'ennemi s'étant contenté d'attaquer les piquets de Hancock, sans aborder sa ligne, le général Hooker commença à s'inquiéter de ce qui pouvait se passer sur notre front, au delà du rideau de bois qui nous masquait la vue de ce côté. Il fit avancer des troupes du 12e corps qui, accueillies par un feu meurtrier, ne purent franchir l'obstacle, et furent forcées de se replier, laissant le général en chef dans la même incertitude qu'auparavant. Mais presque aussitôt, par une échappée de vue qui s'ouvrait devant le 11e corps, apparut une colonne de rébelles défilant rapidement de gauche à droite, et qui, par conséquent, présentait le flanc à tout notre front de bataille.

Ce mouvement menaçait notre droite qui n'y semblait pas préparée. Comme c'était le côté opposé à celui par lequel l'ennemi s'était avancé de Fredericksburg, moins qu'ailleurs les dispositions y étaient prises contre une attaque. Tout le 11e corps prolongeait la ligne générale parallèlement à la route. Seule, une demi-brigade en potence barrait cette route avec deux pièces de canon, et ne s'appuyait à rien, laissant notre extrême droite complétement en l'air.

De bonne heure, le général Hooker avait visité cette partie de la ligne, sans y prescrire aucun changement. Seulement, lorsque le mouvement de l'ennemi eut révélé la possibilité d'une attaque dans cette direction, il envoya au général Howard quelques instructions complémentaires, qui n'eurent d'autre effet que de faire avancer les piquets. Rien, du reste, ne fut changé à la disposition des troupes. Le fait est que le général Hooker ne croyait pas à l'imminence de cette attaque, et qu'il préférait considé-

rer le mouvement comme une retraite de l'armée de Lee sur Gordonsville. Autrement il n'eût pas télégraphié, quelques heures plus tard, au général Sedgwick : « ... Prenez Fredericksburg et tout ce qui s'y trouve, et poursuivez vigoureusement l'ennemi. *Nous savons qu'il est en pleine fuite*, essayant de sauver ses trains. Deux des divisions de Sickles sont sur eux. »

Le général Slocum était loin de partager cette confiance. Vers midi, je le rencontrai visitant notre front, pour voir où nous en étions, et examinant attentivement la position du 11e corps.

— Laissez-moi vous recommander de vous couvrir de votre mieux, me dit-il. L'ennemi masse des forces considérables sur notre droite. Avant deux ou trois heures, il tombera sur Howard et vous en aurez les éclaboussures de première main. Mettez donc le temps à profit pour vous protéger au moins par quelques abattis.

J'allais me conformer à son avis, lorsque la division reçut l'ordre de se porter en avant. Nous sortîmes des bois et traversâmes le terrain ouvert qui s'étendait devant nous. Il s'agissait de couper en deux la colonne ennemie qui continuait à défiler, et d'enlever ce qui devait être son arrière-garde.

Notre avance fut forcément retardée dans les bois. Il fallut établir ou rétablir quelques ponteaux sur des cours d'eau. Il fallut se frayer péniblement un passage à travers des taillis épais, des réseaux de branchage, des fouillis de ronces. Mais ces retards donnaient à la 2e division le temps de nous soutenir. Enfin, à force de jouer des bras et des jambes, nos premiers régiments arrivent sur une route de traverse que suivait la queue de la colonne ennemie. Une vive fusillade éclate aussitôt; nos hommes s'élancent au pas de course sur les rebelles surpris de voir jaillir une attaque d'un fourré qu'ils jugeaient absolument impénétrable. Le désordre se met parmi ces derniers. Les uns s'enfuient, les autres se rendent; le 27e de Géorgie résiste et fait bonne contenance; mais il est bientôt entouré et

forcé de mettre bas les armes. Plus de cinq cents prisonniers nous restent entre les mains et sont aussitôt envoyés dans nos lignes.

Nous étions arrivés ainsi, toujours courant, à des fourneaux abandonnés. Birney venait de former la division en carré, à cheval sur la route d'où l'ennemi avait disparu, et il attendait que la 2e division vînt le rejoindre, renforcée de deux brigades, l'une du 11e et l'autre du 12e corps. Les hommes soufflaient, relevaient leurs sacs, rechargeaient leurs fusils. Les officiers riaient et causaient ensemble, se racontant les divers épisodes du combat...

Tout à coup, le bruit d'une fusillade lointaine traverse les airs. Le silence se fait comme par magie dans nos rangs. Chacun prête l'oreille et tourne spontanément la tête du côté de Chancellorsville. Plus de doute; c'est là que le combat se livre. Le feu de la mousqueterie augmente et roule sans interruption. Bientôt la canonnade éclate comme un coup de tonnerre, d'abord par une volée de batteries; puis à coups pressés, furieux, comme il arrive dans les luttes à outrance.

En un moment, les aides de camp passent au galop devant le front de nos régiments. Les commandements retentissent d'un bout à l'autre de la division. *Forward! Double quick! March!* Et nous voilà revenant au pas gymnastique par le chemin que nous venions de parcourir. — Dépêchons-nous; Jackson a défoncé notre droite; le 11e corps est en pleine déroute. *Hurry up!* Allons vite! ou nous serons coupés!

Harassés, hors d'haleine, et cependant en bon ordre, nous arrivâmes enfin au bord du terrain découvert que nous avions d'abord traversé en quittant nos lignes. Notre artillerie s'y trouvait encore, mais retournée contre le bois même que nous avions occupé quelques heures auparavant. Le feu avait cessé. Les troupes de Jackson garnissaient les retranchements que le 11e corps avait élevés, et le drapeau rebelle flottait derrière les abattis qui, le matin, protégeaient le front de notre division. Le soir était venu.

Nous nous rangeâmes silencieusement en bataille près de l'artillerie, et nous attendîmes ce que le sort nous réservait encore pour cette nuit.

Ce fut alors que nous apprîmes en détail ce qui s'était passé pendant notre absence.

Le général Lee, ayant trouvé nos lignes trop solides pour être abordées à fond par notre gauche ou par notre centre, avait agréé la proposition de Stonewall Jackson, de conduire une attaque contre notre extrême droite. Le mouvement n'était pas sans péril, car il s'agissait de faire défiler sur une seule route, à courte distance de notre front, une longue colonne de 25,000 hommes, et de diviser en deux une armée qui, tout entière, était encore inférieure en nombre à la nôtre. Mais la position prise depuis la veille par le général Hooker était si absolument défensive, ses désavantages pour en sortir étaient si manifestes, que le général ennemi jugea qu'il suffisait de quelques démonstrations pour l'y maintenir dans son immobilité. Jackson commença donc son mouvement dès le matin, et bien que sa tête de colonne eût été aperçue entre neuf et dix heures, elle put continuer à défiler impunément pendant la plus grande partie de la journée. Lorsque enfin, dans l'après-midi, notre division fut envoyée pour la couper en deux, nous ne pûmes atteindre que son arrière-garde, ce qui ne fit que hâter sa marche.

Jackson, ayant dépassé nos lignes, tourna à droite par un chemin qui le conduisit à la route macadamisée, près d'une taverne connue sous le nom de *Old Willderness*, et là il massa ses forces pour une de ces terribles attaques qui ont rendu son nom célèbre dans cette guerre. Ce mouvement fut révélé au général Devens, qui commandait la dernière division de ce côté, et au général Howard, son chef de corps, par deux soldats envoyés à la découverte. A plusieurs reprises, un feu assez vif éclata sur la ligne des piquets du 11e corps, révélant la présence des tirailleurs ennemis. Et, malgré tout, aucune mesure nouvelle ne fut prise, et la demi-brigade en potence resta seule

avec deux régiments de réserve, pour faire face à une attaque contre notre droite déjà tournée.

Vers cinq heures, le feu des piquets se renouvelle subitement, redouble, et se rapproche. Bientôt, les hommes apparaissent se repliant précipitamment des deux côtés de la route. Un moment encore, et l'ennemi, émergeant des bois en masses profondes, s'élance, en poussant des cris diaboliques, sur les quelques régiments qui seuls lui faisaient face. Ceux-ci essaient de résister, mais ils sont promptement débordés et culbutés. Le reste de la division prise en enfilade s'égrène, se rompt et roule sur la division suivante qu'elle entraîne, tandis que, sur la route, se précipitent pêle-mêle, au milieu des fuyards, les wagons, les ambulances, les chevaux et les mules qu'on avait eu l'imprudence de laisser stationner de ce côté. En vain quelques commandants supérieurs s'efforcent d'arrêter la déroute. Pour faire face à l'attaque, il leur fallait changer de front en arrière, et pendant ce mouvement, leurs rangs étaient crevés et emportés par le torrent. Ce n'était pas un combat, c'était une débâcle, au milieu de laquelle surnageaient quelques régiments luttant pour se maintenir ensemble. On cite deux chefs de brigade, Schimmelfenig de la division Schultz, et Bushbeck de la division Steinwehr, — qui réussirent à opérer leur changement de front, et combattirent jusqu'à ce que, débordés et accablés par le nombre, ils fussent contraints de se replier sur le 12ᵉ corps. Tout le reste s'en alla à la débandade vers Chancellorsville et le chemin du Rappahanock.

Au milieu du tumulte et de la confusion, Hooker accourut. Fort heureusement, il trouva sous sa main, en arrière de la route où l'ennemi balayait tout devant lui, la division Berry, celle-là même qu'il avait si longtemps commandée. — En avant! cria-t-il, et à la baïonnette! La division, appuyée par la brigade Hays du 2ᵉ corps, s'avança résolue, inébranlable, fendant les flots d'hommes débandés comme l'avant d'un vaisseau les vagues de la mer. Elle vint heurter obliquement l'avance des confédé-

rés, et elle l'arrêta avec le concours de l'artillerie du 12e corps.

L'attaque de Jackson, arrêtée à gauche et de front, se rejeta alors à droite, c'est à dire dans le bois entre la route et les retranchements abandonnés par le 11e corps. Elle se rapprochait de la position que Birney avait occupée le matin, et alors se présenta pour nous un nouveau danger, terrible, imminent. Dans l'espace ouvert devant ces bois, et à deux ou trois cents mètres du retranchement, la division avait laissé son artillerie sans protection, en se portant en avant vers les fourneaux. Les pièces étaient là, à ras-champ, en pleine vue, sous la seule garde des canonniers. Des hordes de fuyards avaient pris cette direction pour s'échapper plus vite, et comme eux, des wagons, des ambulances et des pièces d'artillerie roulaient au galop le long du champ, dans l'espoir de trouver plus loin une issue pour rentrer dans nos lignes. Le moment était des plus critiques. Qui sauverait les canons d'une capture presque certaine?

En ce moment, le général Pleasonton, qui nous avait accompagnés dans notre pointe en avant, revenait avec deux régiments de cavalerie qu'il avait reconnu impossible d'utiliser au milieu des taillis. En route, un de ses aides de camp, qui avait pris l'avance, revint en toute hâte lui annoncer que le 11e corps s'enfuyait en désordre et qu'il faudrait de la cavalerie pour l'arrêter. Pleasonton mit sa colonne au galop, et, en arrivant, reconnut d'un coup d'œil l'imminence du péril. Alors, ne consultant que son inspiration dans la responsabilité qu'il allait prendre, il assume le commandement direct de l'artillerie réunie sur ce point.

Pour la mettre en position, il lui fallait absolument dix ou douze minutes de répit, minutes plus que précieuses en pareil cas. Il appela le major Keenan du 8e de Pennsylvanie, et lui dit : — Major, vous allez charger dans ces bois avec votre régiment, et maintenir les rebelles jusqu'à ce que j'aie pu mettre ces pièces en batterie. Il

faut le faire à tout prix. — Général, je le ferai, répondit simplement le major Keenan.

C'était la mort presque certaine. Il le savait; mais l'honneur du devoir à accomplir et l'importance du service à rendre illuminaient ses traits d'un noble sourire. Il n'avait sous ses ordres que de quatre à cinq cents hommes. A leur tête, il chargea furieusement l'ennemi qui s'avançait victorieux, et tomba sans vie sur la ligne qu'il semblait barrer encore de son cadavre. Cette charge intrépide fit hésiter un moment l'attaque, et Pleasonton y gagna les dix minutes qui lui étaient si nécessaires.

Il ne lui en fallut pas davantage pour déblayer le terrain de fuyards et de véhicules, et pour mettre en position, près des deux batteries de la division, celle qu'il amenait avec lui et quelques pièces du 11e corps qui se retiraient par là. Lorsque les débris du 8e de Pennsylvanie se furent repliés à droite et à gauche, Pleasonton avait vingt-deux canons en ligne, chargés à double charge de mitraille, et prêts à faire feu. En arrière, le 17e de Pennsylvanie, à demi caché par un pli de terrain, attendait le moment de charger à son tour, en cas de besoin.

Bientôt le bois fut tout rempli de rebelles. Un moment après, leurs drapeaux surgirent simultanément derrière le retranchement; une volée de mousqueterie en embrasa la crête, et une masse d'hommes bondirent par dessus, en poussant un hourrah retentissant. C'était le moment. Les vingt-deux pièces ne firent qu'une détonation, suivie d'un noir silence. Quand la fumée s'éleva, tout avait disparu. La masse d'hommes avait été balayée d'un coup, et comme anéantie.

Cette exécution foudroyante marqua le dernier terme des succès de Stonewall Jackson. La fusillade se continua bien encore à couvert du retranchement, et quelques tentatives furent même faites pour renouveler la charge contre les canons; mais l'activité écrasante de leur feu, et probablement aussi l'incertitude de ce que pouvait receler le pli de terrain où se trouvaient la cavalerie et les atte-

lages, empêcha l'ennemi de s'avancer franchement hors du bois. Sickles arriva bientôt suivi de la division Whipple. La division Birney revint à son tour, et le combat cessa de part et d'autre.

Tout n'était pas terminé cependant. Il restait encore à clore la journée par le cinquième acte du drame, et c'était la division Birney qui allait y jouer le principal rôle.

Il était dix heures du soir. La lune, haute dans le ciel, ne versait qu'une lumière incertaine, à travers un voile de vapeurs flottant dans l'atmosphère. Aucun feu ne brillait dans les bois ni sur la plaine. Fédéraux et confédérés cachaient dans l'ombre le secret de leurs positions respectives.

Les commandants de brigade furent appelés près du général Birney, pour recevoir leurs instructions. Lorsque Ward revint, les colonels se réunirent autour de lui. Là nous apprîmes qu'une attaque de nuit avait été décidée. Le plan était d'aborder le bois à la baïonnette, de passer sur le ventre à tout ce que nous y trouverions d'ennemis, et, marchant droit devant nous, d'aller rejoindre la division Berry sur la route macadamisée. — La disposition des troupes était celle-ci : la brigade Ward, déployée en première ligne, sans intervalles dans les régiments ; les brigades Graham et Hayman, en seconde ligne, rompant par la droite des compagnies en avant. Défense expresse était faite de recharger les armes après le premier coup tiré.

Les colonels communiquèrent à voix basse ces ordres à leurs officiers de compagnies, ceux-ci aux sergents, les sergents et caporaux aux soldats. Les dispositions préliminaires se firent sans bruit. Les officiers supérieurs étaient à pied derrière les serre-files. Quand tout fut prêt et que rien ne bougea plus sur la ligne, on attendit le signal dans un silence si profond qu'on eût pu entendre dans l'air le vol d'un engoulevent. La lune nous regardait avec son éternel sourire...

Après quelques minutes d'attente qui parurent longues,

un frémissement courut sur toute la ligne. Le général Ward avait prononcé d'une voix grave et contenue le mot : *Forward!* qui se répétait en murmures de proche en proche. On partit au pas accéléré, le fusil sur l'épaule, sans hâte et sans lenteur.

Il y avait deux cents mètres peut-être à parcourir pour arriver à ces bois dont la ligne noire se dressait devant nous. Tous les yeux en sondaient en vain l'obscurité muette. On avançait en pressant instinctivement le pas, et l'on ne tarda pas à distinguer le relief du retranchement ébauché par nous le matin. Chacun se dit : — Ils sont là derrière, l'œil au guet, le doigt sur la gâchette. Ils nous laissent approcher pour être plus sûrs de leurs coups. A vingt pas, ils vont tous lâcher leur volée. Mais ceux de nous qui resteront encore debout, seront sur eux avant qu'ils aient rechargé leurs fusils, et alors...

Plus on approchait, et plus on voyait les baïonnettes du premier rang s'abaisser en décrivant un arc de cercle.

A vingt pas, rien n'avait encore bougé. — Allons, se dit-on ; ce sera à bout portant ; cela vaut mieux.

Dans ces moments-là, on a l'ouïe d'une finesse extrême. Un craquement de branchages et un piétinement sec sur les feuilles mortes, se firent entendre sur notre droite. C'était le 99e de Pennsylvanie qui pénétrait dans le bois sans rencontrer personne. En un clin d'œil, nous y fûmes à notre tour. L'ennemi, — j'ignore encore pourquoi, — avait négligé d'en occuper la lisière. Il se tenait en arrière, dans une ligne de retranchements plus complets et placés plus haut. Peut-être aussi, le surprenions-nous au milieu de quelque mouvement préparatoire pour la bataille du lendemain. Quoi qu'il en fût, et profitant de l'heureux accident sans en rechercher la cause, nous continuâmes à avancer, mais en moins bon ordre, à travers les taillis.

Nous avions fait cinquante pas environ, et mon régiment traversait une sorte de petit ravin inégal et boueux, lorsqu'une voix cria : — Halte ! qui va-là ? — Presque en même temps un coup de feu, puis dix, vingt, cent mille ;

le mot *forvard!* retentit de tous côtés ; un immense hourrah ! y répondit, et la sanglante bagarre commença.

Le terrain, sur lequel nous nous trouvions, était non seulement très boisé, mais aussi très accidenté. Il s'y trouvait des monticules inégaux, et de petits ravins sinueux au fond desquels serpentait ou croupissait l'eau des sources ou l'eau du ciel. Les arbres eux-mêmes y croissaient fort irrégulièrement, ici clair-semés et d'une haute venue, là touffus et encombrés d'épines. La ligne de la brigade fut rompue en un instant : des régiments obliquèrent à droite où à gauche, entraînés par les pentes du terrain ; des compagnies se mêlèrent en traversant les obstacles ; la gauche du 99e de Pennsylvanie reflua sur ma droite. Le 3e du Maine, au contraire, se sépara de ma gauche. Mon régiment lui-même se divisa en deux. Nous courions d'un côté pour rétablir l'ordre, et, de l'autre, les compagnies s'élançaient au pas de course. Les unes enlevaient le retranchement sans coup férir ; les autres reculaient devant une résistance meurtrière. La défense était aussi confuse que l'attaque. Terrible sur certains points, elle était nulle sur certains autres. Mais au lieu de cesser, le feu redoublait de notre côté. Malgré les ordres, les hommes rechargeaient leurs fusils, les uns en marchant, les autres postés derrière les arbres.

La seconde ligne, entrée à son tour dans le bois, céda à l'entraînement de la fusillade, et commença à tirer à son tour. Cent voix s'élevèrent aussitôt dominant le tapage : — Arrêtez le feu là-bas ! Vous tirez sur nous ! — Quelques hommes étaient tombés atteints par derrière. Alors tout le monde se rua en avant, pêle-mêle, comme on put. L'ennemi, entamé déjà sur plusieurs points, n'attendit pas le choc. Il disparut en courant, sans laisser un homme dans le retranchement.

La confusion était extrême. Je n'avais plus autour de moi qu'une centaine d'hommes du 38e, mêlés à d'autres, de différents régiments. C'étaient de braves gens. Ils marchaient avec les miens sans songer à profiter de l'occasion

pour s'esquiver. Du reste, j'étais sans inquiétude pour les compagnies que je n'apercevais plus. Je les savais toutes bien commandées, et toutes enflammées d'une rivalité d'honneur entre celles de droite appartenant à l'ancien 38e, et celles de gauche provenant de l'ancien 55e. Je n'avais qu'une chose à craindre : c'est que l'ambition de se dépasser les unes les autres, ne les emportât trop loin.

Cependant, des hurrahs répétés indiquaient clairement que le 3e du Maine avait pris l'avance sur nous. Le plus pressé était donc de le rejoindre, d'autant plus que quatre de mes compagnies devaient être avec lui. Les rangs reformés tant bien que mal, nous reprenons notre course, traversant obliquement une seconde dépression de terrain. Nous commencions à peine à gravir la pente opposée, qu'à cinquante pas, la crête s'enflamme comme un volcan, et nous envoie une grêle de balles. Heureusement pour nous, l'ennemi, trompé par l'obscurité, avait tiré trop tôt. L'avalanche de plomb passa en sifflant sur nos têtes. A peine si quelques hommes furent atteints. Nous nous rejetons à gauche, pour tourner la position, en suivant la courbe décrite par le ravin, et là nous essuyons un feu de file du côté même où le 3e du Maine devait avoir passé. Où était l'ennemi? Où étaient les nôtres? Nous n'en savions plus rien. Dans ce labyrinthe obscur de ravins et de monticules, de fourrés-nains et d'arbres géants, nous avions perdu notre direction.

Comment la retrouver? On tirait sur nous de tous côtés: de front, de droite, de gauche, et même de derrière, où les tronçons de la seconde ligne morcelée comme la nôtre marchaient au hasard et faisaient feu de même. La lune s'était voilée; on ne se voyait pas à dix pas. Autour de moi, les hommes tombaient ou disparaissaient. La portion du bois où nous nous trouvions était devenue le foyer où convergeaient tous les coups. Les boulets y fracassaient les arbres de tous côtés; les obus y croisaient en tous sens leurs traînées d'étincelles, et remplissaient l'air du bruit

et des éclairs de leurs détonations. Les plaintes des blessés, les ordres des officiers, les jurements des soldats, le sifflement des balles, les mugissements des projectiles coniques, les craquements des branches, les roulements de la fusillade, les coups de foudre de l'artillerie; tout s'y mêlait dans un concert infernal.

Là, je fus rejoint par le colonel Pierson du 1er de New-York. Il appartenait à la seconde ligne et n'avait guère qu'une vingtaine d'hommes avec lui. Il s'efforçait de ramener en avant ceux qui lâchaient pied. Une demi-douzaine de ces derniers s'étaient réfugiés à l'abri d'un épaulement contre lequel ils se tenaient accroupis. Nous essayâmes de les faire marcher; mais c'était peine perdue, et je n'avais pas de temps à perdre.

Avec la poignée d'hommes qui me suivaient encore, je me dirigeai vers un point où le feu semblait avoir cessé. Tout à coup je sentis le sol s'agiter sous mes pieds, et des cris en sortir. C'était un trou carré d'où l'on avait extrait de la terre, sans doute pour les retranchements. Cinq ou six poltrons s'y étaient couchés à plat ventre, littéralement empaquetés comme des sardines dans une boîte. Nous leur passâmes dessus, et continuâmes à avancer.

Au milieu d'une éclaircie s'élevait un arbre énorme. Autour du tronc, cinq hommes se pressaient croyant se mettre à l'abri. Mais il y en avait deux d'un côté et trois de l'autre. Précaution bien inutile, là où les balles venaient de toutes les directions.

A quelques pas plus loin, je rencontrai un officier marchant en sens inverse. Il était seul et semblait chercher sa compagnie.

— Avez-vous vu par là des hommes du 38e? lui demandai-je.

— Je ne sais pas; j'ai vu des troupes de ce côté; mais elles appartiennent au 12e corps, et nous ont tiré dessus. Une belle pétaudière! ajouta-t-il en grommelant. Le diable lui-même ne s'y reconnaîtrait pas.

Néanmoins, l'information n'était pas sans importance.

Elle me servit à m'orienter. Sachant la position occupée par le général Slocum, je tournai aussitôt à gauche. Je marchai aussi vite que possible, écartant les menues branches avec la pointe de mon sabre. Je crus reconnaître un sentier frayé qui me sembla devoir conduire à la route macadamisée. Je m'y engageai aussitôt, espérant trouver là mes compagnies de gauche.

Au détour d'une haute broussaille, un homme vint se heurter contre moi. Je portais un caban français bleu clair (couleur d'uniforme de l'ancien 55e), et galonné de noir sur les manches. L'homme me reconnut aussitôt.

— Pas par là, colonel, me dit-il; les rebelles sont en force à deux pas d'ici. Ils gardent la ligne du chemin par lesquels nous sommes sortis du bois ce matin, et ramassent tout ce qui y passe. Ils nous ont fait beaucoup de prisonniers, et j'ai failli être gobé moi-même. Un blessé m'a prévenu à temps, et m'a dit que le général Ward avait été pris avec deux ou trois officiers d'état-major. .

Tout en écoutant ces renseignements, je m'étais retourné pour rebrousser chemin. Je m'aperçus alors que j'étais seul avec mon interlocuteur. Les derniers hommes qui m'eussent suivi, avaient fait fausse route.

Il me parut tout à fait improbable que le général Ward fût allé se faire prendre à l'extrême gauche de sa brigade, du côté même où se trouvait, à sa connaissance, le gros des forces ennemies. Mais si, par hasard, le fait était vrai, le commandement m'était dévolu, et sans ajouter foi au rapport, je résolus de voir ce qu'il en était. La mêlée était finie, évidemment à notre avantage. Les deux lignes de *rifle-pits* enlevées à l'ennemi étaient vides. Au pétillement de la fusillade avaient succédé les coups de feu isolés, et les obus n'éclataient plus qu'à intervalles. Des soldats allaient et venaient cherchant leurs régiments, ou assistant les blessés. Les morts restaient étendus de côtés et d'autres.

En revenant vers la lisière du bois, je reconnus mon lieutenant-colonel qui marchait devant moi.



— Colonel Allason, lui dis-je aussitôt, où sont nos hommes ?

— Un peu partout, colonel ; je le suppose du moins. Le noyau des compagnies de droite vient de sortir du bois où le 4e du Maine occupe une partie des retranchements repris à l'ennemi. Deux ou trois autres régiments ont ordre comme nous d'aller se reformer auprès des canons. Mais il nous manque cinq compagnies dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis le commencement de l'action. N'étiez-vous pas avec elles ?

— Non, lui dis-je. Elles ont pris l'avance dès le début, et doivent être arrivées à la grande route où se trouve la division Berry.

Sur le terrain découvert, nous retrouvâmes en effet une moitié du régiment à laquelle se ralliaient de moments en moments les hommes égarés dans le combat. Le général Ward était près de là, inquiet de deux officiers de son état-major qui manquaient. On ignorait s'ils étaient morts ou prisonniers. La dernière supposition était la vraie. C'est sans doute ce qui avait donné lieu au rapport que j'avais entendu.

A force d'interroger les uns et les autres et d'envoyer à la découverte, je finis par apprendre ce qu'étaient devenues mes compagnies manquant à l'appel.

Trois d'entre elles, appartenant à l'ancien 55e, trouvant le terrain plus facile qu'ailleurs, s'étaient lancées en avant sous la conduite des capitaines Williams et Demasure et du lieutenant Suraud. Mais elles n'avaient pu dépasser celle de l'ancien 38e que commandait le capitaine Brady. Ensemble elles chargèrent le retranchement, culbutèrent ce qui se trouvait devant elles, et, après un moment de halte, distinguèrent à peu de distance les éclairs d'une batterie d'artillerie. L'idée de l'enlever leur vint aussitôt, et, d'un commun accord, elles reprirent leur course de ce côté. Il faut croire qu'au milieu du vacarme, les canonniers ne les entendirent pas venir, ou que si elles furent aperçues, la direction d'où elles venaient fit hésiter les

pointeurs. Toujours est-il qu'elles arrivèrent complètes ou à peu près jusque sous la gueule des canons.

Un des premiers qui sauta dans la batterie, était un grand diable d'Allemand de près de six pieds de haut, nomme Yohan. Il portait, sur le devant de son képi, un losange en drap rouge, signe distinctif de la 1re division du 3e corps.

— Holà! qui êtes-vous? lui cria un des canonniers.

— 38e de New-York, hurla Yohan en brandissant sa baïonnette.

— Arrêtez! ne tirez pas! crièrent vingt voix à la fois. — 12e corps! général Slocum!

Et mes hommes, doublement stupéfaits, reconnurent au milieu des artilleurs le général Slocum lui-même, le revolver à la main, prêt à se faire tuer sur ses pièces, plutôt que de ne pas les défendre à tout risque. Le général complimenta les officiers sur la vigueur avec laquelle ils avaient conduit la charge, et les quatre compagnies furent mises en ligne pour défendre l'artillerie qu'elles avaient si crânement attaquée.

La dernière compagnie dont il me fut rendu compte appartenait à l'ancien 38e et était commandée par le capitaine Althouse. Celle-là, sans s'inquiéter de ce qui se passait ailleurs, sans dévier à droite ou à gauche, avait marché droit devant elle en serrant les rangs. Elle traversa heureusement les deux lignes retranchées, et continua sa route sans s'arrêter. Arrivée à un endroit du bois plus fourré que les autres, elle se vit tout à coup enveloppée, et sommée de se rendre. Toute résistance était inutile. Elle avait donné en plein dans ce qui paraissait être les rangs ennemis. Le capitaine, tout en maugréant, allait rendre son sabre, lorsqu'une voix joyeuse cria dans un éclat de rire : — Voilà une bonne plaisanterie! Ils sont de la 1re division.

La compagnie était au milieu d'une brigade de la division Berry. Elle était la seule, à ma connaissance, qui fût arrivée à destination.

A cette heure, nous ignorions encore l'événement le plus important de ce combat nocturne. Que nous eussions enlevé deux rangs de *rifle-pits* à quelques régiments ennemis; au prix qu'ils nous avaient coûté, le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais ce qui, pour nous, donnait à l'engagement l'importance d'une victoire gagnée, c'est que Stonewall Jackson, le plus terrible de nos adversaires après Lee, venait de tomber frappé à mort à quelques pas de nous, dans ce bois même, témoin d'une mêlée aussi sanglante que confuse.

Encouragé par ses succès du jour, plein de confiance dans la fortune du lendemain, il prenait activement ses dispositions pour se jeter sur nos derrières, et nous couper notre ligne de retraite sur le gué des États-Unis. Après avoir surveillé lui-même quelques changements dans la disposition de ses troupes, il s'était avancé hors de ses lignes avec quelques officiers de son état-major, afin de se rendre compte par lui-même de l'exacte position que nous occupions. Il était arrivé ainsi à la route macadamisée, où il avait en face de lui la division Berry, lorsque éclata l'attaque contre ses régiments les plus avancés dans le bois. En un instant, il eut reconnu qu'il s'agissait de quelque chose de plus sérieux qu'une alerte de tirailleurs. Il tourna bride pour rentrer dans ses lignes, et prit la route la plus directe, celle où il se trouvait. Ses troupes étaient sous les armes, l'oreille et l'œil ouverts, comme on peut imaginer. Au bruit du galop des chevaux, elles crurent à une charge de cavalerie, et firent feu. Jackson tomba, atteint de plusieurs balles dont l'une lui avait fracassé le bras. Deux ou trois de ses officiers furent tués ou blessés. Les autres se firent reconnaître. On accourut; on apporta un brancard en toute hâte. Le général y fut placé, et on se hâta de le transporter parmi les siens. A peine en marche, un de ses porteurs tomba frappé d'une balle ou d'un éclat d'obus. Le général fut rudement jeté à terre. La chute aggrava son état et redoubla ses souffrances. Il survécut encore quelques jours, et succomba à la suite d'une amputation.

Le général Jackson, sans être un grand général d'armée, était un admirable chef de corps. Il excellait surtout dans la conduite des opérations détachées qui lui étaient confiées, et dans l'élan qu'il savait imprimer aux attaques impétueuses qui firent sa réputation. Ancien élève de l'école militaire de West-Point, il aimait la profession des armes, et en avait étudié la science à fond. En politique, il avait pleine confiance dans le succès de la cause à laquelle il s'était voué. Rigoriste en religion, il n'était pas loin de se croire un des instruments choisis par le Dieu d'Israël pour délivrer son nouveau peuple d'une autre servitude d'Égypte. Il mourut dans la plénitude de ses illusions, consolé de la mort par la victoire des siens.

Ainsi finit la journée du 2 mai 1863.

Nous eûmes environ deux heures de repos. Avant l'aube, la brigade étant rassemblée, nous reçûmes l'ordre d'aller nous mettre en ligne derrière l'artillerie, dans le champ qui s'étendait entre la maison de Chancellor et le bois que nous avions déblayé de rebelles vivants, en y laissant nombre des nôtres morts. C'était par là qu'on attendait une nouvelle attaque. En laissant la division Birney là où elle était avec la division Whipple, on se fût trouvé dans d'excellentes conditions de défense sur ce point, car on eût pris l'ennemi de front et de flanc, entre deux feux. On préféra retirer tout le 3e corps entre la maison et le bois, perpendiculairement à la grande route. Il en résulta que l'ennemi, trouvant libre le terrain que nous venions de quitter, s'en empara promptement et y plaça de l'artillerie dont le feu convergeait obliquement et sans obstacles sur le centre de notre position. Encore le retrait de notre division ne s'opéra-t-il pas sans quelque difficulté. Bien que le jour se levât à peine, la brigade qui était restée la dernière fut attaquée aussitôt qu'elle se fut mise en mouvement. Mais le général Graham, qui la commandait, contint énergiquement des forces bien supé-

rieures aux siennes, et opéra sa retraite en bon ordre sans se laisser entamer.

Alors commença une bataille enragée dont le 3e corps eut encore à soutenir le choc principal. L'ennemi avançait en trois lignes soutenues par de fortes réserves, entre la grande route et le terrain où ses canons remplaçaient ceux que Pleasonton avait si bien défendus. Le mouvement était donc simplement la continuation de celui qui, la veille, avait balayé le 11e corps. La résistance fut terrible, acharnée comme l'attaque. Les feux de l'infanterie et de l'artillerie fauchaient les rangs des confédérés; mais plus il en tombait, plus il en arrivait, et ils continuaient à avancer en criant : *Jackson! Remember Jackson!* Ils étaient furieux de la mort de leur général et avides de la venger.

Pendant ce temps, la brigade Ward recevait les coups sans pouvoir les rendre. Les boulets ricochaient dans nos rangs, les obus éclataient autour de nous, et les balles, qui passaient par dessus la première ligne, ne ménageaient pas la seconde. Comme nous étions à découvert, on avait fait coucher tous les hommes, pour éviter des pertes inutiles, les officiers seuls restant debout. En dépit de cette précaution, le nombre des blessés augmentait de plus en plus, lorsque nous reçûmes l'ordre de nous jeter rapidement de l'autre côté de la route où un feu violent venait d'éclater et s'étendait dans les taillis.

Pour n'avoir pas à revenir sur cette première phase de la journée, je dirai, dès à présent, que les troupes du 3e corps eurent à soutenir seules l'attaque furieuse dont nous venons de parler. Elles défendirent le terrain pied à pied, jusqu'à ce qu'elles eussent brûlé leurs dernières cartouches, et durent alors se replier sur le gros de l'armée, sauvant leur artillerie, mais abandonnant cette partie du plateau de Chancellorsville à l'ennemi.

Pendant le combat, le général Hooker avait été blessé sur le seuil de la maison de Chancellor. Il s'y tenait sous une verandah, surveillant l'approche des confédérés,

lorsqu'il fut violemment renversé par une des colonnes soutenant la toiture et qu'un boulet venait d'abattre. Le choc fut si rude qu'il resta sans connaissance au plus fort de la bataille, et ne parut pas avoir recouvré la lucidité de ses facultés pendant le reste de la journée, — ce qui, je crois, explique bien des choses, et notamment comment le 3ᵉ corps ne reçut ni soutien ni renforts, alors qu'il en avait le plus impérieusement besoin.

Retournons maintenant dans les bois où venait de s'enfoncer notre brigade.

Généralement, en lisant la description d'une bataille, on y assiste en quelque sorte du haut des airs, comme autrefois les divinités de l'Olympe assistaient aux luttes héroïques des Grecs et des Troyens. On voit mouvoir la droite, et la gauche, et le centre de chaque armée; on voit arriver les renforts, donner les réserves, et dans cet ensemble bien éclairé, on tient assez peu compte des détails. Mais pour un colonel qui est de la partie, les choses se présentent sous un tout autre aspect. De l'ensemble il ne voit rien ; des détails pas grand'chose. A moins qu'un heureux hasard ne lui procure une position exceptionnelle, son horizon visuel ne s'étend pas au delà de sa brigade, et souvent s'arrête à la ligne de son régiment. Où il reçoit l'ordre d'aller, il va; en avant, en arrière, à droite, à gauche. Sa sphère d'action se borne à enlever son régiment dans une charge; à le maintenir dans une retraite; dans tous les cas, à exécuter rapidement et correctement les changements de position qui peuvent lui être prescrits. Après cela, la bataille peut être gagnée ou perdue : il n'en sait rien. Il l'apprendra plus tard. Ce qui se passe ailleurs n'est pas son affaire.

Comme exemple, voici la copie de mes notes au crayon, le 3 mai, pendant la bataille de Chancellorsville, à partir du moment où j'ai laissé le récit :

« Ne pouvant pénétrer qu'à pied dans le fourré, j'ai confié mon cheval à Couillou (sapeur-pionnier), avec ordre de me l'amener par un détour à une clairière où

nous nous rendions. Arrivé là, ni sapeur, ni cheval. Le feu continue avec une violence extrême. Ce doit être la division Berry qui arrête le mouvement de l'ennemi de ce côté-ci. On se fusille à travers les broussailles, sans pouvoir se charger. Les nôtres tiennent bon. Point de hurrahs, mais un fracas étourdissant de mousqueterie. — Que diable peut être devenu Couillou? »

(Nota. — En me quittant, Couillou avait reçu un éclat d'obus sur la tête. Un tambour avait rattrapé mon cheval, et l'avait conduit aux bagages, annonçant que j'étais tué ou blessé.)

« Le feu se rapproche et redouble sur le centre. Décidément l'ennemi nous refoule par là...

« Nous voici maintenant sur le centre gauche, près du 12e corps. Nous sommes accourus à toutes jambes. Il paraît que le moment était critique. Nous avons formé notre ligne à vingt où trente pas de la première, qui n'a pas cédé, après tout. Par ici, les rebelles poussaient leurs cris aigus, et les nôtres répondaient par des hurrahs plus mâles, comme s'il n'y avait pas assez de vacarme sans cela! Comme nous avions beaucoup de blessés, on nous a fait reculer jusqu'au bord d'un chemin où les hommes sont du moins couchés dans un fossé. Les balles nous font beaucoup moins de mal; les obus continuent à nous ennuyer. — Une grande colonne de fumée noire vers la gauche, puis des gerbes de flammes; c'est la maison de Chancellor qui brûle. — Au train dont ils y vont devant nous, ils auront bientôt épuisé leurs munitions, et ce sera à nous de reprendre leur place. — Les blessés traversent nos rangs sans interruption. L'un d'eux à moitié nu est noir comme un nègre. Il court en hurlant du côté des ambulances. C'est un artilleur atteint par l'explosion d'un caisson. — Couch passe au petit trot, une légère badine à la main, selon son habitude. — Sickles passe à son tour, au pas, l'air souriant, fumant son cigare. — Tout va bien! dit-il à haute voix pour être entendu. Puis plus bas, en me tendant la main, il me glisse à l'oreille une félicitation

et une promesse. Il paraîtrait que j'ai gagné hier soir une étoile au clair de lune...

« Nous sommes revenus sur la droite, toujours au pas gymnastique. L'artillerie ennemie nous crible de projectiles. Notre destinée est pour aujourd'hui de recevoir partout des coups sans en pouvoir rendre. — Le lieutenant du 3e du Maine coupé en deux par un obus qui lui a éclaté dans le ventre; les jambes d'un côté, le tronc de l'autre. — Une de nos batteries a fait taire celle qui nous maltraitait si fort. — Le général Berry vient d'être tué ici près. Excellent homme et brave soldat. — Une heure de répit. Il fait une chaleur d'été; mon caban m'éreinte, et pas de cheval! Et rien dans l'estomac, depuis vingt-quatre heures, qu'une tasse de café noir et une longue gorgée de whiskey qu'un officier d'état-major vient de m'offrir tout à l'heure.

« Cinquième changement de position en arrière. Intermède employé à nous couvrir de retranchements volants. Cette fois, nous sommes en première ligne. Les deux autres brigades de la division reviennent enfin nous rejoindre. Le général Mott est blessé. Le colonel Mac Knight du 105e de Pennsylvanie est tué; id., le colonel Shylock du 5e du Michigan. Dans l'état-major du général Birney, deux officiers blessés : Clarke et Walker. Ce dernier, inspecteur de la division, appartient à mon régiment. On le dit estropié pour la vie.

« Deux batteries viennent prendre position sur notre ligne. A quatre heures et demie, la canonnade recommence, et s'éteint à cinq heures.

« Nous apprenons que le 1er corps est arrivé la nuit dernière, venant de Fredericksburg, et que le 6e a enlevé ce matin les hauteurs au dessus de la ville..... »

L'on peut juger exactement par cet extrait de ce que, le plus souvent, un colonel voit et sait par lui-même, d'une bataille au milieu de laquelle il n'a cessé de faire mouvoir son régiment. Voici, maintenant, ce qui s'était passé :

Tout l'effort de l'ennemi s'était d'abord porté contre le

3e corps. Lorsque celui-ci, à bout de munitions, commença à se replier à droite en arrière, de l'autre côté de la route, Stuart, qui succédait à Jackson, étendit son attaque sur sa gauche, espérant nous prendre à revers et pénétrer jusqu'à notre ligne de retraite vers le Rappahanock. Là, il rencontra la division French du 2e corps qui, non seulement tint bon, mais força même les assaillants à reculer. C'était pour la soutenir que la brigade Ward avait été envoyée dans les bois.

De ce côté, notre droite faisait face à l'ouest, tandis que notre centre regardait le sud, et notre gauche l'est.

Sur ces entrefaites, Lee ayant appris le succès de Stuart sur notre droite, et nous voyant bien engagés de ce côté, attaqua vigoureusement notre centre gauche qui fut un moment en danger d'être rompu. Sur quoi notre brigade fut amenée à toutes jambes pour renforcer le 12e corps.

Le danger passé, Stuart revint à la charge renforcé de nouvelles troupes, et, cette fois, força French à reculer. D'où notre retour précipité près de la clairière où nous avions d'abord pris position.

Mais pour s'être repliés en arrière, en changeant de front, nos camarades du 3e corps n'étaient pas encore hors d'affaire. L'ennemi, qui venait d'opérer la jonction de ses deux ailes sur le plateau de Chancellorsville, et qui n'avait pu forcer, à l'angle de notre gauche, la ligne fortifiée des avant-postes admirablement défendue par le colonel Nelson A. Miles; l'ennemi reprit l'attaque contre Sickles avec une nouvelle vigueur. Les nôtres, à court de munitions, n'avaient de ressource que la baïonnette. Ils s'en servirent brillamment, et avec un succès complet. La brigade du New-Jersey, entre autres, commandée par le général Mott, creva la première ligne des confédérés, et alla prendre, jusque dans leur seconde ligne, les prisonniers et les drapeaux qui furent ses trophées.

Le général Hooker revenu de son évanouissement, quoique ressentant encore les effets de son accident, avait

repris le commandement laissé pour quelques heures au général Couch. Il donna l'ordre général de se retirer sur une ligne de défense plus restreinte, qu'il avait fait tracer la nuit précédente par les officiers du génie. C'est là que vinrent nous rejoindre les deux autres brigades de la division.

Et ainsi finit la journée du 3 mai 1863.

Notre nouvelle position s'appuyait par une extrémité au Rappahanock, par l'autre au Rapidan. A gauche, elle faisait face au sud-est, à droite au sud-ouest, décrivant ainsi un angle très ouvert dont le sommet, opposé au centre de l'ennemi, était remplacé par la projection d'une sorte de vaste mamelon trilatéral. C'est là que le 3e corps était placé. Comme l'armée ne bougea plus que pour repasser la rivière, nous pouvons la laisser derrière ses *breast-works*, pour aller rejoindre le 6e corps à Fredericksburg.

Dans l'après-midi de la veille (samedi 2 mai), Hooker, voyant sa droite culbutée et le 3e corps compromis par l'attaque de Jackson, avait aussitôt songé à opérer une diversion qui détournât Lee d'un autre côté. Il envoya donc au général Sedgwick l'ordre de traverser le Rappahanock immédiatement, et de se mettre en marche par la route de Chancellorsville, attaquant et détruisant toute force qui pourrait lui barrer le chemin. Sedgwick reçut la dépêche vers minuit, ayant déjà traversé la rivière, en vertu d'un ordre précédent qui lui enjoignait de prendre la route de Bowling-Green « et aucune autre. » Il changea aussitôt ses dispositions, et marcha sur Fredericksburg sans perdre de temps. Ses instructions portaient : « Vous laisserez derrière tout votre train, excepté les mules portant les munitions, et vous marcherez pour être dans le voisinage du général en-chef au point du jour. Vous atteindrez probablement l'arrière des forces commandées par le général Lee, et entre vous et le major général commandant, celui-ci espère achever son adversaire. »

Le silence gardé à propos des hauteurs fortifiées sem-

blait impliquer que, depuis le matin, le général en chef les supposait dégarnies de troupes; sans cela, le combat à livrer sur ce point eût dû entrer explicitement dans le calcul du peu de temps laissé à Sedgwick pour arriver dans le voisinage de Chancellorsville. Or, pas une compagnie n'avait été retirée par l'ennemi de cette forte position, qui restait défendue par la division d'Early renforcée d'une brigade.

Le 6e corps était entouré d'un cordon de piquets rebelles dont les coups de feu annoncèrent la marche, aussitôt qu'il fut mis en mouvement. Early, prévenu, se prépara tout de suite à une attaque. Lors donc qu'après être entré à Fredericksburg, Sedgwick envoya quatre régiments pour tâter les hauteurs, ceux-ci furent accueillis par un feu meurtrier, et ils durent se replier. Les préparatifs d'un assaut décisif occupèrent les dernières heures de la nuit. Il semble qu'ils n'aient pas été poussés avec la promptitude qu'exigeaient les circonstances, car ce ne fut que vers onze heures du matin que les deux colonnes d'attaque chargèrent les retranchements. Le colonel Spear, du 61e de Pennsylvanie, qui conduisait celle de droite, fut tué; le colonel Johns du 7e du Massachussetts, commandant celle de gauche, fut grièvement blessé; mais malgré la vigueur de la défense, les hauteurs de la maison Marie furent emportées de haute lutte. En même temps, la division Howe enleva la position de l'ennemi sur la gauche, et toute la ligne fut à nous avec une partie de l'artillerie et bon nombre de prisonniers.

Sans perdre de temps, les troupes se reformèrent, et le 6e corps tout entier s'avança sur la route de Chancellorsville, laissant la division Gibbon du 2e corps à Fredericksburg, comme le prescrivait l'ordre du général Hooker. Ceux des ennemis qui se retiraient dans cette direction furent refoulés, sans temps d'arrêt, jusqu'à la hauteur de Salem, en face du gué de Banks. Là, la division Brooks, qui marchait la première, rencontra une résistance déterminée. Il était alors environ quatre heures de l'après-midi

(dimanche 3 mai). Il faut noter l'heure, car, à ce moment déjà, l'armée, sous le commandement immédiat de Hooker, s'enfermait derrière sa seconde ligne, et la bataille était virtuellement finie par là, tout à l'avantage de Lee.

Laissant alors devant nous ce qu'il fallait pour nous tenir en respect, dans la position gênée où nous avions peine à nous mouvoir, le général Lee envoya contre Sedgwick la division Mac Lans, renforcée de la brigade Mahone. Ces forces arrivèrent à Salem à temps pour renforcer la brigade de Wilcox qui, abandonnant la garde du gué de Banks, était accourue pour barrer le chemin au 6e corps. L'ennemi fut d'abord délogé de la hauteur qu'il occupait; mais quand ses renforts furent arrivés, il la reprit malgré une résistance obstinée, forçant Brooks et Newton à se replier en arrière. L'avance de Sedgwick était arrêtée, lorsque la nuit vint mettre fin à l'engagement.

Nous voici arrivés au lundi 4 mai. Qu'est devenu ce plan si habilement conçu, si heureusement exécuté au début? ce plan qui ne devait laisser à l'armée de Lee que l'alternative d'une fuite honteuse ou d'une destruction certaine? Hooker a défait tout ce qu'il avait fait jusque-là, lorsque, le 1er mai, il a brusquement arrêté une série de belles manœuvres offensives pour prendre une attitude purement défensive, au premier contact de l'ennemi. A partir de ce moment, il n'attaque plus. Il se défend, et il se défend mal.

Le 2, sa droite est balayée. Que le 11e corps qui la composait se soit peu ou point battu; que quelques régiments se soient enfuis, laissant leurs armes en faisceaux ou les jetant pour courir plus vite, c'est un fait qu'il faut malheureusement reconnaître. Mais tout cela fut-il arrivé si le 11e corps avait été préparé à recevoir l'attaque du côté où elle le prit absolument au dépourvu? Il faut juger les choses froidement et sans parti pris. Eh bien, dans ces conditions, les faits prouvent que l'attaque n'avait été prévue ni par le général Howard, ni par le général Hooker.

Celui-ci visite et examine cette partie de la ligne dans la matinée, et quand le général Howard lui demande si les dispositions sont satisfaisantes, il répond affirmativement, en présence du général Devens commandant la division placée à l'extrême droite. Seulement, de retour à son quartier général, il fait envoyer une note aux commandants du 11e et du 12e corps pour les engager « à examiner le terrain et à décider quelles positions ils auraient à prendre dans l'éventualité d'une attaque de flanc, afin d'être préparés à recevoir l'ennemi, dans quelque direction qu'il se présente. » Cela fait, comme pour acquit de conscience, et sans s'assurer qu'aucune modification soit apportée à la défectueuse disposition du 11e corps, il dégarnit lui-même sa ligne en envoyant Sickles courir, avec deux divisions, après la queue de la colonne ennemie, quand elle a presque cessé de défiler. Pour l'appuyer, il détache une brigade du commandement de Slocum, une autre de celui de Howard; puis il ordonne au général Pleasonton de suivre avec sa cavalerie, et de faire tout le mal possible à l'ennemi qui « se mouvait dans la direction de Gordonsville. » On sait ce qu'il en advint.

La nuit suivante est consacrée en partie à nous fusiller entre nous. Elle pouvait être plus profitablement employée.

Le 3, l'ennemi continue à nous refouler sur la droite, et à nous presser énergiquement sur le centre. Il ne rencontre devant lui que le 3e corps et le 12e, appuyés chacun d'une division du 2e. Point de combinaisons, point de manœuvres. Chacun se défend comme il peut et là où il est, les uns à coups de fusil, les autres à coups de baïonnette. Et, pendant ce temps, la moitié de l'armée reste inactive en arrière. Le 1er corps, le 5e et le 11e qui doit avoir à cœur de réparer sa conduite de la veille, ne bougent que pour reculer, quand toute la ligne se retire dans une position plus resserrée et encore plus inoffensive.

Voilà donc l'armée paralysée, au moment même où la prise des hauteurs de Fredericksburg par Sedgwick, et

son approche sur les derrières de Lee, devait être pour nous le signal d'un redoublement d'efforts, le moment décisif pour lancer le 1er corps sur le flanc de Stuart, culbuter, avec le 5e corps et le 11e, le centre de Lee affaibli des troupes qu'il avait été contraint d'envoyer contre le 6e corps, et écraser ces dernières entre deux meules de fer et de feu. Tout pouvait être sauvé encore: mais tout fut perdu. Hooker n'était plus Hooker. Le choc de ce misérable morceau de bois, qui l'avait étendu sans connaissance sur le seuil de la maison de Chancellor, avait laissé en lui un ébranlement général, et comme un nuage sur ses facultés.

Lorsque le général Warren, arrivant de Salem où il avait assisté au combat, vient lui en rendre compte, et lui demande s'il a quelques instructions à envoyer à Sedgwick, Hooker répond : Aucune.

Cependant, le 6e corps ne peut pas être livré ainsi au danger d'être taillé en pièces, sans quelque avis de la position. Warren prend sur lui d'écrire à Sedgwick : « ... Nous avons un peu contracté nos lignes, et repoussé facilement le dernier assaut. Le général Hooker souhaite que les confédérés l'attaquent demain, si cela leur plaît. Il ne désire pas que vous les attaquiez encore en force, à moins qu'il ne les attaque en même temps. Il dit que vous êtes trop loin pour qu'il vous dirige. Veillez bien à la sécurité de votre corps, et gardez vos communications ouvertes avec le général Benham, au gué de Banks, et avec Fredericksburg. Vous pouvez vous rendre à l'un ou l'autre point, si vous pensez qu'il soit mieux de traverser la rivière. Le gué de Banks vous amènerait à distance de support du gros de l'armée, et serait préférable à une retraite sur Fredericksburg. »

Mais lorsque Sedgwick reçut cette dépêche (le 4), il n'avait déjà plus le choix. Early s'avançait du côté de Fredericksburg, renforcé par les troupes que Lee, laissé libre par l'inaction de Hooker, envoyait pour envelopper le 6e corps. Menacé de deux côtés à la fois, Sedgwick est

contraint de combattre dans une position désavantageuse. La division Howe, attaquée du côté de la rivière, se défend vigoureusement, faisant face en arrière. Après avoir plié un moment sur sa gauche, elle reprend l'avantage, et finit par repousser décidément l'ennemi, tandis que, du côté de la route, Brooks maintient sa position sans grande difficulté.

Et, pendant toute l'après-midi, nous entendîmes le canon sans bouger, sans faire mine de bouger. Hooker attendait-il, avec six corps d'armée, que Sedgwick, avec dix-sept ou dix-huit mille hommes, vînt le délivrer de la fausse position où il s'était placé? ou plutôt n'avait-il plus qu'une idée : celle de repasser le Rappahanock sans combattre davantage?

La nuit venue, Sedgwick en profita pour replier ses trois divisions sur le gué de Banks, et le lendemain le soleil levant trouva le 6e corps sain et sauf sur l'autre rive de la rivière. Peut-être Lee, délivré de tout embarras de ce côté, aurait-il tenté contre nous une attaque générale avec ses forces réunies, si une pluie torrentielle, qui survint dans l'après-midi, n'avait forcément retardé ses préparatifs jusqu'au jour suivant. Mais Hooker n'attendit pas l'attaque qu'il souhaitait encore la veille. Dans la nuit du 5 au 6, toute l'armée repassa le fleuve sans encombre, et, pour la seconde fois depuis cinq mois, rentra vaincue dans ses cantonnements.

La victoire ne coûtait à l'ennemi que dix mille hommes; la défaite nous en coûtait dix-sept mille. Le 3e corps et le 6e supportaient à eux seuls la moitié de cette perte. L'autre moitié se répartissait principalement entre le 2e, le 11e et le 12e. Quant au 1er, et au 5e, ils n'y figuraient que pour mémoire.

Sauf la petite force commandée par le général Pleasonton, la cavalerie avait mal rempli sa mission. Stonemann avait éparpillé sa colonne dans toutes les directions, sans autre résultat appréciable qu'une vive alarme dans le voisinage de Richmond. Averill n'avait pas conduit la sienne plus loin que le Rapidan.

Ainsi, nous étions bien et dûment battus; — battus par le fait du général en chef qui, après avoir préparé à son armée la plus belle occasion de vaincre qu'elle eût jamais eue, en avait comme jeté au vent tous les avantages. Un moment, il avait tenu l'ennemi dans sa main; il n'avait, pour ainsi dire, qu'à serrer le poing pour l'écraser; et non seulement il l'avait laissé échapper, mais il s'était livré à lui, en se rejetant en arrière de façon à paralyser ses propres mouvements. De faute en faute et d'erreur en erreur, il avait perdu les chances de ressaisir la fortune, et condamné la moitié de son armée à une fatale inaction, jusqu'à l'humiliante extrémité de s'esquiver de nuit d'une position formidable encore, devant des forces décidément inférieures aux siennes.

« Heu! nihil invitis fas quemquam fidere divis! »

CHAPITRE III

INVASION DE LA PENNSYLVANIE

Position de Hooker après Chancellorsville. — Lettre du président. — L'armée de Lee en mouvement. — Marche sur Manassas et Centreville. — Les guérillas. — Combats de cavalerie. — Entrée en Maryland. — Accueil des populations. — L'ennemi en Pennsylvanie. — Comment Hooker fut relevé de son commandement. — Meade nommé général en chef. — Le couvent de Saint-Joseph à Emmettsburg. — Combat sanglant près de Gettysburg. — Mort du général Reynolds. — Rapport du général Hancock. — Concentration générale des deux armées.

Après la bataille de Chancellorsville, la position du général Hooker devint des plus difficiles. Déjà réduite de dix-sept mille hommes, son armée perdit encore les régiments dont le terme de service expirait à cette époque. A la fin du mois, il ne comptait plus qu'environ quatre-vingt mille hommes sous son commandement. L'ennemi s'était renforcé en proportion inverse. Le corps de Longstreet était revenu du sud de la Virginie, et de nouvelles troupes avaient été envoyées au général Lee, qui se trouvait désormais supérieur ou tout au moins égal en forces à son adversaire.

Le même revirement s'était opéré dans le moral des deux armées. Les confédérés, exaltés par la victoire, remplis de confiance en eux-mêmes et en leurs généraux, étaient prêts à marcher à de nouveaux succès, avec un ensemble auquel répondait l'unanimité des opinions dans le Sud. — Nos soldats humiliés par la défaite, ébranlés dans leur confiance en eux-mêmes et en leur commandant

en chef, se sentaient hésiter entre les divisions qu'ils devinaient parmi leurs généraux, et celles que le parti *Copperhead* fomentait avec éclat dans les États du nord.

La bonne entente entre les différents corps s'était sensiblement affaiblie. Le 11[e] était l'objet d'un *tolle* général, sans que personne songeât à s'enquérir si la condition dans laquelle l'attaque de Jackson l'avait surpris n'offrait pas quelques circonstances atténuantes en sa faveur. Ceux qui avaient le plus souffert n'étaient pas loin de reprocher aux autres l'inaction à laquelle ceux-ci avaient été condamnés, tant l'injustice est prompte à germer dans l'adversité. Enfin, le 6[e] corps était vivement froissé de voir sa belle conduite et ses rudes combats de deux jours, amoindris systématiquement, dans le but de faire peser sur son commandant la responsabilité d'une défaite qui n'était pas son ouvrage.

Matériellement, il y avait à procéder à de nombreux détails de réorganisation. L'artillerie se trouvait hors de proportion avec l'infanterie; la cavalerie, au contraire, avait perdu plus de la moitié de son effectif, sans profit et sans gloire. Pleasonton qui remplaçait Stonemann dans le commandement, n'y pouvait trouver cinq mille hommes pour le service. En somme, Hooker était hors d'état de rien entreprendre, au moins de quelque temps. Sa position se trouve parfaitement résumée dans une dépêche du président en date du 14 mai :

« Lorsque je vous ai écrit, le 7, j'étais sous l'impression que peut-être, par un prompt mouvement, vous pourriez tirer quelque avantage de ces faits supposés : que les communications de l'ennemi étaient rompues et que sa position se trouvait dérangée jusqu'à un certain point. Maintenant, cette idée s'est évanouie, puisque l'ennemi a rétabli ses communications, repris sa position, et reçu des renforts. Il ne me semble plus probable que vous puissiez rien gagner à tenter de nouveau le passage du Rappahanock. Je ne me plaindrai donc pas si, pendant quelque temps, vous ne faites rien de plus que tenir l'en-

nemi en échec par des menaces, et à l'occasion par quelques pointes de cavalerie, si elles sont praticables, tandis que vous remettrez votre armée en bonne condition.

« Cependant, si vous jugiez clairement que vous puissiez renouveler l'attaque avec succès, je ne prétends pas vous en empêcher. A ce propos, je dois vous dire que j'ai reçu la regrettable information que plusieurs de vos commandants de corps et de divisions ne vous donnent pas leur entière confiance. Ce fait serait ruineux, s'il était vrai, et vous devriez, avant tout, vous assurer de ce qu'il en est, de façon à ne conserver aucun doute possible à ce sujet. »

Les revues recommencèrent. Dans notre division, on fit pour les sous-officiers et soldats qui s'étaient le plus distingués pendant la guerre une distribution solennelle de croix de Kearny, en souvenir du général dont le nom était resté le plus populaire dans nos rangs. Plusieurs régiments reçurent, de leurs États, de nouveaux drapeaux; mais rien de tout cela n'effaçait l'impression douloureuse d'un revers immérité. Ce qu'il fallait à l'armée, pour lui rendre sa vigueur morale et sa puissance matérielle, ce n'était ni de vains ordres du jour où, à travers la vide sonorité des phrases, elle distinguait clairement l'inéxactitude matérielle des allégations; ni d'inutiles revues où elle comptait surtout les vides faits dans ses rangs à Chancellorsville; ni de stériles démonstrations au dessous de Fredericksburg, où le passage de la rivière renouvelé par le 6e corps lui semblait une plaisanterie beaucoup trop prolongée. Le remède nécessaire à son atonie, c'était une offensive directe prise par l'ennemi, c'était surtout l'invasion du Maryland, menaçant Washington et transférant les opérations sur le sol des États libres. Et ce fut ainsi que Lee, plus que Hooker, réussit à nous remettre au pair.

Le 2 juin, le 38e, ayant atteint le terme de son engagement, quitta l'armée pour retourner à New-York où il devait être licencié. Les hommes provenant du 55e furent

transférés dans le 40e, et je fus assigné définitivement au commandement de la 3e brigade, celle-là même que j'avais commandée la première par intérim, six mois auparavant. Elle ne comptait plus que quatre régiments : le 3e et le 5e du Michigan, le 17e du Maine et le 40e de New-York. Ce dernier, formé des débris de six organisations différentes, atteignait du moins le maximum de l'effectif régimental. La division Whipple avait perdu son général, tué, lui aussi, à Chancellorsville ; se trouvant extrêmement réduite, elle fut fondue dans les deux autres. J'y gagnai l'adjonction du 110e de Pennsylvanie à ma brigade. Pour la campagne qui se préparait, le 3e corps ne comptait donc plus que deux divisions : la première commandée par le général Birney ; la seconde, par le général Humphreys.

Ce fut le 11 juin, à une heure de l'après-midi, que le 3e corps reçut le premier un ordre de départ immédiat. A deux heures nous étions en route.

Le général en chef était désormais délivré de toute incertitude. L'avant-veille, notre cavalerie, ayant traversé le Rappahanock, avait rencontré la cavalerie, ennemie. Il s'en était suivi un engagement très vif de part et d'autre, dont le résultat avait été de nous révéler la présence de Lee à Culpepper, avec le corps de Longstreet. Celui de Jackson, commandé maintenant par le général Ewell, avait pris l'avance vers la vallée de la Shenandoah. Il ne restait plus à Fredericksburg que le corps de Hill attendant, pour se mettre en mouvement à son tour, que l'armée du Potomac se fût retirée pour aller faire face aux mouvements menaçants qui se développaient ailleurs. Il n'eut pas à attendre longtemps.

Le premier devoir de Hooker, de fait la seule instruction impérative qu'il eût reçue du président et du général Halleck, était avant tout de couvrir Washington, et de protéger Harper's Ferry. Dans ce but, il échelonna d'abord une partie de ses forces pour garder la ligne du Rappahanock, et en défendre les gués, tandis qu'avec le reste,

il se repliait sur Manassas, le long du chemin de fer d'Orange à Alexandrie. Mais l'ennemi se souciait peu de traverser le Rappahanock. Il continua sa marche au nord-ouest par la vallée de la Shenondoah. Couvrant son flanc droit par le *Blue-Ridge*, chaîne de montagnes dont sa cavalerie occupait tous les défilés, il ne tarda pas à arriver à Winchester, où la garnison, commandée par le général Milroy, ne lui opposa qu'une misérable résistance. Une grande partie en resta prisonnière entre ses mains; sept cents hommes détachés à Berryville eurent le même sort; les troupes occupant Martinsburg se replièrent en hâte sur Harper's Ferry, et rien ne s'opposa plus à l'entrée des confédérés dans le Maryland.

Pendant ce temps, Hooker réglait ses mouvements sur ceux de Lee. Les beaux jours, les longs jours étaient revenus. Nous traversions un pays ruiné par la guerre, dévasté par l'homme, mais auquel le printemps rendait la vie et la jeunesse. Si nous faisions halte auprès de quelque habitation, généralement sur le dos arrondi d'une colline, nous trouvions la maison abandonnée et saccagée. Plus de portes, plus de fenêtres, plus de meubles ; des pelouses défoncées par les roues des trains ou de l'artillerie; des parterres pollués par de sales débris; des restes de huttes ayant supporté des tentes; mais partout l'éternelle nature souriant dans sa robe neuve, semant les fleurs sur les ruines, toujours prête à réparer le mal, dans l'inépuisable fécondité de ses transformations.

Si nous avions à souffrir, ce n'était plus du froid ou de la boue, mais de la chaleur et de la poussière. Nous avions quitté les bords de Rappahanock, pour suivre la voie ferrée par les stations de Bealiton et de Catlett où nous avions bivouaqué. Le 15, nous nous mîmes en route pour Manassas. Ce fut une terrible journée, sous un soleil torride, au milieu d'une poussière suffocante. Nous traversions de vastes landes entre-coupées çà et là de bas taillis. Pas un arbre ne nous prêtait son ombre, et quand nous arrêtions la marche pour permettre aux hommes

dans les rangs de reprendre haleine, et aux traînards de rejoindre, c'était encore en plein soleil, près de quelque mince ruisselet d'une eau chaude et bourbeuse.

Les coups de soleil étaient nombreux; les suffocations plus nombreuses encore. Les wagons d'ambulance ne suffisaient pas à ramasser tout ce monde sur la route, jonchée, derrière nos colonnes, de pauvres diables abattus par ces premiers feux de l'été. Il fallait marcher néanmoins. A la station de Bristow, nous trouvâmes enfin de l'ombre et de l'eau, au bord du Broad-Run. Partie des retardataires nous y rejoignirent, et, quelque peu rafraichis et reposés, nous pûmes rejoindre le 6e corps à la jonction de Manassas, vers quatre heures de l'après-midi.

A neuf heures du soir, je reçus l'ordre de me porter avec ma brigade sur le Bull-Run, au point où le pont du chemin de fer avait été depuis longtemps la proie des flammes. La nuit était obscure, mais la position fut reconnue sans difficulté aux terrassements qui subsistaient encore, aux tronçons de piliers charbonnés qui sortaient de l'eau, et à la ligne de retranchements derrière lesquels je disposai mes régiments. C'était là que, le 21 juillet 1861, la droite de l'armée de Beauregard avait attendu l'attaque de Mac Dowell, en ce jour néfaste qui éclaira le premier désastre de l'armée du Potomac.

La journée du lendemain s'écoula dans cet endroit charmant, que je recommande à tous les paysagistes en quête de beaux sujets d'étude. La petite rivière y décrit une courbe en suivant le pied assez abrupte de la colline. Dans cet espace ombragé d'arbres magnifiques, enguirlandé de vignes sauvages, parsemé d'épais gazons, les motifs les plus pittoresques se trouvent comme accumulés à plaisir. La lumière s'y joue dans les feuillages; l'ombre y dessine ses vigueurs; le ciel et les arbres s'y reflètent dans les transparences de l'eau. En face de cette admirable nature, on voudrait n'avoir en main qu'une palette et des pinceaux; les fusils ne broient que du rouge.

Le 17, nous campâmes dans la plaine, en avant de Cen-

treville. De là, nous nous rapprochâmes des montagnes qui nous séparaient de l'ennemi. Du côté de Gum-Spring, où nous restâmes cinq jours, le pays est fort beau et particulièrement favorable à l'élève des chevaux et du bétail. On n'y voit pas de sapins, mais de grands bois de chênes, et des prairies verdoyantes arrosées par des ruisseaux courant dans les ondulations du terrain.

Ce qui gâtait pour nous l'agrément du paysage, c'était l'abondance des guérillas dont tout le pays était infecté. Il n'était possible d'aller aux provisions que par escouades armées. Un certain nombre de soldats et deux officiers furent enlevés pour s'être écartés isolément. Un parti de ces maraudeurs eut même l'impudence d'attaquer nos wagons à deux ou trois milles du camp. Mal leur en prit. Ils furent aussitôt chargés, poursuivis et dispersés par un détachement de cavalerie. Ce n'était pas assez. On aurait dû pendre tous ceux qui nous tombaient entre les mains.

Le 21, il y eut un engagement à Aldie, dans notre voisinage. Nous entendîmes gronder le canon pendant une partie de la journée, sans savoir ce dont il s'agissait.

C'était Pleasonton qui, pour la seconde fois en trois jours, battait la cavalerie ennemie. Déjà, le 19, le général Gregg, commandant une brigade, avait délogé les forces avancées de Stuart de leur position à Aldie, et les avait fait reculer au delà de Middleburg. Mais ce premier engagement n'avait rien fait découvrir des mouvements de Lee; un second produirait peut-être des résultats plus importants. Une division du 5e corps fut mise à la disposition du général Pleasonton qui, laissant deux brigades à Middleburg, n'emmena avec lui que la troisième pour appuyer et renforcer ses cavaliers. Le 21, l'ennemi fut abordé avec une grande vigueur, culbuté et poursuivi à travers Upperville jusqu'au défilé de Ashby dans le Blue-Ridge. Là, il fallut s'arrêter devant l'artillerie et les retranchements qui défendaient le passage.

Dans cette brillante affaire, Pleasonton prit deux pièces de canon, trois caissons et nombre de cavaliers rebelles,

parmi lesquels huit ou dix officiers. La perte de Stuart fut, en outre, considérable en tués et en blessés laissés par lui sur le terrain à Upperville. On apprit ainsi que l'ennemi n'avait que de la cavalerie dans la vallée de London. Son infanterie continuait sa marche, de l'autre côté des montagnes, vers le Maryland.

Le 25, les deux corps de Hill et de Longstreet traversèrent le Potomac à Williamsport. Celui d'Ewell les avait déjà précédés, et, éclairé par la cavalerie d'Imboden, avait poussé jusqu'à Chambersburg en Pennsylvanie. Le même jour, notre armée opéra un mouvement parallèle et passa sur la rive gauche du fleuve, à Edward's Ferry. Le théâtre des hostilités se trouva ainsi transféré pour la seconde fois dans les États libres. L'épreuve d'Antietam était à recommencer; mais cette fois, elle devait être bien autrement décisive.

Quatorze heures de marche forcée nous conduisirent jusqu'à la rivière Monocacy, où sans abri, sans souper, par une pluie battante, nous dormîmes dans la boue, de ce sommeil imperturbable que connaissent seuls les soldats harassés de fatigue. Près de nous était ce même aqueduc que j'avais été chargé de défendre avec le 55e, pendant la première invasion du Maryland. Nous le traversâmes le lendemain matin, sur le trottoir sans garde-fous qui borde le canal, tandis que l'artillerie et les wagons passaient la rivière à gué au dessous de nous. Nous allions au devant de l'ennemi par la Pointe-aux-Rocs, Jefferson et Middetown, où nous arrivâmes le 27 au soir. Là, nous fîmes un brusque crochet en arrière pour nous porter sur Frederick, et de là, au nord, sur Taneytown.

Dans ces petites villes, nous défilions en colonne par compagnies, musique en tête, drapeaux au vent. Les couleurs nationales étaient aux fenêtres; les hurrahs saluaient notre passage. Cette partie du haut Maryland était loyalement fidèle à la cause de l'Union, différente en cela du reste de l'État qui n'y restait attaché que par nécessité. Du côté de Baltimore, on nous considérait comme des

adversaires; ici, on nous accueillait comme des libérateurs. A Frederick, notre défilé eut quelque chose de triomphal. Toutes les maisons étaient pavoisées; toutes les femmes étaient aux fenêtres, agitant leurs mouchoirs; tous les hommes étaient sur les portes agitant leurs chapeaux.

Au milieu de la rue principale, une jolie enfant de dix à douze ans se détacha d'un groupe assemblé sur le seuil d'une maison de simple apparence. Sa mère venait de lui remettre un large bouquet, en me désignant de la main. La fillette s'avança bravement devant les chevaux, tendant vers moi ses petits bras pleins de fleurs. Je me penchai sur ma selle pour recevoir le présent parfumé. Et elle, avec un rose sourire : — *Good luck to you, general!* Bonne chance à vous! Je la remerciai de mon mieux. J'aurais bien voulu embrasser la petite messagère d'heureux présage; mais les défilés ne s'arrêtent pas pour si peu. Quand elle eut rejoint sa famille en courant, je me retournai pour lui envoyer du geste un baiser d'adieu. Elle fit un signe de tête, et, toute rougissante, se cacha dans le sein maternel. — Allons! pensai-je en continuant ma route, voilà une enfant qui doit me porter bonheur.

Ces encouragements nous allaient au cœur. C'était la voix de la patrie, de cette mère commune qui nous criait: Défendez-moi! Ici, nous étions parmi les nôtres. En parlant des confédérés, les habitants disaient : *l'ennemi* ou *les rebelles*. Ce n'était plus comme en Virginie, où ils disaient: *nos hommes*, *notre armée*, s'identifiant ainsi avec nos adversaires. Aussi, en traversant le Potomac, l'armée semblait-elle s'être moralement transformée. Une généreuse indignation faisait vibrer en elle toutes les cordes du patriotisme. Quoi! les troupiers à cheval d'un Jenkins avaient pénétré en Pennsylvanie, étaient entrés à Chambersburg et avaient rançonné le pays, ramassant tous les chevaux et tout le bétail qu'ils y pouvaient trouver! Et ces fermiers poltrons, ces miliciens timorés, au lieu de se défendre, ne savaient que s'enfuir comme des troupeaux

de moutons devant une bande de loups! A nous donc de faire justice de ces hordes de jaquettes grises; à nous de les jeter dans leur pays d'esclavage, et :

« Qu'un sang impur abreuve nos sillons! »

Tels étaient les sentiments de l'armée. Nous n'étions plus les vaincus de la veille; nous nous sentions les vainqueurs prédestinés du lendemain, et nous allions à Gettysburg!...

A Frederick, le général Sickles nous rejoignit, et reprit le commandement du 3e corps, laissé, en son absence, au général Birney.

Ce pays était d'une magnifique richesse. Quel contraste avec celui que nous venions de quitter! Les moissons mûrissaient au soleil, couvrant les plaines de leurs épis dorés. Les *fences* étaient debout autour des blés jaunes et des vertes luzernes. Nous n'y touchions, pour allumer nos feux, qu'à la lisière des taillis ou au bord des terrains en friche. Les routes étaient généralement en bon état, excellentes comparativement aux bourbiers de Virginie.

Mais tandis que nous avancions par des chemins faciles et fleuris, le général en chef ne trouvait sous ses pas qu'un sentier semé d'épines. Depuis le moment où il avait mis son armée en mouvement, Hooker se heurtait sans cesse aux mauvais vouloirs du grand quartier général. Halleck et lui n'avaient jamais été en très bons termes, si bien que, lorsqu'il prit le commandement de l'armée du Potomac, il avait demandé au président de s'interposer pour le soutenir contre une hostilité qui s'était déjà déclarée à deux reprises, à propos de sa nomination. Les choses allèrent entre eux, tant bien que mal, jusqu'à la bataille de Chancellorsville, quoiqu'à l'état-major de l'armée, on eût l'idée qu'il suffisait que Hooker recommandât une mesure, pour qu'aussitôt Halleck s'y opposât. Une victoire aurait donné raison au premier ; une défaite fit pencher la balance en faveur du second.

A partir de ce moment, leurs communications réciproques laissèrent percer un antagonisme que n'atténuait pas l'aigreur du style. Hooker correspondait directement avec le président et le secrétaire de la guerre. Halleck s'en montrait offensé, et la querelle s'envenimait sous toutes les formes : à propos d'instructions sollicitées du président par rapport aux opérations militaires; à propos d'officiers du génie retirés de l'armée du Potomac pour être envoyés ailleurs; à propos de renforts de cavalerie demandés et refusés; à propos de coopération d'infanterie jugée nécessaire d'un côté et inutile ou impraticable de l'autre; à propos surtout de la défense de Harper's Ferry qui, aux yeux de Halleck, était un point d'une importance vitale à protéger, tandis que, dans l'opinion de Hooker, c'était une position insignifiante à évacuer.

Entre l'un qui disait oui, et l'autre qui disait non, le président finit par trouver la tâche trop ardue, et, le 16 juin, il écrivit au général Hooker :

« Pour écarter tout malentendu, je vous place maintenant, vis-à-vis du général Halleck, dans la stricte relation militaire du commandant d'une des armées envers le commandant en chef de toutes les armées. Je n'ai jamais eu d'autre intention; mais comme il semble que la chose ait été comprise différemment, j'enjoindrai : à lui de vous donner des ordres, et à vous d'y obéir. »

Hooker avait perdu la partie. Le 26, au matin, il écrivit au général Halleck pour demander l'autorisation de retirer des hauteurs du Maryland, au dessus de Harper's Ferry, les troupes qui s'y trouvaient et qui pouvaient être beaucoup plus utilement employées dans son armée. La réponse fut, comme il devait s'y attendre, que les hauteurs du Maryland avaient toujours été regardées comme un point important à maintenir de notre côté; que de grandes dépenses et de grands travaux avaient été faits pour les fortifier; et que le commandant en chef (Halleck) ne pouvait consentir à leur abandon qu'en cas de nécessité absolue.

Le lendemain, Hooker, poussé à bout, cassa les vitres. Il écrivit :

— « J'ai reçu votre télégramme par rapport à Harper's Ferry. J'y trouve dix mille hommes en condition d'entrer en ligne. Ici, ils ne comptent pour rien au monde. Ils ne peuvent pas défendre un gué de la rivière, et quant à ce qui concerne Harper's Ferry, c'est moins que rien. Quant aux fortifications, l'ouvrage des troupes, elles resteront où elles sont, si les troupes sont retirés. Aucun ennemi n'en prendra jamais possession pour elles-mêmes. Telle est mon opinion. Toute la propriété publique aurait pu être emportée cette nuit, et la garnison emmenée là où elle aurait pu rendre quelque service. Maintenant. elle n'est plus qu'une bouchée pour les rebelles, s'ils reviennent. Je demande que cette dépêche soit présentée au secrétaire de la guerre et à S. E. le président. »

Puis quelques heures plus tard :

« Mes instructiens premières m'enjoignent de couvrir Harper's-Ferry et Washington. Maintenant, il m'est imposé en outre de combattre un ennemi dont les forces devant moi sont supérieures aux miennes. Je prie respectueusement, mais fermement, qu'il soit entendu que je suis hors d'état de remplir cette condition avec les moyens mis à ma disposition, et je demande instamment d'être relevé immédiatement de la position que j'occupe. »

Le général Hooker fut pris au mot, et dès le lendemain, 28 juin, arriva l'ordre qui nommait le général G. G. Meade général en chef à sa place.

Ce qui frappa surtout l'armée dans cette brusque mesure, ce fut son inopportunité au milieu d'opérations décisives, et à la veille d'une bataille dont le sort entrainerait probablement celui de la guerre. On s'étonna que, pour la seconde fois, le gouvernement manquât aussi complétement d'à-propos dans un acte d'une telle importance, et ce qu'on avait dit relativement à Mac Clellan, on le répéta au sujet de Hooker. Cependant, cette fois, il n'y eut ni retard, ni temps d'arrêt. Aucun ordre ne fut contremandé;

aucun mouvement ne fut suspendu. Chaque corps continua sa marche, comme si rien de nouveau ne fût survenu à l'état-major général. L'armée avait changé de chef, comme un convoi de chemin de fer change de mécanicien, — en poursuivant sa route.

Une remarque, cependant : aussitôt que Meade eut pris le commandement, les dix mille hommes stationnés à Harper's-Ferry, et refusés péremptoirement à Hooker, furent mis avec empressement à la disposition de son successeur. Il était impossible, pour le général Halleck, de proclamer, avec moins de façons, les motifs personnels qui avaient dicté sa conduite en cette affaire.

Le 29, nous traversâmes Middleburg où se trouvait ce jour-là le quartier général de l'armée, et Taneytown où nous tournâmes à gauche pour aller bivouaquer sur la route d'Emmettsburg, petite ville près de laquelle nous passâmes la nuit du lendemain.

Nous voici arrivés au 1er juillet. Nous devions-nous remettre en route de bon matin, mais il y eut un délai de quelques heures. Puis on annonça que nous allions nous replier sur Middleburg, et les troupes commençaient déjà à se mouvoir dans cette direction, lorsque le mouvement fut subitement arrêté par l'arrivée d'une dépêche. Le général Howard envoyait de Gettysburg l'avis que le 1er et le 11e corps avaient été rudement engagés, depuis le matin, contre des forces supérieures; que le général Reynolds, commandant l'aile gauche, venait d'être tué, et qu'il était de toute importance que le général Sickles amenât aussi promptement que possible ce qu'il pourrait avoir de troupes disponibles. L'appel était tellement pressant qu'il ne fallait pas songer à le soumettre à la décision du général en chef. C'était une responsabilité à prendre d'urgence. Sickles n'hésita pas. Laissant à Emmettsburg deux brigades et deux batteries, il partit avec ses deux divisions pour Gettysburg. Les brigades laissées en arrière étaient la mienne et celle du New-Jersey, commandée par le colonel Burling, en l'absence du général Mott blessé à Chancellorsville.

Burling était d'un côté de la ville, moi de l'autre, couvrant les différentes routes qui traversaient les montagnes dans la direction de l'ennemi. Nous avions pour instructions de les défendre coûte que coûte et d'arrêter tout mouvement tournant contre les derrières des trois corps déjà réunis à Gettysburg. Chacun disposa ses régiments et sa batterie en conséquence, et comme en cas d'attaque et de réunion des deux brigades le commandement m'était dévolu par rang d'ancienneté, le colonel Burling vint s'entendre avec moi sur toutes les éventualités à prévoir.

A Emmettsburg se trouve un vaste couvent, auquel est adjoint un pensionnat de jeunes personnes qui jouit d'une réputation étendue aux États-Unis. C'était là que j'avais établi ma brigade, sur le domaine de Saint-Joseph, dont une petite rivière marquait en partie les limites. Je laisse à penser si les bonnes sœurs furent émues en voyant les canons défiler sous leurs fenêtres, et les régiments, hérissés de baïonnettes, se répandre dans leurs vergers. Jamais rien de pareil n'avait troublé le calme de ces saintes retraites. Lorsque j'arrivai au galop devant la porte principale, la tourière, qui s'était aventurée de quelques pas au dehors, perdit complétement la tête. Dans sa frayeur, elle faillit se faire écraser par les chevaux de mon état-major qu'elle dut prendre pour les chevaux de l'Apocalypse, — s'il y a des chevaux dans l'Apocalypse, ce dont je ne suis pas bien sûr. La supérieure, que je fis demander au parloir, y descendit, au contraire, avec beaucoup de calme et de dignité. Je n'eus pas besoin de la rassurer. Sa conversation ne trahissait ni la crainte, ni même l'inquiétude. Les nécessités de la guerre n'avaient rien qu'elle ne comprît. Lors donc que je lui demandai de me faire conduire au belvédère, dont la vue s'étendait sur tous les environs, elle envoya chercher l'aumônier et le pria de me servir de guide là où je voudrais aller.

L'aumônier était un prêtre italien, ou d'origine italienne, qui ne sacrifiait point aux grâces, et dont les sermons n'ont jamais dû mettre l'Hudson en feu. Il nous fit complai-

samment traverser les dortoirs et les salles d'étude du pensionnat désert en ce moment, la supérieure ayant fort sagement renvoyé toutes les élèves à leurs parents. Il n'en restait que cinq ou six appartenant à des familles du Sud dont on n'avait plus de nouvelles depuis longtemps.

On arrivait au belvédère par un escalier étroit et tournant. Je m'y engageai le premier. Au bruit de mes bottes résonnant sur les marches, un froufrou de robes et un chuchottement de voix se fit entendre au dessus de ma tête. C'étaient huit ou dix jeunes religieuses venues là pour jouir du spectacle extraordinaire des canons en batterie, des fusils en faisceaux, des sentinelles allant et venant l'arme au bras, des soldats faisant cuire leur café dans les jardins, des chevaux tout sellés mangeant leur avoine sous les pommiers; — toutes choses dont elles n'avaient jamais eu l'idée. Nous leur avions coupé la retraite, et elles se tenaient serrées contre les vitres comme des oiseaux effarouchés, demandant au ciel de leur envoyer des ailes pour s'envoler.

— Ah! mes sœurs, leur dis-je, je vous prends-là en flagrant délit de curiosité. Après tout, c'est un péché des plus véniels, et je suis certain que le révérend Père ici présent vous en donnera volontiers l'absolution.

Les pauvres filles se regardèrent avec embarras, ne sachant que répondre. Les moins timides hasardèrent un sourire. Au fond, elles ne pensaient qu'à une chose : s'esquiver aussitôt que les officiers qui m'accompagnaient laisseraient l'issue libre.

— Permettez-moi, repris-je, de vous adresser une recommandation. C'est de bien prier saint Joseph d'écarter d'ici les rebelles; car s'ils y viennent avant que j'en sois parti, je ne sais trop ce qui pourra rester de votre beau couvent.

Aussitôt, elles disparurent, se poussant l'une l'autre dans l'escalier. Je ne suis jamais retourné à Emmettsburg; mais ce qui m'étonnerait le moins, ce serait d'entendre dire que, si les deux armées sont allées se battre à Gettys-

burg, c'est par un miracle dû à l'intercession de saint Joseph en faveur des pieuses filles.

La nuit fut tranquille. Entre deux et trois heures du matin, l'ordre arriva du quartier général de l'armée, de rejoindre immédiatement notre corps à Gettysburg. Nous fûmes bientôt en route. La distance était de sept ou huit milles. Il avait plu; la route était mauvaise. La brigade du New-Jersey marchait la première, la mienne ensuite, et nous nous hâtions, prévoyant bien une grande bataille imminente. A mi-chemin, nous rencontrâmes le général Graham envoyé au devant de nous, pour nous conduire. Toute l'armée était en effet réunie à Gettysburg, sauf le 6e corps qui n'était pas encore arrivé.

Là, j'appris que la veille (1er juillet) un combat sanglant et prolongé s'était livré au nord-ouest de la ville, sur une chaîne de collines auxquelles la construction d'un séminaire a fait donner le nom de *Seminary hills*. Le général Bufford qui, de ce côté, couvrait avec sa cavalerie les routes de Chambersburg et de Mummasburg, y fut d'abord attaqué par le corps de Hill. Pendant cette attaque, soutenue avec beaucoup de vigueur et d'habileté, Reynolds arriva amenant avec lui le 1er et le 11e corps. La division Wadsworth, qui entra la première en ligne, se trouva aussitôt engagée. Elle ne comprenait que deux brigades et avait affaire à la division Heth qui en comptait quatre; mais la valeur suppléa au nombre, et non seulement elle maintint sa position, mais par deux charges vaillamment exécutées, elle rejeta l'ennemi de l'autre côté du Willoughby-Run, capturant presque tous ceux qui avaient déjà passé ce cours d'eau. La brigade Meredith soutint brillamment son nom de « brigade de fer » et compta le général Archer au nombre de ses prisonniers. La brigade Cutler, de son côté, enveloppa deux régiments du Mississippi et les força à se rendre avec leurs drapeaux.

Ce fut dans cet engagement, dont il surveillait et dirigeait lui-même les détails, que le général Reynolds tomba mortellement frappé d'une balle. L'armée fit là une grande

perte, que les circonstances rendaient particulièrement difficile à réparer.

Les deux autres divisions du 1er corps arrivèrent alors, et le général Doubleday, à qui le commandement était échu, se forma en ligne de bataille sur une plus grande échelle. En même temps, les confédérés se renforçaient plus encore, par l'adjonction du corps de Ewell à celui de Hill, tandis que, de notre côté, le 11e corps prenait position à la droite du 1er. Ainsi, d'heure en heure et pour ainsi dire de minute en minute, le combat prenait de plus grandes proportions, et s'étendait sur la ligne des collines disputées avec acharnement. Toutefois, la partie n'était pas égale. Les deux corps ennemis s'élevaient ensemble à soixante mille hommes environ, tandis que les deux nôtres ne représentaient pas même le tiers de ce nombre.

Le général Howard, à qui incombait le commandement par rang d'ancienneté, ne sut pas en user pour diriger l'action avec ensemble. Il fit dire simplement au général Doubleday de combattre à la gauche, tandis que lui, Howard, combattrait à la droite, lui recommandant en même temps de tâcher de se maintenir au séminaire. Au général Wadsworth, dont la division se trouvait la plus rapprochée, il donna pour instruction de tenir aussi longtemps qu'il le pourrait, et de se retirer ensuite. Il y eut donc, après la mort de Reynolds, beaucoup de décousu dans l'affaire, par le manque de direction supérieure. Les deux corps étaient séparés par un intervalle que Doubleday s'efforça en vain de combler. La division de réserve n'y suffit pas. L'ennemi fit irruption par cette brèche avec d'autant moins de difficulté que le 11e corps ne tint pas longtemps et se rompit sans grande résistance.

Le 1er corps ne recula que lorsqu'il se vit presque enveloppé par des adversaires se renouvelant et se multipliant sans cesse. Les pertes furent énormes. D'après le rapport du général Doubleday, sur 8,200 hommes, après six heures de combat, il n'en resta que 2,450. Plus des deux tiers manquaient à l'appel! Encore le tiers restant opéra-

t-il sa retraite en bon ordre, même à travers les rues de Gettysburg que les troupes de Howard encombraient dans une terrible confusion. Early, profitant du désordre, y ramassa des milliers de prisonniers. Décidément, le 11ᵉ corps jouait de malheur. Il semblait que l'ennemi n'eût qu'à y jeter le filet pour y pêcher sa provision de captures.

Sickles, répondant à l'appel qui lui était adressé, arriva trop tard pour prendre part à l'action. Il trouva le 1ᵉʳ et le 2ᵉ corps, ou ce qu'il en restait, ralliés dans une forte position, sur une hauteur faisant face, de l'autre côté de Gettysburg, à celle où l'on s'était battu pendant la journée. Le général Hancock était survenu, envoyé par le général Meade, pour voir où les choses en étaient, et prendre le commandement temporaire des trois corps. Il les établit solidement, examina la nature et la position du terrain pour accepter la bataille, et envoya, à ce sujet, un rapport que le général en chef lui avait demandé. Lorsque le général Slocum fut arrivé à son tour avec le 12ᵉ corps, il lui remit le commandement, comme il en avait reçu l'ordre, et retourna au quartier général qui se trouvait à Taneytown.

Les amis du général Hancock ont représenté son rapport comme la cause déterminante qui avait triomphé des hésitations du général Meade; et qui l'avait décidé à accepter la bataille à Gettysburg. C'est une erreur. Ce rapport n'était qu'une note très sommaire sur la position des troupes, et il ne concluait à rien. Il y était dit textuellement : — « Nous occupons dans le cimetière une position qui ne peut pas être prise aisément. Cependant, c'est une position qu'il est facile de tourner... Quand la nuit sera venue, on pourra mieux dire ce qu'il y a de mieux à faire. Je pense que nous pouvons nous retirer; sinon, nous pouvons combattre ici, car le terrain ne semble pas défavorable avec de bonnes troupes. » La dépêche ne contenait pas un mot de plus sur ce sujet.

La vérité est que le général Meade n'avait pas l'inten-

tion de livrer bataille à Gettysburg plutôt qu'ailleurs. A cet égard, il se réservait d'agir suivant les circonstances. Le seul plan qu'il eût arrêté, consistait à prendre une position défensive sur le Pipe-Creek, cours d'eau qui coule à une douzaine de milles en arrière, et traverse Middleburg avant d'aller se jeter dans le Monocacy. Cette ligne lui semblait avantageuse, et sur le rapport des officiers du génie envoyés pour l'explorer, il avait déjà adressé aux différents chefs de corps l'ordre de s'y replier. Mais lorsque l'engagement de Reynolds sur les hauteurs du séminaire eut produit la concentration accidentelle de quatre corps d'armée à Gettysburg, en face des deux tiers de l'armée confédérée, le général Meade n'hésita pas à abandonner son premier dessein. Ordre fut expédié à toutes les forces qui ne se trouvaient pas déjà à Gettysburg de s'y rendre sur-le-champ. On a vu que les deux brigades laissées à Emmettsburg n'avaient même pas été oubliées.

De son côté, le général Lee se trouva entraîné à prendre les mêmes mesures; et durant toute la nuit, par toutes les routes, les canons roulèrent et les bataillons défilèrent, convergeant vers ce point de la Pennsylvanie ignoré la veille, célèbre le lendemain, où la fortune de la guerre allait se décider dans la plus terrible bataille que le Nouveau-Monde eût jamais vue.

CHAPITRE VII

GETTYSBURG

Position des deux armées. — Avance dangereuse du 3e corps. — Première attaque à l'extrême gauche. — Le combat de la 3e brigade. — Double assaut au sommet du *Little-Round Top*. — La division Caldwell en ligne. — L'ennemi ramené en arrière. — Graham au verger des pêchers. — Le général Humphreys. — La ligne de gauche forcée d'un bout à l'autre. — Retour offensif. — La position recouvrée. — Attaque de Ewell à l'extrême droite. — Nuit en position. — Reprise de la bataille à Culp-Hill. — Entr'acte. — La scène du dénoûment. — Le va-tout des rebelles. — Arrêté de comptes. — Les trophées du 2e corps.

Dix routes et un chemin de fer aboutissent à Gettysburg. A l'ouest : celles de Millerstown et de Chambersburg ; au nord : celles de Mummasburg, de Carlisle et de Harrisburg, capitale de l'État ; à l'est : celles de York et de Bosmanghtown ; au sud : celles de Baltimore, de Taneytown et d'Emmettsburg. De là une importance stratégique sur laquelle le général Lee ne s'était pas mépris. Il s'y serait établi sans coup férir, si Bufford, avec sa cavalerie, n'avait opposé une résistance obstinée à la colonne de Hill, s'avançant par la route de Chambersburg, et si Reynolds, sans doute pour donner au général Meade le temps d'arriver, n'avait entrepris de défendre les hauteurs du séminaire contre les forces supérieures de l'ennemi.

Cette chaîne de collines, située à l'ouest de Gettysburg, court du nord au sud. Forcé sur ce point et sur les mamelons isolés qui s'élèvent du nord, le 1er et le 11e corps devaient forcément se replier au sud, sur les collines du cimetière. Ce qu'ils firent. Ces hauteurs s'arrondissent en

face de la ville. A droite, elles se replient en arrière pour se terminer par un escarpement abrupte connu sous le nom de Culp-Hill. C'était là notre extrême droite, occupée par le corps de Howard et la division de Wadsworth. A gauche, la ligne tourne au sud, et fléchissant légèrement vers son centre, se relève pour aboutir à une crête plus haute et plus escarpée où le *Little-Round-Top* formait notre extrême gauche. Le long de cette ligne se suivaient : les divisions Robinson et Doubleday du 1er corps ; le 2e corps commandé par Hancock et le 3e par Sickles. En arrière de ce dernier, le 5e corps, sous le commandement de Sykes, n'avait pas encore pris position en ligne. Le 6e corps, conduit par Sedgwick, ayant la plus longue route à faire, ne devait nous rejoindre que dans l'après-midi.

Notre front présentait ainsi, sur un développement de trois milles de long, la figure assez exacte d'un hameçon, la pointe formée par Culp-Hill, la courbe par le cimetière, et le manche par la chaîne de collines terminée au Little-Top. L'ennemi se déployait parallèlement sur les collines du séminaire, Longstreet formant la droite, et Hill le centre, tandis qu'à sa gauche, Ewell, occupant la ville, contournait en se projetant en avant et le cimetière et Cup-Hill. Telle était la position des deux armées, lorsque, le 2 juillet, au matin, la brigade du colonel Burling et la mienne arrivèrent d'Emmettsburg.

La route que nous suivions couronne à découvert un renflement de terrain entre les deux chaînes de collines, mais non à égale distance de l'une et de l'autre. Nous avions à passer d'abord à quelques cents mètres devant la droite de Longstreet, jusqu'à une maison entourée d'un verger de pêchers où la route oblique à droite, et gagne plus loin le pied du cimetière. Bien nous prit de nous être hâtés. Nous pûmes encore trouver le passage libre au prix de quelques coups de feu que nous envoyèrent les tirailleurs ennemis.

Une route de traverse à droite nous conduisit à la position occupée par le 3e corps, sur le penchant rocheux

d'une colline où il était à souhaiter que les confédérés vinssent nous attaquer. Sauf le chemin de fer en talus qui n'existait pas ici, notre ligne rappelait celle que l'ennemi occupait à Fredericksburg. Ce ne fut donc pas sans regret que, vers deux heures de l'après-midi, nous reçumes l'ordre de nous avancer à travers des terrains bas et à demi-boisés, sur le bord d'une haute futaie qui ne présentait aucune des bonnes conditions de défense que nous abandonnions. Notre halte n'y fut pas, du reste, de longue durée. La division Humphreys se porta bientôt en avant le long de la route d'Emmettsburg. La brigade Graham de notre division suivit le mouvement et alla prendre position à gauche de Humphreys, dans le verger qui devait jouer un si grand rôle parmi les incidents de la bataille. Ma brigade et celle de Ward convergèrent à gauche, sur une ligne qui s'étendait du verger jusque près du Little-Top, faisant face au sud et formant en potence l'extrême gauche de l'armée.

Le général Sickles avait pris la responsabilité de ce changement de position, sans l'assentiment du général en chef. Son but était de pouvoir opposer un front de deux brigades à un mouvement tournant que l'ennemi avait déjà commencé de ce côté. Mais cette inspiration témoignait de plus d'ardeur à aller au devant du combat que de saine appréciation des meilleurs moyens de le soutenir. La nouvelle disposition du 3e corps offrait de grands inconvénients et de grands dangers. D'abord, il se trouvait isolé en avant du front de bataille, car le 2e corps, qui n'avait aucun ordre de suivre le mouvement, restait en arrière à un intervalle de cinq cents mètres environ de la droite de Humphreys. Ensuite, la ligne formant un angle saillant au verger des pêchers était devenue d'autant plus mince qu'elle avait pris plus de développement sur ses deux faces. Par le fait, la brigade de Ward et la mienne ne pouvaient suffire à relier par un cordon continu la route d'Emmettsburg au Little-Top. L'espace ouvert entre Graham et moi n'était rempli que par

le 3e du Michigan déployé en tirailleurs sous le commandement du colonel B. R. Pierce. De son côté, Ward n'avait pu s'étendre jusqu'à la colline escarpée où notre extrême gauche devait s'appuyer. Il s'était vu contraint d'arrêter sa ligne sur une hauteur rocheuse où son dernier régiment était séparé du Little-Top, par un espace ouvert. A gauche comme à droite, le 3e corps se trouvait donc en l'air. Au centre, projeté en avant, ainsi que nous venons de le voir, il était nécessairement faible comme tous les angles saillants présentés à une attaque, et n'empruntait aucune solidité accidentelle à la disposition du terrain.

Sickles avait envoyé prier le général en chef de venir examiner par lui-même cette nouvelle disposition. Celui-ci, fort occupé ailleurs, s'était fait attendre. Lorsqu'il arriva sur le terrain, il était déjà trop tard pour y rien changer. L'ennemi arriva sur nous. La seule ressource qui restât était de prendre au plus vite les mesures nécessaires pour tirer du 2e et du 5e corps les renforts dont on ne tarderait pas à avoir besoin.

En ce qui concernait ma brigade, la position était bonne. Deux de mes régiments, le 5e du Michigan et le 110e de Pennsylvanie étaient déployés sur une crête parsemée de bois et de rochers, au pied de laquelle un ruisseau coulait dans un petit ravin boueux. Ce ravin se bifurquait à ma gauche, au bord d'un champ de blé dont l'extrémité très resserrée me séparait de la 2e brigade. Dans le bois, en arrière de ma ligne, je tenais deux autres régiments en réserve, le 17e du Maine et le 40e de New-York, prêts à les lancer du côté du champ de blé, si l'ennemi tentait d'y pénétrer, ou du côté du verger, si le 3e du Michigan ne pouvait maintenir une connexion avec la 1re brigade.

Le corps confédéré de Longstreet, après avoir traversé la route d'Emmettsburg, s'avançait vers le Little-Top avec l'intention évidente de tourner notre gauche. Les coups de feu de ses tirailleurs nous indiquaient la marche de sa

colonne sur laquelle deux batteries d'artillerie placées en arrière du verger commencèrent à envoyer des obus. La réponse ne se fit pas attendre, et comme d'habitude, ce furent les canons qui, de part et d'autre, ouvrirent le bal. Nous étions fort attentifs à découvrir sur quel point l'orage allait crever.

Ward reçut le premier choc. Une explosion de hurrahs, suivie aussitôt d'un violent feu de mousqueterie, nous apprit que les rebelles chargeaient à travers le ravin. Les arbres nous empêchaient de rien voir de l'engagement, mais le bruit assourdissant de la fusillade disait assez que c'était une attaque à fond et que notre tour ne serait pas long à venir. Bientôt un aide de camp du général Birney m'apporta l'ordre d'envoyer un régiment de l'autre côté du champ de blé. Le 17e du Maine partit au pas de course, et prit position derrière un mur de pierre, à hauteur d'appui, de sorte que l'ennemi ne pouvait manquer de recevoir son feu oblique, si la ligne de Ward venait à être forcée.

Quelques minutes encore, et le 40e fut envoyé en hâte faire tête à l'attaque qui tournait la gauche de la 2e brigade, et pénétrait entre elle et le Little-Top. C'était là le grand danger du moment. Il ne me restait donc plus que deux régiments en bataille et un troisième prolongeant ma ligne en tirailleurs, lorsque l'avalanche roula sur moi. Allons-y ferme, et tenons bon! Il n'y a plus rien en réserve.

Ce fut un rude combat. Les confédérés semblaient avoir le diable au corps. On leur avait dit qu'ils n'avaient devant eux que des milices rassemblées en hâte. Si le fait eût été vrai, sans faire tort à la milice, je crois qu'à la façon dont ils se ruèrent sur nous, ils auraient tout culbuté en un clin d'œil. Mais quand ils nous virent de près et face à face, ils reconnurent promptement les vieilles troupes de Hooker et de Kearny, ce qui n'était pas la même chose. Je dois dire que, pour cela, ils ne mirent pas moins d'ardeur à la besogne. Au contraire. D'autre

part, mes hommes ne bronchèrent pas. En vétérans habitués à tirer bon parti de tout, ils s'étaient abrités derrière les rocs et les troncs d'arbre qui se trouvaient sur la ligne, et quand les assaillants descendaient dans le ravin et traversaient le ruisseau, ils les recevaient à vingt pas par des volées meurtrières où les coups portaient sûrement. L'assaut rompu, ceux qui se trouvaient sur la pente opposée reprenaient de plus belle une fusillade encore à courte portée. Des deux côtés, chacun visait son homme, et malgré toutes les protections du terrain, morts et blessés tombaient avec une effrayante rapidité.

Un aide de camp vint, sous une grêle de balles, me demander encore un régiment. — Dites au général Birney, répondis-je en lui montrant ma ligne, qu'il ne me reste pas un homme qui n'ait sur les bras tout ce qu'il peut porter, et annoncez-lui que, loin de pouvoir fournir de renforts à personne, c'est moi qui vais en avoir besoin avant un quart d'heure.

En effet, la pression persistante de l'attaque montrait clairement que nous avions affaire à des forces supérieures. Si elles nous eussent abordés avec ensemble à la baïonnette, nous eussions été défoncés. Heureusement que la nature du terrain morcelait leurs tentatives, et nous permettait de les tenir à distance par la rapidité et la précision de notre feu. Jamais je n'avais vu nos hommes se battre avec une obstination pareille. On eût dit que chacun d'eux croyait la destinée de la République attachée à la vigueur désespérée de ses efforts. Nous nous maintenions donc; mais ma ligne fondait sur place. Il me semblait qu'une moitié à peu près devait être à bas. Restait à savoir combien durerait l'autre moitié.

En ce moment, le lieutenant Houghton, un de mes aides de camp, m'annonça qu'une brigade du 5e corps était couchée en deux lignes derrière nous, attendant le moment de donner à son tour. C'était une bonne nouvelle. Mais comme je m'assurais par moi-même de son exactitude, je vis ces troupes se relever et se replier avec une certaine préci-

pitation, au commandement de leurs officiers. Je galopai vers les plus rapprochés. — Où allez-vous? leur demandai-je. — Nous n'en savons rien. — Qui a donné l'ordre de vous retirer? — Nous l'ignorons. Et ils filaient hors du bois, vers le chemin de traverse qui conduit à la route d'Emmettsburg. Ces régiments appartenaient à la division du général Barnes. Ils allaient, avec leur brigade, remplir l'intervalle entre notre droite et la gauche de Graham.

Je revins aussitôt vers les miens, et je m'avançai jusque dans les rangs du 5e Michigan, sachant bien que rien n'encourage autant les soldats que la présence d'un commandant supérieur au milieu d'eux. Ce n'était rien de trop. La position devenait désespérée. La gauche de Ward avait été débordée. Le 40e de New-York envoyé à son aide avait en vain fourni contre l'ennemi une charge vigoureuse dans laquelle on s'était abordé à la baïonnette; la 2e brigade avait été forcée de reculer. Le 17e du Maine, destiné à arrêter l'avance de l'ennemi de ce côté, n'avait pu garder sa position le long de la muraille où il présentait le flanc aux troupes qui nous attaquaient. Celles-ci, prenant sa droite en enfilade, l'avaient contraint à se replier de l'autre côté du champ de blé. Le 110e de Pennsylvanie ne tenait plus que par lambeaux. Le major Jones qui le commandait venait d'avoir la jambe brisée. Le 5e du Michigan se sentait ébranlé par ses pertes énormes.

Comme j'arrivai près des couleurs, le porte-drapeau chancela et recula de plusieurs pas en trébuchant. *Steady!* Ferme! lui criai-je. — Je suis blessé, me dit-il d'une voix étranglée. — Où donc? — A la gorge. Je me penchai sur mon cheval, et lui posant la main sur l'épaule : — Ce n'est rien, repris-je. Je ne vois pas de sang. Il reprit aussitôt sa place en relevant son drapeau. La balle, qui l'avait en effet frappé au cou, avait ricoché sur son col de cuir ou de crin, et le choc l'avait suffoqué pour un moment.

Le colonel Pulford, voyant le mouvement, s'élança de notre côté. Il était à pied et tenait à la main un revolver.

L'arme fut brisée entre ses doigts, sans lui causer d'autre mal qu'une légère écorchure.

En ce moment, un redoublement de mousqueterie annonçait l'arrivée des renforts de l'autre côté du champ de blé. Le capitaine Smith, inspecteur de ma brigade, s'avança au bord du bois pour s'en assurer. Il avait à peine fait quelques pas que son cheval pirouetta sur ses jambes de derrière, comme prêt à tomber. Une balle avait traversé l'épaule de l'animal et la jambe du cavalier. Celui-ci, se retournant vers moi, me montra, sur le devant de sa botte, un trou rond d'où le sang coulait abondamment. — Allez sans tarder à l'ambulance, lui dis-je. Votre monture pourra encore vous porter jusque-là. Le capitaine Smith, me saluant avec un sang-froid parfait, me témoigna le regret qu'il éprouvait de ne pouvoir plus m'être utile, et s'éloigna sans hâte.

Je n'aurais plus eu près de moi que mes deux aides de camp, les lieutenants Houghton et Waldron, si, en ce moment, le capitaine Piatt, mon assistant adjudant général, n'était venu me rejoindre. Il avait accompagné le 40e à la gauche de la brigade Ward, avait chargé avec le régiment, et avait eu son cheval tué sous lui. Affecté d'une faiblesse organique à une jambe, il courait grand risque de rester là où il avait été jeté, s'il n'avait trouvé fort à propos le cheval du major Warner qui venait d'être grièvement blessé. Ce fut ainsi qu'il me revint, le corps endolori, les habits maculés de boue, au complet, moins un talon de botte qu'un éclat d'obus lui avait enlevé en passant.

Notre position n'était plus tenable; nos munitions étaient à peu près épuisées, et déjà quelques hommes fouillaient les gibernes des morts pour en utiliser les cartouches, lorsqu'une brigade du 2e corps vint enfin nous relever au feu. Ceux-là ne se couchèrent point derrière nous. Ils s'avancèrent en bon ordre et d'un pas résolu. Je n'eus qu'à leur montrer ma ligne aux trois quarts démolie. Ils s'élancèrent en avant. C'était, à ce que j'appris plus

tard, la brigade du général Zook, qui fut tué l'un des premiers à l'endroit où il venait de me remplacer.

Cependant l'ennemi, profitant de notre mouvement de retraite, avait fait irruption dans le champ de blé au bord duquel je ralliais ce qui me restait du 5e du Michigan et du 110e de Pennsylvanie. Le général Birney, qui se trouvait près de là, fit aussitot former en bataille le 17e du Maine et un régiment du New-Jersey de la brigade Burling. Je me hâtai de compléter la ligne avec ce que j'avais de troupes sous la main, et nous chargeâmes à travers les blés, refoulant les rebelles jusque de l'autre côté de la muraille de pierres. Ce fut la première charge de la journée sur ce terrain qui en vit bien d'autres avant la nuit. Ce fut aussi le dernier effort de ma brigade. Après ce retour offensif, je reçus l'ordre de me replier en arrière, et pendant ce mouvement, je compris dans quelle position hasardeuse je m'étais trouvé à mon insu. Mon front, défendu maintenant par la brigade Zook, était débordé à gauche, de l'autre côté du champ de blé, et à droite par le verger de pêchers. Le double feu de l'ennemi venait, de ces deux directions, se croiser derrière nous sur une bande de prés, où je perdis encore une vingtaine d'hommes. Le 3e du Michigan ne m'avait pas encore rejoint. Ce fut en le ramenant par là que le colonel Pierce, échappé aux périls du combat, fut atteint d'une balle qui le blessa grièvement.

Passons maintenant aux autres épisodes de la bataille.

Lorsque l'ennemi avait tourné la gauche de Ward, ce n'était que le premier pas pour s'emparer du Little-Round-Top. Il poussa donc rapidement de ce côté des forces qui commencèrent à en gravir les escarpements avec d'autant plus d'impunité que la crête n'en était encore occupée que par une escouade du service des signaux. La fortune voulut qu'en ce moment, le général Warren, commandant le corps du génie, arrivât sur ce point d'où la vue embrassait l'attaque dans son ensemble. Un coup d'œil lui révéla toute l'imminence du danger, et il courut vers la division

Barnes du 5e corps en marche pour nous renforcer. Il prit sur lui d'en détacher une brigade commandée par le colonel Vincent et de la lancer au pas de course vers le sommet de Little-Top, que les Texiens de Hood s'efforçaient d'atteindre du côté opposé.

Les deux partis y arrivèrent à peu près en même temps. Ils comprenaient également l'importance vitale de la position. Aussi, sans s'arrêter à la fusillade, ils se jetèrent l'un sur l'autre à la baïonnette. Dans ces luttes corps à corps, à courage égal, les muscles solides du nord valent mieux que le sang bouillant du sud. Les nôtres l'emportèrent, et la position fut sauvée, non pas toutefois sans que les assaillants continuassent un feu meurtrier contre la brigade du général Weed, qui avait rejoint celle du colonel Vincent, et la batterie Hazlitt, qu'on était parvenu avec des efforts inouïs à hisser jusque-là à travers bois et rochers. Finalement une charge à la baïonnette du 20e du Maine, sous la conduite du colonel Chamberlain, déblaya définitivement le terrain. La possession du Little-Round-Top nous coûta cher. Weed, Vincent et Hazlitt la payèrent de leur vie. Et combien d'autres encore!

Le combat reflua ainsi sur la position occupée d'abord par la brigade Ward, et où la division Caldwell du 2e corps, rencontra les rebelles dans le bois et dans le champ de blé. Le colonel Cross qui commandait la brigade de gauche y fut tué; le colonel Brooke qui commandait celle du centre y fut blessé. Nous savons déjà que le général Zook venait d'être frappé à mort en conduisant celle de droite. Néanmoins, la division Caldwell rejeta l'ennemi au delà du ravin où l'attaque avait commencé, et deux brigades de réguliers de la division Ayres du 5e corps complétèrent la ligne jusqu'au Little-Top, fermant ainsi l'intervalle dont le général Hood avait profité pour tourner la gauche de notre division. Le terrain perdu de ce côté était donc recouvré, lorsqu'un nouveau revirement changea encore la face des choses.

Lorsque Hood avait poussé sa droite contre le Little-

Top, Mac Laws qui le suivait de près, avait renforcé l'attaque que j'avais à soutenir, et pendant laquelle les deux brigades Tilton et Sweitzer du 5e corps étaient venues prendre position à ma droite. Une fois l'action bien engagée de ce côté, l'ennemi, qui n'attendait que ce moment, se rua sur le verger où Graham occupait avec sa brigade la pointe de l'angle dont j'ai déjà parlé. A droite de Graham, le général Humphreys n'avait plus que deux faibles brigades, la troisième ayant été envoyée renforcer la gauche.

La résistance fut valeureuse; mais la position était mauvaise. Que pouvait une brigade contre la gauche de Mac Laws et la droite de Hill, qui l'attaquaient simultanément? Il fallait céder. En disputant le terrain pied à pied, le général Graham tomba frappé d'une balle et d'un éclat d'obus. Il ne put être emporté et resta prisonnier aux mains de l'ennemi.

En ce moment critique, le général Sickles eut la jambe emportée par un boulet. Il descendit de cheval, se fit serrer la cuisse au dessus du genou avec un mouchoir, et quitta le champ de bataille sur une civière, en laissant le commandement au général Birney.

La position de Humphreys était gravement compromise. Les rebelles avaient débordé sa gauche en délogeant Graham du verger, et ils marchaient sur lui, pour l'attaquer de front en même temps. Alors, avec un beau sang-froid, et sous un feu épouvantable, il opéra un changement de front en arrière, sans cesser pour cela de combattre. Sa droite tenait toujours à la route d'Emmettsburg; sa gauche s'allongeait vers le Little-Top, dans une direction où Birney voulait former une nouvelle ligne. Ce mouvement dangereux ne pouvait s'opérer qu'avec des troupes extrêmement solides et au prix de grands sacrifices. Humphreys l'acheva sans confusion, mais près de la moitié de ses hommes y restèrent. Sa droite put être protégée par deux régiments de la division Gibbon, qui empêchèrent l'ennemi de pénétrer de ce côté.

L'idée de former une seconde ligne n'était pas réalisable. Birney n'en avait ni le temps ni les moyens avec les débris de ses deux divisions mutilées. L'ennemi, en faisant irruption par le verger, avait complétement démoli l'angle saillant de la ligne générale. Tout en continuant à s'acharner sur Humphreys, il prenait à revers les deux brigades de Tilton et de Sweitzer qui furent aussitôt obligées de se retirer. Leur retraite entraîna forcément celle de la division de Caldwell, qui laissa à son tour à découvert la droite des deux brigades de Ayres: Tout céda ainsi, sur la double ligne où Sickles avait forcé la bataille. Enlevée d'abord sur la gauche, reprise ensuite, perdue maintenant dans toute son étendue, elle ne devait pourtant pas rester au pouvoir de l'ennemi.

Les pertes des confédérés étaient au moins aussi lourdes que les nôtres; mais de leur côté, la bataille avait été conduite avec beaucoup plus d'ensemble. De là leur avantage. Cependant, leurs efforts les avaient à peu près épuisés. Lors donc que, vers le coucher du soleil, ils vinrent se heurter à la ligne des hauteurs du cimetière, ils furent non seulement repoussés, mais encore rejetés hors du terrain qu'ils nous avaient enlevé, d'un côté par le général Crawford à la tête des réserves pennsylvaniennes, de l'autre par le général Hancock renforcé de troupes du 1er et du 12e corps.

Ce ne fut pourtant pas là le dernier combat de cette sanglante journée. Tant de renforts avaient été tirés de la droite pour soutenir la gauche, que, du cimetière à Culp-Hill, plusieurs points se trouvaient complétement dégarnis. Ewell en profita pour tenter d'enlever la position avec les divisions d'Early et de Johnson. Peu s'en fallut qu'il n'y réussît. Au cimetière, il n'avait devant lui que le 11e corps qui ne sut pas empêcher les assaillants d'arriver jusque sur les canons. Heureusement, Hancock avait dépêché de ce côté la brigade Carroll qui survint à temps pour repousser l'attaque, au moment où les artilleurs allaient être écharpés sur leurs pièces. A Culp-Hill,

il ne restait plus que la division Wadsworth fort affaiblie de la veille, et une brigade du 12e corps commandée par le général Greene. Elles ne pouvaient couvrir tous les points à la fois, et le général Johnson réussit à prendre pied, pour cette nuit, dans quelques retranchements élevés à notre extrême droite.

En se retirant du combat par morceaux, notre division était allée se rallier dans un champ, près de la route de Taneytown. Les fourgons de munitions y arrivèrent promptement, et, avant tout, l'on remplit les cartouchières. Puis, au déclin du jour, on alluma les feux pour que les hommes pussent prendre quelque nourriture. Nous ignorions encore le résultat de la journée, mais ce que nous savions bien, c'était ce qu'elle nous avait coûté. Il restait seulement à voir combien de manquants rejoindraient pendant la nuit.

Le général Birney était avec nous. Il avait eu un cheval tué sous lui, et, dans un moment d'abattement, il me dit à voix basse qu'il voudrait avoir eu le sort de sa monture. Il croyait la journée perdue; il comptait ses amis morts et blessés; il voyait son commandement à moitié détruit, et songeant à la République, il tremblait pour elle, si l'armée était vaincue. Ces noires pensées se dissipèrent lorsque son jeune frère Fitz-Hugh Birney, qui servait dans son état-major, revint apporter la nouvelle du dernier succès de Hancock et de Crawford. Alors, on fit, d'un esprit plus libre, le dénombrement des officiers qui avaient tiré les mauvais numéros à la loterie de la bataille. La liste en était longue. Dans la 2e brigade, le colonel Wheeler du 20e de l'Indiana avait été tué. Dans un autre régiment, je regrette de ne pas retrouver lequel, — le colonel Ellis, le lieutenant-colonel et le major avaient eu tous trois le même sort.

Le lieutenant Raphall, aide de camp de Ward, avait eu le bras droit emporté. C'était un jeune homme de New-York aussi gai que brave. Un de ses camarades alla le

visiter à l'ambulance, le cœur gros et les larmes aux yeux. Il trouva Raphall, qui venait de subir l'amputation, fumant philosophiquement sa pipe, et racontant à ses compagnons de souffrance des histoires à faire rire les morts.

Ceci me rappelle que le général Howard, ayant perdu le bras droit à la bataille de Fair-Oaks, attendait à l'ambulance le moment d'être amputé, lorsqu'il rencontra Kearny qui, des années auparavant, avait perdu le bras gauche à Mexico. Celui-ci, pour réconforter son ami blessé, n'imagina rien de mieux que de lui proposer un marché. — Mon cher Howard, lui dit-il, si vous voulez, dorénavant nous pourrons faire des économies. Nous achèterons nos gants en commun, et dans chaque paire, le gant droit sera pour vous, et le gauche pour moi. Mais avant que Howard eût l'occasion de remettre son gant, le pauvre Kearny n'avait plus besoin du sien.

Quand chacun de nous eut raconté ce qu'il savait des épisodes divers de la journée, je fis une tournée parmi mes régiments. Le 5e du Michigan était celui qui avait le plus souffert. Il avait perdu la moitié plus six de son effectif engagé. Le 3e du Michigan, qui ne s'était battu qu'en tirailleurs, fut naturellement celui qui s'en tira au meilleur compte. En somme, un tiers net de ma brigade y avait passé.

Et probablement, ce serait à recommencer le lendemain, car la bataille était restée indécise. Tous les efforts de la journée s'étaient concentrés sur un seul objet : d'une part enlever la position avancée où le général Sickles avait placé le 3e corps ; de l'autre, la conserver. La perdre et la reprendre à deux reprises, c'était bien, tant qu'avait duré le combat. Mais y rester ensuite, pour renouveler le lendemain une épreuve dont les dangers étaient démontrés, c'eût été une faute grave. Le général Meade ne la commit pas. Il fit rentrer l'armée dans la position où il avait voulu attendre l'attaque des confédérés, et le matin du 3 juillet nous trouva disposés en ligne régulière sur les hauteurs du cimetière. L'arrivée du 6e corps nous avait même per-

mis de prolonger notre front jusqu'au Round-Top, montagne située dans le prolongement du Little-Top qu'elle domine.

Cette fois, l'action commença à l'extrême droite. Nous avons vu que Ewell avait réussi à effectuer un logement dans nos lignes à Culp-Hill. Le plus pressé était de l'en déloger avant qu'il s'y fût établi plus solidement. Au point dujour, de nouvelles batteries, que Meade avait fait mettre en position, ouvrirent un feu très vif sur les intrus. Puis les divisions Williams et Geary du 12e corps chargèrent la position. Elle fut reprise, après une lutte très vive à laquelle la brigade Shaler du 6e corps eut également part. Cela fait, on remania les retranchements sur ce point, et l'on attendit le grand coup de collier, la scène du dénoûment.

A une heure de l'après-midi, une canonnade enragée éclata sans préambule sur le front des confédérés qui semblait comme surchargé d'artillerie. Ils avaient, en effet, mis en ligne, en avant des hauteurs du séminaire, de cent trente à cent quarante pièces. De notre côté, nous en avions quatre-vingt pour leur répondre, la disposition de nos lignes ne laissant pas de place pour un plus grand nombre. C'étaient donc plus de deux cents canons qui, d'une hauteur à l'autre, se renvoyaient les boulets et les obus avec des explosions formidables et à travers d'épais nuages de fumée blanche flottant à la brise. Nous avions entendu bien des fois le tonnerre de l'artillerie, mais jamais avec un fracas si assourdissant. C'était comme la grande voix de deux armées éclatant en défis violents, en colères furieuses. Et nos hommes pensaient : Allons ! il faut en finir aujourd'hui !...

Cela dura deux heures environ, deux heures pendant lesquelles la grêle de fer ne cessa de tomber sur le centre de notre ligne, occupée par les divisions Hays, Gibbon, Doubleday et Birney. Tous nos hommes étaient couchés à terre, ce qui n'empêchait pas que cette canonnade endiablée ne nous fît encore beaucoup de mal. Pour ma part,

j'y perdis soixante-seize hommes, et la batterie près de laquelle je me trouvais eut dix-huit chevaux tués.

Vers trois heures, le feu se rallentit sensiblement de notre côté, le général Hunt, commandant l'artillerie, ayant jugé que l'effet ne répondait pas à une telle prodigalité de munitions. L'ennemi supposa qu'il avait réduit au silence ou démonté partie de nos pièces. Le moment était venu. Il sortit des bois où il s'était formé pour l'attaque, et déboucha à découvert dans la plaine.

C'était vraiment un beau spectacle. Les tirailleurs espacés régulièrement s'avançaient les premiers, couvrant tout le front du corps d'attaque. Derrière eux, la division Pickett, déployée sur deux lignes, ayant à sa gauche la division Heth et à sa droite la brigade Wilcox en colonne par bataillons. Ils étaient bien de quinze à dix-huit mille. Ils approchaient, et les nôtres les regardaient venir...

Quand ils furent à belle portée de mitraille, notre artillerie ouvrit sur eux un feu écrasant qui faucha leurs rangs, mais ne les arrêta pas. Ils pressèrent, au contraire, le pas, obliquant seulement à gauche sous la trombe de projectiles déchaînée sur leur droite par huit batteries que dirigeait le major Mac Gilwray. Et nos hommes les regardaient toujours venir, comptant les trouées et sentant bien qu'ils tenaient la revanche de Fredericksburg.

La première ligne était arrivée à cent cinquante mètres environ en face du 2e corps, lorsque le front des divisions Hays et Gibbon s'enflamma et redoubla le carnage par un feu roulant qui, pour les confédérés, fut le signal de la charge. Tout se précipita en avant. Les rangs achevèrent de se confondre, et ne formèrent plus qu'une masse emportée, où les hommes couraient, roulaient et tombaient pêle-mêle, et où le canon ouvrait des rues. Les officiers, l'épée en l'air, marchaient aux premiers rangs; des colonels guidaient en avant leurs régiments mitraillés. Leurs hurrahs s'entendaient au milieu du fracas de l'artillerie et de la mousqueterie; et ils montaient comme les flots sur les brisants. C'était leur va-tout!

Ils vinrent donner d'abord sur deux régiments de la brigade Webb, couverts par un léger mur de pierres. Ils s'élancèrent sur l'obstacle avec impétuosité, culbutèrent les troupes qui le défendaient, et en quelques bonds de plus furent parmi nos canons. Les hommes délogés de la première ligne coururent se joindre aux régiments de la seconde, et revinrent ensemble sur les assaillants. Pendant quelques minutes, on se battit là sur les pièces, à coups de fusil, à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de refouloir, et le sol s'y couvrait littéralement de morts et de blessés.

A gauche du point d'attaque, se trouvait le général Stannard à la tête d'une brigade de la division Doubleday. Profitant de sa position qui était la plus saillante sur cette partie de la ligne, il changea de front en avant, et ouvrit un feu meurtrier sur le flanc droit des assaillants. Presque aussitôt, la gauche de Gibbon opéra un mouvement semblable. Alors, sous la direction du général Hancock, présent dans la mêlée, toute cette force se jeta sur la colonne ennemie. Ce fut le coup de grâce. Assaillis à leur tour, d'un côté, tournés de l'autre, presque enveloppés, les débris de la division Pickett jettèrent leurs armes et se rendirent.

La division de Heth n'avait pu crever la droite du 2e corps. Elle s'était brisée contre la résistance de Hays et laissait aussi entre nos mains une foule de prisonniers.

Tous ceux qui crurent pouvoir se sauver, prirent leur course en arrière à travers un nouveau feu de mitraille qui en coucha encore la moitié sur le carreau. J'ai vu tel endroit où, pour s'être portés en masse, ils laissèrent les morts absolument empilés les uns sur les autres.

La brigade confédérée de Wilcox, qui semblait avoir été tenue en réserve à la droite de la division Pickett, s'avança alors à son tour, peut-être pour protéger les fugitifs par une diversion. Mais il suffit d'un feu d'artillerie pour l'arrêter, et d'une dernière charge de deux régiments de

Stannard, pour la disperser et lui prendre bon nombre d'hommes.

Ainsi finit la bataille de Gettysburg, engagée partiellement le 1er juillet à notre désavantage, continuée avec acharnement, le 2, sans résultat décisif, et terminée, le 3, par une victoire définitive. Pendant ces trois jours, notre perte fut, en chiffres ronds, de vingt-trois mille hommes, dont six mille six cents prisonniers ou manquants. Celle de l'ennemi fut d'environ trente mille hommes, dont plus de treize mille prisonniers. En tués et blessés, la perte se balança donc à peu près entre seize et dix-sept mille de chaque côté.

Proportionnellement au chiffre des forces engagées, notre perte totale fut de plus d'un tiers, le 6e corps n'ayant pas donné. Celle des confédérés, dont les trois corps prirent part à la bataille, dut être des trois septièmes de leur armée.

Dans la grande charge du dernier jour, trois généraux de brigade confédérés furent tués : Armistead, Barnsdale et Garnett. Un quatrième, Kemper, fut grièvement blessé. De notre côté, Hancock et Gibbon furent blessés. Mais tous deux avaient un baume moral pour hâter la guérison de leurs blessures. Dans la victoire qui rejetait les rebelles en Virginie, plus de quatre mille prisonniers et vingt-sept drapeaux étaient restés entre les mains du 2e corps.

CHAPITRE VIII

LA POURSUITE

Le champ de bataille au clair de lune. — Les blessés et les morts. — Poursuite de l'ennemi. — Adjonction de la division French au 3e corps. — Intrusions politiques. — Position difficile du général Meade. — Conseil de guerre. — Désappointement général. — La guerre reportée en Virginie. — Combat de Manassas-Gap. — Occasion manquée. — Le général French. — Encore sur le Rappahanock.

Entre huit et neuf heures du soir, comme les dernières lueurs du jour s'éteignaient derrière nous, je reçus l'ordre de descendre dans la plaine et d'occuper le champ de bataille avec deux brigades en ligne. Celle du colonel Madill fut à cet effet adjointe à la mienne. Le général Ward, qui commandait temporairement la division, resta en réserve avec la troisième.

Le calme le plus profond régnait maintenant là où, quelques heures auparavant, s'était déchaînée une si furieuse tempête. La lune toujours souriante se levait dans le ciel étoilé, comme à Chancellorsville. Ses pâles clartés avaient les mêmes caresses pour les vivants et pour les morts, pour les fleurettes épanouies dans l'herbe et pour les chairs déchirées gisant dans les mares de sang caillé. Partout il y avait des cadavres. Sur aucun champ de bataille je n'en ai vu pareille quantité. La plus grande partie de ma ligne en était toute parsemée, et quand les faisceaux furent formés, et les hommes endormis, dans dans ce pêle-mêle de corps humains, on n'eût pu dire qui se réveillerait le lendemain et qui ne se réveillerait jamais.

Au delà des sentinelles avancées, les blessés restaient encore où ils étaient tombés, appelant à l'aide ou demandant de l'eau. Leurs cris mouraient sans réponse dans le silence de la nuit, car l'ennemi était proche, et c'était une entreprise périlleuse que de se risquer dans l'espace qui le séparait de nous. Pour l'avoir tentée, un officier de mon état-major essuya trois coups de feu dont les balles lui sifflèrent de très près aux oreilles. Toute œuvre de charité dut être ajournée au lendemain. Il est attristant de penser que ce fut l'arrêt de mort de nombre de malheureux. Les pensées tristes n'empêchent point de dormir le soldat fatigué. Tout fut bientôt oublié dans un sommeil sans rêves.

A l'aube du jour, lorsque j'ouvris les yeux, le premier objet qui frappa mon regard fut un jeune sergent étendu sur le dos, la tête appuyée sur une pierre plate en guise d'oreiller. Sa pose était naturelle, gracieuse même. Un genou légèrement relevé, les mains croisées sur sa poitrine, le sourire aux lèvres, les yeux fermés, il semblait dormir et rêver de celle qui peut-être attendait son retour là-bas dans les montagnes vertes.., Il était mort. Blessé, il avait dû choisir cette place pour y laisser s'envoler son âme. Son sac était près de lui. Il en avait tiré un petit volume dont ses derniers regards avaient parcouru les pages, car le livre était encore ouvert entre ses doigts raidis. C'était le Nouveau Testament; sur le premier feuillet, une main légère avait tracé au crayon des caractères effacés, mais où l'on devinait encore un nom. J'ai conservé le livre, et sur la page blanche, au nom inconnu j'ai ajouté : « Mort à Gettysburg, le 3 juillet 1863. »

Pendant la nuit, l'ennemi avait retiré ses piquets de l'autre côté de la route d'Emmettsburg, et nous laissait libres de secourir les blessés. L'apparition des civières et des wagons d'ambulance, leur rendait les forces en leur rendant l'espoir. Ils racontaient leurs combats de la veille, et leurs souffrances de la nuit. L'un d'eux montrant les morts autour de lui disait : — Celui-ci n'a vécu que jus-

qu'au coucher du soleil; — celui-là a duré jusque vers minuit. — En voici un qui se plaignait encore il y a une heure...

Les jaquettes grises abondaient d'un côté; les gars en bleu étaient plus nombreux de l'autre, indiquant les mouvements des troupes durant la bataille. Là où ils étaient mêlés, tout mauvais sentiment avait cessé avec la lutte, et la gourde passait impartialement à toutes les lèvres.

La plupart des cadavres étaient horriblement lacérés, car c'était là surtout que l'artillerie avait fait sa vilaine besogne. Ce n'était que têtes emportées, poitrines ouvertes, membres fracassés, entrailles déroulées sur le sol.

En continuant ma tournée, j'arrivai près d'un large rocher isolé. Il pouvait avoir huit ou dix pieds de haut, de quinze à vingt pieds de large. Arrondi du côté de l'ennemi, mais plat comme un mur du côté opposé, il avait servi de poste avancé à une de nos compagnies, probablement de la brigade de Stannard. Que s'était-il passé là? Avaient-ils été surpris par l'avance rapide de l'ennemi? S'étaient-ils réfugiés derrière cet abri de pierre, pendant la mêlée? La mitraille de nos canons leur avait-elle rendu la retraite impossible? Avaient-ils refusé de se rendre? Nul, que je sache, n'est revenu le raconter. Toujours est-il qu'ils étaient là une vingtaine, troués par le plomb et l'acier, et que, dans le tas, je distinguai un uniforme d'officier et trois doubles galons de sergent.

Quand je revins au centre de ma ligne, le service des ambulances était à l'œuvre, et des escouades détachées de chaque régiment ramassaient dans la plaine les armes qui s'y trouvaient éparses par milliers. Un peu plus tard, mon commandement fut relevé et reprit sa position de la veille.

Des reconnaissances, envoyées à la recherche de l'ennemi, n'eurent pas à aller loin pour le retrouver. Ses piquets étaient encore sur la lisière des bois devant les hauteurs du séminaire. On a su, depuis, qu'il attendit toute la journée que nous allassions l'y attaquer, dans l'espoir de prendre sa revanche. Mais le général Meade, content de sa

victoire, ne voulut pas risquer de la compromettre en sortant de sa position, avant que Lee eût abandonné la sienne, ce en quoi il agit sagement, quoi qu'on en ait pu dire.

L'après-midi se passa donc à relever nos blessés d'abord, ensuite ceux de l'ennemi. Les wagons d'ambulance avaient peine à y suffire. Les porteurs de civières les déposaient sur le front de nos lignes où ils avaient à attendre leur tour, pour être transportés à l'arrière. Nous faisions ce que nous pouvions pour leur abréger ce retard, car beaucoup étaient de braves garçons du Sud, les uns amenés là par ce qu'ils croyaient honnêtement être leur devoir, les autres enlevés de force à leurs familles, pour être incorporés dans l'armée rebelle, par une conscription inexorable. Après la défaite, ils étaient résignés sans forfanterie, et n'exprimaient qu'un vœu : c'était que la guerre se terminât au plus vite, puisque le triomphe du Nord semblait n'être qu'une question de temps.

Je me rappelle un jeune homme de la Floride qui me raconta son histoire. Il se nommait Perkins et n'avait guère plus de vingt ans. Fils unique de parents âgés, il avait en vain tenté d'échapper au service. Traqué partout par les agents du gouvernement de Richmond, il avait dû prendre le fusil, et s'en était si bien servi, qu'il avait été rapidement promu au grade de sergent. Dans la dernière charge de la veille, il avait eu le talon gauche emporté par un éclat d'obus ,et la main droite fracassée par un coup de mitraille. Une amputation au moins ; deux probablement : voilà ce qu'il lui restait à attendre. Et cependant, il ne se plaignait pas. Mais quand il parlait de ses vieux parents attendant son retour, et de la *condition réduite* dans laquelle il rentrerait au logis paternel, son sourire avait quelque chose de plus navrant qu'aucune plainte. Pour que ses blessures fussent plutôt soignées, un de mes aides de camp, le lieutenant Houghton, lui céda son cheval, au risque de marcher à pied, si nous nous mettions en mouvement avant que la bête fût ramenée.

La nuit suivante se passa sous la pluie. Il pleut toujours au lendemain d'une grande bataille. Au matin, l'ou découvrit que l'ennemi s'était mis en retraite. Voyant que l'attaque à laquelle il s'attendait ne venait pas, et craignant pour la sûreté de ses communications avec le Potomac, le général Lee n'avait plus qu'à se retirer par les montagnes; ce qu'il fit pendant la nuit du 4 au 5 juillet. Alors seulement commença dans ses colonnes ce désordre et cette confusion dont on a quelque peu exagéré le tableau; conséquence à peu près inévitable, du reste, de ces sortes de mouvement. Notre cavalerie se mit à le harceler sur les flancs, tandis que le 6e corps, resté intact, pressait son avant-garde.

Les difficultés que le général Sedgwick rencontra au défilé de Fairfield, où l'ennemi s'était retranché, firent probablement craindre au général Meade qu'une poursuite directe n'entraînât une perte de temps trop considérable dans les montagnes. Au lieu donc de suivre Lee dans la vallée du Cumberland, il se décida à marcher parallèlement à l'est des South-Mountains. Il continuait ainsi à se tenir entre Washington et l'armée confédérée; mais la route était beaucoup plus longue, et il était fort douteux qu'il pût rejoindre son adversaire avant que celui-ci eût repassé le Potomac. En tout cas, pour le retarder, le général French, qui se trouvait à Frederick avec une partie de la garnison de Harper's Ferry, reçut ordre d'envoyer une force de cavalerie détruire le pont de bateaux que les confédérés avaient laissé à Williamsport. Les différents corps d'armée ne furent mis en mouvement que successivement. Les derniers quittèrent Gettysburg le 7, après avoir enseveli les morts.

Le 8, nous traversâmes Frederick, occupé par le 7e régiment des milices de New-York. — L'étape du 9 nous conduisit au défilé de Turner, où le combat de South-Mountains avait servi de prélude à la bataille d'Antietam. Là, la division French fut assignée au 3e corps qui, depuis la dernière bataille, ne comptait guère plus que de

six à sept mille hommes. C'étaient des troupes nouvelles à l'armée du Potomac. Pendant que nous nous battions en Virginie, elles avaient gardé les railroads et tenu garnison à Harper's Ferry, à Winchester et à Martinsburg où elles avaient fait assez triste figure, lorsque Ewell s'y était présenté. Parmi nous, elles prirent la place de ceux que nous avions laissés sur les champs de bataille de Chancellorsville et de Gettysburg; mais elles ne les remplacèrent pas. Ce que le 3e corps gagnait en nombre, il le perdait en homogénéité. Par le fait, les nouveaux venus n'y conquirent jamais leurs lettres de naturalisation. Les vétérans de Sickles, réfractaires à l'amalgame, maintinrent leur autonomie par cette désignation universellement adoptée parmi eux ; Le 3e corps *tel que nous le comprenons*.

Le général French prit le commandement par droit d'ancienneté. Il nous était moins étranger, ayant déjà servi dans notre armée. Mais la manière dont il exerça sa nouvelle autorité ne fut en rien calculée pour le rendre populaire. D'autre part, il nous arriva à cette époque des généraux dont le choix était aussi injuste que maladroit. Était-ce donc le moment d'expédier à l'armée, avec l'étoile de brigadier général, des gens complétement étrangers à la carrière militaire, et que leur vaniteuse outrecuidance avait portés à solliciter des fonctions dont ils ne possédaient pas les notions les plus rudimentaires? Lorsque nous venions de sauver le pays par le sacrifice d'un tiers des nôtres, les vides glorieux laissés dans nos rangs, au lieu de les remplir tous avec les officiers qui depuis deux ans n'avaient cessé de souffrir et de combattre, qui avaient offert leur vie sur tant de champs de bataille, qui cent fois avaient fait preuve de bravoure et de capacité; ces vides, était-il juste, était-il honorable d'en réserver une partie à la faveur ou à la corruption, et de tirer des barrooms de New-York quelque politiqueur intriguant pour commander à des soldats héroïques? La plaie politique se montra encore une fois à nu, et le gouvernement eut cette

faiblesse de l'étaler à tous les yeux en sacrifiant des services militaires à des spéculations électorales.

Il semble qu'au lendemain de Gettysburg, le général Meade était assez fort pour maintenir les droits de ceux à qui il devait les honneurs de la victoire et les prestiges de la renommée. Mais le général Meade était lui-même aux prises avec des difficultés qui absorbaient toute son attention. Son élévation au commandement en chef de l'armée, n'avait pas été sans créer des jalousies plus ou moins secrètes parmi les chefs de corps, ses collègues d'hier, ses subordonnés d'aujourd'hui. Il n'était pas dans sa nature de leur imposer par l'ascendant d'un de ces grands caractères pour qui le pouvoir est un instrument facile, et qui semblent nés pour commander. D'autre part, bien que sa valeur personnelle et ses capacités militaires fussent incontestables, ses services honorables n'avaient pas jeté un tel éclat qu'ils dussent éclipser ceux de ses rivaux. Il y avait d'ailleurs en lui plus de réserve que d'audace, plus de modestie que de présomption, ce qui fit qu'autour de lui, il courba moins les hautes têtes qu'il ne les caressa.

En prenant le commandement de l'armée, il avait pu dire en toute sincérité : « qu'il ne l'avait ni attendu ni sollicité; qu'il s'en chargeait avec une juste défiance, mais qu'il comptait sur l'assistance cordiale de ses compagnons d'armes, pour l'aider à remplir tous les devoirs de l'importante mission qui lui était confiée. » Animé de ces sentiments, dans la nuit du 2 au 3 et dans celle du 3 au 4, c'est à dire pendant et après la bataille de Gettysburg, il avait consulté ses généraux sur ce qui leur semblait la meilleure conduite à tenir. Ainsi fit-il encore le 12, lorsque nous nous trouvâmes en face des confédérés près de Williamsport.

Ils y étaient arrivés longtemps avant nous, et bien que leur pont de bateaux eût été détruit, ils auraient repassé le Potomac à gué sans difficulté, si des pluies abondantes n'avaient élevé les eaux à une trop grande hauteur. Ce contre-temps les retint trois jours. S'il nous permit de les

rejoindre, il leur permit aussi de se retrancher dans une forte position. Le général Meade se disposa à les y attaquer. Par lui-même, il devait désirer vivement d'achever son œuvre et de compléter sa victoire par la destruction de l'armée de Lee. Le président l'y encourageait par l'intermédiaire du général Halleck qui, de son côté, poussait en avant tous les renforts dont il pouvait disposer. Seulement, ces renforts étaient purement illusoires. C'étaient ou des miliciens de New-York qui, d'après le rapport du général Couch, « marchaient comme s'ils étaient prêts à s'arrêter à la moindre apparence de danger devant eux, » ou des miliciens de Pennsylvanie qui, l'ennemi parti, refusaient d'aller plus loin que la limite de leur État, ou encore des enrôlés de neuf mois commandés par un avocat et qui réclamaient, pour marcher, qu'on les mît sous les ordres d'un militaire.

Ce n'était donc pas sur ces renforts que Meade pouvait compter. Réduite à ses propres forces, l'armée du Potomac pourrait-elle suffire à la tâche? Telle était la question. On disait bien que l'ennemi, démoralisé par sa défaite et à court de munitions, était incapable d'opposer une résistance prolongée. Mais c'étaient des conjectures plutôt que des faits. Là où notre cavalerie l'avait attaqué, il l'avait reçue de façon à lui ôter l'envie d'insister. Et puis, il était derrière des retranchements difficiles à aborder, ce qui rendait l'issue d'un assaut quelque peu douteuse.

Quoi qu'il en fût, je crois que le mieux eût été d'aller de l'avant. Nos hommes étaient pleins d'ardeur et ne demandaient qu'à en finir. Cela valait bien la peine de faire un nouvel effort et de courir un nouveau risque, A tout prendre, il y avait plus à gagner qu'il n'y avait à perdre. Si l'on réussissait, la route de Richmond était ouverte devant nous; si l'on échouait, celle de Washington restait encore close devant eux. A mettre les choses au pire, nous nous serions repliés sur les South-Mountains, et jamais ils n'auraient pu en forcer les défilés, l'eussent-ils entrepris, ce qui est fort douteux. Le plus probable est

que, satisfaite d'avoir repoussé une dernière attaque, l'avantage de repasser le fleuve en toute sécurité leur aurait suffi.

Le général Meade avait dû en venir à cette conclusion le 12 juillet au matin, car de bonne heure, une circulaire partie de son quartier général prescrivit à l'armée de se préparer à l'attaque. A neuf heures, les mouvements commencèrent. A onze heures, nous nous rapprochâmes des lignes ennemies. On se forma en bataille et en colonnes, l'artillerie dans les intervalles. Mais il restait quelques corps à mettre en position. Il s'ensuivit un délai pendant lequel la pluie intervint et ne cessa de tomber le reste du jour. Bref, l'assaut fut remis au lendemain.

La nuit venue, le général en chef, préoccupé de la grande responsabilité qui pesait sur lui, convoqua ses chefs de corps en conseil de guerre. Il y avait là Sedgwick, Slocum, Sykes, French, Pleasonton et Warren commandant le corps du génie. Hays y représentait le 2e corps, en l'absence de Hancock et de Gibbon blessés tous deux; Wadsworth le 1er corps, pour Newton malade.

Le général Meade exposa brièvement la condition de nos forces, et ce qu'il savait de la condition des forces ennemies; puis il leur demanda de formuler leur avis sur l'opportunité d'une attaque pour le lendemain matin. Cinq d'entre eux se prononcèrent nettement contre le projet; les quatre autres émirent une opinion différente. Il est à remarquer, à ce propos, que, sur les cinq votes négatifs, quatre provenaient des généraux les plus haut placés par le grade et par l'ancienneté, c'est à dire de ceux là seuls à qui les fautes et le déplacement éventuel du général Meade offrissent quelque chance de profit. Je constate le fait sans en déduire de conséquences, quoique à vrai dire, on puisse se demander s'il n'est pas dans notre pauvre nature humaine, de pencher instinctivement du côté où se trouvent nos intérêts.

Les généraux qui voulaient combattre n'avaient rien à gagner personnellement dans la question. L'opinion de

Howard restait sans poids par ce fait que la conduite de ses troupes à Gettysburg n'avait pas été de nature à leur rendre la confiance de l'armée, qu'elles avaient perdue à Chancellorsville. Wadsworth, qui n'était là que par procuration, ne pouvait exercer une influence sensible sur la délibération. Pleasonton n'était encore assigné que temporairement au commandement de la cavalerie. Warren, à titre d'ingénieur en chef, n'avait que voix consultative. La discussion fut donc plus sommaire qu'approfondie; Sedgwick, Slocum, Sykes et French se fiant plus volontiers à la prépondérance de leurs votes qu'au poids de leurs arguments. Ils firent valoir en termes généraux que nous avions remporté une grande victoire, et qu'il ne fallait pas risquer d'en compromettre les résultats; que si notre armée était écrasée, il ne restait rien derrière pour couvrir Washington et Baltimore. L'un d'eux avança même que l'ennemi nous attaquerait si nous ne l'attaquions pas, et que nous aurions ainsi l'avantage de la défensive.

Tout cela, comme on le voit, n'était guère concluant. Warren démontra fort bien qu'une attaque repoussée n'entraînerait en rien la destruction de notre armée; tandis qu'une attaque victorieuse entraînerait forcément la destruction de l'armée de Lee. L'avantage de la défensive nous resterait en tout cas, soit derrière la rivière d'Antietam, soit aux passes des South-Mountains. Quant à l'idée que le général Lee, vaincu, acculé au Potomac et ne cherchant qu'à repasser en Virginie, viendrait nous attaquer, si nous le laissions tranquille, il n'y avait vraiment pas à s'y arrêter. Le général Meade termina la délibération en déclarant qu'il était en faveur de l'attaque; qu'il était venu à Williamsport pour y combattre l'ennemi, et qu'il ne voyait aucune raison concluante pour faire différemment; que, cependant, en présence de l'opposition formelle de ses chefs de corps, il n'assumerait pas la responsabilité exclusive de livrer bataille.

Il est un point auquel je ne vois pas qu'il ait été fait aucune allusion. Je veux dire la possibilité de tourner la po-

sition ennemie. Pleasonton devait cependant en savoir quelque chose. Dans son *Histoire des campagnes de l'armée du Potomac*, M. Swinton dit positivement que la position de Lee sur le Marsh-Creek eût pu être tournée. « En jetant sa droite en avant sur le Conecocheaque, Meade aurait retiré son armée de cette difficile région de bois et de collines où il se trouvait, et dans laquelle tous les avantages de position étaient grandement en faveur des confédérés; et il se serait placé sur un terrain où il aurait occupé les hauteurs commandant la rivière. Alors, il aurait débordé la gauche confédérée *qui se trouvait en l'air*. Dans cette position, Meade aurait attaqué avec autant d'avantages en sa faveur, que, dans l'autre, il avait de désavantages contre lui. » Cette question, d'une si haute importance, il ne paraît pas que personne s'en soit préoccupé.

La journée du lendemain s'écoula sans amener aucun nouvel incident. Cependant, pour avoir obtempéré à l'opinion de ses chefs de corps, le général Meade n'avait pas renoncé définitivement à son projet. Il en avait seulement retardé l'exécution d'un jour, dans l'espoir de voir arriver les renforts fantastiques que le télégraphe lui annonçait presque d'heure en heure. La nuit étant venue sans que rien eût paru, il revint à sa première résolution, et lança tous les ordres nécessaires pour une attaque générale au point du jour. En conséquence, le 14, au lever du soleil, nous marchâmes sur les retranchements ennemis... Ils étaient vides. L'ennemi ayant réussi à rétablir un pont de bateaux, les corps de Hill et de Longstreet s'en étaient allés par là à la faveur de la nuit. Celui d'Ewell avait passé à gué, un peu plus haut.

La cavalerie, lancée aussitôt en avant, arriva encore à temps pour capturer 2,000 prisonniers, deux canons, quelques drapeaux et quantité d'armes. Le général Pettigrew qui commandait l'arriere-garde des confédérés fut tué dans le combat. Ce fut tout ce qui nous resta entre les mains de l'armée de Virginie que nous avions cru tenir tout entière.

Si notre désappointement fut grand, celui du pays fut plus grand encore. Depuis quelques jours, la confiance publique avait été surexcitée par une série triomphante de grandes nouvelles. Le 3, la victoire de Gettysburg avait mis fin à l'invasion de la Pennsylvanie; le 4, jour anniversaire de l'indépendance nationale, la citadelle du sud sur le Mississipi, Wicksburg, était tombée sous les coups de Grant, et le 8, Port-Hudson s'était rendu à Banks. La navigation « du père des eaux » nous était enfin rouverte dans toute l'étendue de son cours, et la confédération rebelle se trouvait ainsi scindée en deux. Que restait-il à apprendre? La destruction des forces de Lee. On y comptait, on la croyait certaine; et voilà que tout à coup éclatait la nouvelle que l'armée rebelle s'était échappée pour la seconde fois du sol qui aurait dû la dévorer!

Le 7, le président avait écrit cette note au général Halleck : « Wicksburg s'est rendu au général Grant le 4 de juillet. Maintenant, si le général Meade peut compléter son œuvre si glorieusement poursuivie jusqu'ici, par la destruction littérale et substantielle de l'armée de Lee, c'en est fait de la rébellion. » Et le même jour, Meade recevait sa promotion de brigadier général dans l'armée régulière. Puis, arrivèrent coup sur coup une série de télégrammes du général Halleck, se résumant en ceci : « Achevez l'ennemi avant qu'il repasse le Potomac; ne le laissez pas échapper! »

Le 14, la teneur en était bien changée : « J'ai à peine besoin de vous dire que l'évasion de l'armée de Lee, sans une nouvelle bataille, a créé un grand mécontentement dans l'esprit du président, et il faudra, de votre part, une poursuite active et énergique pour effacer l'impression qu'elle n'a pas été suffisamment pressée jusqu'ici. »

Le général Meade répondit immédiatement : « Ayant fait mon devoir consciencieusement et de mon mieux, la censure du président, contenue dans votre dépêche de ce jour, est, dans mon jugement, si imméritée, que je me

sens contraint à demander respectueusement d'être immédiatement relevé du commandement de cette armée. »

Il va sans dire que la requête ne fut pas octroyée. Le vainqueur de Gettysburg ne pouvait être ainsi mis à l'écart au lendemain même de son triomphe, et les généraux d'armée ne poussaient pas si vite sur les bords du Potomac, qu'il fût facile de les remplacer. Il n'en resta pas moins une impression fâcheuse dans l'opinion publique qui, sans s'arrêter aux causes, ne vit que le résultat, à savoir : — que Meade avait laissé échapper Lee, et que ce serait à recommencer.

Comme après la première invasion du Maryland, Lee se retira sans hâte par la vallée de la Shenandoah, et comme Mac Clellan, mais beaucoup plus rapidement que lui, Meade marcha parallèlement par la vallée de London, en suivant le versant oriental des montagnes bleues (*Blue ridge*). Le 15, nous traversâmes le champ de bataille d'Antietam en nous rendant à Harper's Ferry. Nous vîmes le terrain pris et repris tour à tour jusqu'à cinq fois, pendant la matinée du 17 septembre. La petite église était encore trouée à jour par les boulets, qui ne lui avaient laissé ni portes ni fenêtres. Sa toiture effondrée pendait en lambeaux, pleine de déchirures béantes. Tous les arbres du bois voisin étaient littéralement criblés de balles. Dans les champs environnants, de légers renflements de terre et quelques planchettes, portant des noms à demi effacés, indiquaient encore des tombes oubliées. Le village de Sharpsburg portait aussi les cicatrices de la guerre au flanc de ses maisons.

Le 17, nous passâmes le Potomac à Harper's-Ferry, et contournant les hauteurs de London, au dessous de l'embouchure de la Shenandoah, nous poursuivîmes notre route dans la direction d'Upperville où nous campâmes le 20. Là, il y eut un jour de halte ; nous étions allés trop vite. Meade réglait sa marche sur celle de son adversaire, guettant l'occasion de lui tomber sur le flanc, de l'autre côté des montagnes.

Cette occasion se présenta le 22. L'armée confédérée, remontant en longue colonne la vallée de la Shenandoah, avait à passer devant le défilé de Manassas dont elle n'avait couvert le débouché, près de Front-Royal, que par une faible division. Ce même jour, le 2e, le 3e et le 5e corps se trouvaient à l'autre extrémité du défilé. Ils reçurent l'ordre de s'y jeter promptement, de balayer le peu de troupes qui s'y trouvaient et de couper en deux la colonne ennemie. Rien n'était plus faisable. Le 3e corps entra le premier. Malheureusement, le 3e corps était tombé entre les mains d'un général incapable, et de ses deux chefs de division, Birney était absent et Humphreys, promu au grade de major général et à la position de chef d'état-major de l'armée, était remplacé par le général Prince, venu, je crois, de la Caroline du nord. De lui, personne ne savait rien. Quant à la division adjointe, elle ne comptait encore que pour mémoire. Elle devait être quelque part à l'arrière. J'ai oublié, ou je n'ai jamais su qui la commandait alors.

Nous pénétrâmes dans le défilé, sans rien rencontrer devant nous, ce qui n'empêcha pas le général French d'y mettre tant de précautions que longtemps nous crûmes qu'il s'agissait non de forcer le passage, mais de le défendre. La nuit se passa près d'une ferme située assez avant dans les montagnes.

Le 23, au matin, je reçus l'ordre de former ma brigade en bataille sur un plateau inégal à la droite de la ligne; puis au bout de quelque temps, la direction ayant été rectifiée par le général French lui-même, de marcher droit devant moi. En même temps que je me mettais en mouvement, Ward traversait le chemin de fer démoli, et obliquait à gauche avec les deux autres brigades. Au bout du plateau, je me trouvai en face d'une ravine profondément encaissée entre deux pentes abruptes couvertes d'un fouillis de sapins. Nous franchîmes l'obstacle en rompant par la droite des divisions en avant, et quand nous eûmes gravi la pente opposée, la ligne fut promptement rétablie sur un

second plateau plus élevé. De là, je pus voir distinctement que les deux autres brigades avaient tourné à gauche ainsi que la 2e division, dans le même sens que le défilé dont j'allais dépasser la courbe. L'ordre de marcher « droit devant moi » était si explicite que j'en conclus que le but de mon mouvement isolé devait être de couvrir la gorge dans laquelle le chemin de fer s'enfonçait en droite ligne. Cependant, dans le doute, je me plaçai avec mes officiers d'état-major et mon guidon sur le point le plus en vue, et j'ordonnai une halte, pour attendre si de nouveaux ordres ne me seraient pas envoyés. La droite de Ward était au fond du défilé. Entre le chemin qu'elle longeait et le pied de la montagne, se montrait un vide qui me semblait être ma place, et je ne comprenais pas qu'on m'eût laissé en arrière au lieu de me la faire occuper en suivant le mouvement général.

Notre ligne s'éloignait maintenant dans le prolongement de ma gauche. Les tirailleurs gravissaient la pente d'une montagne moins élevée et moins escarpée que les autres. Quand ils arrivèrent près du sommet, la lisière d'un bois qui s'étendait devant eux se moucheta de bouffées de fumée blanche qui m'apprirent que les avant-postes ouvraient le feu sur eux. Ils répondirent aussitôt avec vivacité; puis, au bout de quelques minutes, un officier à cheval passa au galop devant eux, revint vers le centre, et tous s'élancèrent en courant vers le bois qui fut balayé en un clin d'œil. La ligne de bataille dépassa alors un pli de terrain derrière lequel je la perdis de vue.

En ce moment, on me signala un officier d'état-major qui se dirigeait au galop de notre côté. Il m'apportait l'ordre que j'avais pressenti, et m'expliqua qu'en me prescrivant de marcher droit devant moi, on avait oublié d'ajouter qu'il ne s'agissait que de prendre ma distance pour éviter le refoulement sur le centre de la ligne dont je formais l'aile tournante. En tout cas, le mouvement était mal ordonné. Puisque l'ennemi n'occupait point le coude du défilé, le plus simple était de former le front de

bataille au delà et sans conversion. Mais si l'on tenait absolument à perdre le temps en évolutions inutiles, encore fallait-il les exécuter correctement, et faire converger au moins deux brigades par bataillon, en masse.

Nous descendîmes du plateau pour aller prendre position à la droite de la 2e division qui nous séparait de Ward. Le mouvement semblait arrêté, sans qu'on sût pourquoi. Le 17e du Maine fut détaché pour soutenir une batterie à gauche de la route où se trouvaient pourtant toutes les troupes, sauf ma brigade, et le 20e de l'Indiana déployé là en tirailleurs avant mon arrivée. Le 110e de Pennsylvanie fut posté en avant d'un groupe de maisons sur notre front. Il y avait des allées et des venues. Séparé de ma division, j'ignorais ce qu'on voulait faire, mais il me semblait que, quoi que ce fût, on ne savait comment s'y prendre. Enfin l'on avança.

Une brigade de la 2e division fut désignée pour déloger l'ennemi de la crête la plus voisine. Cette brigade était précisément commandée par un de ces intrus de la politique, tout récemment envoyés à l'armée, et, naturellement, il ne savait pas le premier mot du métier. Un aide de camp vint lui apporter l'ordre de former ses bataillons en double colonne sur le centre pour gravir la pente et de les déployer en bataille en approchant du sommet. Le général improvisé se fit répéter l'ordre, mais il n'en comprenait pas davantage. — Fort bien ; double colonne... oui... sur le centre... Il se répétait les mots à lui-même, cherchant quelqu'un qui lui vînt en aide, lorsqu'il avisa à quelques pas le colonel Brewster du 73e de New-York. Brewster était un brave soldat et un bon officier supplanté dans le commandement de la brigade par ce chef étrange qui en savait moins que le dernier de ses caporaux. — Colonel, fit le général en l'appelant près de lui ; vous avez entendu ce qu'a dit l'*homme?* (Il voulait dire l'aide de camp.) — Oui, monsieur! répondit Brewster. — Eh bien! faites-le alors, faites-le... Pour lui, il regarda faire, et voulant prouver que s'il était ignorant, du moins il n'était

pas poltron, il suivit le mouvement, et s'en alla faire caracoler son cheval sous le feu. Il en revint avec une balle dans le pied et une à la hanche, et nous ne le revîmes plus.

Un régiment de la 3e division me fut envoyé comme renfort. Il était au grand complet, presque aussi nombreux à lui seul que toute ma brigade réunie; mais il n'avait jamais senti la poudre, et je crus plus prudent de le laisser en réserve que de le mettre en ligne.

Nous continuâmes à refouler l'ennemi en dehors du défilé, mais mollement et sans engager d'autres troupes qu'une brigade et une ligne de tirailleurs. Ces derniers, voyant que tout se passait en escarmouches, prenaient leurs aises. On put les voir, tout en faisant le coup de fusil, se régaler des mûres noires que les champs en jachère produisent en abondance à cette saison de l'année.

Le soleil se coucha sur ces entrefaites, et le général French remit les affaires sérieuses au lendemain. Or, le lendemain, l'armée ennemie avait dépassé le défilé de Manassas, et les quelques troupes que nous avions devant nous étaient allées rejoindre son arrière-garde. Nous passâmes jusqu'au débouché de la passe, d'où nous pûmes jouir pendant quelques instants d'une magnifique vue de la vallée; après quoi, nous fîmes demi-tour à droite, et nous nous en retournâmes par où nous étions venus.

A quelques jours de là, me trouvant chargé du commandement général des piquets, j'eus à recevoir directement mes instructions du général French. Je trouvai un gros homme au nez rouge, à la figure enluminée, au front chauve, au regard terne. Près de lui un verre et une bouteillle de whiskey semblaient être sur la table en permanence. Il me fit asseoir, me dit à peine quelques mots sur l'objet officiel de ma visite, et, tout en grimaçant fréquemment par l'effet d'un tic nerveux, il aborda un sujet qui paraissait lui tenir à cœur. L'occasion manquée par sa maladresse au défilé de Manassas

avait été le sujet de commentaires peu flatteurs pour lui, et le général en chef en avait éprouvé un vif désappointement. French s'efforçait donc de s'en justifier toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Il débuta par me complimenter sur ce que j'avais fait à son extrême droite, ce qui me sembla moins flatteur que surprenant, vu que je n'avais rien fait du tout. Le seul régiment engagé de mon côté était le 20e de l'Indiana, qui ne m'appartenait pas, et dans ma brigade je n'avais perdu qu'un homme tué par un boulet de raccroc. Sans s'arrêter à ma réponse, il se lança dans une dissertation confuse sur les belles choses qu'il croyait avoir accomplies en cette occasion. Son grand argument consistait en ceci : que, sauf une brigade, il n'avait employé que des tirailleurs pour déblayer le défilé, et qu'en gardant ses troupes en arrière, il avait empêché l'ennemi de savoir où elles étaient. Il y revenait sans cesse, et s'interrompait à chaque instant pour me dire : — Voyez-vous le point? comprenez-vous le point? Ce que je voyais, ce que je comprenais très nettement, c'est que ses idées étaient considérablement embrouillées. Il ne semblait pas se douter que son système de *tirailleries* fut précisément la maladresse qui, en nous faisant perdre un temps précieux, nous avait empêchés de couper en deux la longue colonne de Lee, ou tout au moins d'enlever son arrière-garde. Il me garda ainsi un long temps pour ressasser les mêmes choses, et comme je mettais le pied dans l'étrier, du seuil de sa tente, il me répétait encore : — Vous comprenez le point, n'est-ce pas?

Pauvre 3e corps! tes beaux jours étaient passés.

Le 26, nous arrivâmes à Warrenton, où le général Birney revint reprendre le commandement de la division. Les confédérés s'étant arrêtés à Culpepper, notre armée s'établit encore une fois sur le Rappahanock. Le 31, la droite de nos positions fut assignée au 3e corps, et la division Birney planta ses tentes autour de *White Sulphur-Spring*. La poursuite était terminée.

CHAPITRE IX

DERNIÈRES OPÉRATIONS DE 1863

White Sulphur Springs. — Affaire Vallandigham. — Menées des *Copperheads.* — Émeutes sanglantes à New-York. — Attitude du gouverneur H. Seymour. — Régiments de l'ouest envoyés pour donner force à la loi. — Renforts expédiés dans le Tennessee. — Avance sur Culpepper. — Les *sharp-shooters.* — Mouvement rétrograde. — L'engagement d'Auburn. — Combat de Bristöe. — Remarques. — Visites du général Sickles. — Combat de Rappahanock-Station. — Combat de Kelly's Ford. — Marche en bataille. — M. John Minor Botts entre deux rateliers. — L'affaire de Mine-Run. — Les étiquettes de la mort. — Pointe sur Richmond.

White-Sulphur-Springs est, comme l'indique son nom, une source sulfureuse d'une grande limpidité. Elle est située à quelques milles de Warrenton, dans un joli pays où les collines boisées, les vertes prairies et les champs cultivés varient agréablement le paysage. Avant la guerre, c'était, chaque été, l'un des rendez-vous préférés de la société du Sud. Les planteurs aimaient à y conduire leurs familles et à s'y réunir, sous prétexte de prendre les eaux, pour jouer gros jeu, boire frais et faire de la politique exaltée. Un vaste hôtel leur offrait une hospitalité payée, au centre d'un hémicycle formé par deux rangées de petites maisonnettes à l'usage des familles. Tout cela, couvert de beaux ombrages, au milieu desquels la source jaillissait dans un réservoir surmonté d'une rotonde à colonnes. Mais depuis lors, la guerre avait passé par là. Du grand édifice architectural, il ne restait plus qu'un amas de ruines, d'où s'élevaient des colonnes noircies par

les flammes, et des pans de murs à demi écroulés. Le général Birney établit son quartier général dans le jardin. A quelque distance, et près de la route de Warrenton, un bouquet de grands chênes étend son ombre au milieu d'un champ. Là, je plantai ma tente, et pendant six semaines, à part les exercices habituels, nous pûmes nous livrer sans trouble aux loisirs de la villégiature.

Ce n'était pas le gouvernement; c'était le parti *Copperhead* qui nous faisait ces loisirs. Voici comment : ce pari, étroitement uni à la cause de la rébellion, n'avait cessé, depuis le commencement de la guerre, de susciter sous toutes les formes des entraves au gouvernement. Forcé d'abord de courber la tête devant l'enthousiasme patriotique qui avait enflammé les États libres, il l'avait relevée avec plus d'audace, depuis que, par ses manœuvres, il avait obtenu des succès regrettables aux élections de l'automne précédent.

Un de ses plus violents interprètes, et son principal meneur, était un certain Vallandigham, représentant d'un des districts de l'Ohio. Constamment il s'était opposé, dans le Congrès, à toute mesure de guerre, et quand la session fut close, il se mit en campagne pour continuer dans le pays ses diatribes séditieuses contre le gouvernement national. Le 1er mai 1863, il en vint à prononcer un discours public, dans lequel, après avoir accumulé sans mesure tout ce qu'il put inventer d'accusations injurieuses et mensongères contre l'administration, il finit par appeler directement le peuple à la désobéissance et à la sédition, à propos d'un ordre du général Burnside dirigé contre ceux qui aidaient et assistaient l'ennemi.

Le général Burnside, qui commandait alors le département militaire, fit arrêter Vallandigham, et le traduisit devant une cour martiale à Cincinnati. Un *writ* d'*habeas corpus* fut aussitôt produit en faveur du prisonnier. Mais ce privilége avait été suspendu par une proclamation du président, du mois de septembre précédent, et le Congrès avait pleinement sanctionné cette mesure basée sur les

termes exprès de la Constitution, en cas d'insurrection ou d'invasion. Le général refusa donc d'obéir à l'injonction, et son refus fut judiciairement approuvé. La commission militaire déclara l'accusé coupable, et le condamna à l'emprisonnement dans une des forteresses des États-Unis. Le président, toujours indulgent, mitigea la sentence, en ordonnant que le condamné fût envoyé dans les lignes ennemies, avec défense de rentrer dans les États fidèles avant la conclusion de la guerre.

Alors toute la gent *Copperhead* jeta les hauts cris et s'agita furieusement pour décerner la palme du martyre à son coryphée. Il y eut un grand meeting convoqué à cet effet à Albany, capitale de l'État de New-York. Sans y paraître en personne, le gouverneur Seymour y dénonça, par lettre, la conduite du gouvernement; les orateurs de second ordre s'en donnèrent à pleins poumons, et enfin, on adopta des résolutions qui furent envoyées au président. Celui-ci condescendit à y répondre dans une communication aussi médiocre par la forme que concluante par le fond. Cette réfutation victorieuse des arguments inspirés par la trahison, n'empêcha point l'agitation de se propager dans le parti démocrate qui, dans l'Ohio, fit le choix de Vallandigham pour son candidat au poste de gouverneur.

La nouvelle levée décrétée par le Congrès, et les préparatifs de la conscription pour les Etats qui n'auraient pas complété leur contingent en volontaires, fournirent encore aux alliés des rebelles l'occasion de harceler le gouvernement par d'indignes manœuvres. Tout prétexte leur était bon. Le tirage devait commencer à New-York, le 11 juillet, huit jours après la victoire de Gettysburg, quand Lee aux abois était encore sur la rive gauche du Potomac. L'opération se poursuivit assez tranquillement ce jour-là qui était un samedi. Le lendemain, voyant que, contre leur attente et malgré leurs excitations, le peuple s'était soumis à une mesure légale et nécessaire, les meneurs remuèrent tous les bas-fonds de la ville, pour en faire sor-

tir l'écume de l'immigration européenne mêlée à la lie de la population américaine. Le moment était favorable. New-York était dégarnie de troupes et de milices. On avait envoyé dans la Pennsylvanie et le Maryland tout ce qui pouvait aider à repousser l'invasion. Il ne restait que la police pour combattre l'émeute.

Poussée par l'espoir de l'impunité, par la tentation du pillage, par des encouragements ténébreux, l'engeance maudite sortit le lundi de ses repaires, armée pour le pillage, le meurtre et l'incendie. Les bureaux de conscription furent attaqués, saccagés et livrés aux flammes. Puis, les bandes sauvages, se répandant par les rues, procédèrent à l'égorgement des hommes de couleur et à la poursuite des officiers employés à la conscription ou des partisans de l'administration désignés à leurs coups. Ils forcèrent des maisons particulières qui semblaient leur promettre un plus riche butin, et brûlèrent des établissements publics, entre autres un asile d'orphelins. Pendant trois jours, la ville fut livrée à une horrible et sanglante bacchanale où les femmes et les enfants s'employaient dans le vol et même dans le meurtre.

La police fit bravement son devoir; elle chargea les émeutiers partout où elle put se réunir en force, et protégea, autant qu'il était en son pouvoir de le faire, les personnes et les propriétés. Mais pour mettre fin à cette ignoble anarchie, il fallut attendre le retour des régiments de milice rappelés en hâte à la défense de leurs familles et de leurs foyers. Alors, la répression fut prompte et énergique. A la suite des combats livrés dans les rues, la police put constater l'inhumation de douze cents des bandits de l'émeute. En ajoutant à ce chiffre les enterrements secrets qui échappèrent à ses recherches, le nombre bien autrement considérable des blessés soignés dans leurs familles et dans les hôpitaux, et les condamnations prononcées plus tard par les tribunaux, on trouvera que la sévérité du châtiment fut proportionnée à la mesure du crime. Sous le régime démocratique, la société ne dépend

pas du gouvernement pour la défendre. Elle sait se protéger elle-même.

Le gouverneur, Horatio Seymour, dont l'attitude et la conduite envers le gouvernement national avaient été de nature à encourager l'émeute, beaucoup plus qu'à la prévenir, ne songea, de concert avec son parti, qu'à la mettre à profit pour empêcher la conscription. Sous prétexte de vérifier si quelque erreur ne s'était pas glissée dans le compte du contingent fourni par l'État, et de soumettre préalablement la question de constitutionnalité de la loi à l'examen des pouvoirs judiciaires, il demanda au président que la reprise du tirage fût ajournée indéfiniment. On comprend le but de cette tentative. Il s'agissait de tarir la source des renforts nécessaires aux armées, pour amoindrir, sinon pour annuler les résultats des victoires de Gettysburg et de Wicksburg, et tandis que le gouvernement confédéré renouvellerait ses forces par la levée en masse, de réduire les nôtres en arrêtant la conscription et en décourageant les enrôlements volontaires. Tels étaient les moyens par lesquels les démocrates de la paix, dans le Nord, prétendaient arriver ou à la consécration définitive d'une Confédération du Sud, ou à l'établissement d'une nouvelle union basée sur l'asservissement des État libres à l'omnipotence des États à esclaves.

Le président refusa d'accéder à la requète, par une communication motivée en date du 7 août. Dès le lendemain, le gouverneur insista en produisant des documents préparés *ad hoc* par le juge avocat Waterburg, *ejusdem farinæ*. La reprise du tirage n'en fut pas moins ordonnée pour le 19 août, et pour prévenir la possibilité de nouvelles violences de la part des affiliés de la rébellion, des régiments de l'armée du Potomac furent dirigées sur New-York. Dans le nombre, se trouvaient le 3e et le 5e de Michigan dont le départ réduisit encore considérablement ma brigade, bien que le 99e de Pennsylvanie y fût transféré pour les remplacer. D'autres troupes furent également

empruntées aux autres divisions. On choisit de préférence celles qui appartenaient aux États de l'ouest. Leur présence suffit pour empêcher toute opposition.

En même temps, un détachement considérable fut tiré de l'armée du Potomac pour être envoyé dans la Caroline du sud. Il s'ensuivit que les opérations offensives durent être temporairement suspendues.

A la mi-septembre, le général Meade reçut avis que le corps de Longstreet avait quitté l'armée de Lee pour se rendre dans le Tennessee. Comme il se préparait aussitôt à reprendre la campagne, il lui fut annoncé de Washington que le 11e et le 12e corps allaient être expédiés dans l'ouest sous le commandement du général Hooker. Ils partirent en effet, et cessèrent, à partir de ce moment, de faire partie de l'armée du Potomac.

Les cinq corps qui restaient, en y joignant la cavalerie, ne pouvaient pas former un effectif de plus de cinquante à soixante mille hommes, en l'absence des troupes envoyées dans l'État de New-York et qui n'étaient pas encore revenues. Néanmoins, Meade ne jugea pas nécessaire d'attendre leur retour, et, le 15 septembre, l'armée fut mise en mouvement. La cavalerie traversa la première le Rappahanock. Nous la suivions de près. A notre approche, Lee abandonna Culpepper et se replia avec toutes ses forces derrière le Rapidan où nous dûmes nous arrêter devant la forte position qu'il avait prise.

Là nous rejoignirent les régiments absents depuis un mois. Il ne faut pas demander si on leur fit fête. Le 3e et le 5e du Michigan furent reçus dans la brigade au bruit de hurrahs sans fin auxquels ils répondirent avec non moins d'entrain. Après tant de combats livrés ensemble, de part et d'autre, on se réjouissait de se retrouver encore côte à côte, pour les combats nouveaux qu'il restait à livrer. Il paraît, du reste, que parmi eux, le temps perdu pour la guerre avait été mis autrement à profit. Le colonel Pierce, remis de sa blessure, me raconta que, pendant les dix ou douze jours que son régiment avait séjourné à

Troy, trente de ses hommes s'y étaient mariés. Maintenant, ils pouvaient chanter le refrain populaire :

> **Nos amours ont duré toute une semaine.**
> **Ah ! que du bonheur les instants sont courts !**

J'aime à croire que maris et femmes se sont retrouvés après la guerre, et que les jeunes Troyennes n'auront pas été laissées derrière sans retour, comme l'épouse du pieux Énée.

Le 99e de Pennsylvanie retourna à la 2e brigade dont il avait toujours fait partie; mais il fut remplacé dans la mienne par le 1er bataillon des *sharpshooters*, et comme, à même époque, le 17e du Maine reçut une accession de deux cents recrues, le chiffre de mon commandement se trouva reporté à 3,200 hommes dont plus de deux mille présents dans les rangs.

Les *sharpshooters* formaient une organisation spéciale dans l'armée. Il n'en existait que deux bataillons levés dans tous les États-Unis, par le colonel Berdan, et composés exclusivement de tireurs de première force qui avaient dû faire leurs preuves avant d'y être admis. Leur uniforme était vert-foncé à boutons de corne; leur arme, la carabine à bascule de Sharp, se chargeant par la culasse. Combattant toujours en tirailleurs, ils avaient une sûreté de main et une justesse de coup d'œil qui les rendait particulièrement redoutables. Là où les fusils rayés de Springfield ne pouvaient atteindre, leurs balles meurtrières frappaient le but presque à coup sûr. Quelques-uns étaient armés à leurs frais de longues carabines à télescope, pour lesquelles il semblait que la distance n'existât plus. D'après cela, l'on peut juger du nombre de victimes que les *sharpshooters* durent faire dans les rangs de l'ennemi.

Culpepper, dont il a été souvent question, est une petite ville, ou plutôt un grand village où se trouvent quelques jolies maisons. Tout y était alors à l'abandon; les magasins restaient fermés; les habitants avaient disparu. On

n'y rencontrait guère qu'un petit nombre de nègres trop jeunes ou trop vieux pour prendre la clef des champs, et laissés là parce qu'ils ne valaient pas la peine d'être emmenés. Nous restâmes campés dans les environs jusqu'au 10 octobre.

Le 6, l'avis officiel d'un mouvement de cavalerie de Stuart en arrière de nos positions nous avait déjà mis sur le qui vive. On avait envoyé des reconnaissances de divers côtés, et, le 8, on s'était tenu prêt partout à marcher au premier signal. Le soupçon d'une manœuvre de Lee pour tourner notre droite devint une certitude lorsque, le 10, les avant-postes de la 2e division eurent été attaqués à James City par la cavalerie qui couvrait le flanc de la colonne principale des confédérés. Des lors, le général Meade comprit que l'intention de son adversaire était de couper ses communications avec Washington. L'armée se replia aussitôt sur le Rappahanock. Le 3e corps couvrait la retraite.

A peine nous étions-nous mis en mouvement à notre tour, le 11, au matin, qu'une brigade de cavalerie ennemie se présenta sur notre flanc gauche. La division se forma aussitôt en bataille, mais il suffit du bataillon des *sharpshooters* pour faire disparaître les cavaliers qui nous menaçaient. Bien que notre marche fût retardée par quelque encombrement de fourgons et d'ambulances au passage de *Hazel river*, nous arrivâmes, dans l'après-midi, sur les hauteurs qui commandent le gué de Beverley. De là, nous aurions pu assister à un combat de cavalerie dans la plaine, si, dès la première charge, tous les détails ne s'en fussent perdus dans un épais nuage de poussière où amis et ennemis disparurent en un instant. Je ne saurais donc rien en dire, sinon que c'était le général Bufford qui nous ralliait à travers les troupes de Stuart, essayant en vain de lui barrer le passage. — A neuf heures du soir, nous passâmes sur un pont de bateaux que les pontonniers rompirent et retirèrent de l'eau derrière nous. A minuit, nous bivouaquions en portion derrière le gué de Freeman.

Déçu dans son plan sur la rive sud du Rappahanock, le général Lee résolut de tenter de nouveau l'épreuve sur la rive nord. Il reprit son mouvement par Sulfur-Springs où le général Gregg, à la tête d'une brigade de cavalerie, n'était pas en force pour lui disputer le passage. Mais l'engagement qui s'ensuivit dévoila la marche de l'ennemi. Dès lors, ce fut entre les deux armées une course dont l'avantage ne resta que trop à la nôtre. Voici comment : de Warrenton, les deux corps de Hill et d'Ewell, qui composaient toutes les forces de Lee, se dirigèrent sur la station de Bristoë, par des routes différentes, comptant s'y réunir pour nous prendre en flanc. Si Meade eût prévu ce mouvement, ou s'il en eût été prévenu, rien ne lui eût été plus facile que d'y recevoir l'attaque dans une position avantageuse, et il est fort probable que, pour être venu chercher de la laine, l'ennemi s'en serait retourné tondu. Malheureusement, dans la persuasion que Lee ne cherchait qu'à nous devancer à Centreville pour se placer dans une bonne position entre nous et Washington, le général en chef continua son mouvement de retraite sans s'arrêter,

Ce jour-là (13 octobre), nous avions dépassé le 2e corps, commandé maintenant par le général Warren, qui relevait le général French à l'arrière-garde. Vers trois heures de l'après-midi, nous allions atteindre le village d'Auburn, lorsque notre tête de colonne fut inopinément accueillie à coups de fusil, près d'un bois dont la lisière traversait la route devant nous. French, qui marchait avec notre division, avait négligé de faire éclairer la colonne par une avant-garde. Nous ignorions donc à quelles forces nous avions affaire. La 1re brigade, commandée par le colonel Collis, se forma rapidement à droite. La mienne, qui suivait, se développa en deux lignes sur la gauche, tandis qu'une section d'artillerie ouvrait le feu sur le bois d'où les balles continuaient à nous arriver vivement.

Ces dispositions prises, ordre fut donné à la première ligne de charger, Ce fut fait lestement. De mon côté, le

5e du Michigan et le 1er bataillon des *sharpshooters* s'élancèrent au pas gymnastique. L'ennemi n'eut pas le temps de nous envoyer une volée. En un instant nous arrivâmes sur lui, et le bois fut balayé sans grande résistance. Il ne s'y trouvait qu'une brigade de cavalerie démontée. Les rebelles coururent à leurs chevaux, et disparurent, ne laissant entre nos mains que leurs morts, et quelques prisonniers.

Nous nous étions arrêtés au bord d'un ravin abrupt au fond duquel un ruisseau courait sur un lit pierreux. Au delà s'étendait une plaine ouverte, derrière une ferme dont la façade bordait la route au dessous de nous. Quelques bâtiments d'exploitation s'élevaient dans les champs, à cinq ou six cents mètres plus loin. Là se montrait encore un groupe de cavaliers parmi lesquels un officier caracolait avec affectation, s'arrêtant de temps à autre pour examiner nos mouvements à l'aide d'une lorgnette. — Qui va me décrocher cet officier trop curieux? demandai-je aux sharpshooters les plus rapprochés de moi. — On peut essayer, colonel, répondirent-ils. Ils désignèrent l'un d'entre eux qui s'avança de quelques pas, et ajusta avec soin. Le coup partit. Après quelques secondes d'attente, nous vîmes le cheval trébucher comme s'il allait tomber, puis se redresser sur trois jambes. La balle avait frappé la monture, au lieu du cavalier, qui n'attendit pas une nouvelle épreuve de la portée de l'arme et de l'adresse du tireur. Tout le groupe disparut avec lui derrière un mur, et nous n'en revîmes plus trace.

Pendant ce temps, nos morts avaient été enterrés, nos blessés, transportés aux wagons d'ambulance. La colonne reformée reprit sa route, précédée cette fois d'une avant-garde.

Le lendemain, après avoir traversé le Bull-Run, nous venions de prendre position dans l'après-midi sur la hauteur, en avant de Centreville, lorsqu'une violente canonnade éclata à la station de Bristoë où nous avions passé quelques heures auparavant. Le 2e corps y était aux prises

avec l'ennemi. Le matin, de bonne heure, il s'était trouvé en contact, d'un côté. avec l'avant-garde d'Ewell, et de l'autre, avec la cavalerie de Stuart. Mais celle-ci n'avait pu arrêter sa marche, ni celle-là la retarder en tiraillant avec la division Caldwell qui marchait la dernière.

A la station de Bristoë, les choses prirent un aspect plus sérieux. Le 5e corps que Warren comptait y trouver venait d'en partir sans l'attendre, lorsque la colonne de Hill s'y présenta. Celui-ci se mit aussitôt en mesure de couper le 2e corps, de façon à le rejeter sur Ewel et à l'envelopper et le détruire entre eux deux. Mais Warren sut conjurer le danger avec une promptitude de décision et une rapidité d'action qu'on ne saurait trop louer. Il lança en avant la division de Hays, derrière le talus du chemin de fer, qui protégeait nos hommes comme un retranchement, tandis qu'il disposait la division de Webb pour recevoir le choc. Lors donc que l'ennemi s'avança en bataille, il fut accueilli par un double feu de mousqueterie et d'artillerie qui jeta bientôt le désordre dans ses rangs. Sans lui donner le temps de se reformer, Warren le poursuivit, la baïonnette dans les reins, et acheva sa déroute en lui enlevant cinq pièces d'artillerie, deux drapeaux et cinq cents prisonniers. Quand la division Caldwell rejoignit les deux autres, tout était fini ; Hill était refoulé en arrière, et Ewell, poursuivant sa route par Greenwich, n'avait pas encore reparu.

Des hauteurs où Warren nous rejoignit pendant la nuit, nous pûmes suivre des yeux les diverses phases du combat. C'était la première fois que le jeune général commandait un corps d'armée en action. Ce début lui fit beaucoup d'honneur.

Je me suis souvent demandé pourquoi l'armée était restée immobile, tandis que Warren abandonné à lui-même avait à lutter seul contre des forces bien supérieures aux siennes ; et pourquoi le général Meade n'avait pas mis à profit ce premier succès pour revenir sur l'ennemi avec toutes ses forces, et lui livrer bataille dans une

position qui n'avait rien de désavantageux et qui répondait pleinement à la recommandation permanente de toujours couvrir Washington. Il est certain que, dans tout ce mouvement rétrograde de Culpepper à Centreville, Meade adopta la conduite la plus prudente et la plus sûre; mais on ne saurait dire que ce fut la plus glorieuse. Il déjoua complétement le plan de Lee, qui était de tourner nos positions et de se planter en travers de nos communications avec Washington. La question est de savoir si ce dernier eût gagné à cette manœuvre ce qu'il en attendait.

Il est bon de remarquer que la réussite l'eût mis dans une condition identique à la nôtre. En se plaçant entre nous et Washington, il nous plaçait entre lui et Richmond. Je sais bien qu'il nous eût volontiers livré toute grande ouverte la route de la capitale confédérée, pourvu que celle de la capitale fédérale lui fût abandonnée. Mais il n'y pouvait pas compter. L'échange eût été beaucoup trop en sa faveur. Supposons qu'on l'eût laissé faire à Culpepper. En quoi sa position valait-elle mieux que la nôtre? Nous avions à dos le Rapidan; lui, le Rappahanock. Nos forces étaient au moins égales aux siennes, et nos vétérans valaient bien les siens.

Que s'il eût continué de marcher au nord, comme nous avions la ligne intérieure, nous ne pouvions encore manquer de le rejoindre. Il arriva avant nous à Warrenton, ce qui n'empêcha pas que nous n'eussions dépassé déjà la station de Bristoë lorsqu'il s'y présenta. Là encore, comme à Auburn ou à Greenwich, nous aurions pu l'attendre, et nous ménager une victoire autrement importante que le succès, plus brillant que productif, de Warren.

Admettons enfin que, persistant à refuser la bataille, le général Lee nous eût devancés à Centreville. Soit. Le voilà dans une position formidable; mais comment y fera-t-il vivre son armée? Pour nous, le Potomac, dont nous sommes maîtres, est une voie de ravitaillement toujours ouverte. La faim, qui fait sortir le loup du bois, fera donc

aussi sortir l'ennemi de sa position pour venir nous combattre dans des conditions qui n'ont fait qu'empirer, à mesure qu'il s'est éloigné de sa base et qu'il a rendu ses communications plus difficiles.

Quant à marcher sur Washington avec deux corps d'armée, sans moyen possible de traverser directement le Potomac, et lorsqu'il nous avait à dos; c'est une hypothèse à laquelle il n'y a pas lieu de s'arrêter.

En somme, il eût pu être plus profitable; il eût été certainement plus glorieux de livrer bataille aux confédérés sur quelque point de la route parcourue, que d'entreprendre avec eux une course de vitesse. Le général Meade lui-même s'exprima en ce sens devant le comité du congrès; mais on ne fait pas toujours ce qu'on désire, à la guerre surtout, et dans l'incertitude sur le but et les mouvements de son habile adversaire, il se détermina à suivre la ligne de conduite qui comportait le moins de risques.

Quoi qu'il en fût, le général Lee, voyant ses plans déjoués, n'avait plus rien à faire qu'à s'en retourner. Autant pour retarder notre poursuite que pour attacher quelque résultat à son excursion, en se retirant, il détruisit le chemin de fer, depuis la station de Bristoë jusqu'au Rappahanock, sur une longueur de vingt-cinq milles environ.

Le lendemain 15, le général Sickles arriva au bivouac de la division, établi à la station de Fairfax. Entraîné par son ardeur, il venait demander à reprendre son commandement, dans la pensée qu'une bataille était imminente. Le général en chef jugea, non sans raison, qu'il n'était pas encore en état de supporter les fatigues du service, et de faire face à toutes les exigences de la position qu'il réclamait parmi nous. Il ne marchait qu'avec des béquilles, et ne pouvait encore supporter la pression d'une jambe mécanique. L'accueil que lui firent ses deux vieilles divisions dut le consoler amplement de son désappointement.

La nouvelle de son arrivée à la station était à peine connue, que tous ses régiments de Gettysburg se for-

mèrent sans armes en double haie le long du chemin qu'il devait suivre pour venir au quartier général de Birney. Celui-ci était allé à la rencontre du brave mutilé, avec un wagon de campagne attelé de quatre chevaux. Leur apparition fut le signal d'un tonnerre d'acclamations comme j'en ai rarement entendu. Il fallut prendre le pas; d'un bout à l'autre de la ligne, les explosions de hurrahs se succédaient sur le passage de la voiture, et se répétaient encore après qu'elle s'était éloignée. Les képis s'agitaient en l'air; les *welcome* se répondaient avec enthousiasme. Et lorsque le général fut descendu dans la tente de Birney, entouré des commandants de brigades, les hommes, assemblés en foule à l'entour, s'y livrèrent longtemps encore à la libre expression de leur joie.

Il faut tout dire : cette réception n'était pas seulement une manifestation en l'honneur de l'ancien chef du corps; elle était aussi une protestation contre le successeur qu'on lui avait donné. A la guerre, les soldats savent fort bien apprécier la valeur de leurs généraux. Ce n'est pas en s'adonnant à quelque vice vulgaire prohibé parmi eux, ou en faisant de l'autorité un instrument d'intrigues que l'on acquiert leur confiance, mais simplement, en se montrant digne de les commander. Soyez juste, et vous pourrez être sévère sans soulever aucun ressentiment même parmi ceux qu'auront atteints des punitions méritées. Soyez partial, et votre indulgence pour les uns, comme votre exigence pour les autres, ne vous rapportera que le mépris de tous. Au fond du cœur, le soldat garde toujours un sentiment de droiture qui règle les jugements qu'il porte sur ses chefs. Son plus grand intérêt s'y rattache directement, car souvent sa vie peut dépendre d'un ordre bien ou mal inspiré. C'est pourquoi les mauvais généraux gâtent les bons soldats, comme les bons généraux corrigent les mauvais soldats.

Les mêmes hommes combattent tout différemment selon le chef qui les conduira. S'ils ont confiance en lui, ils se jetteront sur l'ennemi avec un élan sans réserve, car ils

savent que le régiment ne sera pas compromis sans nécessité, et que, s'ils doivent mourir, leur mort sera du moins utile à la cause à laquelle ils se sont voués. Mais s'ils se sentent mal commandés, s'ils ont à craindre d'être sacrifiés sans résultat par un manque de jugement ou par une intelligence obscurcie par les fumées du whiskey, alors l'élan fera place à l'indécision. Ils iront au feu pour obéir à la discipline et sauvegarder leur amour-propre ; et s'ils rencontrent une résistance énergique, là où ils auraient pu forcer une position sans compter leurs pertes, il est à parier qu'ils se replieront en maugréant contre le chef que leur méfiance fait responsable de l'échec. Il n'est donc pas surprenant que, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, les soldats témoignent quelque peu bruyamment leur intérêt au choix du général qui leur est donné.

Des pluies abondantes, en submergeant les gués du Bull-Run, nous retinrent trois jours près de Centreville. L'ennemi en profita pour démolir le chemin de fer, brûler les traverses et courber les rails qu'il ne pouvait pas emporter. Il nous fallut donc réparer le dégât avant de reprendre l'offensive derrière le Rappahanock où Lee s'était retiré. Le travail se poursuivit avec une rapidité remarquable. Quinze jours suffirent pour le compléter. A mesure qu'il avançait, nous changions de campement, et plus souvent encore en ce qui concernait notre division. Le général French semblait prendre plaisir à nous faire aller. Les hurrahs pour le général Sickles lui tintaient encore aux oreilles.

A la station de Bristoë, c'étaient des allées et venues à travers le Broad Run, passé et repassé trois fois par nos hommes dans l'eau jusqu'à la ceinture. A la station de Catlett, c'étaient des déplacements continuels, sans cause ni raison, quelquefois au milieu de la nuit. En pareil cas, le général French restait invisible sous sa tente où personne n'était admis à troubler son mystérieux sommeil. Un soir, le général Birney, lassé de ses fantaisies,

négligea de s'y conformer. Il en appelait à Philippe, à jeun, qui, le matin venu, n'osa pas demander compte de l'inexécution de ses ordres de la veille... s'il s'en souvint encore.

Le 6 novembre, la voie ferrée étant complétement rétablie, le général Meade résolut de reprendre l'offensive, en forçant le passage du Rappahanock sur deux points à la fois. Le 5e et le 6e corps reçurent ordre de se porter sur le point où le chemin de fer traverse la rivière; les 1er, 2e, et 3e corps, sur le gué de Kelly situé à quelques milles plus bas. Le mouvement commença le 7 au point du jour.

Ce fut la colonne de droite qui rencontra la plus vive opposition. Une division du corps d'Ewell occupait là une forte position défendue par une redoute et des retranchements protégés par le feu de plusieurs batteries d'artillerie. Une charge vigoureuse de deux brigades du 6e corps, commandées par le général Runell, décida l'affaire. La redoute fut enlevée. Avec elle l'ennemi perdit quinze cents prisonniers et quatre pièces de canon, sans compter les morts et les blessés.

A Kelly's Ford, les obstacles furent moins sérieux. L'attaque fut confiée à ma brigade qui, pour cette occasion, fut renforcée du 20e de l'Indiana et du 2e bataillon des sharpshooters. Nous arrivâmes sur les hauteurs boisées qui dominent la rivière, sans avoir donné l'éveil à l'ennemi. Ce fut seulement lorsqu'il nous vit descendre dans la plaine, qu'il accourut se jeter dans les retranchements qui défendaient le gué. En même temps, il faisait avancer une batterie; mais le général Birney avait déjà placé, au dessus d'un coude de la rivière, des canons qui la prenait en rouage, et l'obligèrent à se tourner de leur côté. Alors, elle présenta le travers à d'autres pièces amenées à ma droite et qui n'attendaient que ce moment pour ouvrir leur feu. Ainsi canonnée de deux côtés à la fois, elle fut bientôt réduite au silence et forcée de se retirer.

Pendant la canonnade, j'avais fait avancer les sharpshooters commandés par le colonel Trepp, jusqu'au bord

de la rivière et derrière eux mes autres régiments que je tenais massés derrière le pli de terrain le plus rapproché. Le colonel Trepp avait improvisé quelque protection pour deux ou trois de ses compagnies sur la partie la plus élevée de la rive, d'où elles entretenaient un feu si meurtrier sur les retranchements opposés, que les rebelles n'osaient plus s'y montrer que pour tirer à peu près au hasard. Profitant de cet avantage, le reste du bataillon entra résolûment dans l'eau. Ce fut le signal. Je m'avançai derrière eux, suivi du 40e de New-York, du 20e de l'Indiana, des 3e et 5e du Michigan et du 110e de Pennsylvanie. Avant même que j'eusse atteint l'autre bord, mes sharpshooters, conduits par les lieutenants Aschmann et Garrison, avaient enlevé la première ligne de *rifle pits* et planté leur drapeaux sur le parapet. La seconde ligne ne tint pas longtemps; puis, sans nous arrêter, nous abordâmes le village au pas gymnastique. L'ennemi, qui ne nous y attendait pas si vite, opposa peu de résistance et se rendit de bonne grâce. C'étaient principalement des troupes de la Caroline du nord qui me parurent plus joyeuses qu'attristées de jeter leurs armes et leurs accoutrements pour courir à l'arrière. Après quoi, il ne restait plus qu'un léger ouvrage en demi-lune, isolé au milieu d'un champ. Il était occupé par une cinquantaine d'hommes qui aimèrent mieux se laisser prendre, que de s'enfuir à découvert. Cette affaire ne nous coûta pas cent hommes et nous rapporta plus de cinq cents prisonniers. Personnellement, elle me valut, comme au général Runell, l'honneur d'être mis à l'ordre du jour de l'armée et d'y recevoir les remercîments du général en chef et le témoignage de la satisfaction du président.

Le gros des forces ennemies s'était retiré dans un bois qu'elles abandonnèrent pendant la nuit. Le lendemain, rien ne s'opposa plus à notre marche, et vers midi, toute l'armée se trouva réunie dans la plaine de Brandy. La poursuite commença aussitôt en ordre de bataille. Le pays s'y prêtait admirablement. C'est à peu près la seule

partie de la Virginie où le terrain découvert s'étende au loin sans obstacles. Aussi ce grand déploiement militaire offrit-il un des plus beaux spectacles qui se puissent voir. Que l'on se figure deux corps d'armée marchant au centre en lignes de bataille, en masses, l'artillerie dans les intervalles et sur la route, les flancs couverts par deux divisions en colonnes, les tirailleurs en avant, la cavalerie sur les deux ailes; les réserves couvrant les équipages en arrière; et toute cette masse d'hommes en ordre parfait, s'élevant ou s'abaissant graduellement suivant les ondulations de la plaine, au bruit du canon qui ne cessait de lancer des projectiles sur l'arrière-garde des confédérés en retraite. Tel fut le tableau mouvant dont il nous fut donné de jouir durant toute cette après-midi.

L'ennemi refusa avec persistance la bataille que nous ne cessions de lui offrir. Il ne s'arrêta qu'après avoir repassé le Rapidan. Nos positions respectives se retrouvèrent ainsi les mêmes qu'un mois auparavant.

Les rebelles avaient compté que nous nous arrêterions à la ligne du Rappahanock. Dans cette persuasion, ils avaient commencé leurs installations d'hiver, sans imaginer qu'ils pussent travailler à notre profit. Tel fut pourtant le cas. Nous trouvâmes en abondance des provisions de planches et de briques, et jusqu'à des barraquements presque achevés dans les camps abandonnés précipitamment par eux. Ce nous fut autant de précieuses ressources dont nous fîmes aussitôt bon usage.

Ma brigade était campée sur les terres de M. John Minor Botts, Virginien, qui avait joué un rôle marquant dans l'ancien parti whig. Il avait adroitement manœuvré sa barque au milieu des orages politiques qui précédèrent immédiatement la sécession tardive de son État. Depuis lors, il avait fait au gouvernement de Richmond une opposition, tempérée dans le fond, mais assez bruyante dans la forme, pour pouvoir s'en prévaloir auprès de nous, comme d'un gage de sentiments unionistes. Cet habile homme avait ainsi trouvé moyen de manger à deux rate-

liers. Aussitôt qu'il nous vit sur ses vastes propriétés, — dont une partie, nous dit-on, n'était que des dépôts laissés entre ses mains. au moyen de ventes simulées, par des rebelles servant dans les armées de la Confédération, — son premier soin fut naturellement de tirer le meilleur parti possible de la circonstance. Il alla donc trouver le général Meade. Il lui fit un récit émouvant des persécutions auxquelles il avait été en butte de la part des confédérés, et des dévastations dont ses propriétés avaient eu à souffrir. A ces titres, il réclama la protection du général en chef, et conclut en posant la question d'indemnité pour les dégâts causés par nos troupes. Le général Meade accéda fort obligeamment à ces demandes, et comme mon quartier général était le plus voisin de la maison d'habitation, je reçus l'ordre de me rendre près de M. Minor Botts et de m'entendre avec lui sur ce qu'il serait possible de faire.

A ma grande surprise, je trouvai une maison entourée de communs en bon ordre, et où l'empreinte de la guerre n'était point apparente, autrement que par la réduction du domestique. Les barrières peintes en blanc étaient intactes. A l'intérieur, les moutons paissaient, les dindons gloussaient, les poules picoraient, les oies broutaient l'herbe, et les canards dodus dormaient le bec sous l'aile. C'était là un spectacle champêtre dont nous avions depuis longtemps perdu l'habitude, en Virginie. Mes aides de camp n'en étaient pas moins surpris que moi, et il nous sembla que, si victimé que fût l'honorable M. Botts, il n'en avait pas moins réussi à sauver quelques bons débris du naufrage. Un perron de plusieurs marches nous conduisit à une piazza couverte par la projection d'un fronton grec supporté par de hautes colonnes. La porte nous fut ouverte, et nous pénétrâmes à l'intérieur.

Le salon où nous fûmes reçus était garni d'un ameublement sans goût, mais massivement confortable et où rien ne manquait. Sur les murs, jaunissaient quelques-unes de ces croûtes prétentieuses que l'inintelligence artistique du

Sud accepte volontiers comme des tableaux. En somme, les choses semblaient être dans leur état habituel, et rien n'indiquait que les tapis à bon marché eussent été maculés par des bottes de soudards. Le maître du logis fit bientôt son entrée de l'air que dut prendre Marius en face du légionnaire chargé de le mettre à mort ; mais quand je lui eus fait connaître le but de ma visite, modifiant son expression, il prit la parole et prononça son discours.

Comme je n'étais pas venu là pour des fleurs de rhétorique, mais pour des arbres abattus et des *fences* brûlées, je me hâtai de donner un tour plus pratique à l'entrevue. Nous n'en eûmes pas moins à subir la lecture d'une lettre destinée à l'*Examiner* de Richmond, et dans laquelle M. Botts se plaignait amèrement des excès commis par l'armée confédérée à son préjudice. Il s'y déchaînait surtout contre le général Stuart qui, peu accessible aux charmes de l'éloquence, avait, paraît-il, fait arrêter l'orateur pour se débarrasser de ses plaidoyers ou trop longs ou trop vifs. Mais là où M. Botts manqua d'habileté, ce fut dans la communication, qu'il se laissa aller à me faire, des réclamations en dommages et intérêts par lui adressées au gouvernement rebelle. Il me parut que tendre une main à Richmond et l'autre à Washington pouvait être adroit; mais que m'en faire part était au moins inutile, surtout lorsque certains dégâts, que je savais pertinemment être l'œuvre de l'ennemi, étaient mis avec insistance à la charge de nos troupes.

La conclusion fut : que d'abord, nous eûmes à fournir une centaine d'hommes de corvée et des wagons pour relever les *fences* à l'abri desquelles devaient paître les troupeaux de M. Botts; qu'ensuite, une commission spéciale fut nommée pour constater le dommage et présenter un rapport sur la question d'indemnité. Comme je quittai l'armée à quelques jours de là, j'ignore ce qu'il en advint.

Au mois de septembre précédent, une question avait été soulevée par rapport à ma position dans l'armée, par

un colonel aspirant à me remplacer. Il s'agissait de décider si les règlements autorisaient à me maintenir sur les cadres, après le transfert des hommes du 55e dans le 40e, et le licenciement du 38e, régiments que j'avais successivement commandés. Bien que la question eût été jugée en ma faveur, explicitement à l'armée et implicitement au département de la guerre, qui n'avait pas donné suite à la réclamation, je crus avoir assez fait pour sortir d'une position contestée, par une promotion au grade de brigadier général qui, depuis un an, avait été demandé cinq fois pour moi, par tous mes commandants supérieurs. En conséquence, le 13 novembre, la campagne étant finie, et l'armée se disposant à entrer en quartiers d'hiver, j'adressai à l'adjudant général une lettre en ce sens. Le président avait décidé alors d'ajourner toute promotion jusqu'après la réunion du Congrès. Il s'ensuivit que mon ordre de radiation (*muster out*) comme colonel, précéda de quelques semaines ma nomination comme brigadier général. Cet intervalle, joint aux délais habituels des confirmations par le Sénat, me valut l'avantage de passer, à New-York et Washington, un hiver beaucoup plus agréable qu'il ne l'eût été sous la tente.

J'ajouterai ici que, peu de jours après mon départ, l'armée traversa le Rapidan, par suite d'un plan du général Meade, parfaitement conçu pour envelopper le corps d'Ewell campé séparément à plusieurs milles de celui de Hill. L'entreprise demeura sans résultat, par suite de divers contre-temps et notamment des bévues du général French qui, le premier jour, retarda considérablement la marche de l'armée par sa lenteur à se rendre au point de passage assigné, et, le second jour, s'égara si bien hors de la route, qu'il alla donner contre les lignes ennemies, au lieu de rejoindre le 2e corps, comme il en avait reçu l'ordre. Cette maladresse coûta sept cents hommes au 3e corps, parmi lesquels le colonel Trepp des *sharpshooters* qui fut tué dans l'engagement. Les deux corps ennemis, qu'on devait surprendre et combattre séparément, se con-

contrèrent aussitôt, et se fortifièrent si promptement et si efficacement que, le troisième jour, l'attaque fut reconnue trop hasardeuse pour être tentée.

Il se passa là un fait d'une émouvante signification. Le 29 au matin, Warren devait aborder la droite des rebelles avec le 2e corps renforcé de deux divisions du 3e. Lorsqu'au point du jour, les hommes rangés en bataille virent devant eux les bords marécageux du Mine-Run, les abattis d'arbres inextricables, et les retranchements devant lesquels l'artillerie croisait ses feux, comprenant qu'on leur demandait l'impossible, ils songèrent à Fredericksburg, et, sans colère ni murmures, chacun d'eux se mit à écrire son nom, son âge et son lieu de naissance sur de petits carrés de papier qu'ils s'épinglèrent sur la poitrine.

Est-il rien de plus saisissant, dans son héroïque simplicité, que cette protestation silencieuse et résignée de soldats que l'on envoie inutilement à la mort, qui le savent, et qui, prêts à s'immoler au devoir, se bornent à crayonner d'avance leurs modestes épitaphes!

Heureusement, le général Warren ne permit pas que le sacrifice s'accomplît. Dédaignant les faux jugements auxquels il pouvait s'exposer, il prit sur lui de suspendre l'assaut, et envoya un de ses aides de camp en expliquer les motifs au général en chef. Celui-ci contremanda aussitôt les ordres en vertu desquels Sedgwick devait attaquer la gauche, et Birney le centre des positions ennemies. L'occasion était manquée; la saison avancée ne permettait plus d'entreprendre de nouvelles opérations. L'armée repassa le Rapidan, pour reprendre, définitivement cette fois, ses quartiers d'hiver autour de Culpepper.

Cette période d'inaction ne fut signalée que par divers mouvements de cavalerie dont le plus important fut, à la fin de février, une tentative pour délivrer ceux de nos prisonniers que la barbarie du gouvernement rebelle abandonnait à toutes les tortures du froid et de la faim, dans une île du James, en face de Richmond. Le général Kilpatrick, qui commandait l'expédition, pénétra jusqu'à la

seconde ligne des défenses de la capitale confédérée, mais ne put aller plus avant. Une partie de ses forces conduite par le colonel Dahlgreen avait été égarée loin de sa route par la trahison d'un guide, et entraînée dans une embuscade où beaucoup restèrent tués, blessés ou prisonniers. Le guide fut pendu haut et court à un arbre; mais la mort de ce misérable ne racheta pas celle du jeune colonel dont le corps resta parmi les morts. — Quant aux prisonniers, ils furent dirigés au loin dans le Sud; où ils devaient périr par milliers, victimes de traitements inouïs dont je me réserve de donner ailleurs quelque idée.

CHAPITRE X

ULYSSE S. GRANT, LIEUTENANT GÉNÉRAL

Condition de la rébellion au commencement de 1864. — Le général Grant dans l'Ouest. — La prise de Vicksburg. — Capitulation de Port-Hudson. — Victoire de Missionary-Ridge. — Grant nommé lieutenant général. — Son portrait. — Son séjour à Washington. — Réorganisation de l'armée du Potomac. — État officiel des forces de terre des États-Unis. — Comment je fus appelé au commandement de la garnison et des défenses de New-York.

L'année 1864 fut partout accueillie comme celle qui devait décider du sort de la guerre. Dans le Nord comme dans le Sud, on se trouva d'accord sur ce point.

Depuis trois ans, la rébellion n'avait cessé de reculer dans l'accomplissement de son entreprise. Dans l'ouest, elle avait été refoulée hors des États du centre, et de défaite en défaite, ayant perdu le cours du Mississippi, elle se trouvait scindée en deux si complétement, que, pour le gouvernement de Richmond, les États et territoires au delà du fleuve étaient désormais comme s'ils n'étaient pas. Dans l'est où elle avait concentré ses forces les plus vives, et où ses meilleurs généraux n'avaient point trouvé devant eux d'adversaires qui les valussent, ses succès mêmes avaient été des succès négatifs plus onéreux pour elle que pour nous les revers. En réalité, l'armée du Potomac avait été pour les confédérés le rocher de Sisyphe. Deux fois ils ne l'avaient roulé des bords du James à ceux de l'Antietam, et des rives du Rappahanock aux hauteurs de Gettysburg, que pour en être deux fois écrasés. A la troisième, la force leur avait manqué à mi-chemin, près de Centreville; et maintenant ils se lassaient à le retenir



sur le Rapidan, d'où il menaçait toujours de se précipiter sur leur capitale.

Combien de temps pouvait encore durer la résistance? Un an au plus. Voici pourquoi :

Le Sud était à bout de ressources, et ce n'étaient pas les spéculations intéressées de quelques coureurs de blocus anglais qui pouvaient lui en créer de nouvelles. Nourri par ses nègres, il avait fait la guerre, et pouvait la faire encore sans argent ni crédit; mais non pas sans armées. Il lui en restait deux encore qui représentaient tout ce que la levée en masse avait pu rendre. Derrière, il ne restait plus rien dans la population, pour les alimenter ou les renouveler. Déjà, pour recruter leurs rangs, le gouvernement révolutionnaire de Richmond avait, selon l'énergique expression de Grant, « volé la tombe et le berceau. » Il avait armé de force jusqu'aux vieillards et aux enfants. Pour une campagne encore, cela pouvait suffire; mais ensuite? Ceux-là consommés, — et les hommes se consommaient vite, — tout était dit. La rébellion n'avait donc plus qu'une dernière partie à jouer.

Pour qu'il s'y rattachât encore une chance, il fallait qu'elle durât jusqu'à l'élection présidentielle qui devait avoir lieu au mois de novembre; car à la campagne militaire des rebelles en armes, dans le Sud, devait correspondre la campagne électorale de leurs affiliés dans le Nord. Entre les uns et les autres, il y avait coopération et solidarité. Que si les premiers venaient à remporter quelques avantages, les seconds en grossiraient les proportions, de façon à en exploiter l'effet par tous les moyens dont l'agitation générale en temps d'élection leur faciliterait l'usage. En coalisant certains intérêts égoïstes, en ralliant les ambitions déçues, en excitant les mécontentements personnels, ils pourraient avoir action sur le peuple, développer en lui la lassitude de la guerre, le dégoûter de sacrifices nouveaux et l'amener aux transactions de principes, par le leurre de compromis soi-disant honorables. Si, par ces manœuvres habilement conduites, ils

parvenaient à faire accepter, comme candidat démocrate à la présidence, un homme acquis à leurs idées, toutes les ressources de l'opposition passaient entre leurs mains, et l'élection pouvait assurer le triomphe de leur politique.

Ce triomphe, c'eût été : — ou la suprématie du Sud dans une nouvelle Union reconstituée à son profit ; — ou une Confédération distincte comprenant au moins les États à coton, si le Nord refusait de se dessaisir des États du centre. Dans l'un ou l'autre cas, la ruine de la République, l'humiliation de la démocratie, le recul de la civilisation et l'asservissement de la liberté.

Dans le Nord, on avait des vues toutes différentes. Depuis trois ans, le sang des citoyens coulait à flots sur les champs de bataille, et la fortune publique se dépensait à combler un gouffre encore béant. Il était temps d'en finir une fois pour toutes, non par de honteux et inutiles compromis, mais par un triomphe définitif et sans conditions. Pour cela, il fallait autant que possible, réformer les abus, réparer les erreurs, corriger les fautes qui n'avaient que trop prolongé la guerre. Il fallait assainir et vivifier les armées en les débarrassant de l'influence énervante des parasites de l'intrigue et de la politique ; et décupler leur puissance en ne donnant aux soldats que des généraux capables et méritants, pour les commander. Il fallait, par dessus tout, appeler au commandement suprême de toutes les forces de terre un homme en position d'imposer son autorité par la grandeur de ses services et l'éclat de ses succès, et capable de diriger les opérations des différentes armées avec un ensemble qui leur avait manqué jusque là.

Un seul homme réunissait ces conditions : le général U. S. Grant. Depuis deux ans, son nom n'avait cessé de grandir dans le retentissement des succès de nos armées de l'Ouest. Les combats qu'il avait livrés avaient un caractère de vigueur et de ténacité particulières ; les victoires qu'il avait remportées avaient toujours été fécondes en grands résultats. Il avait conçu des entreprises extraor-

dinaires, et exécuté des travaux merveilleux. Sous ce rapport, l'histoire des campagnes de Grant, sur le Mississippi, restera comme la plus curieuse illustration du caractère et du génie américains appliqués à l'art de la guerre. Ce que nous avons fait dans l'est même, sous son commandement, n'offre rien d'aussi nouveau, d'aussi différent de tout ce qui s'est pratiqué dans les guerres de l'ancien monde.

Dès le mois de juillet 1863, la prise de Vicksburg avait mis le sceau à sa renommée. Vicksburg était une position que la nature et l'art avaient faite si forte qu'on la regardait généralement comme inexpugnable, et telle était son importance, que Jefferson Davis lui-même avait publiquement annoncé qu'elle serait conservée à tout prix, dût-il y employer toutes les forces et toutes les ressources de la Confédération. Comme la place était inabordable de front, il fallut trouver d'autres combinaisons qu'une attaque directe pour la réduire. Sherman fut d'abord envoyé pour la prendre à revers par la rivière Yazoo, et il échoua. Grant entreprit alors de percer un canal qui relierait ensemble deux coudes du Mississippi, pour y faire passer sa flotille de canonnières, hors de portée des canons ennemis. Il dut y renoncer.

Son plan était de conduire son armée par la rive droite jusqu'à une soixantaine de milles au dessus de la citadelle du sud, de traverser le fleuve près de Bruinsburg, de se planter ainsi en plein territoire ennemi, et de remonter par la rive gauche pour attaquer la place par son seul côté vulnérable. C'était très beau et très hardi de conception ; ce fut plus beau et plus hardi encore d'exécution.

N'ayant pu réaliser son projet de canal, Grant résolut de faire passer ses *gunboats* sous les batteries mêmes de Wicksburg. L'amiral Porter était homme à conduire à bien l'audacieuse aventure. Elle réussit, par une nuit noire, sans causer d'autre malheur que la perte d'un vapeur et des avaries plus ou moins sérieuses à quelques autres. Maintenant Grant peut poursuivre son plan.

A Port Gibson, où il vient de passer le fleuve, il ren-

contre l'ennemi et le bat. A Grand-Gulf, il le force à se retirer, en le poussant sous le feu de ses canonnières, et il le poursuit vers les derrières de Vicksburg. Le 12 mai, nouvelle victoire à Raymond; le 14, le général Johnston est encore battu et la ville de Jackson, capitale de l'État du Mississipi, tombe aux mains de Grant avec une vingtaine de canons. A son tour, le général Pemberton est battu le 16 à Baker's Creek où il perd 4,000 hommes et vingt-neuf pièces d'artillerie. Le lendemain 17, au passage de la grande rivière noire (*Big Black river*) il subit une nouvelle défaite et une nouvelle perte de 2,600 hommes et de dix-sept canons. Le 18, il s'enferme dans Vicksburg qui est aussitôt investi. Six semaines après, en dépit des vains efforts de Johnston pour la secourir, Pemberton, à court de vivres et de munitions, se voit forcé de se rendre au vainqueur, et de lui remettre, avec la place, près de 32,000 prisonniers, 234 pièces d'artillerie et 70,000 fusils. Comme conséquence forcée de ce triomphe de Grant, Port Hudson se rendit quatre jours plus tard, ajoutant 7,000 hommes et 50 pièces de canon aux pertes matérielles de l'ennemi qui, dans la même semaine, venait en outre de laisser 30,000 hommes sur le champ de bataille de Gettysburg.

Cette série d'opérations conduites avec autant de persévérance que d'énergie; ces obstacles abordés par toutes les faces; ces entreprises poursuivies par tous les moyens; ces combats succédant aux combats; ces victoires s'enchaînant aux victoires; et cette continuité d'efforts jamais satisfaits tant qu'il reste quelque chose à faire : c'est là tout le général Grant.

Au mois d'octobre, ayant remplacé le général Rosencrans à Chattanoga, il se trouva en face du général Bragg, dont les forces étaient retranchées dans une position formidable sur les montagnes du *Missionary ridge* en Tennessee. Aussitôt que son armée eut été suffisamment renforcée par l'arrivée de Sherman, qu'il avait appelé de Vicksburg, et de Hooker qui lui amenait les 11e et

12e corps, détachés de l'armée du Potomac, — il marcha à l'attaque de son nouvel adversaire, sur les hauteurs où celui-ci se croyait en sûreté. Non seulement il l'en délogea, mais il le rejeta en pleine déroute jusqu'à Dalton en Géorgie, en lui infligeant une perte désastreuse de 18,000 hommes et d'une nombreuse artillerie.

Après cette nouvelle victoire remportée le 25 novembre, Grant méditait déjà la prise d'Atlanta et cette brillante campagne à travers toute la Géorgie, qui fut plus tard un sujet d'étonnement et d'admiration dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Mais il dut laisser au général Sherman l'exécution de cette grande conception, car il venait d'être appelé à Washington pour y recevoir une mission plus haute encore.

Le grade de lieutenant général n'existait pas dans l'armée américaine. Il n'avait été conféré qu'exceptionnellement et par brevet au général Scott, le vainqueur du Mexique. Le 2 mars 1864, le Congrès le rétablit en faveur du général Grant, et le président y ajouta le commandement en chef de toutes les armées des États-Unis.

C'était à la fois la récompense de grands services rendus et l'obligation de plus grands services à rendre. Le général Grant accepta l'une et l'autre. Le peuple en ressentit une profonde allégresse et une confiance absolue. Il avait compris que la direction de la guerre, confiée à de telles mains, c'était l'arrêt de mort à bref délai de la rébellion.

A cette époque, j'eus l'occasion de rencontrer pour la première fois le général Grant à Washington. Tous ses portraits, répandus dans le monde par la photographie et la gravure, lui ressemblent. C'est un homme de taille moyenne, plutôt petite que grande. Sa tenue est simple; son maintien réservé comme ses manières. Sa sobriété de langage est passée en proverbe. Jamais homme n'a mieux pratiqué la maxime que « si la parole est d'argent, le silence est d'or. » Comme pour tous les héros populaires, on s'est efforcé de trouver des choses extraordinaires dans

sa physionomie. Mais ce qu'on y lit en réalité, c'est l'expression d'une tranquille fermeté, quelque chose comme la conscience de la force au repos. Ses traits sont réguliers; son front est largement développé. Dans ses yeux clairs et intelligents, le regard ne trahit généralement qu'une froide lucidité.

Il va sans dire qu'à son arrivée à Washington, il fut le lion du jour, l'homme que chacun voulait voir, à qui chacun voulait serrer la main. Les Américains ont l'enthousiasme terrible pour celui qui en est l'objet. Ils lui font subir des épreuves morales et physiques auxquelles une constitution robuste d'esprit et de corps peut seule résister. Ce ne sont que députations, — souvent se députant elles-mêmes, — avec accompagnement de harangues obligées; présentations particulières émaillées d'inepties et de poignées de main; sérénades de nuit; réceptions de jour, etc., etc. Le général Grant ne s'appartenait plus; on ne lui laissait ni trêve ni repos. Aussi, à peine arrivé à Washington, n'eut-il rien de plus pressé que d'en partir. La grande tâche qui lui était confiée lui tenait plus à cœur que toutes les ovations. Il se hâta de mettre le temps à profit pour en préparer l'accomplissement.

La lutte était maintenant concentrée sur deux points où se trouvaient les deux dernières armées de la rébellion. Dans l'ouest, celle de Johnston, retranchée à Dalton sur les confins de la Géorgie; — dans l'est, celle de Lee retranchée en Virginie derrière la ligne du Rapidan. L'une et l'autre avaient été renforcées de tous les contingents qu'il avait été possible d'y envoyer. La confédération s'était saignée à blanc pour grossir son dernier enjeu. Contre Johnston, le général Grant dirigea le général W. T. Sherman à la tête de toutes les forces disponibles entre la chaîne des Alleghanies et le Mississipi. Quant à lui, il établit son quartier général à l'armée du Potomac restée sous le commandement du général Meade. Il avait compris que c'était elle qui devait porter le coup de grâce à la rébellion, et il ne négligea rien pour lui assurer

toutes les chances possibles dans ce duel à mort. De son côté, le département de la guerre mit tout en œuvre pour coopérer pleinement au même but.

Les cinq corps de l'armée du Potomac furent fondus en trois, sous le commandement de trois généraux recommandés plus que tous les autres par leurs services, leur expérience et leur capacité : Hancock, Warren et Sedgwick.

Hancock fut mis à la tête du 2e corps composé de quatre divisions : celles de Barlow et de Gibbon, appartenant à l'ancienne organisation, et celle de Birney et de Mott, provenant du 3e corps qui cessa d'exister par suite de cette organisation.

Warren continua à commander le 5e corps dans lequel fut incorporé ce qui restait du 1er; le tout formant également quatre divisions commandées par les généraux Griffin, Robinson, Crawfort et Wadsworth.

Le commandement de Sedgwick, composé comme précédemment du 6e corps, comprit en outre l'ancienne division de French tirée du 3e corps. Il comptait en tout trois divisions sous les ordres des généraux : Wright, Getty et Prince.

Enfin, le 9e corps commandé par Burnside fut rappelé du Tennessee, pour coopérer avec l'armée du Potomac dans laquelle il ne tarda pas à être incorporé. Il comprenait trois divisions, sous les ordres des généraux Potter, Wilcox et Crittenden, auxquelles il en fut ajouté une quatrième exclusivement composée de troupes de couleur et commandée par le général Ferrero.

Ces quatre corps d'armée, joints au corps de cavalerie, — désormais sous les ordres du général Shéridan appelé de l'ouest pour prendre cet important commandement, — formaient un effectif d'environ cent quarante mille hommes. C'était beaucoup plus que Lee ne pouvait nous opposer; mais ce dernier avait l'avantage de la défensive à laquelle la nature du pays offre des ressources inépuisables, en Virginie.

En dehors de l'armée du Potomac, le général Grant disposait encore, pour ses opérations contre Richmond, de deux autres armées auxiliaires qui devaient concourir à l'ensemble du plan de campagne. L'une, forte de trente mille hommes environ, était réunie près de la forteresse Monroë sous le commandement du général Butter. Elle devait remonter le James, menacer directement Richmond, et, en s'établissant à City-Point, intercepter tous les renforts que Lee pourrait tirer des Carolines. L'autre, commandée par le général Siegel et comptant de dix-sept à dix-huit mille hommes, occupait la Virginie occidentale. Sa mission était de protéger la vallée de la Shénandoah, de menacer les communications de Lee avec l'ouest, et d'arrêter tout secours qui pourrait lui venir de ce côté. Banks dans la Louisiane et Steele, dans l'Arkansas, reçurent aussi leurs instructions distinctes. Dans le Tennessee, Sherman qui réunissait sous son commandement les trois armées du Cumberland, du Tennessee et de l'Ohio, avait depuis longtemps son plan arrêté. La campagne put donc s'ouvrir sur tous ces points à la fois, par le mouvement simultané des armées qui les occupaient.

Comme, en Europe, on a souvent révoqué en doute l'exactitude des proportions attribuées à la guerre, par la presse périodique, j'emprunterai au rapport du secrétaire de la guerre, l'état officiel des forces que les États-Unis avaient sur pied, au 1er mai 1864.

Le chiffre total comprenant les troupes de toutes armes, —mais non les milices, bien entendu,—était de ***neuf cent soixante-dix mille, sept cent dix hommes*** ainsi distribués :

Présents sous les armes.	662,345
En service détaché dans les différents départements militaires.	109,348
Dans les hôpitaux des armées.	41,266
Dans les hôpitaux généraux ou blessés dans leurs familles. .	75,978
Absents en congé et prisonniers de guerre	66,290
Absents sans permission	15,483
Total.	970,710

Les *six cent soixante-deux mille, trois cent quarante-cinq* hommes présents sous les armes se répartissaient ainsi :

Département de Washington		42,124
Armée du Potomac		141,160
Département de la Virginie et de la Caroline du nord		59,139
—	du Sud	18,165
—	du Golfe	61,866
—	de l'Arkansas	23,666
—	du Tennessee	74,074
—	du Missouri	15,770
—	du Nord-Ouest	5,295
—	du Kansas	4,798
—	du Cumberland	119,948
—	de l'Ohio	35,416
—	du Nord	9,546
—	de la Virginie occidentale	30,782
—	de l'Est	2,828
—	du Susquehanna	2,970
—	du Milieu	5,627
—	du Nouveau-Mexique	3,454
—	du Pacifique	5,141
Quartier général de la division militaire du Mississippi		476
	Total	662,345

Dès le 5 janvier, ma promotion avait été envoyée par le président au Sénat qui, préoccupé d'intérêts plus importants, ne la confirma que le 8 avril, trop tard pour je pusse obtenir immédiatement un commandement à l'armée.

Le 2 mai, je reçus ma commission à New-York où j'étais allé l'attendre. A quelques jours de là, je rencontrai sur Broadway un officier de ma connaissance qui m'aborda en me demandant si j'avais vu le général Peck. — Il est ici pour vingt-quatre heures, me dit-il, et il désirerait beaucoup vous serrer la main à son passage. Je l'ai quitté se rendant chez le général Dix, où il doit être encore en ce moment.

Les excellents souvenirs et les relations amicales qui m'attachaient au général, sous les ordres duquel j'avais fait

mes premières armes, me faisaient à la fois un devoir et un plaisir de lui rendre visite. Je m'acheminai aussitôt vers le quartier général, sans me douter que la destinée fût pour quelque chose dans le sentiment qui m'y poussait. J'y trouvai en effet le général Peck. Notre entrevue fut des plus cordiales. Après les premiers compliments, nos souvenirs s'étant invinciblement reportés en arrière, mon ancien chef de brigade venait d'apprécier en termes fort généreux mes services dans la péninsule, lorsque le général Dix l'interrompit :

— Parbleu, dit-il, voilà votre affaire.

La remarque se rapportait à un sujet de conversation traité avant mon arrivée, et dont j'ignorais la nature.

— C'est, ma foi, vrai, répondit le général Peck ; et vous ne pouviez pas mieux tomber.

Alors le général Dix se tournant vers moi :

— Vous avez reçu votre commission de brigadier général?

— Depuis quatre ou cinq jours.

— Et vous attendez des ordres?

— Oui, général.

— Eh bien! vous ne les attendrez pas longtemps.

Il frappa sur le timbre. Le planton parut.

— Priez le colonel Van Buren de monter.

Le général Peck souriait, et je cherchais en vain le mot de l'énigme, lorsque le chef d'état-major entra dans le bureau.

— Colonel, fit le général Dix, veuillez rédiger un ordre assignant au général de Trobriand le commandement de la garnison et des défenses de New-York. Aussitôt que vous le lui aurez remis, il entrera en fonctions, pour que le général Stannard puisse se rendre sans délai à son nouveau poste.

Un quart d'heure après, le général Stannard me remettait le commandement dans lequel je lui succédais. Il avait hâte d'aller chercher à l'armée de nouvelles occasions de se distinguer, comme il l'avait fait à Gettysburg, se dou-

tant peu qu'il reviendrait bientôt laissant un bras devant Petersburg.

La mesure prise d'urgence par le général Dix fut approuvée par le département de la guerre, et je fus maintenu à la 1re division du département de l'Est.

Le commandement qui m'était confié eût été, en temps de paix, le plus enviable de tous ceux auxquels j'eusse pu aspirer. Il n'en était pas de plus important pour un officier de mon grade, car il embrassait quatorze forts et batteries, armés ensemble de huit cents pièces de canon et défendus par trois régiments de réguliers, un régiment de vétérans de réserve, un régiment de milice enrôlé pour le service de garnison et plusieurs compagnies d'artilleurs. Le gouvernement m'accordait en cela une marque d'autant plus haute de sa confiance que, né Français, je n'étais Américain que par naturalisation. Malgré tout, ce genre de service eût mieux convenu à quelque général retenu forcément loin de l'armée par ses blessures ou le délabrement de sa santé. Pour moi, qui n'avais point eu la peau trouée, et dont la santé n'avait jamais été plus robuste que depuis que j'avais payé mon plein tribut au climat pestilentiel de la péninsule, — mon lot était bien plus naturellement de faire campagne, que de passer les jours dans un bureau à signer des rapports, ou, sur un yacht à vapeur, à visiter des forts, depuis les passes de la baie extérieure à Sandyhook, jusqu'à l'entrée du Sound à Throgg's-Neck.

Toujours est-il que, pour le mieux ou pour le pire, il ne me fut pas donné de prendre part aux débuts de la campagne du général Grant en Virginie. Je me bornerai donc à une relation sommaire de cette série de batailles et de combats terribles qui marquèrent, comme autant d'étapes sanglantes, la marche de l'armée du Potomac, des bords du Rapidan à ceux de l'Appomattox devant Petersburg.

CHAPITRE XI

BATAILLE SUR BATAILLE

Bataille de la Wilderness. — Fusillades à outrance dans les fourrés. — Chances diverses. — Mort du général Wadsworth. — Combat au milieu des flammes. — Résultat. — Bataille de Spottsylvania. — Mort du général Sedgwick. — L'attaque des retranchements. — Succès du 2e corps. — Vingt heures de lutte. — Mouvements de nuit. — Combats répétés. — Engagements sur la North-Anna. — Expédition de cavalerie. — Sheridan sous les murs de Richmond. — Mort du général Stuart. — Bataille de Cold-Harbor. — Bilan d'un mois de campagne.

Le 4 mai (1864), l'armée du Potomac traversa le Rapidan sans obstacles, au dessous des positions ennemies, et, tournant la droite des confédérés, s'engagea dans la région presque impraticable, connue sous le nom de *wilderness*. Le projet de Grant était de gagner les derrières de Lee; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Il sortit aussitôt de ses positions retranchées, non pour se replier sur Richmond, mais pour tomber directement sur l'armée qui, dans sa marche, lui présentait le flanc. Le corps d'Ewell et celui de Hill s'avancèrent par deux routes parallèles, et, le 5 au matin, vinrent donner contre le 5e corps, celui de Warren. L'attaque suspendit le mouvement, et le combat s'engagea de part et d'autre avec une grande vigueur. L'avant-garde d'Ewell fut d'abord repoussée et rejetée en arrière; mais les renforts lui arrivant bientôt, elle reprit l'offensive, et le 5e corps, qui se trouvait seul engagé, perdit tout le terrain qu'il avait gagné, et plus encore. Hancock qui avait l'avance, et se

trouvait déjà bien au delà de Chacellorsville, fut rappelé en hâte pour se former sur la gauche de Warren. Sedgwick, qui marchait le dernier, était déjà en position à sa droite.

Quelques heures s'écoulèrent à se tâter réciproquement dans ce dédale de bois épais, où l'on ne pouvait se voir le plus souvent qu'en se touchant. Elles donnèrent à Hancock le temps d'arriver pour arrêter l'avance de Hill. Là encore le combat fut violent et acharné. Le premier général qui y fut tué fut Alexandre Hays, qui m'avait remplacé dans le commandement de mon ancienne brigade. Pendant trois ou quatre heures, le 2e corps se battit furieusement sans parvenir à faire reculer l'ennemi au milieu des fourrés où l'on ne pouvait ni charger à la baïonnette, ni faire pénétrer l'artillerie. La nuit sépara les combattants dans la position où ils avaient commencé la lutte. C'était à recommencer le lendemain. Seulement la bataille devait prendre de plus grandes proportions, par suite de l'arrivée de Burnside d'un côté, et de Longstreet de l'autre.

Le premier, Lee engagea l'affaire le 6, au point du jour, par une attaque sur la droite de Sedgwick. Elle fut repoussée sans trop d'efforts, et, presque aussitôt, Warren et Hancock ayant avancé leur front, la bataille s'étendit sur toute la ligne. Remarquez que ce n'était en rien une bataille comme une autre. On combattait, pour ainsi dire, à tâtons. Sur ce terrain sauvage, rocheux, tourmenté, couvert partout d'un réseau de basses végétations et d'arbres nains, aucune précision des mouvements n'était possible. La direction générale des deux armées était assez bien définie, mais les dispositions de détail échappaient nécessairement au contrôle des commandants supérieurs. Les colonels même pouvaient rarement surveiller à la fois toutes les compagnies de leurs régiments, et dans les brigades, à peine savait-on à la droite, ce qui se passait à la gauche et *vice-versâ*. On avançait péniblement à travers les obstacles. On se rencontrait à vingt ou trente pas — de plus loin on ne pouvait s'apercevoir, — et de

part et d'autre, on se fusillait à outrance, jusqu'à ce qu'on ne vît plus personne devant soi. Les lignes venaient-elles à se fractionner ou à s'entre-mêler? à peine pouvait-on s'en rendre compte. Des blessés de la division Birney furent faits prisonniers en se rendant à l'arrière, par un régiment ennemi qui s'était fourvoyé jusque-là. Je tiens le fait d'officiers qui faillirent avoir le même sort et qui ne purent me dire par où ce régiment avait passé pour venir ou pour s'en aller.

On comprend que la lutte se poursuivait partout avec d'autant plus d'acharnement, que ce qui se passait sur un point restait ignoré, et par conséquent sans influence sur un autre. Ceux qui avaient le dessus rencontraient mille difficultés à poursuivre leurs avantages; ceux qui avaient eu le dessous, trouvaient mille facilités pour s'en tirer.

Malgré tout, lorsque, à cinq heures du matin, Hancock lança en avant les deux divisions de Mott et de Birney, appuyées par la division Getty du 6e corps, et la division Wadsworth du 5e, l'attaque fut poussée avec tant de vigueur, que le corps de Hill, sur lequel elle tomba, se rompit et fut rejeté en désordre jusque près de Parker's Station, l'espace de plus d'un mille et demi. Malheureusement, Longstreet survint en ce moment, et en dépit de tous les efforts, le 2e corps ne put aller plus loin. Bientôt même, pressé de plus en plus par des forces supérieures, il perdit du terrain, et finit par être ramené à sa première position, laissant parmi ses morts le général Wadsworth, un des plus braves soldats, un des plus nobles citoyens, un des meilleurs hommes dont le pays ait eu à regretter la perte durant cette guerre. Non loin de Wadsworth expirant, gisait Longstreet grièvement blessé.

Sur le centre et la droite, on avait continué à se battre, sans grand résultat de part et d'autre. L'effort de la lutte n'était pas là, mais bien à la gauche où elle allait recommencer bientôt avec une nouvelle furie. Lee avait pris lui-même la direction du corps de Longstreet, et quand il y eut rallié celui de Hill, il les lança tous deux contre les

retranchements improvisés par le 2e corps, le long d'un chemin transversal désigné sous le nom de Brock-Road. Les assaillants furent d'abord arrêtés par un feu violent qui fit de grands ravages dans leurs rangs; mais bientôt un incendie se déclara dans le bois; le vent poussait les flammes et la fumée sur l'extrémité de notre ligne qui en fut bientôt enveloppée. L'ennemi profita de l'accident pour charger à fond dans cette direction. Alors, on se battait littéralement au milieu du feu, les flammes léchant les jambes des combattants. Les confédérés étaient parvenus à forcer les retranchements, quand la prompte arrivée d'une brigade commandée par le général Carroll les repoussa avec tant de vigueur que l'attaque finit par être abandonnée, après avoir coûté aux assaillants des pertes terribles attestées par le nombre des morts et des blessés laissés sur le terrain.

La journée se termina comme elle avait commencé: par une attaque d'Ewell sur la droite du 6e corps. Cette fois, elle fut plus sérieuse, et réussit mieux que la première. Deux brigades furent culbutées et les deux généraux qui les commandaient, Seymour et Sholer, furent capturés, en s'efforçant bravement de rallier leurs hommes. Cependant, le mal ne tarda pas à être réparé, et l'ennemi fut forcé de se replier sans avoir gagné de ce côté autre chose qu'un certain nombre de prisonniers.

Cette bataille de deux jours laissa la victoire indécise entre les deux armées. L'avantage de Meade fut d'avoir maintenu sa position contre les attaques répétées de l'ennemi. L'avantage de Lee fut de nous avoir infligé une perte plus considérable que la sienne. De notre côté, en effet, elle s'éleva à dix-huit mille hommes, tandis que d'après leurs rapports, celle des confédérés ne se serait guère élevée au dessus de la moitié de ce chiffre. En tout, de vingt-sept à vingt-huit mille hommes à bas; et ce n'était encore que le commencement.

Le lendemain, 7 mai, Grant était prêt à continuer la partie; mais Lee en avait assez pour le moment. Il s'était

retiré derrière ses retranchements où c'eût été une faute hasardeuse de l'attaquer. Le plan primitif fut donc repris, et, le soir venu, l'armée se remit en mouvement sur Spottsylvania C. H. L'ennemi, qui était sur le qui vive, eut bientôt vent du mouvement. Il se mit aussitôt en marche, de son côté, par une route parallèle à celle que nous suivions. Comme la distance à parcourir était moins grande pour lui que pour nous, il arriva le premier au but. Lors donc que, le 8 au matin, la division Robinson qui marchait en tête déboucha des bois sur les terrains découverts avoisinant Spottsylvania, elle se trouva en face du corps de Longstreet qui la ramena en désordre. Son chef, frappé d'une balle au genou, perdit la jambe dans ce combat. Bientôt les divisions Griffin, Crawford et Cutler, arrivant successivement en hâte, repoussèrent à leur tour l'ennemi jusque sur une hauteur où il avait d'abord pris position. Là, elles s'arrêtèrent pour attendre le 2e corps qui suivait de près le 5e. Hancock ayant été retenu par le général Meade, pour couvrir le mouvement général en arrière, ce fut Sedgwick qui arriva, et seulement quelques heures plus tard.

Quelles que fussent les autres qualités militaires du général Sedgwick, on ne pouvait dire qu'il se distinguât par la vivacité du coup d'œil ou la promptitude des décisions. Ce qui fit qu'il laissa s'écouler toute l'après-midi en démonstrations partielles plutôt pour tâter l'ennemi que pour le déloger. Ce dernier profita du répit pour affermir ses positions habilement choisies, de sorte que, le 9, les deux armées se retrouvèrent en présence.

Cette journée se passa en préparatifs et en mouvements pour installer les différents corps dans l'ordre suivant : à gauche, Burnside ; au centre, Sedgwick et Warren ; à droite, Hancock. Du reste, tout se borna à des feux de tirailleurs qui, malheureusement, nous coûtèrent la perte du général Sedgwick tué par un d'entre eux, tandis qu'il surveillait personnellement la mise en batterie de quelques pièces. Sa mort fut un deuil pour le 6e corps où il était

fort aimé, et pour l'armée qui l'estimait autant, pour la noblesse de son caractère et pour son dévoûment patriotique, que pour ses talents d'homme de guerre.

Le 10, la journée commença par un mouvement en avant de Hancock. Après avoir traversé sans difficulté une branche du Pô, il continuait sa marche, et atteignait déjà les lignes de l'ennemi, lorsque deux de ses divisions furent rappelées pour prendre part à un assaut préparé sur le front de Warren. Peu après, la division Barlow, restée seule en face de forces de beaucoup supérieures, fut obligée de se replier, et finit par rejoindre les deux autres, alors que commençait ailleurs une de ces attaques malheureuses qui, bien des fois pendant la guerre, nous coûtèrent si cher et nous rapportèrent si peu!

C'était toujours la même histoire : — Des positions formidables hérissées d'artillerie, couvertes de retranchements, protégées par des abattis inextricables, et défendues par une armée solide et nombreuse. Le résultat fut ce qu'on devait prévoir. Deux fois les colonnes d'attaque du 5ᵉ et du 2ᵉ corps s'élancèrent en avant, à travers tous les obstacles; deux fois elles furent rejetées en arrière, brisées, hachées, laissant, dans ces deux tentatives, de cinq à six mille hommes tués et blessés sur ce terrain qu'elles n'avaient pu arracher à l'ennemi. Parmi les morts se trouvait le général Rice, un des bons et braves officiers du 5ᵉ corps.

Sur un point seulement, en face du 6ᵉ corps, une brigade, commandée par le général Upton, pénétra dans les retranchements, et avec l'assistance d'une seconde brigade conduite par le général Russell, captura un millier de prisonniers et quelques pièces de canon. Mais l'avortement de l'attaque principale ne permit pas de poursuivre cet avantage, et les troupes qui en avaient eu l'honneur durent rentrer dans nos lignes quand la nuit fut venue.

Sept jours s'étaient écoulés, depuis que l'armée du Potomac était entrée en campagne en traversant le Rapidan; sept jours de combats continuels et acharnés. Cette

semaine sanglante n'avait point amené de victoire, et elle nous avait coûté 29,410 hommes.

La position de l'ennemi à Spottsylvania avait été, paraît-il, choisie et préparée à l'avance, à l'époque de la campagne de Chancellorsville, — ce qui explique la force et l'importance de ses retranchements. Cependant, il devait bien s'y trouver quelque endroit vulnérable. Avoir échoué sur un point ne prouvait pas qu'on ne pût réussir sur un autre. A tout hasard, Grant résolut au moins de le tenter sans délai.

Le 11, Hancock reçut ordre de quitter, pendant la nuit, sa position à l'aile droite, pour venir se former en ordre d'attaque entre Burnside et Wright qui avait succédé à Sedgwick dans le commandement du 6e corps. Par une nuit sombre et sous une pluie battante, le mouvement fut ponctuellement exécuté, et quand les premières lueurs du matin commencèrent à éclairer les vapeurs grises répandues dans l'atmosphère, le 2e corps était prêt dans l'ordre suivant : la division Birney déployée en deux lignes et appuyée par la division Mott (ce qui restait de l'ancien 3e corps); puis, la division Barlow également en deux lignes, mais par bataillon, en masse; enfin la division Gibbon en réserve.

Au signal donné, tout s'ébranla silencieusement en avant. Où ils trouveraient l'ennemi, ils l'ignoraient; dans quelles conditions ils l'attaqueraient, ils ne le savaient pas davantage. Mais ils allaient sans bruit, pressant le pas, et comptant sur une surprise. Tout à coup ils arrivent sur les piquets rebelles; ils les dépassent sans tirer un coup de fusil. Les retranchements sont devant eux se dessinant en angle saillant, et comme endormis dans la brume. Alors par un élan spontané, en dépit de toutes les recommandations de silence, ils poussent un hurrah retentissant et se précipitent au pas de course. En un moment, ils sont sur les lignes ennemies et, malgré un feu assez vif, ils les franchissent en quelques bonds et tombent à la baïonnette sur leurs défenseurs. Le combat corps à corps

fut violent, mais de peu durée. Les confédérés étaient comme parqués entre des traverses à l'intérieur de leurs retranchements. Sous cette avalanche d'acier qui roulait sur leurs têtes, les plus braves ne pouvaient se débattre longtemps. Il fallait mourir ou se rendre. Ils se rendirent. Toute la division Johnson, du corps d'Ewell, resta entre les mains des nôtres avec vingt ou trente pièces de canon et autant de drapeaux. Le général Johnson lui-même, et le général Stewart furent au nombre des prisonniers.

Le 2e corps, encouragé par le succès, s'avança promptement à l'intérieur des retranchements enlevés à l'ennemi, refoulant aisément à travers les bois ce qui se trouvait encore devant lui, jusqu'à ce qu'il se heurtât à une seconde ligne, devant laquelle il dut s'arrêter et bientôt reculer sous la pression croissante des forces poussées rapidement de ce côté. L'angle des fortifications devint alors le théâtre et l'objet d'une lutte furieuse.

Le combat était devenu général sur toute la ligne, mais en dépit des attaques de Warren d'un côté, et de Burnside de l'autre, Lee, protégé par ses retranchements, pouvait continuer à dégarnir impunément une partie de son front, pour masser les renforts sur le point principal, et rétablir à tout prix sa position entamée. Meade le comprit, et, de son côté, il se hâta de soutenir vigoureusement le 2e corps. Wright arriva le premier à l'aide de Hancock, suivi de deux divisions de Warren.

On se battit tout le jour, d'un côté pour reprendre, de l'autre pour conserver ce coin de fortification disputé avec un acharnement sans pareil. Cinq fois les confédérés revinrent à la charge. Un assaut repoussé, ils se ralliaient à quelque distance, se recrutaient de nouvelles troupes, et se ruaient de nouveau sur le double retranchement où nos hommes reçevaient le choc avec une obstination inébranlable.

L'étroite crête était tout embrasée d'éclairs, à travers lesquels les baïonnettes se croisaient, les cris se répon-

daient, les drapeaux ennemis se touchaient presque ; et lorsque la vague humaine s'était brisée contre l'obstacle infranchissable, elle se retirait, laissant derrière elle un entassement de corps sanglants vêtus de jaquettes grises. La nuit vint, et l'on se battait toujours. Cela dura près de vingt heures, au bout desquelles l'ennemi, enfin découragé autant qu'épuisé, abandonna la lutte, et se retira derrière une seconde ligne de défense reliée à ce qui restait intact de la première.

Le général Grant put apprécier alors combien la guerre était plus ardue en Virginie que partout ailleurs, et combien la victoire exigeait plus d'efforts et plus de sacrifices, en face de ses nouveaux adversaires, qu'en face de ceux dont il avait triomphé dans l'ouest. Mais si les labeurs et les périls de la tâche étaient de nature à l'étonner, il n'était point d'un caractère à en être ébranlé. Loin de plier, il se raidit contre les obstacles, et avec cette persévérance obstinée que rien ne peut détourner du but, pendant sept jours encore, il ne chercha qu'à forcer les confédérés dans leurs retranchements. En même temps, pour combler, au moins en partie, un vide de près de 40,000 hommes, fait en huit jours dans l'armée, il demanda des renforts qui lui furent aussitôt expédiés de Washington.

Pour montrer combien, après tant de fatigues, de privations et de combats, cette seconde semaine fut peu une semaine de repos pour les troupes, j'emprunterai les passages suivants aux notes de M. Swinton, alors correspondant du *Times* de New-York, à l'armée du Potomac :

« 13 *mai*. — La bataille du 12 s'étant terminée par la retraite de Lee derrière une ligne intérieure, il fut résolu de tenter de tourner son aile droite. Dans ce but, durant la nuit du 13, le 5ᵉ corps reçut ordre de marcher de l'extrême droite à l'extrême gauche pour attaquer, de concert avec le corps de Burnside, le 14, à quatre heures du matin. Le mouvement commença à dix heures du soir. Le mauvais temps avait considérablement défoncé les routes, et comme la nuit était d'un noir égyptien, la marche ne s'ac-

complit qu'avec d'immenses difficultés. Il fallait passer la rivière Ny à gué. De l'autre côté, la route n'était plus frayée. Il y avait à traverser des champs et une pièce de bois, où la hache avait ouvert un passage. Là on était à mi-chemin, lorsqu'un lourd brouillard épaissit tellement l'atmosphère que même les feux nombreux qui avaient été allumés pour guider la colonne cessèrent d'être visibles. Les hommes, épuisés de fatigue, trempés de l'eau du gué, et pataugeant dans la boue jusqu'aux genoux dans les ténèbres, tombaient endormis tout le long de la route. En outre, la localité où les troupes devaient prendre position était complétement inconnue, et, le jour venu, lorsque la tête de colonne atteignit la gauche du corps de Burnside près du grand chemin de Fredericksburg, les seules troupes présentes pour exécuter l'attaque projetée consistaient en douze cents hommes harassés de la division Griffin. Il était sept heures avant que, de son côté, le général Cutler eût pu en réunir ensemble treize cents.

« 14 *mai*. — Le feu des tirailleurs a commencé à 6 heures du matin. Dans la direction du sud-est était une haute colline qui commandait complétement la position de Warren. Comme elle semblait n'être occupée que par quelque cavalerie, une petite force de réguliers fut envoyée pour s'en emparer. Les cavaliers se retirèrent et, pendant que nos réguliers s'y retranchaient, la brigade d'Upton (le 6ᵉ corps ayant suivi le 5ᵉ) vint les relever. Elle-même ne s'y était pas complétement établie, avant qu'un corps considérable d'infanterie ennemie s'avançât contre elle, venant du village de Spottsylvania. La brigade fut balayée, et peu s'en fallut que le général Meade, qui était venu visiter le terrain, n'y fût pris. Le 6ᵉ corps arriva alors, et dans l'après-midi cette importante position fut reprise ou réoccupée, car il n'est pas bien prouvé que l'ennemi ne l'eût pas abandonnée.

« 15 *et* 16 *mai*. — Le déplacement des 5ᵉ et 6ᵉ corps, pour ce mouvement sur la gauche, avait fait que le 2ᵉ se trouvait à l'extrême droite de la ligne. Mais, le 15, Han-

cock dut envoyer les divisions de Barlow et de Gibbon sur la route de Fredericksburg, de sorte que celle de Birney resta pour couvrir la droite de Burnside à l'extrémité de la ligne générale. Quant aux autres corps, la journée se passa à mettre toutes choses en ordre, à ramasser les traînards, à ouvrir des routes et à tirailler sans relâche. Ce fut alors qu'une nouvelle base fut établie à Aquia-Creek, où l'on envoya les blessés et les malades, et d'où l'on tira les approvisionnements et les fourrages dont l'armée avait grand besoin.

« 17 *mai.* — Hancock a reçu l'ordre de ramener son commandement aux ouvrages qu'il a enlevés le 12, et d'attaquer l'ennemi demain, au point du jour, dans les retranchements qu'il occupe en face de cette position. Le 6e corps doit se former sur la droite de Hancock et assaillir à la même heure la ligne ennemie. Le 9e corps doit aussi prendre part à l'attaque. La marche de nuit est encore extrêmement pénible.

« 18 *mai.* — Avant le jour, les troupes étaient en position. On espérait surprendre l'ennemi endormi; mais il avait les yeux ouverts et était protégé par des acres d'abattis impénétrables. A quatre heures, les divisions de Gibbon et de Barlow marchèrent à l'attaque en lignes de brigades. L'artillerie était postée dans la première ligne retranchée et tira pendant tout l'engagement par dessus les troupes qui se trouvaient devant elle. Celles-ci furent accueillies par un double feu d'artillerie et de mousqueterie qui balayait les approches et fit un grand ravage dans leurs rangs. Néanmoins, elles continuèrent à avancer jusqu'au bord de l'abattis qui, joint à une fusillade meurtrière, arrêta leur progrès. Maint effort brillant fut tenté pour pénétrer dans les lignes ennemies, mais sans succès. A dix heures du matin, l'attaque ne présentant aucune chance de réussite, le général Meade suspendit l'opération. »

Après tant de tentatives aussi coûteuses qu'inutiles, il fallut bien en venir à ce par où l'on aurait pu aisément commencer : déloger Lee de sa position, sans attaque di-

recte, mais simplement par une marche de flanc. Le 19, on s'y préparait, lorsque les rebelles prirent soudain l'offensive pour couper nos communications avec Frederiksburg. Leur colonne se composait des vieux soldats de Jackson commandés maintenant par Ewell, et ils ne trouvèrent devant eux que les régiments de grosse artillerie faisant service d'infanterie, que le général Tyler venait d'amener de Washington. Ces braves gens n'avaient jamais vu le feu; mais s'ils avaient l'inexpérience des recrues, ils avaient aussi la bravoure de vétérans. Ils marchèrent au devant de l'ennemi avec un aplomb admirable et le repoussèrent complétement, après un combat très sérieux dans lequel leurs pertes furent d'autant plus fortes qu'ils s'exposaient davantage avec une héroïque gaucherie. Par cet engagement, ils gagnèrent d'emblée leur naturalisation à l'armée du Potomac et les félicitations du général en chef, qui se plut à signaler leur belle conduite dans un ordre du jour spécialement à leur adresse.

Retardé de vingt-quatre heures par cet incident, le mouvement de l'armée ne commença que le 20 mai. Il s'accomplit avec un plein succès jusqu'à la rivière Nord-Anna dont Hancock força le passage en délogeant l'ennemi de quelques ouvrages qui le défendaient, tandis que Warren, établi sans opposition sur la rive sud, à quelques milles plus haut, repoussait brillamment les forces envoyées contre lui. Mais alors, on découvrit que Lee avait encore gagné l'avance sur nous, et pris une forte position entre le 2e et le 5e corps. La dure expérience de Spottsylvania avait désormais refroidi le général Grant à l'endroit des attaques directes contre les positions retranchées. Sans encourir de nouveaux sacrifices, il retira sur la rive nord les trois corps d'armée qui se trouvaient déjà de l'autre côté. L'opération s'accomplit à l'insu de l'ennemi dans la nuit du 26 mai, et l'armée, inclinant au sud-est, reprit sa marche, se dirigeant vers le Pamunkey. Dès le 27 au soir, elle avait passé la rivière près de Hanovertown où Sheridan, avec sa cavalerie, était venu la rejoindre.

Depuis le 9 mai, le général Sheridan, dont les services ne pouvaient être utilisés dans la région où l'armée opérait alors, avait été expédié avec trois divisions de cavalerie, pour couper les communications de Lee, détruire les chemins de fer, brûler les ponts et menacer la capitale confédérée elle-même. Tout cela, il l'avait accompli à la lettre, avec autant de vigueur que d'habileté. Il avait d'abord occupé la station de Beaver-Dam sur la North-Anna. Là, il avait intercepté plusieurs convois dont un de 400 prisonniers en route pour Richmond, et qu'il avait délivrés. Il avait brûlé les wagons, détruit les locomotives, livré aux flammes un million et demi de rations, et démoli dix milles de chemin de fer. Comme le pont de Beaver donne sur la North-Anna, il avait incendié celui de Ground-Squirrel sur la South-Anna. A la station d'Ahsland, il avait brûlé le dépôt, quantité d'approvisionnements qui s'y trouvaient, six milles de chemins de fer, deux ponts, plusieurs bâtiments publics, une locomotive et trois trains. Pendant toutes ces opérations, la cavalerie ennemie n'avait cessé de le harceler, mais partout il l'avait repoussée avec perte, sans interrompre son œuvre de destruction. Enfin, à quelques milles de Richmond, près de Yellow-Tavern, Stuart ayant réuni toutes ses forces pour lui barrer le passage, Sheridan n'hésita pas à l'attaquer. Le combat fut vivement disputé de part et d'autre; mais les confédérés finirent par être culbutés. Ce fut dans cet engagement que le général Stuart perdit la vie. Sa mort fut une perte irréparable pour le gouvernement confédéré, qui n'avait jamais eu de général de cavalerie pour l'égaler, et qui n'en trouva jamais pour le remplacer.

Aussitôt débarrassé de son adversaire, Sheridan marche droit sur les fortifications de Richmond. Le général Custer, chargeant à la tête de sa brigade, y pénétra le premier, et captura sur la première ligne une section d'artillerie et une centaine de prisonniers. La seconde ligne étant trop forte pour être abordée, Sheridan se retira sur

le Chickahominy où il brûla le pont du chemin de fer. Après avoir pris quelque repos à Haxall's Landing, et reçu du général Butler les provisions qui lui étaient nécessaires, il se remit en route au devant de l'armée du Potomac, qu'il rejoignit heureusement dans le voisinage du Pamunkey.

Lee n'avait pas eu de peine à nous gagner de vitesse, et, une fois de plus, il se présenta pour nous barrer le chemin de Richmond sur le bord du Chickahominy. Les reconnaissances en force envoyées à la découverte le trouvèrent comme d'habitude établi solidement dans une position retranchée, d'où l'on ne pouvait entreprendre de le déloger, sans se résoudre d'avance aux plus terribles sacrifices. D'un autre côté, il était impossible de risquer le passage de la rivière sans avoir d'abord refoulé l'ennemi sur Richmond, et d'ailleurs sa grande proximité de cette ville prévenait toute nouvelle tentative pour s'interposer, par un mouvement tournant, entre la capitale confédérée et l'armée qui la défendait. On revint donc aux dangeux errements de Fredericksburg et de Spottsylvania, et le général Meade ordonna une première attaque.

Les troupes désignées furent le 6e corps, et un renfort de 16,000 hommes qui venaient d'arriver de l'armée de Butler, sous le commandement du général W. F. Smith. Le 1er juin, à 4 heures du matin, les deux corps s'élancèrent avec beaucoup d'élan, traversèrent sous un feu des plus meurtriers un large terrain découvert, et, au prix d'une perte de deux mille hommes, forcèrent la première ligne ennemie, sur la lisière d'une épaisse forêt. Mais quand on voulut pénétrer plus avant, on se heurta à une seconde ligne beaucoup plus forte, devant laquelle il fallut s'arrêter. Les deux corps conservèrent du moins la position qu'ils avaient enlevée et où ils avaient fait six cents prisonniers. Le meilleur résultat de cet engagement fut de nous assurer la possession de Cold-Harbor, endroit qui empruntait toute son importance à la convergence de plusieurs routes de grande communication.

Ce demi-succès encouragea le général Meade à tenter davantage. Le 3, au lever du jour, toute la ligne donna à travers les terrains marécageux, les abattis et les fourrés, et, bientôt après, toute la ligne se replia, repoussée sur tous les points. A la gauche seulement, Barlow pénétra dans les ouvrages ennemis, et Gibbon arriva jusqu'au parapet, ce qui n'empêcha ni l'un ni l'autre d'être ramenés avec une perte d'autant plus lourde, qu'ils avaient poussé plus avant.

Dans cette malheureuse affaire, l'ennemi ne dut pas perdre plus de deux mille hommes. De notre côté, treize mille restèrent sur le terrain. Ce chiffre atteste suffisamment la bravoure déployée par les assaillants. Ils avaient fait tout ce qui était possible; mais c'était l'impossible qu'on leur demandait.

Il y avait un mois, jour pour jour, que l'armée du Potomac avait ouvert la campagne en franchissant le Rapidan. Durant ces trente et un jours, et ces trente et une nuits, elle avait eu de dures privations à subir, des fatigues sans nombre à endurer, des combats terribles et multipliés à livrer. Elle avait tout surmonté par une indomptable énergie et par une bravoure que rien ne décourageait. Enfin, au prix d'énormes sacrifices, elle était parvenue sur le Chickahominy, à quelques milles de Richmond, dans cette région trop connue déjà par la désastreuse campagne de Mac Clellan. Peut-on dire que ce résultat nous ait rapporté autant qu'il nous avait coûté? Je ne le crois pas. On aurait pu gagner davantage à bien meilleur marché, car, partout, le long de la route parcourue, les cadavres des nôtres gisaient, — beaucoup d'entre eux sans sépulture, — et les hôpitaux militaires regorgeaient d'invalides et de blessés. Les rapports officiels fixaient à plus de 60,000 hommes l'étendue de nos pertes, et, cependant, pour nous être rapprochés du but, nous étions loin encore de l'avoir atteint. Aussi le gouvernement et le peuple commencèrent-ils à s'alarmer de ces immolations.

Le général Grant dut s'en inquiéter lui-même, et songer dès lors à modifier un plan de campagne qui avait trompé ses prévisions et désappointé ses espérances. Autant et plus qu'un autre, il comprenait qu'il eût pu conduire l'armée là où elle se trouvait maintenant, en épargnant la plus grande partie du sang répandu. Il n'avait avancé effectivement que par une série de mouvements tournants sur la droite de l'ennemi. Or, ces mouvements, il eût pu facilement les exécuter, sans livrer ces assauts meurtriers qui nous avaient tant coûté, partout où l'ennemi lui avait barré le passage. Mais il n'entrait pas dans son plan de ramener l'armée de Lee intacte sous les murs de Richmond. Son but était d'abord de la détruire, s'il le pouvait; sinon, de l'affaiblir et de la démoraliser par une succession de coups de bélier tels qu'elle ne pût s'enfermer qu'en débris derrière les fortifications de la capitale confédérée. Ce qu'il avait cherché surtout, c'était de forcer son adversaire à quelque grande bataille où il pût l'écraser sous la double supériorité du nombre et de la tactique.

Mais Lee n'était pas homme à s'y exposer. Une seule fois il avait assumé l'offensive pour tomber sur le flanc de notre armée en marche, parce que, dans la Wilderness, la nature du terrain lui offrait des avantages tout à fait exceptionnels. Il avait échoué pourtant; et à partir de ce jour, il s'était renfermé obstinément dans une prudente défensive préparée de longue main. Sous ce rapport, la disposition topographique du pays présentait des ressources inépuisables. En outre, en prévision du conflit dont elle devait être le théâtre, cette région avait été étudiée avec soin, et les meilleures positions pour arrêter la marche d'une armée sur Richmond avaient été non seulement marquées, mais préparées par des ouvrages au moins ébauchés. Lee se prévalut habilement de ces avantages, et força ainsi son adversaire à sacrifier plus qu'il n'avait compté, pour l'accomplissement de ses desseins.

Dans l'impossibilité d'amener le général confédéré à une bataille ouverte, Grant avait tenté de démolir l'armée

ennemie par des coups redoublés, derrière les retranchements dont les désavantages pouvaient, en fin de compte, être compensés pour nous, par la supériorité de nos forces et de nos ressources. Si ses calculs ne furent pas réalisés, on ne saurait dire non plus qu'ils furent complétement déçus, puisque les opérations du mois de mai coûtèrent à l'ennemi le tiers net des forces qu'il avait sur le Rapidan. La proportion de nos pertes était plus élevée; elle atteignait près des deux cinquièmes de l'armée avec laquelle nous avions ouvert la campagne; mais il restait toujours la question des ressources en réserve, et comme la rébellion avait mis absolument tout en campagne, ses armées devaient s'user de toute façon avant les nôtres, et elle-même devait succomber d'épuisement dans un temps donné.

Les deux armées auxiliaires du James et de la Virginie occidentale n'avaient pas rendu au général Grant les services qu'il en attendait. Le général Butler débarqué sans opposition à Bermuda Hundred, au confluent de l'Appomattox et du James, s'était contenté de s'y couvrir de retranchements, après avoir brûlé quelques ponts, démoli quelques fragments de chemin de fer, et attaqué sans succès une force rebelle établie à Drury-Bluff. L'ennemi n'avait point eu de peine à l'enfermer dans cette position, par une ligne de contrevallation, si bien que les renforts, amenés par Beauregard des deux Carolines, eurent la route libre, et purent être employés, soit à défendre Richmond, soit à grossir l'armée de Lee.

De son côté, le général Siegel avait pris si mal ses mesures que, dès le 15 mai, il s'était fait battre à New-Market et rejeter jusqu'à Cedar-Mountain, laissant le passage libre à d'autres renforts considérables dirigés également sur l'armée de Lee. Ainsi se trouvèrent déjouées les combinaisons accessoires du général Grant. — Siegel, relevé de son commandement, fut remplacé par le général Hunter, et la moitié des forces de Butler, devenues inutiles dans l'impasse où elles étaient acculées,

furent employées à renforcer l'armée du Potomac qu'elles rejoignirent à temps pour prendre part à la bataille de Cold-Harbor.

Dans l'ouest, tout allait bien. Le général Sherman commandant en chef les armées réunies de Cumberland, du Tennessee et de l'Ohio, avait refoulé Johnston, de position en position, depuis Dalton jusqu'à Kenesaw.

CHAPITRE XII

DEVANT PETERSBURG

Passage du James. — Premières attaques contre Petersburg. — Mon retour à l'armée. — City-Point. — Le général Ingalls. — Nuit au quartier général. — Le général Hancock. — Pertes de ma brigade pendant deux mois de campagne. — Id. du 2e corps. — Quinzaine de corvées. — Les troupes nègres. — Expédition d'Early contre Washington. — Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour ...... une pendaison. — Première expédition de Deep-Bottom. — Retour précipité.

Par suite de l'échec de Cold-Harbor, les inquiétudes, que le gouvernement dissimulait en vain, se répandirent parmi le peuple. Après tant de conflits sanglants, après tant de lourds sacrifices, l'ennemi nous présentait encore un front invaincu. En voyant l'armée arrêtée sur les bords du Chickahominy, on se demandait si Grant n'allait pas reprendre sur nouveaux frais, autour de Richmond, les opérations qui avaient si mal réussi à Mac Clellan. L'opinion publique, ébranlée dans sa confiance, commençait déjà à prêter l'oreille aux sinistres interprétations des journaux de l'opposition, lorsque, dans la seconde quinzaine de juin, on apprit que le lieutenant général avait hardiment traversé le James, et mis le siége devant Petersburg.

Le temps n'était plus où le commandant en chef, dirigeant ou ne dirigeant pas les armées du fond de son cabinet, subordonnait toutes les opérations de l'armée du Potomac à ce mot d'ordre incessamment répété : « Couvrir Washington et Harper's Ferry; » — où le président, prenant au sérieux son commandement constitutionnel de

toutes les forces de terre et de mer, s'immisçait dans les plans de campagne au gré de ses conseillers particuliers. Tout cela était changé. Le général Grant n'avait à consulter que lui-même, car en acceptant toute responsabilité, il s'était réservé toute liberté d'action.

Lorsqu'il transféra inopinément le théâtre des opérations au delà du James, l'opinion flotta indécise entre ce qu'elle pouvait craindre et ce qu'elle devait espérer. Je me figure qu'à Washington, il y eut beaucoup moins d'indécision ; qu'on ne vit tout d'abord qu'une chose dans cette grande détermination : la capitale découverte ! et que le gouvernement, qui n'avait pas fait d'études spéciales de stratégie militaire, se trouva fort mal à l'aise de n'avoir plus sa grande armée entre les rebelles et lui.

Ce passage du James était pourtant une opération fort belle, aussi habilement exécutée que hardiment conçue. Elle inaugurait une nouvelle phase dans la campagne. Jusque-là, Grant s'était à peu près contenté de « marteler » (*to hammer*) incessamment l'ennemi, comme il le disait lui-même, changeant sa base à mesure qu'il avançait, et transférant successivement ses dépôts d'approvisionnements de Washington à Aquia-Creek, d'Aquia-Creek à Port-Royal sur le Rappahannock, de Port-Royal à White-House sur le Pamunkey, et maintenant de White-House à City-Point sur le James. Désormais, les coups de bélier n'ayant pas produit l'effet attendu, Grant allait mettre en jeu les ressources de la science militaire, et donner la préséance aux combinaisons stratégiques.

D'abord, il prit si bien ses mesures pour dérober ses intentions à l'ennemi, que celui-ci n'en reconnut la nature que lorsque le mouvement était déjà exécuté. Warren fut chargé d'occuper l'attention de Lee par la menace d'une avance sur Richmond, du côté de White-Oak-Swamp, tandis que Smith irait se rembarquer à White-House pour retourner à Bermuda-Hundred, et que Hancock, avec le 2e corps, serait transporté sur la rive droite du James par une flottille de grands vapeurs réunis à cet effet à

Wilcox-Landing. En même temps, un pont de bateaux fut établi un peu plus bas, par treize brasses d'eau dans le chenal, et sur une longueur de plus de deux mille pieds anglais. Sur ce pont passèrent le 6e et le 5e corps.

Grant espérait s'emparer de Petersburg par un coup de main. S'il eût réussi, la chute de Richmond s'en fût bientôt suivie selon toute apparence. Malheureusement, il se produisit des délais et des contre-temps qui firent manquer l'occasion, et modifièrent complétement le cours des événements. Le général Smith, après avoir enlevé la première ligne qui n'était défendue que par des milices, ne sut pas achever ce premier succès. Procédant méthodiquement et avec circonspection là où il fallait surtout agir avec vigueur et promptitude, il remit les affaires sérieuses au lendemain. Hancock, débarqué à son tour sur la rive droite, ne reçut l'ordre de marcher sur Petersburg qu'après avoir été détenu pour attendre des rations en retard, et s'être égaré dans sa marche, par suite des fausses indications d'une carte qui lui avait été remise comme correcte. Bref, on perdit des heures précieuses dans l'après-midi du 15 juin, et le 16, au matin, il était trop tard; — les troupes de Lee étaient arrivées.

Néanmoins, les retranchements, élevés à la hâte par l'ennemi, n'étaient pas tellement redoutables qu'on ne pût espérer de l'y forcer. Dès le matin, une première attaque avec les divisions Birney et Gibbon procura quelques avantages, mais aucun résultat décisif. Dans l'après-midi, le 9e corps étant arrivé, la tentative fut renouvelée sur une plus grande échelle, et la ligne finit par être emportée au tomber de la nuit, après un combat très vif et des pertes considérables. Le lendemain 17, nouvel assaut, toujours par le 2e corps appuyé par le 9e. L'ennemi perdit encore du terrain et une redoute de quelque importance. Le soir, il réussit à surprendre les retranchements que Burnside lui avait enlevés. Tous ces combats n'étaient pas sans coûter du monde; la perte de cette journée seule s'éleva pour nous à environ quatre mille hommes.

Les confédérés ne défendaient le terrain pied à pied avec une vigueur aussi déterminée, que pour gagner le temps nécessaire à l'achèvement d'une ligne plus forte et mieux établie sur les hauteurs qui entourent immédiatement la ville. Ils s'y retirèrent pendant la nuit suivante, et durant toute la journée du 18, ils y soutinrent une série d'attaques qui n'obtinrent aucun succès. De ce jour, le siége de Petersburg fut résolu, et les travaux réguliers commencèrent.

Il est à remarquer que ce siége ne fut point un siége, à proprement parler. La place ne fut même jamais investie.. Elle est située à vingt-deux milles sud de Richmond, sur la rive droite de l'Appomattox, et à huit milles sud-ouest de City-Point, où cette rivière se jette dans le James, et où la nouvelle base d'approvisionnements de l'armée fut naturellement établie. Ainsi, nous avions tourné Richmond pour nous mettre à cheval sur une partie de ses communications avec le sud, et menacer directement le reste. Ces communications étaient : les chemins de fer de Norfolk, de Weldon et de Lynchburg, et les grandes routes de Jérusalem et de Boydtown, toutes aboutissant à Petersburg. En dehors de celles-ci, il ne restait à la capitale confédérée que le canal du James à l'ouest, et le chemin de fer de Danville au sud. Celui-ci ne s'étendait pas au delà des limites de la Virginie, mais il se croisait avec le chemin de fer de Lynchburg à Burksville, ce qui doublait ses ressources. Si, donc, nous parvenions à envelopper Petersburg, seulement sur la rive droite de l'Appomattox, la population et l'armée confédérée seraient réduites à tirer toutes leurs subsistances de Richmond par une seule voie ferrée. En arriver là, de notre côté; nous en empêcher, du côté de l'ennemi : c'est à quoi tendirent pendant neuf mois toutes les opérations du siége. Le jour où nous y réussîmes enfin, Petersburg et Richmond tombèrent du même coup, et tout l'édifice de la rébellion s'écroula avec ces deux villes. Il me reste maintenant à raconter par quelle longue série d'efforts, de labeurs et de combats

nous arrivâmes à l'accomplissement de ce dernier triomphe.

Le 27 juin, sur la demande du général Meade, je fus enfin relevé de mon commandement à New-York, avec ordre de rejoindre l'armée du Potomac, aussitôt que mon successeur serait arrivé pour me remplacer. Plusieurs jours s'écoulèrent à l'attendre, ce qui retarda d'autant mon départ. Je n'arrivai que le 9 juillet à la forteresse Monroë, où je devais rencontrer mes domestiques, mes chevaux et mon bagage. Mais le transport qui les amenait avait été, m'apprit-on, retenu à New-York quarante-huit heures après la date fixée. Que faire en attendant? Le seul hôtel, qui avait existé autrefois sous les murs de la forteresse, était maintenant transformé en hôpital. Il ne s'y trouvait plus que des tentes de cantiniers et un restaurant où l'on pouvait trouver à manger, mais non à coucher, le service quotidien des vapeurs militaires se faisant directement de Washington à City-Point, et correspondant avec les steamers de Baltimore, de façon que les allants et venants n'eussent jamais à passer une nuit à la forteresse. Heureusement pour moi, la corvette à vapeur française le *Phlégéton* était mouillée dans la baie, et je pus aller demander au commandant Maudet, avec qui j'avais eu des relations fort amicales à New-York, une hospitalité qu'il m'accorda de la façon la plus cordiale. Grâce à lui et aux officiers de son bâtiment, trois jours d'attente s'écoulèrent pour moi le plus agréablement du monde.

Mon bagage arrivé, je partis le 12 au matin pour City-Point où j'arrivai vers quatre heures du soir. Bateaux à vapeur et bateaux à voiles, transports et chalands de toute espèce encombraient la rivière près des quais improvisés auxquels on travaillait encore. Plus haut, dans la direction de Richmond, l'œil distinguait au loin les tourelles des monitors, qui semblaient sortir de l'eau, et les canonnières sur lesquelles se profilaient d'énormes pièces à pivot. La rive, formant une colline assez élevée, avait

été déblayée, entaillée de façon à laisser place à des magasins d'approvisionnements et à une gare de chemin de fer. Tout cela était sorti de terre comme par magie depuis moins d'un mois. La voie ferrée passait en arrière des docks; les locomotives allaient et venaient semant dans l'air de longs panaches de fumée, et sur la terre des traînées de braises et d'étincelles. Tout était activité et mouvement. Des légions de nègres déchargeaient les navires, remuaient les terres, sciaient les planches, enfonçaient les pilotis. Des groupes de soldats se pressaient aux abords des tentes de cantiniers; des cavaliers descendaient par escadrons abreuver leurs chevaux à la rivière. Et sur le plateau supérieur, des barraques diverses de forme et de grandeur couronnaient l'escarpement et dominaient la scène. Un grand village en planches et en toile s'élevait là où, quelques semaines auparavant, il n'existait que deux ou trois maisons.

La plus importante, qui avait dû être une belle habitation, abritait maintenant les bureaux du général R. Ingalls, quartier-maître en chef de l'armée. C'était le général Ingalls qui, depuis l'ouverture de la campagne, avait transféré successivement nos dépôts sur quatre points différents, et cela avec un tel ensemble et une telle précision, que, pas un jour, les rations n'avaient manqué à l'armée. Comme le dernier train était déjà parti quand je débarquai à City-Point, j'aurais été forcé d'y passer une nuit fort maussade, si le général Ingalls n'avait mis fort obligeamment à ma disposition un léger wagon qui me transporta le soir même jusqu'au quartier général, devant Petersburg.

Le général Meade me fit l'honneur de m'accueillir comme une ancienne connaissance qu'il était bien aise de revoir. Je venais de lui expliquer par suite de quelles circonstances j'avais été retenu à New-York et à la forteresse Monroë, lorsque le colonel de Chanal se présenta à l'entrée de la tente. Le colonel appartenait au corps de l'artillerie, dans l'armée française. Il était venu en Amé-

rique, chargé d'une mission officielle, pour étudier nos différents systèmes d'armes, et spécialement nos innovations en fait d'artillerie. Cette mission l'avait conduit à l'armée du Potomac où ses études se complétaient directement par des observations pratiques. Nous avions déjà lié connaissance à son arrivée à New-York. Aussi, lorsque le général Meade termina la conversation en m'invitant à passer la nuit au quartier général, acceptai-je avec plaisir l'offre d'une place sous la tente du colonel de Chanal.

En quittant le général Meade, je me retrouvai en pays de connaissance parmi les officiers supérieurs de son état-major, dont la plupart m'étaient connus personnellement. A la guerre, la communauté de dangers établit des relations plus promptes et plus cordiales que, partout ailleurs, la communauté d'occupations ou de plaisirs. Chacun me souhaita la bienvenue, me demanda des nouvelles de New-York et de Washington, de ce qui s'y disait et de ce qui s'y faisait, — en échange de détails sur les amis communs qui survivaient, et ceux que la mort avait frappés.

L'heure vint de se retirer; mais, sous la tente du colonel de Chanal, la veillée se prolongea encore autour d'un souper assaisonné par l'appétit, et accompagné, en guise de musique, du pétillement continu d'un feu d'avant-postes. Comme je m'informais des causes de ce tapage insolite à pareille heure : — C'est, me dit-on, Burnside qui protége les travaux de sa mine. J'appris alors que le général Burnside, dont le front était très rapproché des ouvrages ennemis, avait entrepris de faire sauter une redoute, au moyen d'une mine. D'après ce que j'entendis à ce sujet, il me parut que l'entreprise inspirait peu de confiance, et que, généralement, on y voyait plutôt un sujet de plaisanteries qu'un objet d'intérêt.

Le lendemain matin, de bonne heure, je montai à cheval pour me rendre près du général Hancock, après avoir remercié le général Meade de m'avoir assigné au 2e corps d'armée, celui de tous auquel je désirais le plus être

attaché. Le temps était magnifique, et le soleil très chaud, même à cette heure matinale. Une partie des troupes était en mouvement, et soulevait dans l'air d'épais nuages de poussière à travers lesquels on avait peine à respirer. Il ne s'agissait, du reste, que du changement de position d'une division dans le voisinage immédiat de la ferme où le général Hancock avait établi son quartier général. Je pus donc le rejoindre sans peine, pour lui présenter les ordres dont j'étais porteur.

Le général Hancock est un des plus beaux hommes de l'armée des États-Unis. Il est d'une taille élevée, robuste de carrure, aux mouvements empreints d'une facile dignité. Sa tête ombragée d'épais cheveux châtain-clair plaît, dès l'abord, par la régularité de ses traits et l'expression avenante qui lui est habituelle. Ses manières sont généralement empreintes d'une grande politesse; sa voix est douce et son langage agréable comme son regard. Tel est Hancock au repos. En action, c'est autre chose. La dignité fait place à l'activité; ses traits s'animent, sa voix devient éclatante, ses yeux s'enflamment, le sang lui monte à la tête, et ses façons prennent facilement un caractère d'emportement, — le caractère de sa bravoure. C'est là, je crois, ce qui le rend moins apte à commander en chef qu'à commander en sous-ordre. On verra, par la suite de ce récit, qu'après s'être distingué entre tous à la tête d'une division ou d'un corps d'armée, il fut beaucoup moins heureux dans les opérations indépendantes qui lui furent confiées. Brillant au second rang, il s'éclipsait au premier. S'agissait-il d'exécuter? il était admirable; fallait-il concevoir et diriger? il n'était plus à la hauteur de sa tâche. C'est ce qui s'est vu souvent dans les armées. Ainsi que Benedeck, Hancock aurait pu, comme chef de corps, faire merveille à Solferino, et, comme commandant en chef, perdre l'armée à Sadowa.

Sa popularité a été aussi grande, plus grande peut-être qu'aucune autre parmi les officiers de son rang. Cela s'explique aisément : d'abord par l'éclat de ses services, et

ensuite par le soin particulier qu'il prit toujours de les mettre en lumière. Les correspondants des principaux journaux ne résistaient pas plus que d'autres à ce que son abord et ses manières avaient de captivant; des informations leur étaient volontiers fournies dans le sens des rapports du général; souvent même, pour éviter toute erreur sans doute, — leurs correspondances étaient soumises à son visa, de sorte qu'il en résultait parfois certaines partialités dont ils n'avaient pas conscience.

Car, il faut bien l'avouer, le général Hancock avait ses partialités; et si quelques-unes se justifiaient par les mérites réels et la capacité de ceux qui en étaient l'objet, d'autres, au contraire, inexplicables par aucune considération militaire, se rattachaient simplement à des visées politiques auxquelles le général se laissait aller avec trop de complaisance. Mais pour ne point parler des personnes, ses deux premières divisions lui tenaient décidément plus au cœur que la 3ᵉ qui provenait de l'ancien 3ᵉ corps. Et pourtant, nul ne pensera jamais qu'elle lui ait fait moins d'honneur que les deux autres. A examiner les choses de près, on prouverait même facilement qu'elle lui rendit toujours de plus grands services que la 2ᵉ.

Quant à moi, je fus très loin de rien soupçonner de semblable durant cette première entrevue. L'accueil du général Hancock fut tout bienveillant. Il alla au devant de mes désirs en m'assignant à mon ancienne division, et comme beaucoup d'autres, j'étais « sous le charme » lorsque je le quittai pour m'aller présenter au général Birney.

Je n'oublierai jamais avec quelle rayonnante cordialité Birney me tendit la main, lorsqu'il m'aperçut sur le seuil de sa tente. — Enfin, vous voilà, me dit-il. Nous vous attendions depuis quelque temps. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel plaisir je vous revois parmi nous.

Le plaisir était bien partagé, car je me sentais comme un voyageur qui rentre dans sa famille après une longue absence. Par l'ouverture de la tente, je voyais aller et venir des officiers bien connus de l'état-major. Bientôt le

général Mott arriva. Nous nous assîmes à l'ombre des grands arbres qui abritaient le quartier général, et j'écoutai avec un intérêt facile à comprendre les détails de quelques combats auxquels la division venait de prendre part tout récemment. Elle en avait vu de dures, — de si dures que la 4e division (autrefois la division Humphreys) avait dû être fondue dans la 3e, ce qui avait provisoirement replacé Mott à la tête d'une brigade. Pierce, promu brigadier général, commandait maintenant celle que j'avais commandée à Gettysburg. Restait la brigade du général Ward, lequel avait quitté l'armée à Spottsylvania, et ne devait plus y revenir. Ce fut le commandement qui me fut assigné.

Déjà je l'avais commandée plusieurs fois par intérim, quand j'en faisais partie comme colonel du 55e d'abord, et du 38e ensuite; mais depuis il s'y était fait de grands changements. Alors elle se composait de six régiments; maintenant, elle en comptait dix, sans que pour cela l'effectif des hommes présents dans les rangs en fût augmenté; tant la dernière campagne avait réduit leur nombre! Voici, du reste, le chiffre officiel des pertes de la brigade, pendant deux mois seulement, du 5 mai au 5 juillet :

1re *brigade*, 3e *division*, 2e *corps*.

DÉNOMINATION.	TUÉS.	BLESSÉS.	MANQUANTS.	TOTAL.
Officiers.	22	73	8	103
Sous-officiers et soldats	252	1,438	293	1,983
			Total général. . .	2,086

Les *trois quarts* y avaient passé, en calculant l'effectif, au début de la campagne, à 2,800 hommes, ce qui est largement compter; ce chiffre dépassait de beaucoup les

moyennes antérieures. Cette proportion concordait, du reste, avec la condition de la brigade, lorsque j'en pris le commandement. Malgré le retour d'un bon nombre de convalescents, et après l'adjonction de cinq nouveaux régiments, les deux tiers de son effectif étaient encore absents. Sur 6,976 hommes, je n'en pouvais guère mettre en ligne plus de 2,000.

Les pertes des autres divisions étaient analogues. J'ai toujours entendu évaluer celles du 2e corps à 24,000 hommes. Certainement, elles dépassaient 20,000, et les renforts reçus n'élevaient pas son effectif actuel au delà de 12,000. Dans cet effectif, par suite de la *consolidation* de la 4e division dans la 3e, celle-ci figurait pour près de moitié. Ma brigade était la plus forte du corps, et je doute que, dans l'armée, il y en eût d'autres qui pussent alors présenter au rapport 2,444 hommes présents pour le service.

Ces chiffres ont par eux-mêmes une éloquence à laquelle il est inutile de rien ajouter. En les comparant à ceux que fournissent les guerres d'Europe, on appréciera ce que fut notre guerre d'Amérique.

Pendant une quinzaine, le 2e corps laissa le fusil pour la pelle et la pioche. Comme il se trouvait en réserve, depuis une tentative malheureuse pour tourner la droite des lignes ennemies, — tentative dans laquelle la 3e division avait été principalement maltraitée, — les corvées lui revenaient de droit. Il nous fallut d'abord démolir et niveler les retranchements enlevés aux confédérés; puis, creuser des chemins couverts par lesquels les troupes pussent se mouvoir et les munitions et les rations arriver sur le front de nos lignes, sans être exposées à l'observation, par suite au feu de l'ennemi. Comme les travaux se poursuivaient principalement de nuit, nous fûmes peu inquiétés; mais pour être peu dangereux, ce genre de service n'en est pas plus divertissant.

Nos lignes s'étendaient alors jusqu'à la grande route de

Jérusalem, entre le chemin de Norfolk qui était en notre possession, et celui de Weldon dont nous ne tarderions pas à nous emparer. Elles se terminaient, de ce côté, par une redoute ébauchée, encore informe, mais suffisante pour intercepter la route et balayer un large ravin, le long duquel nos *rifle pits* se prolongeraient en retour. Les piquets couverts de l'ennemi étaient extrêmement rapprochés, et auraient pu gêner beaucoup le tir de nos canonniers. Mais par suite d'un accord tacite des deux côtés, le feu des tirailleurs était suspendu ; de sorte que, de part et d'autre, on allait et venait librement à découvert, on s'observait sans contrainte et l'on n'échangeait de coups de fusil que pendant les heures noires de la nuit, pour éviter toute surprise.

Il en était tout autrement sur le front du 9e corps, qui tenait la droite du 5e. De ce côté, l'échange de coups de carabine et de coups de canon se continuait jour et nuit sans interruption. Les travaux de la mine pouvaient y être pour quelque chose, mais d'autres raisons motivaient cet acharnement réciproque. Deux brigades de Marylandais, l'une fédérale, l'autre confédérée, s'étaient trouvées en présence, et l'on conçoit qu'entre ennemis du même État, il ne pût y avoir de compromis. En outre, il se trouvait, dans le commandement du général Burnside, des troupes de couleur contre lesquelles les soldats du Sud montraient une animosité toute particulière. Les noirs, du reste, le leur rendaient bien. Les causes ne leur manquaient pas. Sans parler de leur haine naturelle pour ceux qui maintenaient leur race en esclavage, et traitaient leurs frères sous le joug comme une variété de bétail, tous leurs ressentiments étaient plus que justifiés par les cruautés odieuses dont étaient victimes ceux des leurs qui tombaient au pouvoir des confédérés. Ainsi, au mois d'avril précédent, un général rebelle du nom de Forrest s'étant emparé, par tricherie autant que par force, du fort Pillow dans le Tennessee, toute la garnison, composée presque entièrement de troupes de couleur, avait été massacrée avec

des raffinements atroces de cruauté. Ni le sexe, ni l'âge, n'avaient été épargnés, et les brutes du Sud, soûlées de sang, avaient fini par envelopper les blancs eux-mêmes dans cette révoltante boucherie (1). Depuis lors, les noirs faisaient moins de prisonniers, sachant ce qui les attendait eux-mêmes s'ils étaient pris, et ils s'excitaient au combat en criant : *Fort Pillow! Remember Fort Pillow!* Lors donc que le soir, à l'heure où les regiments se relevaient dans les retranchements, on entendait un redoublement de fusillade et de canonnade sur le front du 9e corps, on se disait généralement : — Voilà les noirs qui prennent leur tour de service.

Le soin de compléter et de renforcer nos lignes n'était pas le seul motif qui retardât leur extension jusqu'au chemin de fer de Weldon. De nouveaux événements, dont nous attendions l'issue, se passaient du côté de Washington. Dès les premiers jours de juillet, le général Lee, profitant du champ laissé libre devant lui au nord de Richmond, avait lancé dans la vallée de la Shenandoah un corps de douze à quinze mille hommes, sous le commandement du général Early. Celui-ci avait d'autant plus ses coudées franches que le général Hunter, après avoir pénétré jusqu'auprès de Lynchburg, avait été contraint de se retirer devant des forces supérieures, et de prendre sa ligne de retraite par la Virginie occidentale. Early, ne trouvant donc rien devant lui, s'avança rapidement sur Winchester et Martinsburg d'où Siegel se retira à son approche, au nord du Potomac. Early, continuant sa route, traversa le fleuve, entra sans opposition à Frederick, et se prépara à marcher directement sur Washington.

Le but de cette vigoureuse démonstration était de nous faire lâcher prise à Petersburg. Deux fois déjà Lee avait réussi, par une manœuvre semblable, à ramener notre

(1) Voir l'enquête du Congrès et le rapport du comité sur le massacre du fort Pillow.

armée au nord du Potomac, et, bien que maintenant l'opération fût conduite sur une moindre échelle, il espérait que Grant s'empresserait de voler au secours de la capitale menacée et qu'ainsi serait perdu pour nous le fruit péniblement acquis de deux mois de campagne. Mais il avait compté sans son hôte. Halleck n'était plus à la tête des armées, et Grant n'était pas un homme à qui l'administration prétendît prescrire ce qu'il avait à faire, ou qu'elle pût diriger au gré de ses inspirations.

Le général en chef prit la chose froidement. Il mesura d'un œil calme la portée de cette invasion au petit-pied, et se contenta d'expédier le 6e corps pour y faire face. Les troupes de Wright arrivèrent à Washington le lendemain de leur embarquement à City-Point. En même temps, le 19e corps venant de la Nouvelle-Orléans, sous le commandement du général Emory, entrait dans le James et jetait l'ancre devant la forteresse Monroë. Là, il reçut l'ordre de continuer sa route par le Chesapeake, et au lieu de renforcer l'armée devant Petersburg, de rejoindre le 6e corps à Washington.

Lors donc qu'Early, s'avançant de Frederick, arriva sur le Monocacy, le passage lui en fut disputé par la division du général Ricketts, qui avait pris l'avance sur les autres, et par quelques troupes sans valeur, que le général Wallace avait réunies en hâte. L'ennemi réussit à les rejeter sur Baltimore; mais quand il se présenta devant Georgetown, il trouva que Wright y était arrivé avant lui. Il ne lui restait plus qu'à se retirer au plus vite, ce qu'il fit, poursuivi par le 6e corps jusque dans la vallée de la Shenandoah, où il ne s'arrêta qu'à une longue distance du Potomac. On se croyait débarrassé de lui, mais comme il faisait mine de renouveler sa tentative, les deux corps d'armée furent laissés pour longtemps encore à la garde de Washington. Cette mesure de protection fut heureusement complétée par la réunion, sous un seul commandement, des quatre petits départements militaires qui entouraient la capitale, mais ne la défendaient

pas. Concentrés dans une seule main, on put espérer qu'ils rendraient plus de services qu'ils ne causeraient d'embarras. Jusqu'ici, c'était précisément le contraire qui était arrivé.

Le plan de Lee avait donc manqué; mais il pouvait tenter encore de le reprendre en envoyant des renforts à Early. C'est ce que Grant résolut d'empêcher en menaçant à son tour Richmond, sur la rive gauche du James, ou, tout au moins, en détruisant le pont de bateaux que l'ennemi avait à Chapin's Bluff pour maintenir ses communications d'un bord à l'autre. Cette expédition fut confiée à Hancock renforcé de deux divisions de cavalerie conduites par Sheridan.

Le 26 juillet, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en marche avec quatre jours de rations et cent cartouches par homme, dont quarante dans les fourgons. Aucun train de quartier-maître ne devait nous suivre, sauf quelques wagons portant des outils de tranchée et vingt voitures d'ambulance par division, ce qui présageait qu'il y aurait des têtes cassées. Où allions-nous? Nous l'ignorions encore, lorsqu'à cinq heures de l'après-midi, nous nous mîmes en route. Mott commandait alors la division, Birney ayant été promu depuis quelques jours au commandement du 10e corps qui faisait partie des forces de Butler.

En gagnant la route de City-Point, nous défilâmes devant une double potence à laquelle avaient été pendus l'avant-veille deux wagonniers du 72e de New-York, dans des circonstances qui donneront l'idée de la discipline qui régnait à l'armée du Potomac. Le terme de service du régiment était expiré. Il allait quitter l'armée. Les deux wagonniers venaient d'être licenciés (*mustered out*) comme les autres, lorsque, la veille du départ, ils eurent l'idée fatale d'aller passer la nuit dans une ferme isolée à quelque distance, où demeurait seule une femme jeune encore, et qui, paraît-il, leur avait semblé avenante. Ils y arrivèrent à une heure assez avancée de la soirée, et parvinrent

à se faire ouvrir la porte sous quelque prétexte. A peine à l'intérieur, ils se jetèrent sur la femme et se portèrent sur sa personne à d'odieuses violences. Elle n'oserait, pensaient-ils, en révéler le secret. Et d'ailleurs, le régiment partant le lendemain, ils seraient loin avant qu'elle eût porté plainte. En cela, ils se trompèrent. Au point du jour, la femme outragée était au quartier général, et déposait sa plainte devant le prévôt-maréchal. Des recherches furent faites aussitôt. Les soupçons se portèrent assez naturellement sur le régiment licencié où, en effet, on ne tarda pas à découvrir les coupables. En voyant leurs camarades partir pour retourner dans leurs foyers, ils dûrent faire d'amères réflexions sur le danger de céder à l'entraînement des passions. Peut-être avaient-ils, eux aussi, des familles attendant leur retour. Mais il était trop tard. La cour martiale fut sans merci. Entre la coupe et les lèvres, il y avait place pour la pendaison. Ils furent exécutés en pleine vue des lignes ennemies, pour montrer aux rebelles comment on faisait justice parmi nous. Je ne dis pas que ce ne fût d'un bon exemple ; mais le temps de service expiré, à la veille de revoir les siens... c'est dur.

Au tomber du jour, nous quittâmes la route de City-Point pour aller traverser l'Appomattox sur le pont de bateaux qui reliait notre position devant Petersburg à celle de Butler à Bermuda-Hundred. La marche se continua pendant toute la nuit, tantôt dans les bois, tantôt dans les plaines. Des feux, entretenus de distance en distance par des soldats de cavalerie, nous indiquaient le chemin. A l'aube, passablement harassés, nous traversâmes le James à Jone's Neck, sur un pont de bateaux. Dès six heures, ma ligne de tirailleurs était aux prises avec l'ennemi.

C'étaient des troupes que Lee avait envoyées là pour déloger ou tout au moins surveiller une brigade de Butler retranchée sur la rive gauche de la rivière, près de Deep-Bottom. Le géneral Foster, qui la commandait, avait repoussé avec succès plusieurs attaques, lorsque nous

vînmes le dégager. Ses adversaires se retournèrent promptement contre nous, et prirent position sur la lisière d'un bois qui commandait la plaine où nous étions. La brigade de Miles et la mienne furent déployées en avant, chacun de nous couvrant sa division. Sur ma droite le 40e de New-York, sur mon centre le 141e de Pennsylvanie et le 2e bataillon de sharpshooters avancèrent sans opposition sérieuse jusqu'aux positions qui leur avaient été assignées autour de deux fermes d'une certaine importance. Mais sur ma gauche, le 99e et le 110e de Pennsylvanie, à peine engagés dans un champ de maïs, furent accueillis par une fusillade provenant du bois qui leur faisait face. Le feu devenant plus vif de ce côté, j'envoyai le 73e de New-York pour les renforcer. Ils continuèrent alors à avancer et venaient de déloger les tirailleurs ennemis qui se trouvaient dans les maïs, lorsque le 110e, qui se reliait à gauche à l'autre brigade, put apercevoir à bonne portée quatre pièces en batterie. Aussitôt son feu se concentra obliquement sur les artilleurs, tandis que le 99e et le 73e, tout en continuant à engager l'infanterie, appuyaient aussi à gauche pour se rapprocher des canons.

Pendant ce temps, Miles, profitant d'un pli de terrain, disposait rapidement quatre de ses régiments pour une charge qui fut lestement exécutée. Les quatre canons furent pris. D'autres pièces, moins exposées, vinrent prendre position sur mon front et commencèrent à faire éclater les obus et rebondir les boulets parmi mes quatre régiments de réserve. Deux de nos batteries ne tardèrent pas à leur imposer silence et à les obliger à décamper dans l'intérieur des bois, où l'infanterie disparut bientôt à son tour.

Vers neuf heures, le combat était fini. Mes régiments purent se reposer un peu d'une nuit de marche et d'une matinée d'escarmouches, tandis que d'autres étaient lancés à la poursuite de l'ennemi qui, du reste, ne les mena pas loin. Il s'était simplement replié dans une seconde ligne de retranchements, derrière un cours d'eau nommé le

Bailey's Creek. L'y attaquer de front parut au général Hancock une entreprise trop hasardeuse. La cavalerie fut donc envoyée reconnaître quelles facilités s'offraient pour un mouvement tournant. En attendant, les précautions nécessaires furent prises pour ne pas être tournés nous-mêmes, et ma brigade fut chargée de couvrir le flanc droit du corps expéditionnaire.

Ce fut ainsi que nous passâmes la nuit. Le lendemain 28, Lee avait déjà envoyé contre nous des forces considérables dont le général Sheridan eut à soutenir l'attaque. Il la repoussa avec succès ; mais, désormais, il ne pouvait plus être question d'arriver à Chapin's Bluff; encore moins de surprendre Richmond. Le soir, à la nuit tombante, aussitôt que Miles fut venu me relever, je me mis en route pour rejoindre le général Mott près du pont de bateaux. La division avait ordre de retourner cette nuit même devant Petersburg et d'y prendre les instructions du général Ord. Les divisions Barlow et Gibbon devaient rester à Deep Bottom, vingt-quatre heures après nous.

CHAPITRE XIII

LA MINE

Universalité du génie yankee. — Comment le colonel Pleasants creusa une mine. — Projet d'assaut. — Plan du général Burnside. — Modifications malheureuses. — La courte-paille. — Derniers préparatifs. — La mèche éteinte. — L'explosion. — Le cratère. — Terrible fiasco. — Double enquête. — Conclusions différentes. — La véritable cause de l'insuccès.

Le général Ord était récemment arrivé de l'ouest où il avait servi jusqu'alors. Le général Grant, le connaissant sans doute pour un officier de mérite, l'avait transféré dans l'armée du général Butler, où il avait remplacé le général Smith comme commandant du 18e corps. Pour le moment, il occupait la droite de nos lignes devant Petersburg. Son quartier général était sur le haut d'une colline, d'où la vue embrassait une partie de nos retranchements, et s'étendait par échappées jusqu'à la ville dont on apercevait les clochers et quelques édifices. Là nous apprîmes la cause de notre rappel subit de Deep-Bottom.

La mine creusée, sous la direction de Burnside, était achevée et chargée. L'explosion en était fixée au lendemain matin, 30 juillet, et devait être suivie immédiatement d'un assaut par le 9e corps, avec le concours du 18e. C'est pourquoi notre division avait été rappelée pour relever les troupes du général Ord dans les tranchées.

Quelques détails sur l'exécution de ce travail me paraissent intéressants à consigner ici.

Les officiers du génie n'y prirent aucune part. Ce fait semblera sans doute plus extraordinaire en Europe qu'il

ne le fut en Amérique. Il faut se rappeler l'universalité du génie yankee, et combien les hommes de cette race, aussi intelligente qu'entreprenante, sont habitués à accomplir les tâches les plus diverses. Jamais peuple ne s'attacha moins aux spécialités. Ils ont pour principe que l'intelligence peut s'appliquer à tout. Aussi vont-ils plus vite et réussissent-ils mieux qu'aucun autre peuple. Partout ailleurs qu'aux États-Unis, les ressources de l'esprit sont parquées par catégories. On considère les aptitudes comme exclusives, et chacun fait sa carrière d'après cette donnée. Cependant, c'est une grande erreur.

Les organisations bien développées ont des aptitudes multiples. Le même homme peut être à la fois un penseur et un homme d'action, un homme de loi et un homme de guerre, philosophe et industriel, commerçant et artiste, mathématicien et poète. Toutes les facultés peuvent ne pas s'équilibrer dans la même tête; mais elles ne s'excluent pas naturellement. Le Yankee le sait bien, et il essaie volontiers de tout, quitte, s'il échoue dans une voie, à en prendre une autre. Et voilà comment il finit toujours par arriver.

Ce n'est pas à la nature qu'il doit plus que les autres hommes; c'est à l'éducation. Dans son enfance, il n'a point été emmaillotté dans les traditions et les préjugés; on ne lui a pas imposé des opinions toutes faites; ni le gouvernement ni l'Église n'ont pesé sur sa jeune intelligence. Il a grandi dans un air libre; il a appris à compter avant tout sur lui-même, et il sait que de sa seule valeur personnelle dépend la place qu'il se fera au milieu d'un peuple où tout procède de l'initiative individuelle. De là ce grand essor de toutes ses facultés, et cette variété de connaissances pratiques qui en multiplient l'emploi.

Pour revenir à la mine : la première idée en vint au lieutenant-colonel Henry Pleasants, ancien ingénieur civil, commandant maintenant le 48e de Pennsylvanie. Le point le plus avancé de nos lignes était sur la partie inférieure d'une pente couronnée par une sorte de redoute,

derrière laquelle la colline du cimetière commandait la ville de Petersburg. A l'intérieur, passait, dans un profond ravin, la piste du chemin de fer de Norfolk, dont nos ouvrages dérobaient la vue à l'ennemi. Cette disposition du terrain suggéra au colonel Pleasants l'idée d'ouvrir une galerie horizontale jusque sous le fortin. Il en fit la proposition au général Potter, son chef de division, qui la transmit au général Burnside. Celui-ci l'approuva sans hésiter, et dès le lendemain, le colonel Pleasants se mit à l'œuvre.

La première chose à faire était d'obtenir la distance exacte de l'ouverture de la mine à la redoute qu'il s'agissait de faire sauter. L'instrument nécessaire se trouvait au quartier général, mais il fut impossible d'en obtenir l'usage. L'ingénieur en chef de l'armée et autres autorités déclarèrent *ex cathedrâ* que le projet n'avait pas le sens commun; que jamais mine de cette longueur n'avait été pratiquée; que cela ne pouvait se faire; que les hommes seraient étouffés par le manque d'air ou écrasés par l'éboulement des terres, etc., etc. Il s'ensuivit que l'entreprise fut non pas approuvée, mais seulement tolérée par le général en chef. On voit par là que l'esprit des corps spéciaux est le même dans tous les pays. Pour eux, ce qui ne s'est pas fait ne peut pas se faire, et si vous leur proposez quelque innovation qu'ils n'aient pas trouvée dans eurs livres, neuf fois sur dix ils vous répondront que c'est impossible ou absurde.

Le général Burnside, qui tenait à son idée, envoya chercher à Washington un vieux théodolite qui suffit néanmoins au colonel Pleasants pour déterminer une longueur de 510 pieds (anglais) à creuser pour la galerie directe, au bout de laquelle les galeries latérales, courbées en arc de cercle, devaient avoir, à droite et à gauche, chacune 8 pieds. Il va sans dire que toute assistance fut refusée par le génie, qui ne voulait se mêler en rien d'une entreprise dont il avait proclamé l'absurdité. A sa suite, les officiers supérieurs de l'armée s'amusèrent généralement beaucoup de cette plaisanterie.

Le colonel Pleasants, abandonné à lui-même, sans autres encouragements que ceux de Burnside et de Potter, n'en continua pas moins son œuvre avec une persévérance inébranlable. On lui refusait des planches; il en envoya chercher à une scierie en dehors des lignes. On lui refusait des pioches de mine; il fit redresser les pioches communes de la division. On lui refusait des brouettes; il fit transporter la terre dans des boites à biscuit consolidées avec des cercles de fer empruntés à de vieux barils de salaisons. Ainsi, il suffit à tout par lui-même, sans employer personne en dehors de son régiment de 400 hommes, recrutés pour la plupart parmi les mineurs du comté de Schuylkill, en Pennsylvanie.

Un point important était de soustraire les terres remuées aux regards de l'ennemi, qui, sur un soupçon, pouvait faire monter quelques vedettes au sommet des arbres situés sur la hauteur, et découvrir les travaux dont il importait de lui cacher le secret. A cet effet, chaque matin, avant le jour, les pionniers du régiment couvraient de branchages, coupés par eux, les terres transportées hors de la mine pendant la nuit, et dont la quantité totale finit par s'élever à 18,000 pieds cubes.

Les travaux, commencés le 25 juin, furent complétés le 23 juillet, sans accident, en dépit de toutes les prédictions et de toutes les plaisanteries. Alors, il fallut bien changer de ton. Il fallut reconnaître que la chose était sérieuse. Ce qu'on avait déclaré infaisable, était fait. L'explosion, si elle réussissait, et si l'on savait en tirer bon parti, devait nous livrer Petersburg.

L'expédition de Deep-Bottom avait créé l'occasion la plus favorable qu'on pût rencontrer. En effet, le général Lee, incertain de son importance réelle, et se fiant à la protection de ses lignes, avait envoyé plus de la moitié de ses forces de l'autre côté du James. Hancock les retiendrait là avec ses deux divisions; il profiterait de la nuit pour revenir devant Petersburg, et quand, le lendemain, elles s'apercevraient de sa retraite nocturne, l'as-

saut serait livré avant qu'elles eussent même repassé le fleuve.

Tout semblait donc promettre le succès, pourvu que l'assaut fût conduit avec vigueur et avec ensemble. C'était là le grand point, et malheureusement celui où les mesures prises pouvaient donner lieu à de sérieuses appréhensions. Le choix du 9e corps, pour conduire l'attaque, était loin d'être le plus heureux qu'on pût faire. Ce corps, qui avait rendu de très bons services dans la Caroline du nord, à l'armée du Potomac et dans le Tennessee, avait été tellement réduit dans ces diverses campagnes, qu'il avait fallu le renouveler presque en entier. On y avait incorporé des troupes de toute provenance et de toute nature, la plupart novices dans le service; ce qui, du reste, n'avait pas empêché qu'elles ne fissent leur devoir là où elles avaient été engagées.

Depuis leur arrivée devant Petersburg, elles avaient particulièrement souffert. Aux affaires du 17 et du 18 juin, elles avaient perdu 3,000 hommes, et pendant tout le mois suivant, elles avaient été soumises à un service fatigant et périlleux dans les tranchées, où le feu des tirailleurs leur avait mis encore 1,150 hommes hors de combat. Ces fatigues incessantes, et l'habitude de se tenir toujours à l'abri derrière des retranchements, prédisposaient peu ces divisions à pousser avec confiance une attaque à découvert. Il eût donc mieux valu confier l'assaut à des troupes plus vigoureuses, telles que celles du 2e ou du 5e corps. Pour moi, je suis convaincu que si Hancock ou Warren avait eu charge de l'affaire, nous aurions tout emporté en quelques heures. Mais Burnside, qui avait pris l'initiative de la mine, tenait à honneur d'en parfaire le succès.

Il n'était cependant pas sans se rendre compte de la condition réelle de son commandement. Aussi avait-il résolu de lancer en tête sa 4e division composée de régiments de couleur qui, plus nombreux et moins fatigués que les autres, étaient, à tout prendre, ceux sur lesquels il y avait le plus à compter. Aussitôt après l'explosion, ces

deux brigades devaient dépasser en deux colonnes l'ouverture produite; converger l'une à droite, l'autre à gauche; balayer l'intérieur des retranchements ennemis, et couvrir les flancs des trois autres divisions qui s'élanceraient directement jusqu'au sommet de la colline. Après elles, avancerait le 18e corps, et la partie serait gagnée. Car il faut se rappeler que Lee ayant envoyé cinq divisions au nord du James, il ne lui en restait plus que trois à Petersburg. Une fois établis sur la colline, la ville était à nous; l'ennemi était coupé en deux; sa gauche ayant à dos l'Appomattox se trouvait enveloppée, et il ne restait à sa droite que la ressource d'une prompte retraite qui nous eût livré toute l'artillerie de ses retranchements.

Tel fut le plan que le général Burnside soumit par écrit à l'approbation du général Meade, le 26 juillet. Comme conception, il serait difficile d'y trouver rien à reprendre. Comme exécution, il restait toujours à voir comment se conduirait le 9e corps, et comment ses officiers généraux le conduiraient. Mais du moment que l'exécution était confiée au général Burnside, comme, mieux que personne, il connaissait la véritable condition de ses troupes, et les moyens d'en tirer le meilleur parti, il eût été sage de lui laisser le soin des détails, et de ne point intervenir dans les mesures particulières qu'il avait préparées de longue main. Pour ne l'avoir pas compris, le général Meade commit une faute qui devint la source de beaucoup d'autres, et il encourut ainsi une part directe dans la responsabilité de l'insuccès. Cette faute fut d'enjoindre au commandant du 9e corps de substituer une de ses divisions de blancs à sa division de noirs, dans le rôle assigné à cette dernière. Le général en chef communiqua directement cette décision au général Burnside, le 28 juillet.

« Il s'ensuivit, raconte ce dernier, une longue conversation dans laquelle j'expliquai au général Meade la condition de mes divisions blanches. J'insistai sur l'importance, dans mon opinion, de placer la division de couleur en avant, parce que je pensais qu'à cette époque, elle four-

nirait mieux une charge qu'aucune des trois autres. Je lui rappelai que, depuis quarante jours, celles-ci avaient été dans les tranchées immédiatement devant l'ennemi, là où pas un homme ne pouvait montrer sa tête au dessus du parapet sans essuyer plusieurs coups de feu; que, pendant tout ce temps, elles avaient eu l'habitude de se rendre sur la ligne par des chemins couverts, et en prenant tous les moyens possibles de se protéger contre le feu de l'ennemi; que néanmoins leurs pertes avaient été continuelles, et se montaient à un chiffre de 30 à 60 hommes par jour; que les soldats n'avaient même pu cuire leurs repas qui avaient dû être préparés à l'arrière et leur être portés; que, faute de pouvoir laver leur linge, ils n'avaient pu en changer, et qu'en un mot, ils n'étaient pas en condition d'exécuter une charge vigoureuse, etc., etc. »

A ces raisons, le général Meade objecta « que, sans avoir aucune raison de croire que les troupes de couleur ne feraient pas leur devoir aussi bien que les blanches, cependant comme elles formaient une nouvelle division qui n'avait jamais été au feu, et que l'opération était de nature à exiger les meilleures troupes, — il jugeait impolitique de la confier à une division dont la valeur n'avait pas encore été éprouvée. »

Évidemment, les raisons étaient bonnes de part et d'autre; mais qu'en résultait-il clairement? C'est que, dans le 9e corps, blancs et noirs étaient également impropres à la tâche, et qu'il fallait la confier à d'autres. Cette conclusion, si simple et si logique, ne semble pourtant pas s'être présentée à l'esprit des deux généraux, et comme ils n'arrivaient à se convaincre ni l'un ni l'autre, le général Meade annonça qu'il s'en référerait à la décision du lieutenant général.

Le général Grant, consulté, donna gain de cause au supérieur contre son inférieur. La question fut ainsi tranchée plus dans le sens de la discipline que dans celui de l'à-propos. Le fait le prouva de reste, et le général Grant le reconnut lui-même, en s'exprimant ainsi devant

la cour d'enquête : « Le général Burnside voulait mettre sa division de couleur en avant, et je crois que, s'il l'eût fait, c'eût été un succès. Cependant je tombai d'accord avec le général Meade sur son objection à ce projet. Il fit valoir que si nous mettions en avant la seule division de couleur que nous eussions, et que l'affaire tournât mal, on dirait, et avec raison, que nous faisions tuer ces gens là, parce que nous n'avions d'eux aucun souci. »

La préoccupation du « qu'en dira-t-on? » en pareille circonstance, est un trait assez curieux. On y devine l'influence de la campagne électorale dans les États du nord. Ni Grant ni Meade ne voulaient risquer de fournir à l'opposition une arme qu'elle ne manquerait pas d'exploiter contre la réélection du président Lincoln. En toute autre circonstance, il n'est pas à croire qu'ils se fussent arrêtés à pareille considération.

La décision finale fut signifiée au général Burnside dans la journée du 29, douze ou quinze heures avant le moment fixé pour l'explosion. Ce fut pour lui une cause de vif désappointement et de grand embarras. Laquelle choisir des trois premières divisions pour remplacer la quatrième? Telles furent ses hésitations que, pour en sortir, il en vint à l'étrange expédient de s'en remettre à un tirage au sort. Le sort qui, tout aveugle qu'on le croie, se plaît parfois à nous donner de sévères leçons, désigna précisément la division qui, si elle n'était pas pire que les autres, était certainement la plus mal commandée. De ce moment, la chance fut perdue. Petersburg nous échappait pour longtemps encore.

Toute la nuit fut consacrée aux derniers préparatifs, les divisions d'attaque se formant à leurs postes, à mesure qu'elles étaient relevées dans les tranchées. La nôtre, qui était restée tout le jour massée dans les bois hors de vue de l'ennemi, remplaça le 18e corps et une partie du 10e, dans cette partie des lignes qui s'étendait depuis la droite de Burnside jusqu'à l'Appomattox. Ma brigade était la

plus rapprochée de la mine dont nous séparait un rideau de bois. Ma droite occupait le fort Stedman, armé de dix canons et près duquel se trouvaient une douzaine de mortiers à obus. Ma gauche était tellement près de l'ennemi que les sharpshooters, distribués sur mon front dans un boyau couvert, pouvaient lancer facilement des pierres dans ses ouvrages avancés. Les moindres bruits s'entendaient d'un retranchement à l'autre, ce qui nous valut d'être salués à notre arrivée par une notable quantité d'obus qui, du reste, ne nous firent pas grand mal.

L'heure fixée pour l'explosion de la mine était 3 heures et demie du matin. J'ai dit que la galerie principale aboutissait à une galerie transversale recourbée en avant, en forme d'arc de cercle. Dans les parois de celle-ci, huit couloirs étroits se faisant face (quatre de chaque côté), aboutissaient à huit chambres ou fourneaux contenant chacun mille livres de poudre, en tout, huit mille livres. Cela devait produire une belle éruption. Aussi, dès trois heures, tout le monde était sur pied, les officiers, la montre à la main, les yeux fixés sur le redan condamné, ou dans sa direction.

Ils étaient là deux cents hommes environ, dormant d'un tranquille sommeil dont ils allaient s'éveiller dans l'éternité. Peut-être rêvaient-ils du retour dans leurs familles, des joies du foyer domestique au moment où, au dessous d'eux, le colonel Pleasants (quelle ironie dans ce nom!) appliquait le feu à la mèche avec laquelle allaient se consumer les dernières minutes de leur existence. Sur le parapet, les sentinelles immobiles guettaient, du côté de l'est, les lueurs pâles qui commençaient à blanchir le ciel. Le silence régnait partout, mais, dans nos lignes, tous les yeux étaient ouverts; presque tous étaient fermés dans celles de l'ennemi.

A partir de 3 heures et demie, les minutes se comptèrent. — Il fait encore trop nuit, se dit-on. — A 4 heures, le jour se levait; rien ne bougeait encore, à 4 heures un quart, un frisson d'impatience courait dans les rangs. —

Qu'est-il arrivé! Est-ce un contre-ordre? Un accident? L'assaut est-il remis?

Il était arrivé que la mèche, qui avait quatre-vingt-dix pieds de long, s'était éteinte sur une épissure, à la moitié de son parcours. Il s'agissait de s'en assurer, et le risque était grand. Si l'explosion avait lieu, celui qui se trouverait dans la galerie était perdu. Deux hommes intrépides, le lieutenant Jacob Douty et le sergent Henry Rees s'offrirent volontairement pour aller reconnaître la cause du retard, et rallumer la mèche. L'un et l'autre revinrent sains et saufs. La redoute en avait encore pour un quart d'heure.

Tout à coup la terre tressaille sous nos pieds. Quelque chose d'énorme s'en détache et jaillit dans l'air. Une masse informe, confuse, criblée de flammes rouges et portée sur un faisceau d'éclairs, monte vers le ciel avec un immense coup de tonnerre. Elle s'épanouit en gerbe, s'étale comme un champignon colossal dont la tige semble de feu et la tête de fumée. Puis, tout se rompt, se brise, et retombe en pluie de terre entremêlée de roches, de poutres, d'affuts, et de corps humains mutilés, — laissant flotter un nuage de fumée blanche qui s'élève dans l'azur, et un nuage de poussière grise qui s'abaisse lentement vers le sol. Le redan avait disparu. A sa place, s'ouvrait un gouffre béant de plus de deux cents pieds de long sur cinquante de large et vingt-cinq ou trente de profondeur.

Aussitôt, comme si l'éruption du volcan avait répandu un torrent de lave sur nos lignes, elles s'embrasent d'un bout à l'autre. Toutes nos batteries ouvrent à la fois leur feu sur les retranchements ennemis. Les projectiles sifflent, mugissent, éclatent. A travers les détonations assourdissantes de l'artillerie, une clameur se fait entendre, et la première division s'avance à l'assaut.

Elle n'avait rien devant elle. Les troupes confédérées, occupant à droite et à gauche le voisinage immédiat de la mine, s'étaient enfuies précipitamment, sous le coup de l'épouvante et de la crainte d'une nouvelle explosion. Les

autres, frappées de stupeur, cherchaient à se reconnaître en attendant des ordres. La voie était donc toute grande ouverte jusqu'au sommet de la colline que ne protégeait aucune autre ligne de défense.

La colonne marcha droit au cratère, et au lieu de le contourner pour poursuivre sa route, elle descendit à l'intérieur au milieu des terres éboulées. Une fois au fond, s'y trouvant bien, elle y resta. Une partie se répandit à droite et à gauche derrière les retranchements abandonnés. Le général, qui la commandait, était resté à l'intérieur de nos lignes, sous un abri casematé.

La 2e division, arrêtée d'abord par l'encombrement, ne tarda pas à s'y mêler. Plusieurs régiments descendirent dans le cratère; la plus grande partie se répandit à droite sans le dépasser. Une seule brigade parvint à se faire jour pour s'avancer au delà. Elle se trouva alors engagée sur un terrain bouleversé par des tranchées, des chemins couverts, des abris creusés dans le sol. Pis que cela, l'ennemi, revenu de sa surprise, avait déjà profité du temps que nous avions perdu, pour mettre des canons en batterie et former des lignes d'infanterie de façon à diriger un feu concentré sur l'ouverture pratiquée dans ses ouvrages. Après avoir avancé péniblement à travers les obstacles naturels, la brigade plus d'à moitié désorganisée, se voyant sans renfort ni coopération, fut contrainte de se replier avec perte.

La 3e division n'avait même pas fait une tentative semblable. En se mêlant pêle-mêle à la 1re, elle avait simplement augmenté la confusion et l'entassement sur la gauche.

Le temps fuyait; l'occasion s'envolait; les chances disparaissaient à vue d'œil. Rien ne pouvait faire sortir les troupes enfouies dans le cratère ou couchées au revers des retranchements. Les officiers de cœur qui se trouvaient parmi elles s'épuisaient en vains efforts. Les hommes ne bougeaient pas. D'autres parlaient pour ne rien dire, s'agitaient pour ne rien faire. La plupart restaient comme

les soldats dans une inertie complète. La mine avait sauté depuis deux heures que nous n'étions pas plus avancés qu'auparavant.

Vers sept heures, la division de couleur reçut ordre de marcher à son tour. Les noirs s'élancèrent résolûment, passèrent à travers et sur la masse passive des blancs, dont pas une compagnie ne les suivit, et bien que leurs rangs fussent nécessairement rompus par l'obstacle, ils chargèrent sous un feu meurtrier d'artillerie et de mousqueterie qui leur arrivait de tous côtés à la fois. Ils arrivèrent jusqu'à l'ennemi, lui firent deux cent cinquante prisonniers, lui prirent un drapeau, et en recouvrèrent un autre capturé par lui. Mais ils n'étaient pas soutenus. Ils furent culbutés par une contre-charge, et revinrent en courant pêle-mêle jusqu'à nos lignes, où, cette fois, bon nombre de blancs s'empressèrent de rentrer avec eux.

Jusque-là, les confédérés s'étaient bornés à défendre la colline. Encouragés par le peu d'efforts que nous avions faits pour y arriver, et par la facilité avec laquelle ils les avaient repoussés, ils commencèrent dès lors à se rapprocher de plus en plus le long de leurs retranchements, et à tenter de nous reprendre ce qu'ils nous en avaient abandonné. Leurs canons dirigèrent leur feu sur l'espace qui séparait nos lignes du cratère où leurs mortiers firent pleuvoir les bombes et les obus. Les troupes qui s'y étaient mises à l'abri s'y trouvèrent alors d'autant plus mal à l'aise que le feu croisé des tirailleurs rendait plus difficiles leurs communications en arrière.

Ce fut alors que le général Meade, voyant la partie perdue sans ressource, envoya l'ordre de les faire rentrer. Le général Burnside essaya en vain d'en obtenir la suspension. Il espérait encore avec plus d'obstination que de raison, non seulement se maintenir sur la ligne ennemie jusqu'à la nuit, mais encore parvenir à emporter la colline. L'ordre renouvelé promptement fut communiqué vers midi aux troupes qu'il concernait, sans aucune prescription sur la manière de l'exécuter. Il se trouva que,

dans ce moment même, l'ennemi, après avoir échoué dans quelques premières tentatives, sortait en force d'un ravin où il s'était rallié, et s'avançait pour reprendre le cratère. En un moment, ce fut un sauve qui peut général, un pêle-mêle désordonné au milieu duquel ceux qui purent courir assez vite, et échapper au feu des confédérés, rentrèrent dans nos lignes. Ceux qui tentèrent de résister, ou s'attardèrent, furent pris.

Ainsi s'évanouit la plus belle occasion qui pût se rencontrer de prendre Petersburg, depuis le jour où le général Smith s'y était présenté avant l'arrivée des troupes du général Lee. Ce terrible fiasco nous coûta 4,400 hommes, beaucoup plus, à coup sûr, que ne nous eût coûté un succès complet, si l'opération avait été conduite comme elle devait l'être, et si le 9e corps se fût battu comme il devait le faire. Toutes les troupes d'appui se trouvèrent dans l'impossibilité d'agir. Le 18e corps n'eut pas l'occasion de donner. Quelques régiments seulement franchirent les retranchements abandonnés, pour s'emparer de fossés à tirailleurs où ils se maintinrent à peine quelques instants. La division Ayres du 5e corps, massée sur la gauche, resta l'arme au pied, faute de chance de pouvoir être utilisée.

Devant la division Mott, l'ennemi ne retira pas un homme pour aider à repousser l'attaque. Il n'en avait pas besoin. Le général Hancock voulut néanmoins s'en assurer d'une façon positive, et ordonna une démonstration sur le front de chaque brigade. Il suffit à un de mes régiments de franchir le parapet pour essuyer une volée qui lui mit par terre un officier et quinze hommes. Le colonel Mac Allister usa de ruse. Il fit sonner le bugle, et au commandement *en avant!* ses hommes, prévenus d'avance, montrèrent au dessus des retranchements leurs baïonnettes coiffées de képis. Le feu qu'attira ce leurre ne laissa aucun doute sur la présence en force des rebelles dans cette partie de leurs lignes.

Une double investigation eut lieu sur cette malheu-

reuse affaire. L'une devant le comité du Congrès, l'autre devant une cour d'enquête. Les conclusions auxquelles on arriva de part et d'autre furent très différentes. Le comité déclara :

« Que, dans son opinion, la cause du résultat désastreux de l'assaut du 30 juillet doit être principalement attribuée à ce fait que les plans et suggestions du général (Burnside), qui avait consacré si longtemps son attention à ce sujet, qui avait heureusement amené à bonne fin le projet de miner les ouvrages ennemis, et qui avait choisi avec soin et exercé ses troupes pour assurer tout l'avantage qu'il serait possible de retirer de l'explosion de la mine, — avaient été complétement écartés par un général (Meade) qui n'avait témoigné aucune confiance dans la poursuite de l'œuvre, qui n'y avait aidé par aucun appui, ou aucune approbation déclarée, et qui n'en avait assumé l'entière direction et le contrôle, que lorsqu'elle était complétée et que le temps était venu de recueillir tous les avantages qui pouvaient en dériver. »

La cour d'enquête était dans une position quelque peu délicate. Elle se composait du général Hancock, président, et des généraux Ayres du 5e corps et Miles du 2e. Le juge-avocat ou, pour parler plus exactement, le rapporteur, était le colonel Schriver, attaché comme inspecteur général à l'état-major de l'armée. Je suis fort loin de vouloir jeter un doute sur l'impartialité d'aucun membre de la commission ; mais ils pouvaient, le cas échéant, être appelés à formuler un blâme officiel sur la conduite de leur général en chef, position quelque peu embarrassante pour un inférieur vis-à-vis de son supérieur. Leur enquête, conduite à un point de vue essentiellement pratique, s'attacha, du reste, plus particulièrement à l'élucidation des faits qu'à l'origine des causes. D'après le rapport, voici à quoi dut être attribué l'insuccès :

« 1° Le manque de jugement dans la formation des troupes pour aller en avant, le mouvement s'étant opéré principalement par le flanc au lieu d'être fait de front.

L'ordre du général Meade indiquait que les colonnes d'assaut fussent employées à prendre la colline du cimetière, et que les passages convenables leur fussent préparés. L'opinion de la cour est qu'il n'y a point eu proprement de colonnes d'assaut. Les troupes auraient dû être formées sur le terrain ouvert devant le point d'attaque, et parallèlement à la ligne des ouvrages ennemis. Les témoignages prouvent que une ou plusieurs colonnes auraient pu passer au cratère et à sa gauche, sans aucune préparation préalable du terrain; — 2° La halte des troupes qui se sont arrêtées dans le cratère, au lieu de marcher en avant jusqu'à la crête, alors que le feu de l'ennemi n'était d'aucune conséquence; — 3° Le mauvais emploi des officiers de pionniers, des détachements de travailleurs et des matériaux et outils à leur usage, dans le 9e corps; — 4° Certaines portions des colonnes d'assaut n'ont pas été convenablement conduites; — 5° Le manque d'un chef supérieur et compétent sur la scène de l'assaut, pour y conduire les affaires selon que les circonstances le demanderaient.

« Si l'insuccès n'était pas résulté des causes susdites, et si la crête avait été occupée, la réussite aurait encore pu être mise en péril, pour n'avoir pas préparé à temps, dans les lignes du 9e corps, des débouchés tels qu'il en fallait pour les troupes, et spécialement pour l'artillerie légère, ainsi que le prescrivaient les ordres du général Meade. »

En conclusion, la cour d'enquête rendit directement responsables de la défaite : le général Burnside, commandant le 9e corps; les généraux Leslie, Ferrero, Wilcox, commandant la 1re, la 4e et la 3e division, et le colonel Bliss, commandant la 1re brigade de la 2e division; spécifiant la part de blâme et la part de responsabilité de chacun.

En rapprochant ces deux verdicts, on s'aperçoit aisément que, s'ils diffèrent l'un de l'autre, ils ne se contredisent en rien. L'un peut avoir raison, sans que pour cela

l'autre ait tort. Le comité du Congrès, composé de membres qui n'étaient point militaires, ne s'est pas engagé dans les questions de détail et s'est attaché principalement aux causes primordiales. La cour d'enquête, au contraire, étant composée d'hommes du métier, n'est point remontée aux sources originaires, mais s'est appliquée exclusivement à approfondir la question militaire et pratique.

Entre les deux solutions, la première, la grande, la véritable cause n'a pas trouvé sa place. Le comité ne devait pas la connaître ; la cour ne pouvait pas la formuler. Cette cause près de laquelle toutes les autres étaient subsidiaires, je l'ai déjà indiquée : — c'était l'emploi du 9e corps pour conduire l'assaut. Qu'on l'eût laissé dans les retranchements avec le 18e corps ; qu'on eût mis en avant le 2e et le 5e, et Petersburg était à nous, le 30 juillet 1864, avant midi.

CHAPITRE XIV

MOISSONS D'ÉTÉ

Théorie générale du siége de Petersburg. — La pioche et le fusil. — Deuxième expédition à Deep-Bottom. — Mort du colonel Chaplain. — Les épreuves d'un régiment. — La marque de la Mort. — Les pressentiments. — Retour dans les tranchées. — La lutte pour le chemin de fer de Weldon. — Succès du général Warren. — Affaire malheureuse du général Hancock à la station de Reims. — Le fort d'Enfer. — Origine du nom. — Coup de main nocturne. — Carabines, canons et mortiers. — Les déserteurs du Sud. — Victoires de Sheridan, de Sherman, de Farragut.

L'affaire malheureuse du 30 juillet clôt la série des attaques directes contre Petersburg. Elles nous avaient coûté plus de vingt mille hommes. Il était temps de s'arrêter dans cette voie. Aussi, à partir de ce jour, les opérations furent-elles exclusivement dirigées contre les communications restées ouvertes entre la ville et le sud. Ces communications étaient au nombre de trois : le chemin de fer de Weldon, la grande route de Boydton et le chemin de fer de Lynchburg. Je les cite dans l'ordre où elles se présentaient à notre gauche. Comme leur divergence les séparait d'autant plus l'une de l'autre, qu'elles s'éloignaient davantage de la ville, l'effort constant de l'ennemi fut de nous tenir à la plus grande distance possible. Il en résulta qu'au lieu de couvrir simplement Petersburg par une ligne de défense semi-circulaire s'appuyant sur l'Appomattox à ses deux extrémités, il poussa, au contraire, ses retranchements en ligne concave jusqu'à

plus de sept milles de la ville, sur le Hatcher's Run, petite rivière qui se trouva appelée à jouer un rôle important dans les dernières opérations de la campagne.

Ainsi s'explique ce fait, bizarre en apparence, que plus nous nous rapprochions du but, plus nous nous éloignions de la place qu'il s'agissait de forcer. A chaque mouvement pour étendre nos lignes correspondait une nouvelle extension des lignes ennemies déjà en avance dans la même direction. Elles tendaient toujours à déborder notre gauche, pour couvrir plus efficacement la grande route de Boydton, et surtout pour nous repousser le plus loin possible du railroad de Lynchburg, la dernière ligne d'approvisionnements qui dût rester à l'armée de Lee, au dehors de Richmond.

On comprendra facilement que plus les lignes s'allongeaient, plus diminuait le nombre proportionnel des troupes chargées de les défendre. Telle portion, derrière laquelle un corps d'armée avait d'abord été massé, finit graduellement par être laissée sous la protection d'une division, et l'espace occupé à l'origine par une division dut être rempli par une brigade. Pour obvier à cet inconvénient, et prévenir toute surprise, il fallut renforcer matériellement les ouvrages. De part et d'autre, on fit des travaux énormes. On ne cessait de se battre, que pour se fortifier, et l'on ne déposait le fusil, que pour prendre la pioche. Si bien que les deux armées finirent par s'opposer l'une à l'autre un front tout à fait formidable de redoutes fermées, de redans, de demi-lunes, de batteries. Ces ouvrages, peu distants l'un de l'autre, étaient tous reliés par un rideau continu de retranchements, protégés par des chevaux de frise ou des abattis de branches taillées en pointes et consolidées par des entrelacements de fil de fer. Ils s'appuyaient l'un l'autre et croisaient leurs feux sur tous les points.

Il devint évident, au bout d'un certain temps, que la question se trancherait nécessairement sur le Hatcher's Run, au delà de l'extrême droite des confédérés. Il leur

fallut donc avoir constamment une force disponible pour s'y défendre en dehors de leurs lignes, de même qu'il nous en fallut une au moins égale pour les y attaquer. A cet égard, la partie était toute à notre avantage; car, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs, Grant pouvait toujours réparer ses pertes; Lee ne le pouvait plus. Celui-ci n'avait plus un homme à tirer du Sud épuisé; celui-là avait encore de vastes ressources en réserve dans le Nord, témoin la nouvelle levée de cinq cent mille hommes que le président avait décrétée le 18 juillet, en vertu des pouvoirs à lui conférés par le Congrès.

On comprend maintenant quel fut, en résumé, l'objet de la campagne pendant les cinq derniers mois de 1864. Après l'avoir indiqué dans son ensemble, je reprends le récit des opérations successives au moyen desquelles il fut accompli.

On a vu, par la dernière expédition à Deep-Bottom, que Grant pouvait à volonté forcer son adversaire à dégarnir ses lignes devant Petersburg. Il lui suffisait de jeter un corps d'armée sur la rive gauche du James, pour qu'aussitôt Lee dût démembrer ses forces, et en envoyer une partie de ce côté. Il faut se rappeler que Deep-Bottom n'était qu'à dix milles de Richmond; que si les premières défenses étaient forcées, le pont de bateaux par lequel les confédérés communiquaient avec la rive gauche, à Drury's Bluff, se trouvait perdu, et qu'en pareil cas, nous pouvions arriver sur leur capitale, sans qu'il leur restât aucun moyen de s'y opposer. Ils devaient donc, quoi qu'ils en eussent, courir à Chapin's Bluff pour faire face à la menace d'une avance dans cette direction. Grant poussait alors son extrême gauche sur les positions nouvelles à occuper, et de ces deux attaques simultanées, à vingt milles de distances, l'une ou l'autre devait réussir. C'est ce qui arriva pour le railroad de Weldon.

Cette fois, cependant, l'expédition au nord du James prit des proportions beaucoup plus importantes que la pre-

mière. Le général Grant prévoyait le cas où Lee n'enverrait contre elle que des forces insuffisantes, afin d'en garder davantage à la défense du chemin de fer. La démonstration se changerait alors en attaque à fond contre Richmond. En conséquence, le 10e corps fut adjoint au 2e, ainsi qu'une division de cavalerie, le tout sous les ordres du général Hancock.

Le 12 août, à deux heures après midi, nous partîmes sous un soleil torride et par une chaleur écrasante, pour nous rendre à City-Point où nous arrivâmes dans la soirée. Notre destination ultérieure avait été tenue secrète. Pour donner le change à l'ennemi, le lendemain on nous fit embarquer sur des transports à vapeur qui descendirent d'abord le fleuve et s'arrêtèrent à quelque distance, comme pour attendre des troupes retardataires. On supposa généralement que nous allions au loin. Nous y fûmes trompés nous-mêmes. Mais à 9 heures du soir, quand la nuit fut venue, tous les steamers virèrent de bord et remontèrent le fleuve. Quand nous passâmes devant City-Point, chacun comprit que nous retournions à Deep-Bottom.

Au point du jour, ma brigade débarqua la première près du pont de bateaux sur lequel défilait en ce moment notre artillerie venue par Bermuda-Hundred, ainsi que les wagons et les voitures d'ambulance. Nous marchâmes immédiatement en avant sur les bois où, quinze jours auparavant, Miles avait enlevé une batterie à l'ennemi. Quatre de mes régiments nettoyèrent les taillis, refoulant devant eux les tirailleurs ennemis, tandis qu'avec les six autres, je m'établissais dans des retranchements construits le mois précédent par la 1re division. Celle-ci, qui venait d'éprouver quelques difficultés à débarquer, nous rejoignit un peu plus tard, et prit position sur notre droite. Elle devait aborder l'ennemi dans la position fortifiée qui nous avait déjà arrêtés une fois derrière le Bailey's Creek.

Par suite des retards dans le débarquement, l'attaque ne put avoir lieu que vers cinq heures de l'après-midi, ce qui lui enleva tous les avantages d'une surprise. En ce moment

même éclata un violent orage, de sorte que le tonnerre, se mêlant au feu de l'artillerie et à celui de l'infanterie, il se fit un assez beau tapage; malheureusement plus de tapage que de besogne, Barlow n'ayant lancé à l'assaut qu'une brigade qui comptait dans ses rangs beaucoup de nouvelles recrues. La nuit se fit sans que nous eussions obtenu d'autre avantage que celui d'attirer sur ce point le gros des forces ennemies, ce qui permit au général Birney, commandant maintenant le 10e corps, d'enlever quatre canons sur une autre partie de la ligne.

La journée du 15 se passa à essayer en vain de tourner la gauche des confédérés. Le 10e corps appuyé par la cavalerie était chargé du mouvement. Comme renfort, la 2e brigade de notre division avait été mise à la disposition du général Birney. Enfin, pour faciliter le succès par une diversion, Mott fut chargé d'une fausse attaque sur la droite de l'ennemi. Notre ligne avait été considérablement avancée depuis la veille. Elle s'étendait maintenant au pied d'une hauteur découverte dont les rebelles occupaient le sommet. Sur mon front étaient des champs de maïs dont les tiges étaient encore debout. Je fis avancer quelques régiments qui refoulèrent les tirailleurs ennemis, et attirèrent sur ce point un feu très vif d'artillerie et de mousqueterie, sans toutefois nous causer de grandes pertes. La démonstration fut renouvelée dans l'après-midi; mais les heures s'écoulèrent sans que rien se fît entendre sur la droite, et cette seconde journée n'amena pas plus de résultats que la première.

Alors, il fut décidé que Birney, n'ayant pu tourner la gauche de l'ennemi, l'attaquerait de front le lendemain. Pendant la nuit, nos troupes furent disposées pour être prêtes à agir suivant les circonstances. Au matin, les rifle-pits furent emportées d'emblée, et la division Terry pénétra dans les retranchements où elle captura quelques centaines de prisonniers et trois drapeaux. Mais les renforts nécessaires étaient arrivés depuis longtemps à l'ennemi. Il prit à son tour l'offensive et recouvra le terrain

perdu. Notre 2e brigade prit une part très active à l'engagement dans lequel fut tué le colonel Craig qui la commandait. C'est toujours une mission ingrate que d'avoir à renforcer un corps d'armée en action. Le général qui commande sur le terrain saisit volontiers l'occasion de ménager ses propres troupes, aux dépens des troupes auxiliaires, et, en définitive, celles-ci finissent généralement par avoir une plus large part dans les coups que dans l'honneur du combat.

Le général Gregg, à la tête de la cavalerie, eut le même sort que le général Birney. Appuyé par la brigade de Miles, il refoula l'ennemi sur la route de Charles-City, et et fut ensuite repoussé à son tour, perdant tout le terrain qu'il avait gagné d'abord.

De mon côté, tout se passa en feux de tirailleurs et en démonstrations, dans l'une desquelles le 20e de l'Indiana s'empara de deux énormes mortiers que l'ennemi s'était vu contraint d'abandonner sur notre gauche. Ces mortiers avaient été placés là pour lancer leurs projectiles de quinze pouces sur nos canonnières. Tout auprès étaient des magasins creusés dans le sol et garnis de munitions. Dans l'impossibilité de les transporter, nous prîmes le parti de les faire sauter, ce qui s'opéra sans accident. Le général Chambliss, commandant une brigade ennemie, avait été tué dans la matinée. Il fut enterré dans nos lignes ; je n'ai jamais su comment son corps y était arrivé.

Le 17, au matin, le colonel Chaplain, commandant le 1er régiment d'artillerie du Maine, fut mortellement blessé sur ma ligne de piquets. Ce régiment était un de ceux qui furent envoyés de Washington pour renforcer l'armée pendant les commencements de la campagne, et qui se distinguèrent si brillamment à leur premier engagement auprès de Spottsylvania. Il était alors fort de 1,600 hommes. Il en perdit plus du quart dans cette affaire. Le baptême du feu lui coûtait cher. Arrivé devant Petersburg, il lui restait encore plus de mille hommes présents dans les rangs, lorsque, le 16 juin, il reçut l'ordre de charger

les retranchements ennemis, là où fut élevé depuis le fort Stedman. L'assaut n'avait aucune chance possible de succès. Il fallait traverser à découvert une distance triple de celle assignée généralement aux charges de ce genre. Néanmoins, ces braves gens avancèrent en bon ordre, le fusil sur l'épaule, serrant leurs rangs criblés par la mitraille et la fusillade. Ils allèrent aussi loin qu'il leur fut possible d'aller, fondant à vue d'œil dans des ruisseaux de sang et jonchant la terre de morts et de blessés. Force leur fut bientôt de lâcher pied. Ils étaient partis plus de mille; ils revinrent moins de quatre cents. L'affaire avait duré de douze à quinze minutes. L'ennemi n'avait pas perdu un homme, et ils laissaient derrière eux plus de six cents des leurs, parmi lesquels trente officiers.

Ces déplorables bévues n'ont eu lieu que trop souvent durant la guerre. Il se peut qu'un chef de corps, pour une raison ou pour une autre, accueille trop à la légère le rapport erroné d'un officier-amateur de son état-major. Ambitieux de succès, il envoie l'ordre de charger, sans se rendre compte par lui-même de la condition des choses. Le général de division n'a pas toujours le courage moral de risquer des objections à un ordre pareil. Le chef de brigade, voyant clairement qu'il y va de la destruction inutile d'un de ses régiments, ou plus, pourra prendre sur lui de faire quelques observations à son supérieur immédiat qui lui répondra probablement : — Eh! je sais cela, tout aussi bien que vous; mais qu'y puis-je faire? L'ordre est péremptoire; il faut obéir. — On obéit donc, et voilà un régiment massacré.

Le colonel Chaplain échappa à la tuerie; mais elle lui porta un coup moral dont il ne se releva pas. Ses hommes appartenaient au même district que lui. Il les avait organisés; il les avait amenés des forêts du Maine; c'était sa grande famille. Quand il les eut vus sacrifiés sous ses yeux à une fantaisie aussi meurtrière qu'inutile, un triste découragement s'empara de lui. De sombres pressentiments l'assiégèrent. Les fantômes l'appelaient. Il répondit

à leur appel le 17 août, lorsque la balle d'un tirailleur ennemi le frappa sur la ligne de mes piquets.

Je regrettai sa mort sans en être surpris, je m'y attendais. Pour moi, depuis le premier jour où je l'avais vu, en prenant le commandement de la brigade, c'était *un homme marqué*. J'appelle ainsi ceux sur lesquels la mort a mis sa marque à l'avance. Si l'on me demande en quoi consiste cette marque, il me serait fort difficile de répondre. On ne saurait guère définir ce qui est à peu près indéfinissable, une chose qui se sent plutôt qu'elle ne se voit. Ce sceau fatal s'empreint plus sur la physionomie que sur les traits. Son empreinte est fugitive, et reparaît pourtant sans cesse, tantôt dans le regard, au fond duquel on devine les tressaillements de l'âme qui va bientôt partir; tantôt dans le sourire, où passent les ombres incertaines d'un nuage qui n'appartient pas à la terre; tantôt dans certaines poses affaissées, dans certains gestes allanguis où se trahit le symptôme du travail qui touche à sa fin. Parfois, au contraire, le doigt de la mort se devine sous une énergie fébrile, des sourcils contractés sans cause, des regards inquiets sans raison, des rires forcés, des mouvements saccadés. Il y a là une corde trop tendue, la corde vitale qui doit bientôt se rompre. On dirait que la nature dépense à la hâte des forces qui vont devenir inutiles.

Je suis bien loin de prétendre que tous ceux qui vont mourir soient marqués.. L'immense majorité marche au contraire à la mort sans la moindre indication raisonnable du sort qui les attend. Je constate seulement un fait que l'expérience m'a démontré; à savoir : qu'un petit nombre d'hommes portent la marque *infaillible* de la mort prochaine à laquelle ils sont voués. J'ajouterai encore qu'ils n'en ont pas conscience eux-mêmes, et que le nombre de ceux qui peuvent lire ces signes mystérieux est excessivement limité. Parfois, dans les nuits de bivouac, j'ai essayé de rendre la marque saisissable aux officiers qui se trouvaient près de moi. Je ne me souviens pas qu'aucun ait paru convaincu de l'exactitude de ma théorie.

Un jour de pluie, j'en causais sous ma tente avec le capitaine Wilson, assistant adjudant général de ma brigade. Nous étions alors en marche sur Fredericksburg. Entre le lieutenant colonel Gilluly, commandant le 5e du Michigan. Il venait pour quelque détail de service qui fut réglé en cinq minutes. Quand il fut sorti : — Tenez, dis-je à mon incrédule capitaine, voici l'occasion de faire une expérience, le colonel Gilluly est marqué.

Le capitaine n'en croyait évidemment rien. Mais à la première bataille, le colonel Gilluly tomba frappé à mort devant Fredericksburg, en conduisant bravement son régiment à la charge.

De tous ceux en qui j'ai reconnu la marque, — et ils sont nombreux, — un seul peut avoir échappé à la mort. C'est le colonel d'un régiment de Pennsylvanie. Il reçut une balle à travers le corps, qui le garda pendant des semaines sur le seuil de l'éternité. Il n'était pas encore guéri, lorsque j'eus pour la dernière fois de ses nouvelles.

La marque est complétement distincte des pressentiments. Ceux-ci ne parlent qu'à la victime désignée. C'est une révélation inexpliquée, mais admise. Tant d'exemples incontestables en sont déjà connus, qu'il serait oiseux d'en ajouter ici de nouveaux. Dans mon opinion, les véritables pressentiments annoncent la mort aussi infailliblement que le coucher du soleil annonce la nuit. Dieu merci, il est peu d'organisations qui y soient sujettes. La règle générale est de n'y être point accessible.

Un sergent avait fini ses trois ans de service devant Petersburg. Ne désirant pas se réengager immédiatement, il prit sa décharge, et, libéré desormais, il dit adieu à ses camarades, le dernier soir qu'il dut passer au camp. Dans la nuit, arrive l'ordre de se préparer à une attaque. Au point du jour, le régiment se met en ligne.

— Parbleu, s'écrie gaîment le sergent ; il ne sera pas dit que le régiment ait chargé sous mes yeux, sans que je sois de la partie.

Il saisit un fusil et va reprendre sa place dans les rangs.

Il y fut tué. C'était la chose au monde qu'il avait le moins prévue.

Je retourne à ma brigade que j'ai laissée tiraillant avec l'ennemi sur le Bailey's Creck.

Le feu cessa bientôt de part et d'autre, par suite d'une trêve de quelques heures pour enterrer les morts et emporter les blessés. Pendant ce temps, une pluie d'orage mouillait impartialement fédéraux et confédérés. Le tonnerre avait fait place à l'artillerie, et le vent mugissait dans les grands pins sonores, au dessus de nos régiments mal abrités à leurs pieds. La nuit vint sans que la poudre eût mêlé sa note à ce concert aérien.

Le lendemain 18, la pluie continua à tomber pendant la plus grande partie du jour. Vers cinq heures de l'après-midi, l'artillerie donna le signal d'un nouvel engagement. Cette fois, c'était l'ennemi qui prenait l'offensive contre le 10e corps. En quelques instants, de grands hurrahs nous annoncèrent une charge en nombre de ce côté. Le feu devint aussitôt très violent, et de proche en proche s'étendit jusqu'à ma ligne. Les rebelles répétaient exactement, contre nous, ce que nous avions fait contre eux: une attaque sur la droite, et des démonstrations sur la gauche. La tentative ne leur réussit d'aucun côté. Repoussés partout avec perte, ils rentrèrent dans leurs retranchement, plus vite qu'ils n'en étaient sortis.

Deux heures après, le général Mott reçut l'ordre de ramener immédiatement sa division à Petersburg. C'était une nuit de marche substituée à la nuit de sommeil sur laquelle nous avions compté. Nous comprîmes que quelque chose de nouveau devait se passer du côté du chemin de fer de Weldon, et nous prîmes d'un pas rapide la route de Bermuda-Hundred. Le général Hancock garda deux jours encore le reste de ses forces au nord du James, afin d'obliger l'ennemi à n'en pas bouger. Son expédition contre Richmond ayant avorté, il était du moins à espé-

rer que celle du général Warren réussirait à l'autre extrémité de nos lignes.

Ce fut, en effet, ce qui arriva. Notre division, étant la plus forte du 2e corps, avait été rappelée de Deep-Bottom pour relever le 9e corps dans les tranchées et lui permettre de rejoindre le 5e pour la lutte acharnée dans laquelle il était engagé. Dès la veille, le général Warren était parvenu sans grande difficulté jusqu'au chemin de fer qu'il s'agissait d'enlever à l'ennemi. Mais à peine avait-il tenté de se rapprocher de Petersburg. qu'il avait rencontré des forces considérables rangées en bataille pour lui disputer le terrain. Le combat s'était engagé aussitôt. Une attaque de flanc avait mis le désordre dans sa division de gauche; mais le mal avait été promptement réparé, et, en définitive, il était resté maître de la position où, durant la nuit, il commença à se couvrir de retranchements.

Cependant, le chemin de fer était d'une telle importance pour l'ennemi, qu'il fallait s'attendre à des efforts désespérés de sa part, pour en recouvrer la possession. Le général Lee envoya de ce côté tous les renforts qu'il put tirer de ses lignes, et, le lendemain 19, une attaque violente déborda la droite de Warren, culbuta la division Crawford, et menaça directement d'envelopper tout le 5e corps. Mais, en se repliant, les troupes continuèrent une résistance obstinée, et, bien que plus de deux mille des leurs fussent tombés aux mains de l'ennemi, elles parvinrent à se maintenir en possession du railroad, jusqu'à l'arrivée de deux divisions du 9e corps. Soulagé alors de la terrible pression à laquelle il avait peine à résister, Warren reprit aussitôt l'offensive. Les confédérés, en butte à leur tour à une double attaque, lâchèrent pied, et regagnèrent en déroute leurs retranchements.

Le général Warren ne se méprit pas à l'inaction de l'ennemi pendant la journée du 20. Il en profita pour fortifier sa position et se préparer à une nouvelle attaque qui, en effet, ne se fit pas attendre. Elle eut lieu le 21. Les confédérés avaient d'abord frappé le gauche du 5e corps,

puis sa droite. Il leur restait à l'aborder de front, ce qu'ils firent. Appuyés par une forte artillerie, ils chargèrent résolûment, mais sans aucun succès. Un mouvement combiné sur notre gauche leur réussit encore moins. De ce côté, Warren avait disposé ses troupes en échelons. La colonne ennemie fut taillée en pièces, et les débris ne s'échappèrent qu'en laissant cinq cents prisonniers entre nos mains. Ce succès décisif nous assura, à partir de ce jour, la possession incontestée du chemin de fer de Weldon. Nous l'avions bien payée, par une perte de quatre mille hommes.

Le matin même de cette victoire du général Warren, le général Hancock était arrivé de Deep Bottom avec ses deux divisions. Il fut aussitôt envoyé prendre position en arrière du 5e corps, et comme l'ennemi se tenait décidément pour battu, il reçut mission de détruire la voie ferrée jusqu'à la petite rivière de Rowanty, à dix ou douze mille en arrière.

La 1re division était maintenant commandée par le général Miles. Le général Barlow, qui avait été deux fois blessé grièvement, et dont la santé était sérieusement atteinte par les fatigues de la dernière campagne, avait pris un congé de six ou huit mois pour aller la rétablir en Europe. La 2e division restait sous le commandement du général Gibbon.

Les troupes de ces deux divisions poursuivirent sans obstacle leur œuvre de destruction jusqu'à la station de Reims, — par corruption Reams, — à cinq ou six milles du 5e corps. Là se trouvaient des retranchements élevés précédemment et où Miles s'établit le 24, tandis que Gibbon continuait à démolir les *rails* dans la direction de Rowanty-Creeck. La cavalerie ayant alors signalé l'approche d'une force considérable de rebelles, Hancock rappela sa 2e division, et attendit l'attaque avec ses forces réunies derrière les retranchements. Deux fois l'ennemi chargea la division de Miles qui tenait la droite, et deux fois il fut répoussé avec une perte considérable.

Ce double échec ébranla les assaillants, mais ne fit qu'irriter leur chef, le général A. P. Hill, qui tenait à avoir raison d'une force bien inférieure à la sienne et isolée du reste de l'armée. Il ouvrit la troisième attaque par un feu redoublé de toutes ses pièces, et lança la division de Heth formée en colonne d'assaut. Cette fois la ligne fut forcée, et l'ennemi, pénétrant à l'intérieur, y mit bientôt tout en confusion. Restait la division Gibbon qui pouvait encore réparer le mal ou tout au moins arrêter la déroute. Mais la division Gibbon comptait dans ses rangs une grande quantité de conscrits et de remplaçants récemment arrivés à l'armée. La plupart d'entre eux n'étaient que de misérables poltrons forcés à servir malgré eux, ou entraînés par l'appât d'une grosse prime. Lorsque Hancock donna l'ordre de charger l'ennemi, et de reprendre douze pièces de canon dont il s'était déjà saisi, il fut impossible de les faire bouger. Ils se couchaient à l'abri des revêtements, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ne songeant qu'à se mettre à l'abri des balles, et ils finirent par se laisser prendre en tas, sans opposer la moindre résistance. Le reste de la division, démoralisé par une si misérable défection, fit assez piètre figure en cette circonstance. S'ils se battirent, ce fut si peu ou si mal que ce n'est pas la peine d'en parler.

Comme contraste, la cavalerie qui accompagnait l'expédition combattit, démontée, avec une grande bravoure, et retarda par ses efforts les progrès de l'ennemi. En même temps, Miles, conservant un sang-froid intrépide, se multipliait lui-même pour rallier ses régiments. Il parvint ainsi à en ramener deux ou trois avec lesquels il reprit trois canons, et forma le noyau d'une nouvelle ligne sur laquelle les autres se rallièrent.

A la nuit, Hancock se retira avec une perte de 2,400 hommes. Hill retraita de son côté à la même heure. Ses pertes, dans les deux premières attaques, avaient été fort lourdes; mais il emportait comme trophées neuf pièces de canon et 1,700 prisonniers. — Cette malheureuse

affaire de Ream's Station entacha profondément l'honneur de la 2e division, sans rehausser celui de la 1re. Elle valut à Miles, qui s'y était fort distingué, le brevet de major-général.

Pendant ces différents combats, nous étions restés dans les tranchées, sauf la brigade de Mac Allister, envoyée en aide à Hancock, et qui, par suite d'une méprise dans les ordres reçus en route, n'avait pu arriver à temps. Mon front s'étendait depuis la tranchée du chemin de fer de Norfolk jusqu'à la route de Jérusalem. Il comprenait à droite une redoute fermée désignée sous le nom de Fort-Rice, au centre plusieurs batteries à canons et à mortiers, et à gauche un ouvrage déjà considérable et qui devait le devenir bien plus encore. D'après l'usage adopté de donner à chaque ouvrage distinct le nom d'un officier supérieur mort sur le champ de bataille, celui-ci fut officiellement baptisé : « Fort Sedgwick. » Mais avant cela il avait déjà reçu un baptême populaire. Dans l'armée et dans le pays, il était connu comme le « Fort d'enfer » (*Fort Hell*) et rien ne put jamais lui ôter ce nom profane, ailleurs que dans les rapports officiels (1).

On a toujours supposé, — et cela fort naturellement, — que cette désignation provenait de ce qu'étant le point le plus rapproché des lignes ennemies, il était aussi celui où il faisait le plus chaud. Mais j'en ai entendu raconter tout autrement l'origine. Alors que ce n'était encore qu'une batterie ébauchée, un officier, commandant la corvée des travailleurs, avait imaginé de lui donner son propre nom, et, de son autorité privée, avait accroché à un arbre un écriteau à cette intention. Un officier général vint à passer. Il vit avec surprise ce nom inconnu, et comme s'il avait mal lu : — Fort... Quoi? s'écria-t-il. On

(1) Le mot *hell* en anglais est beaucoup plus énergique que le mot *enfer* en français. Il porte en soi une idée de juron, ce qui fait que les dévots se scandalisent de l'entendre, et que, pour exprimer la chose, les femmes ont recours à une périphrase. De là sa popularité parmi les soldats.



lui explique la chose. Et lui, par manière de commentaire, leva les épaules, et dit : — Fort Hell; en reprenant sa route. Le mot bien accentué fut saisi au vol par quelques soldats qui se gardèrent bien de le laisser tomber. Il eut un succès d'enthousiasme. Du 5e corps, il se répandit dans l'armée; de l'armée dans le peuple, par l'entremise des correspondances de journaux. Fort Hell c'était, et Fort Hell ce fut jusqu'à la fin.

Quelle que fût, du reste, l'origine de son nom, il le justifiait pleinement. Il était à cheval sur la route de Jérusalem, où la ligne fortifiée des piquets ennemis se projetait en avant jusqu'à une maison ruinée dont les deux cheminées restaient seules debout. Le monticule sur lequel gisaient ces ruines était à moins de cent mètres du fort, ce qui nous forçait à garder nos fossés à tirailleurs au pied des épaulements, parmi les abattis. Ceux de l'ennemi passaient devant les cheminées, si près de nous qu'en cas d'attaque, nos canonniers auraient eu beaucoup de peine à servir leurs pièces. Il est vrai que, pour le présent, les traditions du 5e corps s'étaient maintenues parmi nous, et que, de part et d'autre, pas un coup de fusil n'était tiré. La bonne intelligence entre les piquets allait même, souvent le soir, jusqu'à des échanges dans lesquels le tabac des confédérés et le café des fédéraux jouaient le plus grand rôle. Pour nos hommes le café était une ration quotidienne et abondante; pour les soldats du Sud qui n'en avaient plus depuis le commencement de la guerre, c'était une friandise de luxe. On se rencontrait sans armes dans un petit ravin, près d'une source où l'on puisait en commun; on y troquait les journaux de New-York contre ceux de Richmond, et plus d'une fois on y prit le café séance tenante. Il fallut les ordres les plus sévères pour supprimer ces politesses et faire cesser ces petits régals clandestins.

Mais, en somme, les coups de fusil pouvaient reprendre d'un moment à l'autre, et je songeais parfois qu'il serait bon pour nous de commencer les premiers. La trop grande

proximité des piquets ennemis aux cheminées, présentait des inconvénients sérieux et des dangers réels. A force d'en examiner la position, j'arrivai à la conviction que je pourrais les enlever par un coup de main, si le général Hancock voulait me laisser faire. J'en parlai au général Mott, qui approuva immédiatement l'idée. Je le conduisis sur le terrain, pour lui expliquer mon plan, et il se chargea d'en faire la proposition, qui fut agréée. Le 8 septembre, le général Hancock vint lui-même parcourir ma ligne et examiner le point d'attaque. Les dispositions que je lui soumis furent approuvées; l'exécution en fut fixée à la nuit du 9 au 10.

Je choisis, pour cette surprise nocturne, trois de mes régiments. Sur la gauche du fort, le 20e de l'Indiana, colonel Meikel, devait se masser sans bruit derrière un pli de terrain, pour s'élancer de là à la baïonnette sur toute la saillie de la ligne ennemie couvrant la maison en ruines. A sa gauche, le 2e bataillon des *sharpshooters* devait balayer la tranchée jusqu'à un point marqué, renverser le revêtement dans le sens opposé, et relier ce point par de nouveaux fossés à l'extrémité d'un bois occupé déjà par nos tirailleurs. A droite de la route, le 99e de Pennsylvanie, colonel Biles, devait faire exactement la même chose, en sens inverse. En enlevant ainsi à l'ennemi toute la courbe saillante de ses piquets, nous les rejetions à une distance normale, et nous établissions les nôtres parallèlement à notre ligne principale. Les deux colonels chargés de l'entreprise furent seuls mis dans le secret, lorsque, pendant la journée, je leur détaillai verbalement mes intentions. A 10 heures du soir seulement, je les leur envoyai confidentiellement par écrit, avec ordre de se porter sur les points qui leur étaient assignés. Le reste de la brigade prit les armes dans un profond silence, sans savoir ce dont il s'agissait.

Un peu avant minuit, je laissai le général Mott à mon quartier général, et je me rendis sur la ligne avec mes officiers d'état-major. J'y trouvai tout le monde debout

derrière les parapets, les feux éteints. On attendait. L'heure fixée était une heure du matin, sans autre signal.

La lune était couchée depuis une heure; l'obscurité était profonde; le silence régnait sur toute la ligne, et les feux des piquets ennemis s'éteignaient graduellement. Bientôt une masse noire en mouvement se dessina vaguement en avant du fort. Tout à coup, un coup de feu, suivi de vingt autres, illumine les fossés à tirailleurs. Un sourd piétinement d'hommes lancés au pas de course, — une grande clameur formée de mille cris, — des voix menaçantes, furieuses, épouvantées, mêlées au pétillement de la mousqueterie, — des bruits confus de luttes corps à corps, — le tonnerre de l'artillerie brochant sur le reste, — tout cela remplit l'air à la fois.

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure. L'ennemi surpris, débordé par le torrent humain qui se ruait sur lui, lâcha pied, et nous abandonna non seulement la section attaquée, mais encore une partie de sa ligne à droite et à gauche. Les talus furent lestement retournés par les compagnies armées de pioches et de bêches, et nous restâmes solidement établis dans les *rifle-pits* que l'ennemi ne put jamais nous reprendre.

Le colonel Meikel fut au nombre des morts. C'était un jeune officier d'un grand mérite et d'une bravoure aventureuse. Sa perte fut vivement ressentie dans la brigade et parmi tous ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec lui.

A partir de cette nuit, il ne fut plus question de trêve, ni de politesses entre les deux lignes. Ce fut, au contraire, une fusillade à outrance qui nous gêna beaucoup les nuits suivantes, pour achever la continuité de notre nouvelle ligne. Le travail ne put être complété qu'en roulant de gros gabions pour couvrir ceux des artilleurs qui n'étaient pas protégés par des boyaux assez profonds. Evidemment, l'ennemi avait à cœur ce qu'il appelait « un tour yankee joué par un Français. » Il ne fut plus possible de circuler sans danger à l'intérieur des retranchements. J'y perdis

jusqu'à vingt-deux hommes dans une journée. Toutes les embrasures durent être masquées par des volets épais que l'on n'ouvrit qu'au moment du tir. Nulle part on ne pouvait montrer ne fût-ce qu'un képi sur le parapet, sans s'attirer à l'instant une balle, car des deux côtés les tireurs étaient d'une adresse redoutable. J'ai vu un sergent tué près de moi, pour avoir regardé entre deux gabions. La balle l'avait frappé au dessus de l'œil.

Ce fut surtout alors que le fort Hell justifia pleinement son nom. Lorsque l'artillerie entrait en jeu, bien que j'eusse vingt-quatre canons et huit mortiers distribués sur mon front par batteries, c'était sur le fort Hell que se concentraient de préférence les feux de l'ennemi. Les régiments qui l'occupaient le protégeaient suffisamment contre les obus, au moyen de larges tranchées couvertes d'une toiture de troncs d'arbres dont la pente supportait une épaisseur de deux ou trois pieds de terre battue. Mais il n'etait point de protection suffisante contre les bombes lancées par des mortiers. Ces projectiles d'un poids énorme, tombant perpendiculairement d'une grande hauteur, défonçaient tout; en éclatant parmi les soldats assemblés, elles pouvaient faire de grands ravages, ce qui arriva deux ou trois fois. D'où il résulta qu'à la première bombe signalée de jour ou de nuit, les hommes sortaient de leurs casemates, et, le nez en l'air, guettaient l'ascension du projectile. Ils s'habituèrent promptement à calculer exactement le point où il allait tomber, et, en quelques bonds, ils se garaient de ses atteintes. On rentrait sous les abris quand cessait le feu des mortiers.

Dans le tir des canons, nos artilleurs avaient une supériorité marquée sur ceux de l'ennemi. Les batteries de campagne avaient été réduites de six pièces à quatre. J'en avais plusieurs dans ma ligne, et je fus souvent témoin de la précision remarquable de leur tir. J'ai vu « de mes propres yeux vu » un lieutenant de la 3e batterie indépendante de New-York, nommé Fitz Gerald, abattre trois fois, sur six coups, un drapeau rebelle à la distance de six

cent quarante mètres, avec une pièce de douze non rayée, chargée à boulet plein.

Mon quartier général ressemblait à un petit camp retranché. Il était situé en arrière d'un chemin couvert, dans un bouquet de sapins qui dominait la ligne de la brigade. L'ennemi se donnait souvent le plaisir d'y envoyer des obus, et les balles y claquaient contre les arbres du matin au soir et surtout du soir au matin. Il avait donc fallu protéger nos tentes, celles des pionniers et les hangars des chevaux, par de hauts parapets qui réduisirent à un chiffre insignifiant le nombre des accidents.

L'échange des coups de fusil et des coups de canon continua sans interruption pendant le mois de septembre. A deux ou trois reprises, les piquets tentèrent d'y mettre fin, et de reprendre les allures pacifiques et les communications inoffensives interrompues par le coup de main nocturne contre les cheminées. Mais les officiers confédérés ne permirent plus qu'une demi-heure de trève, par jour, au moment où, de part et d'autre, on relevait les piquets au coucher du soleil. Leur principal objet en maintenant cette fusillade continuelle était d'arrêter, autant que possible, la désertion qui éclaircissait leurs rangs d'une façon de plus en plus inquiétante. Il n'était pas de nuit où quelques-uns de leurs hommes n'arrivassent dans ma ligne, soit isolément, soit par groupes. La plupart étaient des Floridiens appartenant aux troupes du général Finnigam; si bien qu'un soir, quelques-uns de mes postes avancés firent la plaisanterie d'envoyer mes compliments au général floridien, avec prière de venir prendre lui-même le commandement de sa brigade dont la majeure partie se trouvait parmi nous.

Ces désertions, qui se reproduisaient plus ou moins sur les différents points où la proximité des deux lignes et la nature du terrain en fournissaient plus aisément les moyens, provenaient moins peut-être de la lassitude physique d'un service harassant autour de Petersburg, que

du découragement moral résultant de nos grands succès sur tous les autres points.

Le 7 août, le général Sheridan avait remplacé le général Hunter dans le commandement du département militaire comprenant toutes les forces réunies dans le voisinage de Washington. En dehors des garnisons, il avait sous ses ordres le 6e et le 19e corps auxquels il fallait ajouter les troupes de la Virginie occidentale et deux divisions de cavalerie fournies par l'armée du Potomac. Ces forces réunies constituaient une armée de trente mille hommes d'infanterie et de dix mille de cavalerie.

Sheridan dut d'abord obéir à ses instructions qui lui prescrivaient de garder la défensive, pour couvrir le Maryland et la Pennsylvanie que Early continuait à menacer. Mais bientôt, la nécessité de rejeter l'ennemi loin du chemin de fer de Baltimore et de l'Ohio devint si manifeste, que le général Grant se décida à se rendre près de son lieutenant, pour juger par lui-même des chances de succès qu'offrait un mouvement offensif. « Je visitai le général Sheridan à Charlestown — (près de Harper's Ferry), — dit-il dans son rapport, — et il me montra si clairement la position des deux armées, et ce qu'il pouvait faire du moment qu'il y serait autorisé; il m'exprima une telle confiance dans le succès, que je vis bien qu'il n'y avait rien à lui dire, pour toute instruction, qu'un seul mot : — Allez! » Et il alla si bien que, depuis lors, le lieutenant général n'eut jamais besoin de lui rendre visite avant de lui donner aucun ordre.

Le 19 septembre, Sheridan attaqua l'ennemi près de Winchester, et, après une lutte acharnée, emporta la position, et resta maître du terrain avec deux mille cinq cents prisonniers, cinq canons et neuf drapeaux. Le général Russell, commandant une division du 6e corps, fut tué dans ce combat où périrent, du côté de l'ennemi, les généraux Rodes et Godwin.

Early, battu à Winchester, se retira à trente milles dans la vallée, et s'établit à Fisher's Hill où Sheridan ne

tarda pas à le suivre. Le 22, la position, quoique très forte, fut emportée d'assaut. Les confédérés, en pleine déroute, laissèrent entre les mains du vainqueur seize pièces d'artillerie et quantité de prisonniers. Sheridan les poursuivit avec une grande vigueur au delà de Harrisonburg, et Staunton jusque dans les passes des montagnes Bleues. Puis, il revint s'établir derrière le Cedar-Creek, après avoir complétement ravagé cette partie de la vallée et les terres adjacentes, pour priver l'ennemi des grands approvisionnements qu'il en avait tirés jusque-là, et le mettre hors d'état d'y subsister à l'avenir. La destruction s'étendit à plus de deux mille granges remplies de grain et de fourrages, et à plus de soixante et dix moulins pleins de blé et de farine. Quatre mille têtes de bétail furent ramenées par les troupes, et trois mille moutons leur furent servis en rations.

J'ajouterai maintenant, pour n'avoir pas à y revenir plus tard, que Early, ayant tenté de reprendre l'offensive le 9 octobre, sa cavalerie, culbutée et poursuivie par la nôtre, perdit dans cette tentative onze pièces de canons et trois cents cinquante prisonniers. Enfin, le 19 du même mois, l'ennemi ayant été renforcé d'une division d'infanterie et de six cents cavaliers réussit, par une marche de nuit et à la faveur d'un brouillard épais, à tourner la gauche de notre position sur le Cedar-Creek. La surprise fut complète. Au point du jour, notre gauche et notre centre, attaqués à l'improviste, ne purent que se replier en confusion, protégés toutefois par le 6e corps qui, se trouvant à la droite, avait pu se former en hâte, et opérait maintenant sa retraite en bon ordre.

Le général Sheridan était en ce moment absent à Winchester. Il en revenait à cheval, lorsque le bruit du canon parvint à ses oreilles, et lui fit hâter sa marche de toute la vitesse de sa monture. Vers dix heures, entre Newton et Middletown, il trouva son armée ralliée et reformant ses lignes dans une bonne position, grâce aux mesures énergiques et judicieuses du général Wright qui le rem-

plaçait temporairement. Sa présence suffit pour rendre à ses troupes l'ardeur et la confiance. Il parcourut les lignes, acclamé partout avec enthousiasme, et presque sans modifier les dispositions prises par son suppléant, il donna l'ordre de reprendre le combat.

Honteux de leur déroute du matin, et brûlant de la réparer, les bataillons s'élancèrent en avant avec un élan irrésistible. Ils emportèrent tout devant eux, chassèrent l'ennemi de Middletown, et ne cessèrent de le poursuivre la baïonnette dans les reins, que lorsqu'ils lui eurent repris tout le terrain perdu dans la matinée. En outre des canons par lui capturés au début de la journée, Early en perdit vingt-trois autres dans l'après-midi, ce qui, en réalité, porta à quarante et une pièces ses pertes en artillerie. Notre cavalerie continua à harasser sa colonne en déroute jusqu'à Mount-Jackson, grossissant d'heure en heure le nombre déjà considérable des prisonniers, et capturant une grande partie des bagages.

Cette victoire éclatante mit fin aux diversions des confédérés dans la vallée de la Shenandoah. Les débris du corps d'Early furent rappelés à Petersburg, et le 6e corps put, de son côté, aller reprendre son poste à l'armée du Potomac. Deux divisions furent encore détachées de l'armée de Sheridan, l'une pour renforcer le général Butler, l'autre pour occuper Savannah, lorsque Sherman y fut arrivé.

Le général Sherman avait poursuivi, de son côté, la série ininterrompue de ses succès. Par une suite d'habiles manœuvres et de combats brillants, il était arrivé jusqu'à Atlanta, où ses forces triomphantes étaient entrées le 2 septembre. C'était, on se le rappelle, le point objectif de de sa campagne. Là il était maître d'un réseau de chemins de fer d'une importance capitale pour l'ennemi. Les différentes branches en furent détruites par sa cavalerie. A cette époque, il donnait deux mois de repos à son armée, avant de la conduire à travers toute la Géorgie, jusque sur la côte de l'Atlantique.

D'autres succès encore que je ne pourrais entreprendre d'énumérer, sans m'écarter trop loin de l'armée du Potomac, signalèrent aussi le mois de septembre. L'un des plus importants fut la prise des trois forts qui défendaient l'entrée de la baie de Mobile, et la destruction des bâtiments de guerre ennemis qui s'y trouvaient, par la division navale de l'amiral Farragut, avec l'assistance des forces de terre commandées par le général Gordon Granger. Cent quatre pièces d'artillerie et quinze cents prisonniers furent les trophées de cette expédition.

Chacune de ces victoires était saluée, devant Petersburg, par une salve nocturne de cent coups de canon chargés à obus. Ce réveil désagréable tintait aux oreilles des rebelles comme le glas de leurs espérances. Voilà pourquoi beaucoup d'entre eux renonçaient à se faire casser la tête, pour une cause désormais perdue.

CHAPITRE XV

VENDANGES D'OCTOBRE

Succès du général Butler au nord du James. — Avance des lignes jusqu'à Peeble's house. — Retour au fort Hell. — Aménités de l'esclavage. — Les malheurs d'une famille virginienne. — Mort du général Birney. — Comment les recrues arrivaient à l'armée. — Disette d'officiers. — Préoccupations politiques. — Trop parler nuit. — Expédition sur le Hatchet's Run. — Combat du 27 octobre. — Ligne rompue. — Comment le mal fut réparé. — Les cavaliers à pied. — Retraite nocturne. — Les blessés. — — Le général Hancock quitte l'armée.

Les derniers jours du mois de septembre furent signalés par des mouvements divers dont la signification, ne pouvait être douteuse. Le 10e corps fut remplacé dans les tranchées par la 1re et la 2e division du 2e corps qui se trouva ainsi chargé seul de la ligne depuis l'Appomatox jusqu'à la route de Jérusalem. Le rideau de retranchements devint comme une seconde ligne de tirailleurs, les régiments occupant en force seulement les ouvrages fortifiés dont les feux croisés furent jugés suffisants pour arrêter toute tentative de l'ennemi. Mon front fut étendu à droite jusqu'à une nouvelle redoute à laquelle on donna le nom de fort Meikel. A gauche, une division du 9e corps et une du 5e remplissaient l'intervalle entre la route de Jérusalem et le chemin de fer de Weldon. Quatre divisions restaient donc disponibles de ce côté.

Nous ne tardâmes pas à apprendre où le 10e corps était allé. Le 28 au soir, un télégramme du général Grant informa l'armée que, dans la matinée, le général Ord

commandant le 18e corps avait emporté d'assaut le fort Harrisson et toute la ligne de fortifications en avant de Chapin's Bluff. En même temps, le général Birney, à la tête du 10e corps, avait forcé les retranchements de la route de New-Market près du Bailey's Creek. Le général Butler avait réussi là où le général Hancock avait échoué deux fois. La position lui restait avec quinze pièces d'artillerie et plusieurs centaines de prisonniers. Ce pas en avant était des plus menaçants pour Richmond. Butler reçut l'ordre de s'y établir solidement, et aucun effort de l'ennemi ne put l'en déloger.

C'était le moment de reprendre la combinaison qui nous avait assuré la possession du chemin de fer de Weldon, et de pousser nos lignes dans la direction de Hatcher's Run. Pendant que les renforts envoyés par Lee au nord du James s'épuisaient en assauts coûteux et inutiles contre Butler, le général Meade lança en avant les quatre divisions disponibles à sa gauche. Le 30 septembre, elles rencontrèrent l'ennemi retranché à Peeble's House, près d'une église nommée Poplar-Church. Greffin chargea et emporta une redoute avec les *rifle-pits* qui la couvraient; Ayres enleva de même un ouvrage moins important sur une route voisine. Les deux divisions du 9e corps, maintenant commandé par le général Parke, furent moins heureuses. En continuant le mouvement plus loin sur la gauche, elles se heurtèrent à une force ennemie qui les ramena en désordre sur le 5e corps. La position conquise par celui-ci ne nous en resta pas moins. Pour en mieux assurer la possession, à tout événement, la division Mott fut appelée. Une partie de la division Gibbon nous releva dans les tranchées, et le chemin de fer militaire de City-Point, dont l'extension suivait parallèlement celle de nos lignes, nous transporta rapidement jusqu'au quartier général de Warren. Arrivé par le premier convoi, j'y trouvai le général Meade qui me fit conduire par un officier d'état-major à Peeble's House où les deux autres brigades eurent bientôt rejoint la mienne. Le temps était mauvais;

la pluie tombait à torrents; la nuit fut des plus désagréables.

Le lendemain, 2 octobre, trois divisions furent chargées d'enlever les ouvrages avancés dont la ligne se prolongeait au delà de Peeble's House. Le mouvement s'opéra en bon ordre, mais sans combat, l'ennemi ayant évacué les positions où nous comptions le trouver. Toute la ligne avança alors à travers des terrains difficiles et très boisés.

Le mouvement général pivotait sur la droite, et, comme la division tenait la gauche, ma brigade, formant l'extrémité de l'aile tournante, avait d'autant plus de peine à se maintenir en ligne. Nous dûmes traverser les fourrés à la façon des sangliers; mais à force de trouées à travers les branches rompues, nous arrivâmes sans retard devant une ferme où nous attendaient les tirailleurs ennemis. Délogés facilement, ils continuèrent à se replier en faisant le coup de feu, jusqu'à une seconde ligne de fortifications. Cette ligne armée de canons, et bien établie sur une hauteur dont les abords étaient à découvert, s'étendait déjà beaucoup plus loin que nous ne l'avions supposé. De sorte qu'au lieu de pouvoir la tourner, il se trouva que nous étions plutôt exposés à être débordés nous-mêmes. Quatre de mes régiments furent promptement formés en potence pour parer à toute éventualité. Mais l'ennemi n'était probablement pas en force pour tenter l'aventure. Son attention était d'ailleurs occupée par la brigade de Pierce qui tâtait sa ligne pour en reconnaître la solidité.

Le but de la reconnaissance étant pleinement atteint, l'opération ne fut pas poussée plus loin. Les jours suivants furent employés à étendre nos retranchements et à construire un certain nombre de redoutes, dont le travail était déjà assez avancé, lorsque, le 5, nous fûmes relevés par la division de couleur du général Ferrero. Nous reprîmes alors la route du fort Hell; mais cette fois quatre de mes régiments seulement y furent placés en première ligne. Les six autres campèrent en réserve dans les bois, en avant

de la Chever's House, où je trouvai avec plaisir un abri plus substantiel qu'une tente de toile.

La maison était abandonnée par son propriétaire qui demeurait à Petersburg. Il en avait fait enlever tous les meubles, et n'y avait laissé qu'un vieux nègre à cheveux blancs avec sa dernière femme à peine moins âgée que lui.

Je dis sa *dernière* femme, car le bonhomme en avait eu beaucoup. Comme, dans sa jeunesse, il était fort et bien découplé, son maître l'avait employé longtemps à la production. Il avait alors sa case avec cinq ou six jeunes négresses. Quand l'une d'elles devenait enceinte, on la lui enlevait. Après les couches et les mois de nourrice, on la lui rendait avec son petit, pour que, tout en élevant celui-ci, elle pût en avoir d'autres, — ce qui, du reste, ne suspendait les travaux divers, ni pour le mâle ni pour les femelles. Quand les petits étaient parvenus, en bonne condition, à l'âge où le maître pouvait en tirer profit, ils étaient vendus et expédiés dans les États à coton. Le père et la mère n'en entendaient plus parler. Quand une négresse avait suffisamment produit, ou que la qualité de ses produits venait à baisser, elle était vendue elle-même, car il faut se souvenir que la Virginie n'avait pas besoin de travail esclave, et que son seul intérêt dans l'institution était l'élève des nègres pour la consommation du Sud. Il va sans dire que la possibilité des affections naturelles entre la mère et l'enfant, entre le père et la mère, n'entraient pas plus en ligne de compte que s'il se fût agi de quadrupèdes. Telles étaient les aménités du régime de l'esclavage.

Le quartier général de la division était près de là, dans une maison plus importante qu'habitait encore la famille du propriétaire. C'était un vieillard encore assez vert, dont le fils, officier de l'armée confédérée, avait été pris, et se trouvait au dépôt de Point-Look-Out sur la Chesapeake. La femme et les deux filles du prisonnier étaient restées au Jone's House avec le grand-père. Ce fut là que je

fis connaissance avec le vieux gentleman fermier, lorsqu'une absence temporaire du général Mott me transféra le commandement de la division.

La famille se trouvait dans la position la plus douloureuse. M. William Jones possédait 740 acres de terre autour de son habitation, et quatre maisons à Petersburg. C'était donc encore un homme riche, quelques mois auparavant. Ses esclaves étaient nombreux, et plus nombreux ses troupeaux; ses moissons mûrissaient au soleil et promettaient une récolte abondante, lorsqu'à la fin du mois de juin, la guerre amena les armées sur la route de Jérusalem. Tout fut englouti à la fois sous ses yeux. Blés, avoines, maïs, furent hachés sous les pieds des chevaux; bestiaux, moutons, porcs, volailles furent enlevés; nègres et négresses prirent la fuite; et du jour au lendemain, le planteur se trouva sans domestiques, presque sans provisions et sans argent, car des maisons à Petersburg, on n'entendrait plus parler de longtemps.

Lorsque je vins remplacer le général Mott au quartier général, le dénûment de la famille était complet, absolu. Le commissariat de la division et la *mess* des officiers lui fournissaient littéralement à manger. La mère préparait les aliments dans sa chambre, et les plantons venaient volontiers en aide au grand-père, en portant pour lui l'eau et le bois. Le vieillard supportait l'infortune avec une philosophie quelque peu caleuse, et semblait presque l'oublier, lorsque, le soir, une partie de whist lui fournissait l'occasion de montrer le talent dont il se glorifiait volontiers.

Mais son stoïcisme n'était pas à bout d'épreuves. La plus jeune de ses petites filles, âgée de quinze ou seize ans, était atteinte d'une fièvre typhoïde. Elle mourut le 15 octobre, sans avoir manqué ni de soins, ni de médicaments. Le service de la division avait pourvu à tout. Elle morte, l'état-major se cotisa pour lui acheter un cercueil en acajou que l'on fit venir de City-Point. Les jeunes officiers firent plus : ils portèrent eux-mêmes le corps jusqu'au

bord de la fosse. La jeune fille, délivrée des misères de la vie, fut déposée au bout du jardin, dans l'enclos du petit cimetière de famille et un chapelain prononça les dernières prières sur ses restes mortels.

Un autre incident fort triste se rattache à mon séjour temporaire à la Jone's House. — Le 19 octobre, j'y reçus la dépêche suivante par les fils télégraphiques qui mettaient le quartier général de l'armée en communication avec tous les autres : « Hier, à dix heures et demie du soir, le général D. B. Birney est mort à Philadelphie. » Le coup me fut d'autant plus sensible qu'il était inattendu. Birney était un de mes meilleurs amis à l'armée. Placé sous ses ordres pendant quinze mois, j'avais été à même d'apprécier ses qualités personnelles et ses mérites militaires. Il était mort à la peine, épuisé par trois ans de campagnes, pendant lesquels l'énergie de sa volonté et l'ardeur de son patriotisme avaient pu seules le soutenir jusqu'au bout contre les défaillances de sa constitution physique. Aussi longtemps qu'il avait eu la force de se tenir debout, il était resté à son poste. Deux semaines avant sa mort, dans les derniers engagements où il s'était fort distingué, il avait quitté son lit pour se faire porter à cheval. La force factice qu'il avait trouvée, pour conduire son corps d'armée au combat, l'avait abandonné après la victoire. Atteint mortellement, il consentit enfin à se retirer dans sa famille, quand il était déjà trop tard. A peine arrivé à Philadelphie, il s'éteignit au milieu des siens, jeune encore, sans avoir vu le triomphe de la cause à laquelle il avait sacrifié sa fortune et sa vie.

Les tristes impressions de la Jone's House ne sauraient me faire oublier qu'à cette époque l'absence du général Mott me valut l'honneur de commander le 2ᵉ corps... pendant deux fois douze heures. Le général Gibbon était en permission. Le général Hancock alla passer une journée à l'extrême gauche avec le général Meade, et une autre au nord du James avec le général Butler. Habitué à faire toutes choses avec une ponctualité militaire, il me

notifia que, pendant son absence, le commandement du corps m'était transféré par rang d'ancienneté. Inutile d'ajouter que jamais commandement ne me fut si facile à exercer. L'ennemi ne me gratifia pas de la plus petite démonstration, et je n'eus même pas une signature à donner, le général Hancock étant revenu à la nuit signer le rapport et autres papiers officiels.

Les conscrits et les remplaçants continuaient à nous arriver en grand nombre, malgré les fréquentes désertions qui avaient lieu en route par suite de la coupable négligence avec laquelle cette branche du service était conduite. Les escortes étaient prises parmi les plus misérables troupes, celles qui n'étaient bonnes qu'à tenir garnison dans les dépôts. C'étaient généralement des régiments enrôlés pour cent jours, sans instruction, sans tenue et sans discipline. Au lieu de prévenir les abus et de réprimer les désordres, ils ne s'appliquaient qu'à en profiter pour rançonner les recrues qui, ayant reçu leur prime, avaient généralement la bourse assez bien garnie. Les officiers ne valaient guère mieux que les soldats. Leur protection s'achetait à prix d'argent et, en élevant la somme, il n'était pas difficile d'obtenir les facilités de déserter. De sorte, qu'en moyenne, nous ne recevions guère à l'armée que de 60 à 70 pour cent sur les détachements qui nous étaient expédiés. Aussi, pour réparer les déchets de la dernière levée de 500,000 hommes, fallut-il, au mois de décembre suivant, que le président fît encore un appel supplémentaire de 300,000.

Malgré tout, comme je l'ai dit, les recrues nous arrivaient en grand nombre. On a vu par l'affaire de Ream's Station ce qu'elles valaient à leur arrivée. Cependant, on pouvait les former encore assez vite et les utiliser avec fruit, si la guerre se prolongeait encore quelques mois.

Par une malheureuse coïncidence, il arriva alors qu'une décision ministérielle nous enleva un grand nombre d'officiers. Il s'agissait de savoir si l'acceptation d'une promotion, au dessus du grade de sergent, altérait les termes

de l'enrôlement primitif; par exemple : si celui qui s'était engagé pour trois ans comme soldat, et était devenu officier pendant ce laps de temps, avait droit à sa décharge à l'expiration des trois ans, lorsque le régiment auquel il appartenait restait à l'armée, réengagé ou renouvelé par l'accession d'un nombre suffisant de recrues. La question fut tranchée affirmativement. Beaucoup d'officiers en profitèrent pour retourner chez eux. Les uns quittaient définitivement le service, les autres se proposaient d'y rentrer avec un avancement obtenu du gouverneur de leur État, par des démarches personnelles, par des influences de famille et par une part active dans les derniers efforts de la campagne électorale en faveur de Lincoln. Ces derniers se trompèrent dans leurs calculs. La disette d'officiers qui résulta de leur départ nécessita un grand nombre de promotions tout à l'avantage de ceux qui restaient, et spécialement des sergents ayant fait preuve de bravoure et de capacité. Quand les absents voulurent revenir, il était trop tard, les places étaient prises et la guerre s'acheva sans eux.

Au retour du général Mott, je repris le commandement de ma brigade. Dix-huit jours seulement nous séparaient de l'élection présidentielle, et comme nous attendions l'événement avec un intérêt facile à concevoir, les préoccupations politiques se faisaient jour beaucoup plus que de coutume à l'armée. Une majorité d'au moins cinq contre un y était déjà assurée à M. Lincoln ; mais le général Mac Clellan y comptait encore un certain nombre de partisans, surtout parmi les officiers d'artillerie dont il avait créé et organisé le corps au début de la guerre.

Un jour, je rencontrai l'un d'eux sous la tente du général Hancock. Il était colonel, et chef d'artillerie du 9e corps. Naturellement la conversation tourna à la politique, et s'anima d'autant plus que le colonel et moi ne pouvions nous accorder sur aucun point. Partisan de l'esclavage et des compromis, il développa contre l'émancipation, contre la politique du gouvernement et contre la guerre, des

théories si extraordinaires que je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon étonnement de le voir occuper parmi nous une position si complétement en désaccord avec ses idées.

Pendant la discussion, le général Hancock, qui touchait de très près au parti démocrate, se renfermait dans une réserve diplomatique. Il se figurait assez volontiers que, s'il l'eût voulu, il aurait pu être lui-même le candidat opposé à M. Lincoln. Il paraît que quelques politiqueurs de ses amis lui avaient fait dans le temps de vagues ouvertures à ce sujet, ouvertures qu'il avait sagement déclinées. Il ne se prononçait donc ni pour ni contre, ménageant à la fois la chèvre et le chou, par quelques phrases en biais ponctuées de signes de tête.

Malheureusement, j'abordai avec quelque vivacité l'appréciation du général Mac Clellan comme homme politique et comme homme de guerre. Je m'engageais là, sans le savoir, sur un terrain délicat. J'y marchai au pas de charge, et reprenant la campagne de la péninsule, j'arrivai promptement au combat de Williamsburg. Entraîné par une trop grande confiance dans la libéralité d'idées du général et dans son impartialité personnelle sur des faits avérés, je rappelai Hooker abandonné sans soutien pendant toute la matinée; le général en chef restant en arrière à Yorktown; son arrivée, le soir, quand tout était fini; son ignorance de ce qui s'était passé, — hélas! — et les fameuses dépêches où il n'était question que de Hancock, sans un mot de Hooker, de Kearny et de Peck.

— Non pas que je songe en rien à diminuer l'importance de votre part dans le combat; — ajoutai-je en m'adressant au général Hancock visiblement assombri.— A cet égard, il ne peut y avoir qu'une voix, et autant que qui que ce soit, j'apprécie combien votre brillant engagement vous fit d'honneur en cette circonstance. Mais j'en appelle à vous-même : que penser d'un général en chef capable d'une telle conduite et d'une telle injustice envers trois de ses généraux sur quatre?

Je dois le dire : la péroraison manqua son effet. Le quatrième général fut peu touché que je reconnusse la justice dont il avait été l'objet, du moment que je signalais l'injustice dont les trois autres avaient été victimes. J'avais mis l'ongle sur une plaie vive; l'huile que j'y versais n'en calmait pas l'irritation.

— Je comprends; fit le général Hancock, en levant la séance. Vous êtes tous ainsi dans l'ancien 3e corps. A vous entendre, vous avez tout fait dans cette guerre, et les autres, rien.

J'eus beau protester; la vanité blessée ne raisonne guère. Je vis clairement que, par quelques mots trop francs, j'avais non seulement perdu les bonnes grâces de mon chef de corps, mais encore ravivé ses préjugés contre la 3e division tout entière. L'occasion d'en acquérir la preuve ne se fit pas longtemps attendre.

Trois jours après, le 25 octobre, la division Mott, relevée dans les tranchées par les troupes de Miles, alla se masser pour la nuit, en arrière des lignes, non loin de la division Gibbon. Tous les hommes détachés, qui n'étaient pas absolument indispensables dans leurs services respectifs, furent armés et réintégrés temporairement dans les rangs. Aucun wagon ne devait accompagner l'expédition; les généraux eux-mêmes reçurent l'avis de transporter leurs couvertures sur leurs chevaux de mains; des mules bâtées porteraient les provisions de bouche des états-majors. Tout cela signifiait bataille, et nous comprîmes qu'il allait se passer du nouveau sur le Hatcher's Run.

Le 26, une marche de quelques heures nous conduisit, dans l'après-midi, à un mille en arrière du fort Duchane, sur le chemin de fer de Weldon, où nous passâmes la nuit.

Le 27, avant le jour, nous étions en route. La 2e division avait la tête. Nous la suivîmes par un chemin latéral connu sous le nom de Vangham Road.

Le but du mouvement était celui-ci : trouver le point extrême des fortifications ennemies qui devait presque

certainement être sur la rivière de Hatcher; le tourner de façon à prendre la ligne en flanc et à revers, et pendant qu'une partie de nos forces rejeterait l'ennemi vers Petersburg, pousser avec l'autre sur le chemin de fer de Lynchburg pour lui couper cette dernière voie de communication. Dans l'exécution de ce plan, la majeure partie du 9e corps devait aborder de front la droite des ouvrages qui nous avaient arrêtés le 2 octobre; Warren, avec deux divisions du 5e corps, était chargé d'attaquer la ligne à revers, tandis que Hancock avec deux divisions du 2e corps opérait plus loin sur la gauche, contre la grande route de Boydton d'abord, et ensuite contre le chemin de fer du Sud. C'était notre premier mouvement tournant contre Petersburg. Le terrain était nouveau. En calculant les chances de l'opération, une part restait toujours à l'imprévu.

La marche du 2e corps fut des plus rapides. A 7 heures du matin, la 2e division rencontra les vedettes de l'ennemi en avant du Hatcher's Run, les refoula sans s'arrêter jusqu'à la rivière, et força aisément le passage, en enlevant un petit ouvrage sans importance qui s'y trouvait. Je fus alors envoyé en avant pour couvrir le mouvement de la colonne tournant au nord vers le moulin du Dubney. Devant nous, les tirailleurs confédérés occupaient un large champ sur une route de traverse qui devait nous servir à rejoindre le gros de nos forces. Le 73e de New-York et le 2e bataillon des sharpshooters les en eurent bientôt délogés, et l'arrière-garde de la colonne ayant passé derrière nous, nous gagnâmes à travers bois la scierie, sans être autrement inquiétés.

A midi, nous avions atteint la route de Boydton au bruit de quelques escarmouches assez vives entre nos flanqueurs et les tirailleurs ennemis. Le pays était absolument couvert de bois. Il était impossible de s'y déployer, et tout le corps marchant par le flanc ne pouvait que suivre le chemin d'exploitation, étroit et boueux qui reliait la scierie à la grande route. Mais là, le terrain

s'éclaircissait, des landes et des champs en friche bordaient la route à droite et à gauche, ce qui nous permit d'y prendre une position régulière. La 2e division se porta en avant, prête à attaquer la chaussée du moulin de Burgess, où l'ennemi ne semblait pas être en force considérable. Elle était renforcée de notre 3e brigade commandée par le colonel Mac Allister. Quatre de mes régiments, le 73e, le 86e et le 124 de New-York et le bataillon de sharpshooters couvraient notre flanc gauche de l'autre côté d'un rideau de bois épais, au bord d'une vaste clairière. Avec les six autres, le 99e et le 110e de Pennsylvanie, le 20e de l'Indiana, le 40e de New-York, le 1er et le 17e du Maine, j'étais à cheval sur la route de Boydton, faisant face au sud pour protéger les revers de la ligne. Enfin la brigade du général Pierce, déployée dans les bois à la hauteur de celle de Mac Allister.

Ces dispositions étaient à peine achevées, que le général Hancock reçut l'ordre d'arrêter son mouvement à l'endroit où nous nous trouvions. La cause en était dans le retard du 5e corps à venir prendre la position qui lui était assignée à la droite de Pierce. L'attaque du 9e corps n'avait pas eu lieu par suite d'obstacles jugés insurmontables. Les deux divisions du 5e avaient opéré leur mouvement tournant, mais avec plus de difficulté qu'on ne s'y était attendu. Les accidents de terrain et l'épaisseur des fourrés avaient retardé leur marche le long du Hatcher's Run, dont la rive opposée était couronnée de retranchements. Ces retranchements, en retour de la ligne principale, s'étendaient, depuis l'angle qu'ils formaient avec elle près de la rivière, jusqu'au delà du moulin de Burgess où notre 2e division était arrêtée.

L'ennemi, qui fouillait partout les bois avec ses éclaireurs pour se rendre compte de nos mouvements, ne tarda pas à s'apercevoir de l'intervalle laissé vide à notre droite. Avec sa parfaite connaissance des lieux, il ne lui fut pas difficile d'y faire avancer une force considérable, sans être aperçu. L'attaque tomba inopinément sur le flanc de

la 2e brigade, du côté même où elle attendait à chaque instant l'apparition de la division Crawford. On devine sans peine quel en fut le résultat.

Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsque la fusillade nous fit d'abord supposer que Crawford avait rencontré l'ennemi sur sa route. Mais le feu redoublait de violence et se rapprochait rapidement, entremêlé de bruyants hurrahs. Il n'y avait plus à s'y méprendre. Notre ligne était crevée ou débordée, et l'ennemi ramenait sur nous la 2e brigade en désordre.

En ce moment, le général Mott, craignant pour la sûreté de la route de la scierie, envoya le 17e du Maine y prendre position en hâte, sous la conduite d'un de ses officiers d'état-major.

Les rebelles, continuant leur avance, s'emparèrent de deux pièces de canon, et arrivèrent sur la 2e division. Mais là, ils trouvèrent notre 3e brigade qui, on s'en souvient, avait été envoyée pour la renforcer. Mac Allister, avec autant de promptitude que de sang-froid, avait déjà fait face en arrière. Il reçut le choc sans en être ébranlé. L'élan des troupes de Hill vint s'arrêter devant la belle résistance de ses régiments.

Pour les aborder, l'ennemi avait dû sortir du bois, et traverser l'extrémité du champ découvert, au bas duquel une contre-marche par bataillon, au pas de course, avait déjà mis ma réserve en bonne position. Le moment était critique. Si la ligne de Mac Allister venait à céder sous la pression croissante de l'ennemi, la 2e division était en grand danger d'être coupée et enveloppée, auquel cas c'en était fait d'elle. Pour prévenir la catastrophe, le général Hancock n'avait que mes cinq régiments. Ils reçurent l'ordre de charger.

La colonne qui prenait de front la 3e brigade nous présentait le flanc. Comme la distance était assez grande et que le temps pressait, mes hommes ouvrirent le feu tout en marchant. Les balles allaient plus vite qu'eux. Une partie des rebelles se tourna promptement contre nous, et

le feu devint extrêmement vif. Dès les premiers pas, mon porte-guidon fut culbuté de son cheval éventré par un obus. En moins de cinq minutes, trois officiers d'état-major tombèrent blessés autour de moi. Un de mes amis aides de camp, le lieutenant Bonnaffon, eut la jambe traversée d'une balle; le capitaine Bell eut les deux poumons transpercés de part en part; le lieutenant Lockwood fut frappé au pied. Ces deux derniers appartenaient à l'état-major de la division. Me voyant charger, ils avaient voulu être de la partie.

Nous avançâmes rapidement sur l'ennemi qui, pris ainsi de front et en flanc, hésita et lâcha pied au moment où nous arrivions sur lui. Mac Allister dégagé prit aussitôt l'offensive de concert avec Smythe de la 2e division, et tout fut déblayé devant nous. Le général Mott m'ayant alors envoyé l'ordre de reprendre ma première position, en laissant seulement une ligne de piquets en avant, j'y retournai, ramenant les deux pièces d'artillerie reprises à l'ennemi par le 1er régiment du Maine, un drapeau et deux cents prisonniers. Mais, d'autre part, je laissai sur le terrain dix-huit officiers et cent soixante et dix hommes.

Repoussé de ce côté, l'ennemi tourna aussitôt ses efforts vers notre gauche qu'il espérait déborder. Là il trouva mes quatre régiments détachés, défendant la lisière d'un bois où l'on ne pouvait les aborder qu'à travers des champs découverts. Il le tenta à deux ou trois reprises, mais ayant rencontré une résistance énergique, il poussa plus loin avec toute sa cavalerie qui ne tarda pas à rencontrer celle de Gregg. L'on démonta de part et d'autre, et un engagement très vif se poursuivit sous bois pendant plus de deux heures. La division de Gregg se battit avec une tenacité remarquable, ne se laissant ni entamer ni refouler, en dépit de tous les efforts.

Le combat ne cessa qu'à la nuit close. Le général Hampton, du côté des confédérés, avait avec lui cinq brigades. En les arrêtant avec des forces inférieures, nos cavaliers démontés nous rendirent bon service, car s'ils



avaient cédé, notre ligne était prise à revers, et nous aurions eu d'autant plus de peine à nous en tirer sans malheur, que le 5e corps ne nous avait pas rejoints. Nos munitions étaient presque épuisées; les renouveler offrait de grandes difficultés, par suite de l'éloignement des fourgons. Dans la position que j'occupais, les obus qui nous étaient venus de trois côtés à la fois révélaient de la part de l'ennemi des dispositions menaçantes pour une attaque combinée, au point du jour suivant. Ces diverses considérations déterminèrent le général Hancock à se retirer pendant la nuit.

Entre sept et huit heures, il me fit appeler. Je le trouvai dictant des ordres dans un wagon fermé, disposé en forme de bureau. La blessure qu'il avait reçue à Gettysburg n'était pas si complétement guérie qu'elle ne l'obligeât à prendre quelque repos, après les fatigues d'une journée passée à cheval. La pluie tombait alors à torrents et la nuit était déjà d'une obscurité noire.

— Général, me dit-il, lorsque je me présentai sur le marchepied, je vous ai fait appeler pour vous confier une mission délicate dans laquelle je compte à la fois sur votre prudence et sur votre énergie. Le 2e corps se retirera à dix heures. Naturellement, la 2e division commencera le mouvement de retraite que suivra le 3e. Je vous laisse ici avec le commandement général des piquets, infanterie et cavalerie. Il me faut trois heures d'avance sur vous; vous ne replierez donc aucune partie de votre ligne avant une heure du matin. Par une nuit pareille, il n'est pas à croire que l'ennemi s'aperçoive de notre mouvement ou qu'il tente de l'inquiéter; mais si rien de pareil se présente, vous aurez à prendre les mesures nécessaires pour protéger l'arrière-garde de la colonne contre toute atteinte. Le retrait des piquets sera peut-être moins facile. Faites en sorte de n'en laisser aucune partie en arrière et de combiner vos mouvements de façon à concentrer promptement vos forces sur un même point. Il est important que vous les ayez en main pour repousser avec ensemble toute at-



taque qui pourrait etre dirigée contre votre retraite. Quoi qu'il arrive, votre point de ralliement est à la scierie où la 2e division s'arrêtera au moins jusqu'au jour. Tâchez d'y arriver sans encombre et d'y ramener tout votre monde avec vous. Après quoi, vous n'avez plus qu'à rejoindre votre division et à renvoyer les régiments qui ne vous appartiennent pas à leurs brigades respectives.

La clarté et la précision de ces instructions ne me laissaient pas une question à faire. Je remerciai le général de la confiance qu'il me témoignait, et je m'éloignai pour visiter moi-même la ligne, avant que le mouvement commençât.

Je pris avec moi un de mes officiers d'état-major, qui l'avait déjà parcourue dans la journée, et, suivi d'un cavalier d'ordonnance, je m'engageai dans un bois de sapins qu'il fallait traverser pour s'y rendre directement. Mais lorsque les dernières lueurs des feux eurent disparu derrière nous, nous nous trouvâmes enveloppés de ténèbres, doublement opaques sous le dôme de verdure. Impossible de rien distinguer. Des branches invisibles nous fouettaient le visage; à chaque pas, nous nous heurtions aux troncs élancés des sapins. Les chevaux refusaient d'avancer dans ce labyrinthe inextricable. Ils tournaient sur eux-mêmes, se jetaient à droite et à gauche et nous firent bientôt perdre toute direction. Pour nous maintenir ensemble, nous devions parler constamment, car si nous eussions gardé le silence, nous nous fussions trouvés séparés en un instant. Enfin, après avoir tourné et retourné sans plus savoir où nous diriger, nous finîmes par rencontrer un rayon rougeâtre qui nous conduisit à une batterie d'artillerie, postée sur le bord du bois.

Là, se trouvait fort à propos le colonel Burns, commandant le 73e de New-York. Resté sans communications avec la brigade depuis plusieurs heures, il venait me rendre compte de l'engagement des quatre régiments de piquet et demander pour eux des munitions, dont ils auraient probablement besoin au point du jour. Cette ren-

contre me facilita les moyens de faire parvenir sûrement mes ordres sur toute la ligne et, bien renseigné désormais, je retournai près du général Hancock, que je trouvai cette fois assis sur un tronc d'arbre, devant un feu de bivouac.

La 2e division défila en silence, la baïonnette au fourreau, l'arme sous le bras, la couverture déployée sur les épaules. La 3e division se mit en mouvement à son tour, dans le même silence et avec les mêmes précautions. Les derniers régiments disparurent successivement dans le bois, par la route de la scierie, et je restai seul près du feu avec mes officiers d'état-major et mes *orderlies*.

Seul? — Non. Il y avait encore çà et là des traînards attardés, je ne sais pourquoi, et des blessés laissés en arrière, je savais trop pourquoi. Après le combat, on en avait enlevé autant qu'on avait pu. Mais pendant l'engagement de Gregg, quelques obus étant venus éclater parmi les voitures d'ambulance, on les avait fait retirer plus loin, et le transport des blessés s'était fait plus lentement. Quand les attelages se furent éloignés avec leur charge dolente, le mouvement de retraite les empêcha de revenir. Il ne resta plus que les civières qui suivirent à leur tour la colonne. Beaucoup de malheureux avaient dû être ainsi abandonnés dans les bois. D'autres gisaient sur le bord de la route, et, devinant le sort qui les attendait, nous suppliaient en gémissant de les prendre avec nous. J'entendais des soldats qui disaient : — Ne vous tourmentez pas, ayez un peu de patience. Les ambulances vont revenir; nous sommes ici pour les attendre. — Ils savaient bien qu'il n'en était rien, mais ils cherchaient au moins à épargner quelques heures d'angoisse à ces pauvres gens. Peut être aussi voulaient-ils s'épargner à eux-mêmes la pénible émotion d'entendre leurs douloureuses lamentations.

Tout près de nous, un jeune soldat s'était traîné sous une charrette, pour se mettre à l'abri de la pluie. Il avait la jambe traversée ou brisée par une balle. Chaque fois

que quelqu'un passait près de lui, il se soulevait sur son coude, et demandait d'une voix inquiète : — Est-ce que les ambulances ne viennent pas? — Tout à l'heure, lui disait-on; et l'on passait vite pour ne pas en entendre davantage. La guerre a des revers bien tristes si elle a des côtés bien glorieux.

Les feux continuèrent à flamber partout. Ils étaient entretenus avec soin pour donner le change à l'ennemi, et lui faire croire encore à la présence des troupes, là où il ne restait déjà plus personne. De temps à autre on consultait les montres. Le temps passait lentement; rien ne bougeait du côté des confédérés, ou, du moins, rien ne nous paraissait bouger, car, à cette heure même, ils étaient occupés à masser devant nous quinze mille hommes, pour nous ménager un désagréable réveil, quand l'aurore aux doigts de rose... mais alors, ils ne devaient trouver dans nos lignes que la cendre de nos feux éteints.

A une heure du matin, l'ordre de se replier fut transmis sur toute la ligne. Peu à peu, les compagnies et les régiments sortirent du bois par différents points et vinrent se ranger sans bruit sur la route. Pas un coup de feu n'indiqua que le mouvement eût été découvert. Tout le monde rentra sans accident, sauf une compagnie de vingt-quatre hommes et deux officiers qui s'égarèrent dans le bois, et allèrent donner dans les postes ennemis. Ils expliquèrent leur méprise en disant qu'ils faisaient partie d'un détachement envoyé pour relever les piquets. L'explication sembla si naturelle qu'elle détourna les soupçons auxquels leur capture pouvait donner lieu.

Il était près de deux heures, lorsque nous nous retirâmes à notre tour. Dépassant les troupes massées à la scierie, nous traversâmes le Hatcher's Run un peu plus loin, ramenant avec nous bon nombre de traînards. A sept heures du matin, nous avions rejoint la division, et je rapportai au général Hancock la rentrée des piquets sans combat ni accident. Ce résultat heureux était dû pour une bonne part au zèle actif et empressé du colonel Rivers,

commandant le 11e du Massachusetts et qui se trouvait de service comme officier de jour de la division.

J'ai dû raconter l'affaire du 27 octobre avec une certaine abondance de détails, parce que le général commandant ne semble pas en avoir apprécié les incidents comme je les ai vus. Quand un paysagiste trouve un sujet de tableau dans la nature, en le transférant sur la toile, il y distribue la lumière et l'ombre à son gré. Le rapport du général Hancock fut quelque peu traité par ce procédé, et, dans le partage de la lumière et de l'ombre, le relief fut pour la 2e division, l'effacement pour la 3e, spécialement en ce qui concernait ma brigade. Le général tenait sans doute à relever la réputation des hommes de Ream's Station, tout en donnant une leçon de modestie à ceux de l'ancien 3e corps « qui croyaient toujours avoir tout fait. » Une chose certaine, c'est que la 2e division n'avait pas perdu moitié autant de monde que la 3e.

Cependant, il est juste, en pareil cas, de tenir compte des rapports mensongers ou exagérés qui peuvent induire en erreur involontaire un chef de corps, voire même un chef de division. J'en fis moi-même l'expérience en cette occasion. L'on a vu que tous mes régiments avaient été engagés, excepté un. Le 17e du Maine, dont le colonel se trouvait absent ce jour-là, avait été détaché de mon commandement pour aller couvrir un point de la route de la scierie que l'on croyait menacé. Le lendemain, j'appris avec satisfaction que le régiment avait très vigoureusement repoussé l'ennemi quand il s'était montré. Cela résultait d'un rapport direct adressé au général Mott par son inspecteur général W., qui avait été chargé de conduire le détachement. Il l'avait disposé de telle et telle façon; il avait fait ceci et puis cela. Il ne regrettait qu'une chose : c'est de n'avoir pas eu plus de troupes, pour couper la retraite aux rebelles, etc., etc. A quelques jours de là, le colonel West étant de retour, je crus devoir lui exprimer ma satisfaction de la belle conduite de son régiment. Il me regarda un instant d'un air surpris, comme pour s'as-

surer que je ne raillais pas. Puis avec une pleine franchise : — Mais, général, me dit-il, mon régiment n'a pas vu un ennemi et n'a pas brûlé une cartouche!

C'était la vérité. L'auteur du rapport était du reste un officier capable et d'une bravoure reconnue; mais il était moins scrupuleux que brave, et profitant d'une position détachée qui le mettait hors de vue, il avait représenté comme des faits ce qui n'était que des suppositions. La gasconnade lui réussit à souhait. Il n'était que major; ce bel effort d'imagination lui valut le brevet de lieutenant colonel.

Il faut le dire : ces choses-là arrivent trop souvent à l'armée. En règle générale, ceux qui se vantent le plus sont ceux qui font le moins, et *vice versâ*. De là vient que les récompenses sont loin d'être toujours proportionnées aux mérites. Le *humbug* est décidément plus productif. Que de promotions rapides n'ai-je pas vues, qui n'avaient pas d'autre source! Aussi plus d'un officier méritant dut-il finir par y avoir recours, pour faire rendre justice à des services qui, sans cela, seraient demeurés ignorés ou méconnus.

Le général Hancock quitta l'armée peu de jours après l'insuccès de l'opération contre la route de Boydton. Il fut rappelé à Washington pour organiser un nouveau corps d'armée qui devait être composé exclusivement d'hommes ayant déjà fait un terme de service. Mais ni le prestige de son nom, ni les avantages offerts, ne purent amener la réalisation du projet. On parvint seulement à lever quelques régiments qui n'entrèrent jamais en campagne. De sorte qu'au mois de novembre, le général Hancock disparut sans retour de la scène où il avait justement conquis une brillante réputation comme général de division et chef de corps en sous ordre.

CHAPITRE XVI

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Campagne présidentielle de 1864. — Convention de Cleveland. — Convention de Baltimore. — Exposé de principes. — Nomination de M. Lincoln. — Convention de Chicago. — Profession de foi des démocrates. — La question des prisonniers de guerre. — Barbaries du gouvernement rebelle. — Nomination du général Mac Clellan. — Manœuvres désespérées. — L'élection. — Le vote de l'armée. — Le contre-coup parmi les confédérés. — Le jour d'actions de grâces.

Tandis que les opérations militaires se poursuivaient ainsi devant Petersburg avec une persévérance inébranlable, les opérations électorales se poursuivaient dans le Nord avec une infatigable activité. Plus le jour de l'élection présidentielle approchait, plus les deux partis apportaient d'ardeur à la lutte. D'un côté, les républicains voulaient la continuation de la guerre jusqu'à l'extinction de la rébellion, et le rétablissement intégral d'une union consacrée par la victoire et ennoblie par l'abolition immédiate de l'esclavage. De l'autre, les démocrates réclamaient la suspension de la guerre au moyen de compromis avec la rébellion, et la restauration conditionnelle d'une union soumise aux prétendus droits du Sud impliquant toutes les réserves en faveur du maintien de l'esclavage. Les premiers étaient prêts à féconder les sacrifices passés par des sacrifices nouveaux; les seconds demandaient à passer le sang répandu, et les trésors dépensés, aux profits et pertes, pour n'avoir point à encourir d'autres

charges. Les uns ne voulaient point de pacte avec la trahison; les autres auraient pactisé avec l'enfer, s'ils y avaient trouvé leur intérêt. L'inspiration des républicains était un patriotisme éclairé; le mobile des démocrates était un égoïsme à courte vue.

A l'origine de la campagne présidentielle, le parti républicain avait été menacé d'une scission compromettante. La fraction radicale, poussée par des impatiences révolutionnaires et influencée par des rancunes personnelles, convoqua pour le 31 mai, à Cleveland, une première convention dont l'intention fut explicitement dirigée contre la réélection du président Lincoln. L'appel adressé, comme il est d'usage en pareil cas, « à tous les hommes indépendants, jaloux de leurs libertés et de la grandeur nationale, » s'appuyait sur deux considérations : en premier lieu, la présente administration avait abusé sans mesure des facilités de corruption (*patronage*) résultant de l'organisation d'une armée d'un million d'hommes. Donc, il fallait, à la prochaine élection, s'en tenir inflexiblement au principe d'un seul terme présidentiel pour un seul homme, « principe ayant presque acquis force de loi par la consécration du temps. » Ce qui n'était pas exact. L'histoire des États-Unis était là pour le démontrer. — En second lieu, la convention républicaine convoquée pour le 8 juin, à Baltimore, n'était pas réellement une Convention nationale. Pourquoi? Parce qu'elle siégerait trop près du centre de l'administration. Donc, il fallait en convoquer une autre sur un point plus central, tant pour ménager la bourse de ses membres que pour sauvegarder leur conscience.

Jamais aux États-Unis manœuvre politique plus transparente n'avait été échafaudée sur prétextes plus pauvres. Le bon sens populaire ne s'y méprit pas un instant, et la convention de Cleveland fit un éclatant fiasco. S'il y eût eu en elle un germe de vie, la lettre d'acceptation de son candidat à la présidence eût suffi, du reste, pour l'éteindre du premier coup. Le général Fremont y déclara sans

ambages que si tout autre candidat que M. Lincoln était nommé par la convention de Baltimore, il ne ferait pas obstacle à une fusion en faveur de ce concurrent; mais que si c'était M. Lincoln qui obtenait la nomination, « alors il ne resterait d'autre alternative que d'organiser contre lui tous les éléments d'opposition consciencieuse, afin d'empêcher le malheur de sa réélection. » Or, il faut savoir que le général Fremont, chargé en 1861 du département du Missouri, y avait soulevé de telles tempêtes par les actes abusifs de son administration, que le gouvernement s'était vu forcé de le rappeler au bout de quelques mois. *Indè iræ!* Son ancienne popularité, ébranlée depuis lors par son attitude hostile à l'égard de l'administration, ne survécut pas à ce dernier manifeste tout empreint de rancunes personnelles, et, en fin de compte, il ne lui resta, pour sortir du mauvais pas où il s'était engagé, qu'à rallier ses partisans à M. Lincoln, en retirant sa propre candidature.

La convention républicaine se réunit à Baltimore au jour fixé. Elle comprenait les délégués de tous les États du nord et de certains districts du Tennessee, de la Louisiane et de l'Arkansas, au nombre de plus de cinq cents. Ses principes furent exposés nettement dans les résolutions suivantes :

« *Résolu* : Que le plus haut devoir de tous citoyens américains est de maintenir contre tous leurs ennemis l'intégrité de l'Union et l'autorité suprême de la constitution et de lois des États-Unis; — que, mettant de côté toute différence d'opinions politiques, nous nous engageons, comme unionistes animés d'un sentiment commun, et tendant à un commun objet, à faire tout ce qui est en notre pouvoir pour aider le gouvernement à abattre par la force des armes la rébellion actuelle contre son autorité, et à soumettre au châtiment dû à leurs crimes les rebelles et les traîtres soulevés contre lui.

« *Résolu* : que nous approuvons la résolution du gouvernement des États-Unis de n'entrer dans aucun compromis

avec les rebelles, ou de ne leur offrir aucune autre condition de paix que celles qui peuvent être basées sur une renonciation sans réserve à leur hostilité, et un retour à leur juste allégeance à la constitution et aux lois des États-Unis ; — que nous engageons le gouvernement à maintenir cette position, et à poursuivre la guerre avec la plus grande vigueur possible, pour compléter la suppression de la rébellion, pleins de confiance dans le patriotisme prompt aux sacrifices, dans la valeur héroïque, dans le dévoûment persistant du peuple américain pour son pays et ses libres institutions.

« *Résolu :* que comme l'esclavage a été la cause, et constitue maintenant la force de la rébellion, et qu'il ne peut être, toujours et partout, qu'hostile aux principes du gouvernement républicain, la justice et la sûreté nationale demandent son extirpation complète et absolue du sol de de la république ; — et que, tout en soutenant et maintenant les actes et proclamations par lesquels le gouvernement, pour sa propre défense, a porté un coup mortel à ce mal gigantesque, nous sommes de plus en faveur d'un amendement à la constitution, émanant du peuple conformément à ses prescriptions, qui termine et prohibe à jamais l'existence de l'esclavage dans les limites de la juridiction des États-Unis. »

Au premier tour du scrutin, M. Lincoln reçut 497 voix, et la nomination fut aussitôt rendue unanime par un vote d'acclamation.

Ce n'était pas à dire que, pendant sa durée, l'administration de M. Lincoln se fût montrée impeccable. Sans doute elle avait toléré plus ou moins volontairement un certain nombre d'abus ; mais le peuple tenait compte des immenses difficultés, des complications multipliées avec lesquelles le gouvernement s'était trouvé aux prises, au milieu d'événements sans précédents. En présence des grandes choses qu'il avait accomplies, la conscience publique ne songea point à lui opposer celles qu'il aurait pu faire. D'ailleurs, comme le dit M. Lincoln lui-même,

avec ce bon sens spirituel qui le caractérisait : le peuple était de l'avis de ce fermier allemand qui pensait que « ce n'était pas le moment de changer de chevaux, quand on était au milieu du torrent. »

La convention démocrate avait été fixée au 22 juin; mais les hommes de ce parti, embarrassés par des tiraillements en sens divers, désireux d'atténuer le coup qui venait de leur être porté, jugeant qu'il leur fallait un délai pour concilier leurs différends, retardèrent la réunion jusqu'au 29 août. Jusque-là, ils mirent le temps à profit pour vilipender l'administration par tous les moyens en leur pouvoir. Les associés du Sud leur vinrent en aide par des intrigues, à défaut de victoires. Sous prétexte de propositions de paix, il y eut sur la frontière du Canada des tripotages politiques dont quelques aventuriers rebelles se firent les agents, pour donner à penser que M. Lincoln se refusait à terminer honorablement la guerre avant l'extermination du Sud. Ces manœuvres s'épuisèrent après avoir fait plus ou moins de bruit, sans produire le résultat désiré. Néanmoins, les partisans de la paix à tout prix, conduits par M. Vallandigham, gagnèrent assez de terrain pour dominer la convention, quand elle se réunit à Chicago.

Horacio Seymour, gouverneur de New-York, qui s'était fait remarquer par son opposition hargneuse au gouvernement, fut appelé au fauteuil de la présidence. Vallandigham fut nommé président du comité chargé de l'exposé de principes. La résolution suivante en fut l'expression :

« *Résolu* : que cette convention déclare explicitement, comme le sentiment du peuple américain, qu'après quatre années de vains efforts (*failure*) pour rétablir l'Union par l'épreuve de la guerre, — années pendant lesquelles, sous prétexte de nécessité militaire ou de pouvoir de guerre plus élevé que la constitution, la constitution elle-même a été méconnue dans toutes ses parties, la liberté publique et les droits privés ont été également foulés aux pieds, et

la prospérité matérielle du pays a été essentiellement atteinte; — la justice, l'humanité, la liberté et le bien-être du peuple demandent que des efforts immédiats soient faits pour une cessation des hostilités, en vue d'une convention finale des États ou d'autres moyens pacifiques, à cette fin qu'aussitôt que possible, la paix puisse être rétablie sur la base de l'union fédérale des États. »

Le reste n'était qu'une virulente dénonciation de tous les actes du gouvernement, pervertis à ce point qu'il lui était reproché d'avoir supprimé la liberté de la parole et de la presse, au moment même où les feuilles démocrates se livraient sans contrainte à un déchaînement d'injures à l'adresse du président et de son administration, où la plus furieuse intempérance de langage retentissait sur toutes les estrades élevées pour des meetings du parti.

Une des résolutions reprochait au gouvernement de n'avoir pas fait son devoir envers ceux de nos soldats qui étaient prisonniers de guerre. Il est bon de remarquer que si le gouvernement confédéré n'avait pas montré la plus insigne mauvaise foi, pas un de nos prisonniers n'aurait dû rester entre ses mains, car à la date du 7 mai, par suite de la remise sous parole des forces rebelles capturées à Wicksburg et à Port-Hudson, la balance se réglait en notre faveur par un chiffre de 33,596. Mais Jefferson Davis et ses fonctionnaires persistaient à arrêter ou à retarder les échanges sous toutes sortes de prétextes, dans le but de mettre d'abord nos malheureux soldats hors d'état de reprendre les armes, à force de tortures et de misère. Pour ne pas être soupçonné d'exagération à ce sujet, je me bornerai à emprunter textuellement quelques passages au rapport officiel présenté par le comité spécial du Congrès.

« .... L'évidence prouve, sans aucun doute possible, de la part des autorités rebelles, la détermination délibérément mise en pratique, avec une longue persévérance, de soumettre ceux de nos soldats qui ont eu le malheur de tomber entre leurs mains, à un système de traitement dont

le résultat a été de réduire beaucoup des survivants revenus parmi nous, à une condition physique et morale qu'aucun langage ne peut complétement décrire. Presque tous les patients maintenant à l'hôpital de l'école navale d'Annapolis et à celui de l'ouest à Baltimore, ont reçu les soins les plus attentifs et les plus intelligents depuis plus de trois semaines, et beaucoup d'entre eux pendant un plus long temps. Néanmoins, ils présentent encore l'apparence exacte de squelettes vivants n'ayant rien que la peau sur les os. Un certain nombre sont estropiés pour la vie, ayant eu des membres gelés, quand ils étaient exposés aux intempéries de l'hiver à Belle-Ile, forcés de coucher sur la terre nue, sans tentes ni couvertures, plusieurs sans pardessus et même sans habits...

« Il est constaté par les témoignages, que c'était une pratique générale, parmi ceux qui les faisaient prisonniers, de leur voler tous les objets de quelque valeur, argent, couvertures, habillements, pour lesquels ils ne recevaient en échange que quelques hardes usées valant à peine mieux que rien. »

Exemple : le lieutenant Fisher, attaché à l'état-major du général Mott, fut fait prisonnier à Deep-Bottom, en allant porter un ordre. Le colonel rebelle du 27e régiment de cavalerie de Virginie lui vola sa montre en or, son argent et son portefeuille. Les subalternes, à l'exemple de leur chef, lui prirent son chapeau et ses bottes, et il dut marcher nu-pieds et nu-tête où le conduisit son escorte, trop heureux de sauver au moins son uniforme. S'il n'eût pas été officier, on ne lui eût probablement laissé que son pantalon et sa chemise, et encore!

« .... Les témoins déclarent que souvent, en se levant le matin de leur couche sur la terre nue, ils trouvaient plusieurs de leurs camarades morts de froid pendant la nuit... Par rapport à la nourriture fournie à nos hommes par les autorités rebelles, il est prouvé que la ration de chacun était totalement insuffisante en quantité, pour conserver la santé d'un enfant, quand même elle eût été de

qualité convenable, ce qui n'était pas le cas. Elle consistait habituellement en deux petits morceaux, au plus, d'un pain grossier de maïs où le bois de l'épi était broyé avec le grain, le tout mal préparé et mal cuit; parfois seulement, environ deux onces de viande si mauvaise qu'elle n'était pas mangeable; et, à l'occasion, quelques haricots pleins de vers...

« Ceux à qui il avait été permis de recevoir des habits et des couvertures, envoyés par notre gouvernement pour leur usage, étaient obligés de les vendre à leurs gardiens et à d'autres, à quelque prix que ce fût, afin de soutenir leur vie par un supplément de nourriture....

« En outre de cette insuffisance de nourriture, d'habillements et d'abris, nos soldats prisonniers ont été soumis aux traitements les plus cruels de la part de ceux qui les gardaient. Ils ont été insultés et honteusement maltraités presqu'à toute occasion. Nombre d'entre eux ont été tués sans merci à coups de fusil, pour avoir manqué d'obéir aux exigences de leurs geôliers, quelquefois pour avoir violé des règlements dont ils n'avaient pas connaissance. Lorsqu'ils se trouvèrent entassés en grand nombre dans des bâtiments, les sentinelles leur tiraient dessus et les tuaient quand ils se montraient aux fenêtres pour respirer un peu d'air frais. Un homme, dont le camarade de service, de bataille et de captivité, avait été assez heureux pour être du nombre des échangés, fut tué sur place pendant qu'il agitait sa main en l'air comme un dernier adieu à son ami. Les témoignages révèlent d'autres cas de meurtre également injustifiables....

« Une partie de nos prisonniers échangés nous sont revenus sans habits, sans coiffures, sans souliers et sans bas..... Le comité est impuissant à vous donner une idée exacte de la triste et déplorable condition des hommes qu'ils ont vus dans les hôpitaux qu'ils ont visités. Malgré tous les soins dont ils sont l'objet, il en meurt chaque jour, et le comité a assisté au lugubre spectacle de l'agonie de l'un d'eux. Tous déclarent que l'état où ils sont réduits

n'a pas d'autre cause que les traitements barbares auxquels ils ont été en butte pendant leur captivité, de la part des ennemis; les chirurgiens qui prennent soin d'eux n'ont pas le moindre doute que la déclaration de leurs patients ne soit exacte de tout point. »

Ma plume se refuse à reproduire ici tous les horribles détails de ce long martyrologe, que le comité compléta par les photographies des principales victimes. Ces photographies, reproduites par la gravure, rendent tout commentaire superflu pour ceux qui les ont vues. En comparaison des enfers abominables où nos prisonniers furent torturés par les tourmenteurs de Jefferson Davis, les mines de Sibérie sont un lieu de paix et de confort. A Andersonville, ils furent jusqu'à trente-cinq mille entassés, empilés dans des estacades en plein air, sans abri, sans couvertures, presque sans vêtements. Ils y mouraient dans une proportion de cent par jour, pour ne rien dire de ceux qui y perdaient la raison sous les étreintes de la faim et de la misère.

Et le parti démocrate, à Chicago, faisait cause commune avec leurs bourreaux! Et il reprochait à notre gouvernement de n'avoir pas rempli son devoir envers ces prisonniers de guerre! Et dans son audacieuse hypocrisie, il offrait ses sympathies à nos soldats et à nos marins! Mais la liberté a cela d'admirable qu'elle confond l'impudence et dévoile l'hypocrisie. Le bon sens d'un peuple libre fait justice de tous les mensonges et finit toujours par donner gain de cause à la vérité. Laissez parler, laissez écrire, et que le peuple soit juge. Le monde ira où il doit aller.

Lorsque la convention de Chicago passa à la nomination d'un candidat pour la présidence, le nom de Mac Clellan souleva un violent débat qui se prolongea pendant toute la journée. Le lendemain, il n'obtint que cent soixante-deux voix sur deux cent vingt-huit. Le général était coupable d'avoir combattu la rébellion par les armes, bien qu'il eût tout fait pour n'en pas triompher. Mais il

avait une majorité qui fut finalement portée à deux cent deux voix, et il fut nommé.

Une portion du parti démocrate, qui s'était prononcée en faveur de la guerre et qui conservait encore des sentiments de patriotisme, fut atterrée de l'esprit de la Convention et du ton général des discours qu'on y avait prononcés. Pour en contrecarrer, ou tout au moins, pour en atténuer l'effet, les *war-democrats*, ainsi qu'on les désignait, obtinrent de Mac Clellan que, dans sa lettre d'acceptation, il ferait ses réserves en faveur d'une reprise vigoureuse de la guerre, dans le cas où toutes les ressources pacifiques, employées d'abord, viendraient à échouer. Le résultat fut d'irriter les hommes de la paix à tout prix, sans influencer les hommes de la guerre à tout risque.

Le général Mac Clellan avait été bien choisi par les meneurs, qui ne visaient qu'à faire leurs affaires en cas de succès. C'était un homme sans juste sentiment de sa dignité personnelle, et sans force de caractère. En tout ceci, il joua le rôle d'un instrument pliable, et il se prêta avec souplesse à tout ce qu'on voulut de lui. Fût-il arrivé à la Maison-Blanche, il est probable qu'il y eût figuré comme un président-soliveau, flottant à tous les courants et tournant à tous les remous.

Pour ceux qui étudiaient les signes du temps, les élections d'État, pendant les mois de septembre et d'octobre, indiquèrent clairement d'avance le résultat de l'élection présidentielle. Le Vermont, le Maine, l'Ohio, l'Indiana, la Pennsylvanie, tous donnèrent une majorité considérable aux républicains. Le Maryland lui-même se rangea de leur côté. Les associés du Sud aux abois eurent alors recours à des manœuvres désespérées. Le 19 octobre, une bande de voleurs à leurs gages fit irruption sur la frontière du Canada, et enleva la caisse de la banque de Saint-Albans, dans le Vermont. Une conjuration fut organisée dans le Nord, pour renverser l'administration par la violence. Les chefs qui appartenaient à la catégorie

des démocrates de la paix furent arrêtés, et le plan échoua, non pas toutefois sans que le général Butler eût été envoyé à New-York avec des troupes de son armée, pour prévenir tout désordre et assurer la pleine liberté du vote, le jour de l'élection.

Enfin, le 8 novembre arriva. Jamais plus grand calme ne signala plus importante élection. Tous les citoyens votèrent librement partout, et le résultat fut que M. Lincoln fut réélu président par tous les États, moins trois : le New-Jersey, le Delaware et le Kentucky, qui firent au général Mac Clellan l'aumône de quelques voix. La majorité de M. Lincoln dans le vote populaire fut la plus considérable qu'aucun président eût jamais réunie avant lui. Elle s'éleva à plus de quatre cent mille voix.

L'armée y figura pour un chiffre relativement important : parmi les officiers et soldats, ceux-là seuls prirent part à l'élection, que les lois de leur État autorisaient à voter. Aucune sorte d'influence ne fut mise en jeu dans le sens du gouvernement. Les seules tentatives de prosélytisme vinrent du parti démocrate, qui nous envoya des agents électoraux, les poches bourrées de bulletins imprimés pour Mac-Clellan et d'appels en faveur de notre ancien général. Mais ces démarches furent généralement mal accueillies, et parfois la réception faite aux apôtres de la profession de foi de Chicago fut de nature à les dégoûter de leur mission.

Tel fut le cas d'un de ces prêcheurs trop zélés, pendant que je commandais temporairement la division. Il était venu à l'armée, muni d'une passe du gouverneur du Connecticut. Une mauvaise inspiration le conduisit à mon quartier général, où il trouva moyen de se faire héberger sous la tente du chapelain, et traiter à la table des officiers. Bientôt il démasqua ses batteries en faisant de la politique séditieuse devant les membres de l'état-major. Repoussé avec perte de ce côté, il alla tenter fortune parmi les soldats de la garde du prévôt, auxquels il tint des propos si grossièrement insultants pour le président

de la république, et si transparents dans leur encouragement à la trahison, que ses auditeurs s'emparèrent de lui et le conduisirent à leur capitaine. La cause entendue, le capitaine Brennan fit enfermer l'orateur dans l'estacade qui servait de prison, pour qu'une nuit d'automne à la belle étoile y calmât l'intempérance de son zèle. Le lendemain, le commis-voyageur démocrate fut expédié au prévôt maréchal de l'armée qui le renvoya à Washington, fort dégoûté sans doute du résultat de son excursion électorale.

Dans l'armée du Potomac, le vote fut de 7 contre 1 en faveur de Lincoln. Les armées de l'ouest lui donnèrent une majorité encore plus considérable. Dans ma brigade, un seul régiment, le 40e de New-York, fournit à Mac Clellan un nombre de voix assez notable. Parmi tous les autres, il n'obtint qu'une infime minorité. Le 17e du Maine vota même à l'unanimité contre lui.

Le peuple salua le résultat de l'élection comme le commencement de la fin, et les coadjuteurs de la rébellion furent atterrés du coup.

Pour les rebelles eux-mêmes, ce fut un coup terrible. Le succès du candidat de Chicago était leur dernière espérance, *spes ultima Trojæ*! Dans leurs lignes on les avait entendus crier : Hurrah pour Mac Clellan! Ce qui, on le pense bien, n'avait pas popularisé parmi nous la candidature démocrate. En pareil cas, nos hommes répondaient tout d'une voix : Hurrah pour Lincoln! Mauvais signe pour nos adversaires.

Trois jours avant l'élection, ils tentèrent un coup de main nocturne dont la réussite,—si réussite il y avait,—devait, au dernier moment, aiguillonner le zèle de leurs auxiliaires dans le nord. Le projet fut, paraît-il, éventé de façon ou d'autre, car le 5 novembre, entre neuf et dix heures du soir, je reçus l'ordre de faire prendre les armes à ma brigade, et de mettre en ligne, derrière les retranchements, mes cinq régiments de réserve. Vers minuit, une violente fusillade éclata tout à coup à ma droite, et s'étendit sur le front de mes piquets. L'artillerie entra

aussitôt en jeu de part et d'autre; les canons illuminèrent les lignes de coups de foudre, et les mortiers rayèrent le ciel d'une averse d'étoiles filantes. C'était la légion de Hampton, composée de troupes de la Caroline du sud, qui se jetait sur la position occupée par notre 3e brigade. L'élan soudain de l'attaque emporta d'abord la tranchée des tirailleurs, et entama quelque peu les retranchements; mais avant que les assaillants pussent se loger quelque part, Mac Allister fut sur eux avec deux ou trois de ses régiments. Une lutte opiniâtre, quoique courte, s'ensuivit. L'ennemi culbuté regagna au plus vite ses retranchements, laissant entre nos mains une cinquantaine de prisonniers et, sur le terrain, nombre de morts et de blessés. Le coup manqué coûta à Lee de cent cinquante à deux cents hommes, et ne rapporta pas un vote à Mac Clellan.

A partir de la réélection de Lincoln, le nombre des désertions augmenta sensiblement dans les rangs confédérés. Beaucoup passèrent dans nos lignes; beaucoup d'autres saisirent toutes les occasions d'abandonner l'armée, et de retourner clandestinement dans leurs foyers. Pour poursuivre et ramener une armée de réfractaires et de déserteurs, le gouvernement de Richmond dut distribuer un peu partout une autre armée d'employés militaires, ce qui ne fut pour lui qu'une source d'affaiblissement. Sur nombre de points, et spécialement dans la Caroline du nord, les déserteurs se retirèrent en armes dans les montagnes, où l'on n'osa pas entreprendre de les aller chercher. Ils vécurent là, jusqu'à la fin de la guerre, aux dépens des habitants qu'ils rançonnaient sans pitié, organisés en bandes nombreuses, et plus semblables à des brigands qu'à des soldats. Je laisse à penser si les populations rurales qu'ils victimaient, ne se sentirent pas dégoutées à jamais de la Confédération du Sud.

Les seuls liens de cohésion qui maintinssent désormais l'armée de Hood devant Sherman et l'armée de Lee devant Meade, était l'empire de la discipline, et le point d'honneur de la fidélité au drapeau. Ni dans l'une, ni dans l'autre

on ne se faisait plus illusion sur l'issue prochaine de la guerre.

La division Mahone, composée principalement de troupes de la Floride, de l'Alabama et du Mississipi, parmi les quelles les désertions étaient le plus fréquentes, fut remplacée, devant le fort Hell, par les Caroliniens et les Virginiens d'Anderson, qui inspiraient plus de confiance. Ces mouvements donnèrent lieu à des bruits répétés d'après lesquels l'évacuation de Petersburg allait avoir lieu d'un moment à l'autre. Les déserteurs semblaient y croire eux-mêmes, de sorte qu'on redoubla partout de vigilance. A plusieurs reprises, l'armée fut mise sous les armes pendant la nuit, prête à s'élancer à la poursuite de l'ennemi, à la première révélation de l'abandonnement de ses lignes.

Il est fort possible que le général Lee y ait songé. Mais s'il en eut l'idée, il se sentit surveillé de trop près pour la pouvoir mettre à exécution sans courir le risque d'un désastre irréparable. Il resta donc cloué à sa position jusqu'à la fin, pressé de plus en plus, mais opposant toujours une résistance obstinée, tandis que les échos de l'ouest apportaient jusqu'à lui le retentissement des défaites écrasantes au milieu desquelles sombrait l'armée de Hood.

Le général Grant avait jugé sainement les choses, lorsqu'il avait dit que la Confédération n'était plus qu'une coquille vide dont toute la résistance était à l'extérieur. Or, avant la fin de l'année, il arriva que la coquille fut broyée d'un côté, et passablement entamée de l'autre.

Ce fut donc de bon cœur et de bon appétit que l'armée du Potomac célébra le jour d'actions de grâces pour lequel la population de plusieurs Etats lui envoya, de New-York, des cargaisons de victuailles de toute espèce. Le chemin de fer de City-Point nous apporta des montagnes de provisions, volailles de tout plumage, pâtisseries de toute sorte, conserves de toute nature. Les dindons et les plumpudings traditionnels y figuraient surtout dans une somptueuse abondance, beaucoup avec la carte des donateurs ou des donatrices. L'armée de Sheridam et celle de

Butler furent comprises dans cet acte de générosité populaire, si bien calculée qu'il n'y eut pas, des bords du Potomac à ceux du James et de l'Appomattox, un soldat qui n'eût sa part complète du régal.

Ces détails pourront sembler insignifiants à ceux qui n'ont point passé par les épreuves de la guerre et n'ont jamais eu à leur foyer de place laissée vide pour un absent sous les drapeaux; mais ceux qui ont fait campagne au loin pendant plusieurs années comprendront la signification de ce souvenir envoyé, par la famille du pauvre comme par celle du riche, aux soldats qui combattaient pour la cause commune. Ils ne s'étonneront donc pas que le don nous ait inspiré bien plus encore la reconnaissance du cœur que celle de l'estomac.

CHAPITRE XVII

LE DERNIER HIVER

Le général Humphreys. — Un *raid* dans le sud de la Virginie. — Les pontons de toile. — Comment on détruit un chemin de fer. — Nuit d'hiver. — Exode de nègres. — Le feu punit le meurtre. — Exécutions militaires. — Nouvelle opération sur le Hatcher's Run. — Dernière extension de nos lignes. — L'échiquier du général Grant. — La marche de Sherman. — Victoires dans le Tennessee. — Raids de cavalerie. — Prise du fort Fisher. — Schofield dans la Caroline du nord. — Arrivée de Sherman à Goldsboro'. — Sheridan à l'œuvre. — Son retour à l'armée du Potomac.

Le 26 novembre, le général Humphreys prit le commandement du 2e corps, en remplacement du général Hancock. Il a déjà figuré dans ce récit, principalement à Fredericksburg et à Gettysburg, où il joua un beau rôle dans des circonstances particulièrement critiques. Depuis lors, le général Meade l'avait attaché à son quartier général comme chef d'état-major, position plus utile que brillante. Le commandement d'un corps d'armée mettait bien mieux en relief ses qualités d'homme de guerre, et si ce fut pour lui un avantage de nous avoir sous ses ordres, ce fut pour nous une bonne fortune de l'avoir pour commandant.

Le général Humphreys ressemblait peu à son prédécesseur. Physiquement, il est plutôt petit que grand, plutôt maigre que corpulent. Sa tête est celle d'un penseur et d'un travailleur. L'habitude de l'observation a développé dans sa physionomie l'empreinte d'une finesse naturelle, dont l'expression saupoudre de sel son langage quand il

parle, son silence quand il écoute. Ses manières sont simples, avenantes et sans aucune nuance d'affectation. Jamais personne, dans sa position, ne songea moins à se faire valoir autrement que par ses services. Aussi, dans sa conversation, sobre de paroles inutiles, sent-on généralement qu'il garde en lui plus qu'il ne dépense au dehors.

C'est un officier du plus grand mérite. Il appartient au corps du génie. A ce titre, chargé, avant la guerre, d'un travail scientifique sur les cours et les bouches du Missisipi, il a écrit sur ce sujet un ouvrage extrêmement remarquable, que le Congrès a fait imprimer et qui est aujourd'hui, pour le monde savant, une source d'informations précieuses.

Comme chef de corps, la netteté de ses idées et la clarté de son coup d'œil étaient puissamment servies par un sang-froid imperturbable au feu. Sa bravoure calme et insoucieuse du péril lui laissait en toute circonstance la pleine possession de lui-même. La seule chose qui pût le troubler, c'était un ordre inexécuté ou une maladresse dangereuse, commise pendant l'action. Alors s'élevait en lui une tempête d'autant plus violente qu'elle était comprimée. Pour y donner issue, le général avait recours à des soliloques flamboyants où toutes les énergies connues et inconnues de la langue anglaise éclataient comme des bombes. Après quoi, manifestement soulagé, il reprenait son calme habituel. La sérénité revenait dans l'air; la trombe avait passé. — Un mot encore : le général Humphreys était reconnaissable, entre tous les officiers de l'armée, à une petite cravate d'un rouge éclatant qu'il portait toujours autour du cou.

Notre nouveau commandant était à peine installé que nous quittâmes le fort Hell et son voisinage, cette fois pour n'y plus revenir. Nous changions de position avec le 9e corps, et nos trois divisions furent établies à l'extrême gauche, autour de la Pelble's House. C'était le 1er décembre. L'hiver s'était déjà annoncé par quelques gelées assez

dures. Les hommes se mirent à travailler comme des castors pour se construire des huttes d'hiver. Peine perdue. Dès le 7, notre division était en route avec le 5e corps pour une expédition, confiée au général Warren. Nous emportions six jours de rations et cent cartouches par homme. Du reste, peu d'équipages; les ambulances suivaient seules la colonne avec quelques fourgons de l'artillerie et quelques wagons du commissariat. Comme toujours, la cavalerie de Gregg fut de la partie.

Je ne dirai pas que l'on ait quitté sans quelque regret les nouveaux quartiers avant d'avoir pu en jouir; mais toute trace de contrariété s'évanouit avec les brouillards du matin, surtout lorsqu'il devint évident qu'au lieu d'une nouvelle extension des lignes sur la gauche, il s'agissait de quelque excursion dans une région nouvelle. Le temps s'était beaucoup adouci; c'était une de ces journées d'automne qui encouragent la marche et favorisent la gaîté. Nous tournions le dos à Petersburg, ce qui n'avait rien de désagréable; nous avancions dans un pays où l'empreinte de la guerre apparaissait de moins en moins, ce qui avait le charme de la nouveauté. — Voici pourtant une ligne, ébauchée en travers de la route, et des tas de *fences*, distribués en avant comme des postes de tirailleurs. C'est là que la 3e brigade, marchant au secours de Hancock à Ream's Station, reçut, par suite d'une méprise, l'ordre de s'arrêter. Voilà maintenant le bois où la cavalerie démontée retarda de son mieux l'avance des rebelles, tandis que, plus loin, Miles reformait l'infanterie en désordre. Nous dépassons le théâtre du combat; plus de souvenirs; nous sommes en pays nouveau.

Au coucher du soleil, nous avions fait vingt milles, et nous n'avions pas rencontré l'ennemi. Devant nous était le Nottoway, petite rivière assez profonde, coulant en méandres capricieux à l'ombre de grands arbres, au bord de grands champs. Un peu plus loin, il y avait bien un pont; mais la cavalerie venait d'y mettre le feu par ordre, et le général Warren surveillait lui-même l'installation

des pontons de toile afin de passer sur l'autre rive avant la nuit.

Je ne crois pas avoir rien dit encore de ces pontons de toile, si aisément transportables et si utiles en expédition, quand on doit rencontrer des cours d'eau. Ils sont taillés et cousus solidement en forme de bateau plat. Pour s'en servir, on les tend sur une armature de bois pouvant se monter et se démonter à volonté. Mis à l'eau, ils portent tout aussi sûrement que d'autres le plancher d'un pont volant, rien n'étant plus aisé que de vider, de temps à autre, le peu d'infiltration qui se produit à l'intérieur. Quand on plie bagage, on démonte les châssis, on roule la toile, et le tout est renfermé dans des caisses infiniment plus légères et plus faciles à transporter que les pontons ordinaires qui nécessitent chacun un lourd attelage.

Notre seconde journée de marche nous conduisit, par la Court-House du comté de Sussex et le village nommé Commans' Well, jusque près de la station de Jewatt sur le chemin de fer de Weldon. Là était le but de notre expédition.

La voie ferrée n'ayant été détruite que jusqu'à la station de Reims, l'ennemi avait encore trouvé moyen d'en tirer de grands services. Ses chariots attelés suivaient la route de Boydton, et, par des chemins détournés, gagnaient l'extrémité praticable du chemin de fer, où ils trouvaient à charger une quantité considérable d'approvisionnements. Ces trajets, renouvelés fréquemment sous la protection de leur cavalerie, leur étaient d'un notable secours. Notre mission était d'y mettre fin. Voilà pourquoi nous nous étions rapidement avancés vers le sud. Nous venions détruire une vingtaine de milles de rail road, à une distance telle qu'il fût désormais impossible à l'ennemi d'envoyer chercher des provisions au delà.

L'œuvre de destruction commença aussitôt. La cavalerie s'y mit la première au clair de lune; puis, les divisions du 5ᵉ corps s'y joignirent pendant la seconde moitié de la nuit. Au matin ce fut notre tour. Voici comment l'opéra-

ration se pratique : — toute la division se range en bataille sans intervalles sur le bord du chemin de fer, et forme les faisceaux. Les soldats descendent alors sur le côté de la voie. A un premier commandement (*Ready!*) tous les hommes se courbent et saisissent à deux mains l'extrémité des traverses qui se trouvent devant eux. Au second commandement, le premier régiment qui se trouve près d'un tronçon ou d'une coupure, soulève d'un commun effort les traverses et les rails. Tous les autres font successivement la même manœuvre, et la voie ferrée avec ses supports se dresse d'un côté et se renverse de l'autre, roulant dans sa longueur comme un long ruban qu'on retourne. Cela fait, on fausse ou l'on brise les attaches, on empile les traverses en bûchers quadrangulaires. Sur chaque bûcher, garni à l'intérieur de bois mort et de broussailles sèches, on pose transversalement cinq ou six rails par le milieu; puis on y met le feu. La chaleur intense du foyer rougit et amollit le fer qui se courbe bientôt de lui-même par le poids de ses deux extrémités sans support; et les rails ne sont plus que des fausses équerres hors d'usage et impossibles à redresser.

Tout cela se fait très vite. En moins de vingt-quatre heures nous détruisîmes ainsi environ vingt milles de chemin de fer, bien qu'une partie des troupes restât toujours sous les armes pour recevoir l'ennemi, s'il se présentait. En approchant de Hicksford, la cavalerie le rencontra. Mais il n'était pas en force considérable, et elle suffit à le rejeter de l'autre côté du Meherin où s'arrêta la destruction de la voie ferrée. L'expédition ayant pleinement réussi, le général Warren donna les ordres de retour pour le lendemain matin.

Je me souviendrai longtemps de cette nuit-là. La pluie, qui avait commencé à tomber dans la soirée, se changea bientôt en grésil, et devint un abominable verglas. Tout fut revêtu d'une couche de glace épaissie d'heure en heure.

Les arbres fléchissaient, les branches se rompaient sous le poids. Le vent froid et humide gémissait parmi

les sapins comme la plainte de la nature en détresse. La température baissa encore avant l'aube, et enfin un soleil pâle et comme congelé lui-même, se leva sur un paysage de sucre candi. C'était joli comme un décor d'opéra, et fantastique comme un conte de fées, mais excessivement inconfortable. Ceux qui glissaient involontairement sur la glace, ou s'enfonçaient dans les bourbiers, n'étaient guère disposés à admirer la merveilleuse délicatesse des brindilles sous leur enveloppe transparente. D'autres incidents ne tardèrent pas, du reste, à distraire tous les esprits de la contemplation de la nature.

Pendant notre marche sur Hicksford, les nègres du pays s'étaient partout émus, et, prévoyant notre retour, ils avaient aussitôt empaqueté leurs hardes, amassé leurs provisions, et préparé leur fuite. Ils tenaient des vedettes pour guetter notre apparition; de sorte qu'aussitôt que la colonne se fut mise en marche pour retourner à Petersburg, ils commencèrent à venir nous rejoindre de tous les côtés. Ils accouraient par bandes, le paquet sur l'épaule, les jeunes aidant les vieux, les enfants aux bras de leurs mères, et dans les costumes les plus réjouissants. Pour faire honneur à leurs libérateurs, ils avaient revêtu ce que leur garderobe disparate contenait de plus beau. Toutes les modes, depuis deux générations, s'y trouvaient représentées. Il y avait là le bolivar à larges ailes et le tuyau de poêle à bords imperceptibles; la lévite de la Restauration et l'habit queue de morue du règne de Louis-Philippe; le pantalon à la hussarde et la culotte courte; la botte et l'escarpin; la vareuse de laïne et la chemise à jabot. Parmi les femmes, la cage du second empire s'étalait à côté du fourreau étriqué du premier; l'indienne à ramages, à côté de la mousseline blanche. Et des chapeaux! et des toques! et des fleurs, et jusqu'à des plumes! Un carnaval improvisé dans les bois de la Virginie. — Les rations distribuées firent place aux enfants et aux vieilles *tantes* dans les wagons des quartiers-maîtres. (Les négresses esclaves n'étaient jamais reconnues comme épouses ni mères, puis-

qu'elles ne se mariaient pas et que leurs enfants appartenaient au maître. Par la même raison, les nègres ne s'élevaient jamais au dessus de la dignité d'oncle. *Oncle* Tom; *tante* Sarah). Tout ce qui était jeune et valide marcha à la suite.

Maintenant, après la comédie, le drame.

A Sussex-Court-House, le bruit se répandit parmi les troupes, que les fermiers réunis en guerillas rôdaient dans tous les environs pour enlever les traînards isolés, et qu'un certain nombre de ces derniers avaient été assassinés dans les fermes. L'information nous était apportée par des nègres qui offraient d'en fournir la preuve en nous conduisant à différents endroits où les victimes avaient été enterrées secrètement pendant la nuit. Des détachements furent envoyés pour vérifier le fait qui n'était que trop réel. Ils trouvèrent les cadavres, la gorge coupée, la tête fendue à coups de hache ou la poitrine trouée à coups de couteau. Le châtiment commença sur l'heure. La Court-House fut livrée aux flammes avec les bâtiments avoisinants; puis la plantation d'un colonel rebelle sur laquelle trois de nos hommes avaient été assassinés; puis nombre d'autres qui se trouvèrent sur notre route, y compris les granges et moulins à coton, et les meules de fourrage disséminées dans les champs. On ne laissa debout que les baraques de nègres, pour servir d'abri aux familles des meurtriers. La dernière exécution fut, près du Nottoway, l'incendie d'une grande auberge où des guerillas étaient cachés dans les caves.

Le lendemain, par un froid glacial, nous établîmes, en arrière de nos lignes, le camp où nous devions passer une partie de l'hiver.

Ce temps de repos ne fut signalé que par la fréquence des exécutions militaires parmi les remplaçants qui spéculaient sur la désertion, après avoir empoché leur prime. Dans quelques divisions, on les pendait comme indignes de mourir de la mort d'un soldat, ce qui fit que le général Miles garda longtemps le gibet dressé devant son quar-

tier général, en guise d'avertissement à qui de droit. Dans notre division, deux hommes seulement furent fusillés, et chaque fois une absence temporaire du général Mott me laissa la charge désagréable de présider à la cérémonie.

Les choses se passent aux États Unis à peu près comme en France. Les trois brigades, rangées sur deux lignes, forment les trois côtés d'un carré dont le quatrième est réservé pour l'exécution. Ces dispositions prises, la première ligne fait face en arrière, et le condamné passe entre les deux, précédé de la musique qui joue une marche funèbre. La garde du prévôt lui sert d'escorte, et porte devant lui le cercueil où il va être couché mort tout à l'heure. Le peloton d'exécution ferme la marche. Quand il a passé, la première ligne fait demi-tour.

La procession funèbre conduit le condamné jusqu'au bord de la fosse creusée d'avance. Après la lecture de la sentence, répétée en même temps devant chaque régiment par l'adjudant, le condamné est assis, les yeux bandés, sur une planchette, au pied de son cercueil ouvert, dans lequel il tombe renversé, au signal du prévôt maréchal. S'il respire encore, deux coups sont tenus en réserve, qui lui sont tirés simultanément, l'un à la tête, l'autre au cœur.

Les troupes se forment alors en colonne, pour défiler devant le corps, et la musique qui, un instant auparavant, gémissait un *andante* plaintif sur le ton mineur, passe sans transition au ton majeur pour lancer gaîment l'*allegro* du pas accéléré. A la guerre, en fait de sentiment, on ne dépense jamais que le strict nécessaire.

Le reste de l'hiver s'écoula sans amener pour nous d'autre événement qu'une seconde tentative contre la droite des lignes ennemies, et le chemin de fer de Lynchburg. L'opération ne fut guère que la répétition de celle qui avait échoué en octobre. Seulement les rôles furent distribués différemment. Cette fois le 5e corps fut placé à l'aile tournante, et le 2e, au centre de la ligne.

Le 5 février 1865, nous partîmes de bon matin par la route de Vaughan. Le général Humphreys avait ordre de forcer le passage du Hatcher's Run. La cavalerie n'ayant pu en venir à bout, je fus chargé de la besogne. La 2e division, qui était en tête, fit halte pour laisser passer ma brigade, et prendre position sur la droite. En arrivant à la rivière, je trouvai quelques ouvrages sans importance, derrière lesquels les rebelles se tenaient retranchés en nombre peu considérable. Mais le gué avait été détruit, et le lit de la rivière était tellement encombré d'obstacles, qu'il était impossible pour les chevaux, et difficile pour les hommes, de les franchir. Pendant que mes sharpshooters occupaient l'ennemi de front, je passai à pied sur des débris de barrage avec deux de mes régiments, le 99e et le 110e de Pennsylvanie, et la position fut enlevée à la course. Mes autres régiments m'eurent bientôt rejoint, tandis que les premiers établissaient un pont provisoire pour la cavalerie et l'artillerie. L'ennemi fut alors poursuivi jusqu'au delà de la route de la scierie par le 40e de New-York, et le 105e de Pennsylvanie placé momentanément sous mes ordres. Avec le reste de ma brigade, j'improvisai rapidement une ligne de retranchements semi-circulaires, couvrant à la fois la route de Vaughan et celle du moulin d'Armstrong, en avant du *run*.

Nous y travaillions avec ardeur, et la 2e brigade s'allongeait sur ma gauche, pour tendre la main au 5e corps qui n'avait pas encore paru, lorsque l'ennemi fit violemment irruption entre la 3e brigade et la 2e division commandée alors par le général Smythe. C'était, on l'a vu déjà, sa tactique favorite. Profitant fort habilement de sa connaissance des moindres accidents de terrain, et des tâtonnements auxquels nous obligeait la nature du sol couvert de bois et de marécages, il se jetait dans quelque intervalle ouvert par mégarde ou par nécessité. Puis, se rabattant vivement sur la portion isolée de nos forces, il la prenait en flanc et réussissait trop souvent à la rouler en

désordre, aussi loin qu'il pouvait aller sans être arrêté. C'était là précisément ce qui avait eu lieu le 27 octobre. Cette fois, la manœuvre fut loin d'obtenir le même succès. Entre Smythe et Mac Allister, les assaillants furent si rudement accueillis, qu'après être revenus à la charge à plusieurs reprises, ils se retirèrent déconfits dans leurs retranchements, sans avoir pu nous entamer sur aucun point. Ainsi, le général Humphreys resta maître, avec deux de ses divisions, de tout le terrain dont il avait mission de s'emparer.

Le lendemain, le 5e corps eut moins bonne chance. Le mouvement de Warren, plus étendu que ne l'avait été celui de Hancock, se heurta, dans son développement, à des forces rebelles considérables. La division Crawford fut refoulée en désordre sur la division Ayres qui eut le même sort. Les retranchements que nous avions élevés la veille leur furent d'un bon secours pour se reformer et arrêter l'ennemi qui, sans cela, aurait pu les rejeter de l'autre côté de la rivière.

Le reste du mois de février fut consacré à retrancher fortement la position conquise, à la couvrir d'un immense abatis s'étendant jusqu'à nos piquets, sur une largeur de mille à douze cents mètres; enfin à nous préparer à frapper le coup décisif, lorsque le moment serait venu. Tout cela nous conduisit jusqu'au 25 mars.

Mais en maintenant l'armée du Potomac dans une inaction comparative, le général Grant prenait seulement ses mesures pour abattre la Confédération du Sud dans un écroulement tel que rien n'en pût rester debout après la chute de Petersburg et de Richmond. De son quartier-général à City-Point, il dirigeait simultanément et partout les opérations des armées. L'électricité et la vapeur étaient à sa disposition pour transmettre ses ordres dans toutes les directions, et, sur l'immense échiquier de la guerre, il faisait mouvoir ses pièces avec un ensemble dont les combinaisons devaient aboutir à un mat forcé.

Nous avons laissé Sherman à Atlanta où il était entré

victorieusement le 2 septembre. Dans le plan originairement conçu par le général Grant, cette place importante devait être la base d'une expédition à travers la Géorgie, à supposer que l'armée de Hood continuât à reculer dans cette direction. Mais il arriva tout le contraire, les rebelles ayant remonté au nord pour forcer Sherman à rétrograder sur la longue ligne de communication qu'il avait à défendre jusqu'à Chattanooga. Sherman les poursuivit d'abord, sans abandonner Atlanta; mais comprenant bientôt que la défense d'une base si étendue paralyserait infailliblement l'exécution du plan projeté, il conçut l'idée hardie de s'affranchir de toute entrave, en abandonnant au général Thomas la protection du Tennessee, et en se jetant lui-même au cœur de la Géorgie, indépendamment de toute base d'opération et d'approvisionnement. Le 11 octobre, il télégraphiait au général Grant :

« Hood est maintenant sur la rivière Coosa, au sud de Rome. Il a poussé un corps d'armée sur ma route à Acworth, et j'ai été forcé de suivre. Je tiens Atlanta avec le 20e corps, et j'ai de forts détachements le long de ma ligne, ce qui réduit ma force active à une armée comparativement faible. Nous ne pouvons rester ici sur la défensive. Avec ses 25,000 hommes et la cavalerie audacieuse dont il dispose, l'ennemi peut toujours couper mon railroad. J'aimerais infiniment mieux ne faire qu'une ruine du chemin et du pays, depuis Chattanooga jusqu'à Atlanta, y compris cette dernière ville; renvoyer tous mes blessés et mes invalides, et, avec mon armée active, m'avancer à travers la Géorgie, ravageant tout, jusqu'à la mer. Hood peut marcher sur le Tennessee et le Kentucky; mais je crois qu'il sera forcé de me suivre. Au lieu d'être sur la défensive, j'aurais l'offensive; au lieu de chercher à deviner ce qu'il compte faire, il aurait à deviner mes plans. C'est, à la guerre, une pleine différence de 25 p. c. Je puis atteindre Savannah, Charleston ou l'embouchure du Chattahoochle. »

Grant avait prévu plus exactement les mouvements de

Hood, et, le même jour, avant d'avoir reçu la dépêche de Sherman, il lui prédisait que s'il lâchait tout (*cut loose*) à Atlanta, il ne rencontrerait devant lui que les vieillards, les enfants et les troupes laissées à la garde des chemins de fer. « Hood marchera probablement sur Nashville, dans l'idée qu'en s'avançant au nord, il pourra nous faire plus de mal que nous ne pourrons en faire aux rebelles en pénétrant dans le sud. » Le lieutenant général aurait donc préféré qu'on en finît d'abord avec Hood, dans la crainte que Thomas ne fût pas assez fort pour l'arrêter. Mais au reçu du télégramme, il répondit : — « Si vous êtes convaincu que l'excursion au bord de la mer peut être faite, tout en maintenant solidement la ligne de la rivière Tennessee, vous pouvez la faire, en détruisant tout le chemin de fer au sud de Dalton ou Chattanooga, si vous pensez que ce soit mieux. » Entre Atlanta et City-Point, la correspondance fut échangée en moins d'une heure. Il aurait fallu bien davantage à un cavalier d'ordonnance pour porter un ordre d'un bout à l'autre de nos lignes devant Petersburg.

Sherman se mit aussitôt à l'œuvre pour compléter ses mesures préparatoires. Il envoya le général Schofield, avec le 4e et le 23e corps, rejoindre le général Thomas, pour le mettre pleinement en état de défendre le Tennessee, se réservant à lui-même quatre autres corps et une division de cavalerie. Il coupa et démolit tout le réseau de voies ferrées aboutissant à Atlanta, il livra aux flammes tout ce que la ville contenait de dépôts, de magasins, de matériel, de propriétés publiques de toute sorte; et, le 14 novembre, aux lueurs de ce grand embrasement, il commença cette marche fameuse qui restera dans l'histoire comme « la marche de Sherman. » Son armée s'enfonça dans les entrailles du sud, comme une caravane dans les profondeurs du désert; l'horizon se referma sur elle, et pendant un mois le silence se fit sur son sort, jusqu'au jour où elle reparut sur la côte de l'Atlantique. Comme un fleuve de lave, elle avait tout dévoré sur son passage.

Pendant ce temps, selon les prévisions de Grant, Hood était arrivé en Tennessee, où il avait d'abord signalé sa présence par l'incendie de Johnsonville et la destruction d'un grand dépôt d'approvisionnements. Continuant sa marche jusqu'à Franklin, il y trouva le général Schofield en position pour lui barrer le passage. Le 30 novembre, il tenta de l'en déloger par une attaque générale. Le combat fut violent, acharné. Il y perdit plus de 6,000 hommes, parmi lesquels six généraux tués, six blessés et un fait prisonnier. La perte des nôtres ne fut que de 2,500 hommes.

Après un tel avantage, le général Schofield pouvait garder sa position. Il préféra l'évacuer volontairement pendant la nuit, pour joindre ses forces à celles du général Thomas, et, en attirant l'ennemi plus avant dans l'intérieur, rendre sa perte plus certaine et plus irréparable. En effet, Hood ne manqua pas de le suivre jusque devant Nashville. Le 15 décembre, le général Thomas, ayant reçu des renforts qu'il attendait et remonté sa cavalerie, prit à son tour l'offensive. La bataille dura deux jours, et se termina par la déroute complète de l'ennemi qui, entre autres pertes écrasantes, laissa entre nos mains la plus grande partie de son artillerie et de ses bagages. Le général rebelle ne s'échappa qu'à grand'peine du Tennessee, avec les débris de son armée décimée encore pendant sa retraite.

Ainsi défoncée à coups de marteau, la coquille de la rébellion n'en fut pas moins perforée en même temps à coups de vrille. Le départ de Sherman et la victoire de Thomas furent le signal d'une série de *raids* qui morcelèrent la Confédération en tous sens, en détruisant une grande partie de ses communications intérieures et de ses dépôts d'approvisionnements. Pendant tout l'hiver, le général Grant dirigea les opérations les plus diverses sur les points les plus éloignés, avec une vigueur et une activité extraordinaires. Il sapait l'édifice de tous les côtés à la fois, pour produire un écroulement général dont le jour approchait rapidement.

Au mois de décembre, ce fut le général Grierson partant de Memphis à la tête d'une colonne de cavalerie, rompant les chemins de fer de Mobile à l'Ohio et du Mississippi central, détruisant le matériel et les approvisionnements, brûlant les dépôts et les ports, et capturant un convoi d'armes anglaises destinées à Hood; — ce fut le général Stoneman balayant devant lui les forces de Breckenridge hors du Tennessee oriental, lui enlevant son artillerie et ses bagages, détruisant les salines de Saltville, et réduisant en cendres Wytheville avec ses fabriques et ses magasins. — D'autres expéditions du même genre avaient également réussi; deux ou trois avaient échoué; mais quelques échecs partiels n'arrètaient pas la marche générale de nos succès.

Sherman, maître de Savannah, se préparait à reprendre sa marche, cette fois pour se rapprocher de nous, à travers les deux Carolines. Grant résolut alors d'envoyer une expédition au devant de lui, dans le double but de lui ouvrir une nouvelle base d'approvisionnements, et d'enlever en même temps au gouvernement rebelle le seul port qui lui restât pour communiquer avec l'extérieur. Ce port, c'était Wilmington. Par suite des difficultés exceptionnelles que présentait la disposition des bouches de la rivière, il n'avait jamais pu être hermétiquement fermé. Les croiseûrs y avaient, il est vrai, fait beaucoup de prises, mais beaucoup de coureurs de blocus leur échappaient, et la contrebande anglaise, organisée sur une vaste échelle à Nassau, introduisait encore par là des provisions, des munitions et des armes pour le gouvernement confédéré.

Une puissante escadre se réunit dans la baie de Hampton devant la forteresse Monroë, sous le commandement de l'amiral D. D. Porter. La coopération d'une force de terre étant nécessaire pour s'emparer des forts, le général Grant fournit 6,500 hommes tirés de l'armée du James, et devant être commandés par le général Weitzel, officier appartenant au corps du génie. Mais le général Butler prit sur lui de s'embarquer avec les troupes, et de conduire

lui-même l'expédition. Le 25 décembre, il débarqua une partie de ses forces près du fort Fisher, et à la suite d'une reconnaissance sur laquelle le général Weitzel crut pouvoir se fonder pour déclarer le fort imprenable, les troupes furent rembarquées le 27, et l'expédition retourna à la forteresse Monroë, contrairement aux instructions formelles du lieutenant général. Celui-ci, convaincu que ce piteux retour n'était attribuable qu'à l'inhabileté militaire de Butler et au manque de jugement ou d'énergie de Weitzel, renvoya au bout de quelques jours les mêmes troupes renforcées d'une brigade de 1,500 hommes, cette fois sous le commandement du général A. H. Terry. Le bombardement recommença, et le fort fut emporté d'assaut, après un combat acharné auquel les marins de la flotte prirent une part directe. Les autres ouvrages furent abandonnés par l'ennemi. Cet important succès nous coûta à peine plus de 600 hommes tués et blessés. Au général Butler, il coûta son commandement dans lequel le général Ord le remplaça.

Le port était fermé; il restait à prendre la ville. Pour n'avoir pas à affaiblir ses forces devant Petersburg et Richmond, le général Grant rappela le général Schofield avec le 23ᵉ corps d'armée dont la présence n'était plus nécessaire dans le Tennessee, depuis la déconfiture de Hood. A la fin de janvier, Schofield prit le commandement du département de la Caroline du nord, et établit ses forces au fort Fisher et à Newburn. En février, il s'empara de Wilmington et de ses défenses, après deux jours de combat. Conformément à ses instructions, il marcha alors sur Goldsboro' dont il se rendit maître le 21, à la suite d'engagements très vifs. Sherman pouvait désormais arriver; il allait trouver là vingt jours de rations pour 60,000 hommes, et vingt jours de fourrage pour 20,000 chevaux.

Il arriva bientôt en effet, retardé à peine par toutes les forces que l'ennemi avait pu concentrer contre lui, sous le commandement du général J. Johnston. Le 1ᵉʳ février, il avait quitté Savannah, et repris sa marche victorieuse.

Le 17, en s'emparant de Columbia, capitale de la Caroline du sud, il avait forcé l'évacuation de Charleston qui se trouvait enfin entre nos mains. Ce premier foyer de la rébellion était désormais éteint. Sherman, en passant, avait mis le pied dessus. — De Columbia, il s'était dirigé vers Goldsboro' par Fayetteville où il était arrivé le 12 mars, et où il avait ouvert ses premières communications avec Schofield, par la rivière du Cap Fear. Pour empêcher la jonction des deux armées, Johnston s'était en vain mis deux fois en travers de Sherman. A Bentonville comme à Averysboro', il avait été battu et rejeté sur Smithfield.

Dans cet ensemble d'opérations combinées dont le cercle se rétrécissait de plus en plus autour de Richmond, Sheridan ne pouvait être laissé inactif. Son rôle fut de marcher sur Lynchburg avec sa cavalerie, et de détruire toutes les communications à l'ouest de la capitale confédérée, en se rapprochant de Sherman, de façon à le rejoindre si les circonstances s'y prêtaient. Ce *raid* devait coïncider avec trois autres : le 1er, parti du Tennessee oriental : quatre ou cinq mille chevaux ; — le 2e, de Wicksburg : sept ou huit mille chevaux ; — Le 3e d'Easport dans le Mississipi : dix mille chevaux ; — sans compter une avance contre Mobile et l'intérieur de l'Alabama, par trente-huit mille hommes de troupes diverses sous le commandement du général Canby. — « Cela suffira, disait le général Grant, pour ne rien laisser où la rebellion puisse se tenir sur ses jambes. »

Sheridan partit de Winchester le 27 fevrier, à la tête de dix mille hommes de cavalerie. Selon son habitude, il fit les choses en grand. A son approche, Early s'était retiré de Staunton à Waynesboro', dans une position retranchée. Sheridan l'y suivit, le 2 mars, attaqua d'emblée, enleva tout, et resta maître du terrain fortifié avec seize cents prisonniers, onze pièces d'artillerie, leurs attelages et leurs caissons, deux cents wagons chargés de subsistances, et dix-sept drapeaux. Poursuivant sa route, il était le lendemain à Charlottesville où commença son

œuvre de destruction. Ponts de fer et ponts de bois, écluses et chaussées de canal, voies ferrées et voies plancheiées, tout ce qui pouvait être utile à l'ennemi fut démoli ou brûlé. Pour détourner sa marche, les rebelles se virent contraints de livrer eux-mêmes aux flammes les deux ponts sur lesquels il comptait pour traverser le James. Ne pouvant pénétrer plus avant dans le Sud, Sheridan se décida à rejoindre l'armée de Meade au lieu de celle de Sherman. Sans cesser de tout détruire sur son passage, il prit le chemin de White-House sur le Pamunkey, où il trouva une force d'infanterie envoyée à sa rencontre avec les provisions dont il pourrait avoir besoin. Après quelques jours de repos, il traversa le James, et, le 27 mars, il rejoignit l'armée du Potomac devant Petersburg, assez à temps pour prendre la part la plus brillante aux grands événements dont l'heure venait de sonner.

CHAPITRE XVIII

LÉ GRAND COUP

Prise et reprise du fort Steadman. — Combats acharnés sur les lignes de *rifle-pits*. — Le général Mac Allister. — Les conscrits au feu. — Le 124e de New-York et le 59e de l'Alabama. — Plans du général Lee. — Instructions du général Grant. — Sentiments de l'armée. — Premiers mouvements. — Le combat de *White-Oak-Road*. — La bataille de *Five-Forks*. — Warren et Sheridan. — Nuit de combats. — Les derniers assauts. — Rencontre du général Grant. — Mort du général A. P. Hill. — *Venit summa dies*...

Le 25 mars, aux premières lueurs du jour, je fus réveillé par une violente canonnade entremêlée de roulements lointains de mousqueterie. Je sautai à bas de mon lit de camp, pour mieux écouter au dehors. Quelques officiers d'état-major étaient déjà debout, prêtant l'oreille et se hâtant de revêtir leurs uniformes. Il n'y avait pas à se méprendre. C'était une attaque en force de l'ennemi contre quelque point de nos lignes, en face de Petersburg. — Debout tout le monde! Faites seller, et que la brigade soit à l'instant sous les armes! — L'ordre était à peine exécuté qu'un aide de camp du général Mott arrive au galop. — L'ennemi a surpris le fort Steadman sur le front du 9e corps. Il s'est emparé de deux ou trois batteries, et pousse ses tirailleurs sur le chemin de fer de City-Point. La division doit se tenir prête à marcher sans délai. Une partie du 5e corps se met déjà en mouvement.

En quelques minutes, les tentes furent par terre, les bagages chargés sur les wagons, les troupes formées en

bataille, les armes alignées en faisceaux, et l'on attendit. La canonnade grondait toujours et la mousqueterie roulait de plus belle.

A 9 heures un cavalier d'ordonnance m'apporta une dépêche : — La division Hartranft, du 9e corps, a repris le fort Steadman et les batteries adjacentes. L'ennemi a laissé deux mille prisonniers entre nos mains. Sa perte en tués et blessés ne peut pas être moindre.

Maintenant, à notre tour, sur la gauche. Il était près de midi lorsque le général Humphreys vint avec le général Mott s'établir à la maison Smith où se trouvait mon quartier général, pour être plus à proximité de la ligne. Le général Meade, convaincu avec raison que, pour renforcer son attaque au fort Steadman, l'ennemi devait avoir dégarni ses ouvrages du côté de Hatcher's Run, avait ordonné d'enlever tous les piquets fortifiés devant le 6e et le 2e corps, après quoi l'on pousserait plus loin, s'il y avait lieu.

Miles, qui tenait la droite, donna le premier et réussit complétement. A mon tour je lançai deux régiments, le 20e de l'Indiana et le 73e de New-York qui, sous le commandement du colonel Andrews, forcèrent tous les *rifle-pits* devant nous, et m'envoyèrent une centaine de prisonniers. Mac Allister suivit de près et ne fut pas moins heureux d'abord; mais bientôt, il eut plus à faire qu'aucun de nous. Par suite de la lenteur de la 2e division à suivre le mouvement, et de la configuration du terrain, sa gauche se trouva en l'air. L'ennemi en profita pour l'assaillir de ce côté et reprendre ses rifle-pits. Le 11e du Massachusetts et le 120e de New-York revinrent promptement à la charge, et pour la seconde fois délogèrent les rebelles. La vivacité de l'engagement révélant de la part de l'ennemi la détermination de regagner le terrain perdu, je dépêchai en avant le 124e de New-York et je suivis bientôt moi-même avec tout le reste de ma brigade.

Nous n'arrivâmes pas une minute trop tôt. A peine la tête de ma colonne eut-elle traversé un ruisseau maréca-

geux croisant le chemin, que l'ennemi commença à envoyer sur ce point une averse d'obus dont la précision remarquable dénotait de sa part une étude approfondie des distances du terrain. En même temps, une fusillade de plus en plus proche mêlée à des hurrahs répétés, nous apprit que les rebelles chargeaient encore la 3e brigade avec un succès croissant. La gauche du 73e de New-York était même entamée, lorsque le 1er du Maine, conduit par le colonel Shephard, s'élança au pas de course pour arrêter ce mouvement de reflux avec le concours du 110e de Pennsylvanie. L'élan de ces deux régiments, en donnant aux autres le temps de se mettre en ligne, maintint en notre possession tout ce que le 20e de l'Indiana et le 73e de New-York avaient enlevé deux heures auparavant à l'ennemi. Alors Mac Allister, se sentant solidement appuyé sur sa droite, reprit l'offensive et sa brigade rentra pour la troisième fois dans les *pits* si obstinément disputés.

Mac Allister est une figure réellement originale. D'après ce que j'ai raconté de ses services devant l'ennemi, le lecteur serait sans doute porté à se le figurer comme on se représente généralement les durs batailleurs, — jeune encore, le verbe haut, la moustache en crocs, la démarche conquérante, etc., etc. Rien de plus éloigné de la vérité. Mac Allister est un bon père de famille ayant dépassé la quarantaine. Sa voix est douce et calme ; jamais, au grand jamais, elle ne s'est élevée jusqu'au diapason d'un juron ou de rien qui y ressemble. Non seulement sa moustache n'est point affilée en crocs, mais son visage est complétement rasé comme celui d'un honnête pasteur. Tout en lui respire la simplicité et la modestie. Ses habitudes sont celles d'un anachorète. Adepte de la tempérance, il ne touche à aucune liqueur fermentée, pas même à celle du houblon. Tolérant pour les autres, rigide pour lui-même, il ne prêche jamais que par son exemple. Son état-major avait pleine liberté d'user modérément des liqueurs qu'il se refusait à lui-même, et il trouvait tout simple, quand nous allions lui rendre visite, que son ad-

judant, le major Frinkelmeyer, nous offrît le coup de l'étrier.

Aussi ponctuel dans ses pratiques religieuses, que sincère dans ses croyances, il faisait célébrer régulièrement le service protestant du dimanche à son quartier général. La politesse la plus agréable que nous pussions lui faire, était, ce jour-là, d'aller assister au sermon de son chapelain.

Sa bonté habituelle pour le soldat ne portait point atteinte à la discipline. Quand il intervenait personnellement dans une punition, il manquait rarement de l'accompagner d'une admonestation dont la teneur et l'accent rappelaient au coupable les gronderies maternelles de son enfance. Aussi, les soldats l'appelaient-ils affectueusement entre eux « mother Mac Allister. » Mais quand venait la bataille, la mère conduisait ses enfants, comme une lionne ses lionceaux. Pour être le plus excellent homme, Mac Allister n'en était pas moins le plus vigoureux soldat.

Retournons à l'ennemi qui, pour avoir été repoussé, ne se tient pas encore pour battu. — Entre ma brigade et la 1re division se trouvait un terrain bas et marécageux, couvert d'un fouillis de broussailles, où les rebelles n'avaient pas jugé nécessaire d'établir des fossés à tirailleurs. Ce fut sur ce point qu'ils dirigèrent un nouvel effort. Là s'appuyait, en ligne courbe, ma droite formée par le 40e de New-York et le 99e de Pennsylvanie, les deux régiments qui comptaient le plus de conscrits dans leurs rangs. La plupart d'entre eux allaient au feu ce jour-là pour la première fois. Il était bon d'avoir l'œil sur eux. Le grand vacarme dont le bois avait retenti, et celui qui se faisait encore sur le front de la première division, avaient dû quelque peu ébranler leurs nerfs. Néanmoins, ils avaient fait bonne contenance, n'étant pas directement engagés. Mais lorsqu'ils virent l'ennemi, repoussé par Miles, se rejeter sur eux avec la vigueur qui caractérisait les vieux soldats de Lee; quand ils entendirent les balles siffler à leurs oreilles et crépiter sur les arbres comme la grêle, ils

commencèrent à filer vivement en arrière, le dos courbé, se bousculant l'un l'autre, hésitant aux appels énergiques des officiers et aux bourrades des sergents; en somme, plus désireux de se garer du plomb, que de prendre ouvertement la fuite. Je ne sais trop, pourtant, ce qui serait arrivé si, à trente ou quarante pas en arrière et parallèlement à cette partie de la ligne, ne se fût trouvé le chemin par lequel nous étions venus. C'était là que je me tenais avec mes officiers d'état-major et mes cavaliers d'ordonnance qui couraient sus à quiconque faisait mine de passer la ligne. Arrêtés par ces charges de cavalerie en détail, les conscrits avaient des figures si comiques que, tout en leur prodiguant les épithètes les plus colorées, nous ne pouvions nous empêcher de rire. Le rire, je le crois, eut plus d'effet sur eux que les jurons et les coups de plat de sabre, et nous les ramenâmes à leur poste avec d'autant moins de difficulté que personne de nous ne fut atteint, et que les anciens ayant tenu bon, l'attaque émoussée par leur résistance avait dévié plus loin, à travers le marécage.

De ce côté, le 124e de New-York avait été laissé en arrière et formé en ligne au revers d'un pli de terrain. Tous les hommes étaient couchés à plat ventre, de façon à n'être pas vus de l'ennemi. Au sortir du bois, les rebelles ne trouvant devant eux qu'une poignée de tirailleurs en retraite n'hésitèrent pas à les poursuivre. C'était ce qu'avait prévu le colonel Weygant. Il avait pris toutes ses mesures en conséquence. Il laissa les assaillants s'avancer aussi près que possible à découvert. Quand ils ne furent plus qu'à une quarantaine de pas, tout le régiment se leva comme un seul homme, lâcha une volée meurtrière, et, sans recharger, s'élança à la baïonnette. Ce fut fait en un tour de main. L'ennemi fut enveloppé presque sans avoir eu le temps de se reconnaître. C'était le 59e de l'Alabama, qui mit bas les armes, lorsque son drapeau fut tombé entre nos mains par la mort de ceux qui le défendaient. Le commandant était du nombre. Le colonel

Weygant avait si bien conduit l'affaire, que la perte fut insignifiante pour son régiment.

Celle de la brigade fut comparativement plus lourde en officiers qu'en sous-officiers et soldats. Le colonel Andrews, du 20e de l'Indiana, eut le bras traversé d'une balle, ce qui ne l'empêcha pas de rester courageusement à son poste jusqu'à la fin du jour. Le colonel Bilas, du 99e de Pennsylvanie, fut blessé à la hanche. Dans le 110e, le major Hamilton, commandant le régiment, avait à peine été emporté à demi écrasé par la chute d'une branche d'arbre, que le capitaine Stuart, son successeur dans le commandement, tomba mortellement frappé d'une balle. En revanche, la brigade fit un grand nombre de prisonniers, et enterra sur son front cinquante-six rebelles morts, ce qui implique au moins quatre cents blessés sur cette courte section de la ligne. Ces chiffres donnent une idée assez exacte de ce que dut coûter à l'ennemi cette première journée de la grande quinzaine qui compléta sa ruine, — en dehors même des quatre mille hommes sacrifiés par lui à la surprise éphémère du fort Steadman.

Pour le général Lee, ce fut plus qu'un échec matériel; ce fut l'avortement complet des plans auxquels se rattachaient ses dernières espérances. Dans la position où le plaçait l'arrivée victorieuse de Sherman à Goldsboro', il ne lui restait plus qu'une ressource pour prolonger encore la lutte : c'était d'abandonner Petersburg et Richmond, et en réunissant son armée à celle de Johnston, de transporter le théâtre de la guerre au cœur même de la Confédération agonisante.

En prenant l'initiative d'une attaque contre notre droite, de manière à couper nos communications avec City-Point, Lee avait pour but d'amener une concentration de toutes nos forces de ce côté. Profitant alors de notre éloignement de la direction qu'il devait prendre, il aurait opéré sa retraite par le chemin de fer de Lynchburg et par les routes qui longent la rive droite de l'Appomattox, — ce qu'il ne pouvait faire en face de deux corps d'armée massés

près de l'Hatcher's Run. Ses mesures étaient prises; ses préparatifs achevés. On a vu comment tout échoua au début. Non seulement le fort Steadman fut immédiatement repris sans déplacement de troupes, mais la portion de ses lignes qu'il voulait surtout affranchir se trouva serrée de beaucoup plus près par l'enlèvement des piquets fortifiés qui la couvraient.

L'initiative de Lee n'avança ni ne retarda d'un jour le mouvement général de notre armée. La date en avait été fixée au 29 mars, dans des instructions explicites envoyées, dès le 24, aux généraux Meade, Ord et Sheridan. Rien n'y fut changé ni modifié après la journée du 25. Voici quelles en étaient les principales dispositions :

1° Le général Ord se mettra en mouvement dans la nuit du 27 pour traverser le James et venir rejoindre l'armée du Potomac avec trois divisions, deux de troupes blanches et une de troupes de couleur. Il laissera celle-ci aux ordres du général Parke commandant le 9e corps, et se placera en réserve avec les deux autres à la gauche de l'armée;

2° Le 29 au matin, l'armée marchera par la gauche, dans le double but de faire sortir l'ennemi de sa position devant Petersburg par un mouvement tournant, et d'assurer le succès de la cavalerie qui, sous le commandement du général Sheridan, partira en même temps pour aller détruire les chemins de fer de Lynchburg et de Danville. Deux corps d'armée (le 2e et le 5e) avanceront les premiers en deux colonnes, par les deux routes qui traversent le Hatcher's Run, le plus près de nos lignes;

3° Le général Park restera chargé de garder les lignes devant Petersburg et de défendre City-Point avec le 9e corps tout entier, une division de couleur de l'armée du James, tous les cavaliers démontés, les troupes du génie et les gardes du grand quartier général. Au cas où le 6e corps se mettrait aussi en mouvement, le 9e ne s'étendra pas au delà de l'enceinte formée en deçà du chemin de fer de Weldon;

4° En l'absence du général Ord, le général Weitzel aura le commandement des troupes laissées au nord du James. Il devra exercer la plus active vigilance sur son front, et profiter de toute occasion favorable qui lui serait laissée de pénétrer dans les lignes ennemies. Tout succès de ce genre devra être poursuivi avec une grande promptitude, en abandonnant toute cette partie de nos positions, excepté les redoutes fermées;

5° La nature extrêmement boisée du pays dans lequel l'armée va opérer, rendant impraticable l'usage d'une nombreuse artillerie, le nombre des pièces sera réduit à quatre ou six par division, au choix des généraux en chef (Meade, Ord et Sheridan);

6° Toutes les troupes, sans exception, auront quatre jours de rations dans les sacs et huit jours dans les wagons. Les hommes porteront soixante cartouches chacun; un nombre égal suivra dans les fourgons.

Ces instructions se terminaient par les recommandations suivantes : — « Une portion considérable des armées opérant contre Richmond est laissée en arrière. L'ennemi, le sachant, pourra considérer comme sa seule chance, de dépouiller ses lignes et de n'y laisser qu'un simple cordon de troupes, dans l'espoir que cet avantage ne sera pas mis à profit, tandis qu'il précipitera tout le reste sur nos forces en mouvement, pour retourner ensuite à ses positions. On ne saurait recommander trop fortement aux commandants des troupes laissées dans les tranchées, de ne point permettre qu'il en soit ainsi, sans en prendre avantage. Si l'ennemi s'avance au dehors pour attaquer, ce seul fait peut être considéré comme la preuve presque concluante d'un affaiblissement suffisant de ses lignes. Vous enjoindrez particulièrement aux chefs de corps qui seraient attaqués de ne pas attendre les ordres du général commandant l'armée à laquelle ils appartiennent, mais d'agir avec promptitude en avisant leur commandant supérieur. Vous enjoindrez également la même conduite aux généraux de division, pour le cas où d'autres portions de leur

corps seraient engagées. J'insiste également sur l'importance de poursuivre tout avantage remporté sur l'ennemi. »

Le général Sheridan devant opérer séparément reçut des instructions spéciales que les événements rendirent du reste sans effet.

L'heure du grand coup avait enfin sonné. Nous en reçûmes la nouvelle avec une vive satisfaction. Depuis quelque temps, nous commencions à craindre que l'honneur ne nous en fût enlevé, du moins en partie. Les rapides progrès de Sherman vers le nord, et son arrivée à Goldsboro', en nous inspirant une joie sincère, n'étaient pas sans nous causer quelques inquiétudes, en ce sens que, s'il se joignait à nous avant la chute de Richmond, la gloire de l'armée du Potomac en serait à demi éclipsée. L'acharnement de nos luttes, la grandeur et la persistance de nos efforts, l'immensité de nos sacrifices, notre constance, aussi inaltérable dans la mauvaise fortune que dans la bonne, tout cela pâlirait devant les faciles triomphes des armées de l'ouest à travers la Géorgie, et les deux Carolines. On dirait : l'armée du Potomac n'a jamais pu venir à bout de l'armée rebelle de Virginie, et pour prendre Richmond, il a fallu que celles de l'ouest vinssent, des bords du Mississippi, l'aider à vaincre sur son propre terrain. Mais, Dieu merci ! nous n'avions pas subi l'épreuve de quatre ans de combats, de souffrances et de privations, pour en perdre le fruit glorieux quand il était à notre portée.

Donc, le 29 mars 1865, nous quittâmes nos camps pour n'y plus rentrer. Jamais les soldats n'avaient saisi leurs armes d'une main plus ferme; jamais les officiers n'avaient lancé d'une voix plus vibrante le commandement : *En avant! marche!* On sentait courir dans l'air comme l'aube magnétique du triomphe suprême. Allégrement nous partîmes, et sans rencontrer l'ennemi, nous traversâmes le Hatcher's-Run. Le front de bataille du 2e corps fut promptement formé en face de la ligne fortifiée qui remontait

au nord-ouest, en suivant le cours de la rivière, tandis que le 5e corps, avançant plus loin, repoussait les avant-postes ennemis sur la route de Boydton, jusqu'à celle du Chêne-Blanc, en face du moulin de Burgess. Grant et Meade arrivèrent promptement derrière nous. Leur présence disait assez qu'il s'agissait de quelque chose de décisif.

Comme l'ennemi ne se présentait point, nous avançâmes au devant de lui à travers bois; mais il ne sortit pas de sa position. C'était ailleurs qu'il se préparait à porter l'effort de sa résistance. A 9 heures du soir, nous étions installés dans une ligne de retranchements construits et abandonnés par les rebelles. Les deux divisions du général Ord étaient entrées en ligne entre le 6e et le 2e corps, ce qui permettait au général Humphreys de s'étendre, sans solution de continuité, jusqu'au delà de la route de Boydton, à l'endroit même où nous avions combattu, le 27 octobre précédent.

Dans la nuit, les opérations se trouvèrent forcément retardées par un temps détestable. La pluie tombant à torrents détrempa le terrain à tel point que les chemins devinrent promptement impraticables à l'artillerie et aux fourgons. Il fallut les réparer tant bien que mal en couvrant les ornières de troncs d'arbres alignés, ou en ouvrant de nouvelles voies de communications à travers la forêt. Ce travail occupait une partie des troupes; les autres, avec une rapidité merveilleuse, élevaient des retranchements improvisés contre toute irruption possible de l'ennemi.

La journée du 30 fut ainsi perdue pour l'offensive, mais non pas pour la défensive. Le général Lee s'employa activement à masser à son extrême droite tout ce qu'il put amasser de forces disponibles, sans dégarnir absolument cette lourde ligne de défense que le général Grant l'avait forcé d'étendre sur une longueur de plus de trente milles. Deux fois cette tactique lui avait réussi. A la troisième, elle pouvait peut-être encore le sauver.

Le 31, à 2 heures du matin, le temps s'étant un peu remis, ordre nous fut donné de marcher par le flanc gauche. La 2e division, commandée maintenant par le général Wm. Hays, s'étendit sur la ligne que complétaient les brigades de Pierce et de Mac Allister. La mienne se trouva en réserve derrière la 1re division que Miles avait déjà massée sur la route de Boydton. Warren, qui s'y était tenu jusque-là, poussa plus loin son corps d'armée contre la route du Chêne-Blanc où les confédérés avaient réuni le gros de leurs forces. C'était là qu'ils attendaient le moment de frapper. L'apparition de la brigade du général Winthrop, qui éclairait l'avance, fut pour eux le signal de sortir de leurs retranchements, et de se précipiter sur la division de Ayres qui se présentait la première. Le choc fut si violent qu'elle plia et recula, non sans désordre, sur celle de Crawford qui en fut ébranlée à son tour. Mais Warren avait pris ses dispositions en vue de cette manœuvre favorite des confédérés. Ses trois divisions s'appuyaient l'une l'autre en échelons, de sorte que l'élan impétueux des assaillants se ralentit sur la première, s'affaiblit sur la seconde, et vint expirer sur la troisième. Griffin resta ferme comme un roc, et la vague brisée se retira en bouillonnant.

Tout cela se passait près de nous. Pas un hurrah, pas une volée que nous n'entendissions clairement. Mais les bois s'interposaient comme un rideau, et nous ne pouvions rien voir. En pareil cas, il est fort agaçant d'en être réduit aux conjectures. Nous en étions là, lorsque nous vîmes devant nous la 1re division franchir le parapet qui la couvrait, et s'enfoncer dans la forêt, du côté où se livrait le combat. En même temps, un aide de camp du général Humphreys m'apporta l'ordre de suivre le mouvement.

Je devais soutenir Miles ; mais il ne me laissa pas l'occasion de lui venir en aide. Avec sa promptitude accoutumée, il tomba sur le flanc de la colonne ennemie se repliant déjà devant Griffin. Entre eux deux, les confédérés furent culbutés et ramenés vivement à leurs retran-

chements sur la route du Chêne-Blanc où beaucoup pourtant ne rentrèrent pas. Nombre de prisonniers et la plupart de leurs blessés restèrent entre nos mains. On cite le 56e de Virginie, capturé presque tout entier, par la brigade Chamberlain du 5e corps.

Miles, avançant toujours, ouvrit bientôt, entre sa droite et la route de Boydton, un intervalle que je reçus l'ordre de remplir, à mesure qu'il s'élargissait. Dans ce mouvement de conversion opéré graduellement, j'eus à changer deux fois de position en moins d'une heure, et je laissai derrière moi deux lignes de retranchements volants presque achevés, tant nos hommes avaient acquis de prestesse et d'habileté dans ce genre de travail. Lorsque Miles se fut arrêté, le soleil étant déjà à son déclin, notre dernière position de la journée fut solidement établie sous un feu d'artillerie très vif. Les tirailleurs ennemis avaient été refoulés derrière la ligne principale d'où les nôtres les empêchaient de sortir.

A quatre milles environ du point où le 5e corps s'était avancé, la route du Chêne-Blanc aboutit à un carrefour où quatre autres routes se rencontrent. De là son nom de *Five Forks*, fourche à cinq branches. C'était un point trop important pour n'être pas vivement disputé. Aussi l'ennemi l'avait-il isolément retranché et occupé. Déjà, la veille, Sheridan, arrivé à Dinwiddie, l'avait fait reconnaître par le général Merritt, qui avait trouvé devant lui des forces trop considérables pour être délogées par la cavalerie dont il disposait.

Dinwiddie est un village où siége la justice du comté. (*Court-House*). La route de Boydton la traverse à sept ou huit milles en arrière et à gauche de le position occupée alors par le 2e corps. Avec ces deux points, Five-Forks forme un triangle à peu près isocèle dont le sommet est au moulin de Burgess, et dont les deux côtés sont formés de l'est à l'ouest par la route du Chêne-Blanc, et du nord-est au sud-ouest par celle de Boydton. De Five-Forks à Dinwiddie, la base en est tracée par un chemin décrivant une

courbe concave, et se bifurquant à l'intérieur vers l'un et l'autre côté.

Le 31, pendant que l'ennemi était aux prises avec Warren en avant de la route du Chêne-Blanc, Sheridan, poussant sa cavalerie plus loin sur la gauche, saisit l'occasion et s'empara de Five-Forks sans éprouver grande résistance. Mais lorsque les troupes repoussées par le 5e corps furent rentrées dans leurs retranchements, brûlant de réparer leur échec, elles refluèrent dans la direction de Sheridan et, s'étant jointes à leur cavalerie, elles l'y attaquèrent si vivement qu'il fut contraint de céder au nombre et de se retirer sur Dinwiddie. Il retraita, sans cesser de combattre, la plupart du temps à pied, ne laissant à cheval qu'un tiers de ses hommes pour conduire les chevaux des deux autres tiers. Arrivé près de Dinwiddie, Sheridan, profitant de quelques retranchements qui se trouvaient là, raffermit et concentra sa ligne et, faisant face à l'ennemi, le reçut si chaudement que celui-ci ne put avancer plus loin. La nuit venue, Lee rappela ses deux divisions qui retournèrent à Five-Forks.

Peu s'en fallut que le 5e corps ne leur coupât la retraite. Aussitôt que la position de Sheridan avait été connue au quartier général, ordre avait été expédié à Warren de marcher à son aide. Malheureusement, l'ordre n'était arrivé qu'à la nuit noire, cause forcée du retard dans l'accomplissement du mouvement. Néanmoins, la division Ayres, dépêchée la première par la route de Boydton, serait sans doute arrivée à Dinwiddie presque aussi vite que de jour, si la destruction d'un pont sur le Gravelly-Run ne l'eût bientôt arrêtée. Il fallut rétablir la communication, ce qui occupa deux ou trois heures. Lors donc que Ayres, ayant pris à droite un chemin de traverse, atteignit au point du jour la route de Dinwiddie à Five-Forks, ce fut notre cavalerie qu'il rencontra. L'ennemi s'était déjà retiré, échappant également à Warren qui arrivait avec ses deux autres divisions. La poursuite commencée par la cavalerie fut continuée de concert avec l'in-

fanterie, les deux corps se trouvant réunis sous le commandement du général Sheridan.

La cavalerie courut directement à Five-Forks, et, par une série de charges vigoureuses, délogea tous les avant-postes de l'ennemi serré de près dans ses retranchements. En même temps, Sheridan fit avancer le 5ᵉ corps par la droite, de façon à tourner la gauche des confédérés et à les aborder de flanc et à revers, tandis que le général Merritt attirerait leur attention du côté opposé par d'actives démonstrations. Comme ils n'avaient point rencontré Warren, ils devaient le croire encore dans le voisinage de la route de Boydton, et n'ayant eu affaire jusqu'ici qu'à la cavalerie qui seule pressait leur front et débordait sur leur droite, ils ne pouvaient voir dans les mouvements de Merritt que le développement d'une attaque tournante qu'il leur importait surtout de contrecarrer.

Cependant derrière ce rideau de cavaliers bruyamment agité, Warren opérait silencieusement la manœuvre prescrite. Ayres et Crawford avançaient de front, chacun avec deux brigades déployées en double ligne, la troisième en arrière, dans la même formation. Griffin marchait en réserve à l'aile tournante, par bataillons en masse. Et tout ce corps d'armée, prenant sa direction sur la hauteur du soleil, se mouvait d'un pas égal à travers mille obstacles, dans les ravins et sur les monticules, au milieu des champs et au plus épais des bois.

Pour mieux couvrir encore le mouvement, le général Mac Kenzie, qui venait de rejoindre l'armée avec un renfort de cavalerie, reçut l'ordre de balayer la route du Chêne-Blanc entre Five-Forks et le point où elle atteignait la droite des lignes de Lee. Il y trouva quelques forces ennemies qu'il rejeta du côté de la route de Boydton, prévenant ainsi toute attaque sur la droite de Warren.

Le 5ᵉ corps déboucha, vers 4 heures de l'après-midi, sur la gauche des confédérés isolés à Five-Forks. Ayres, qui se trouvait le plus proche d'eux, opéra aussitôt son changement de front, et après avoir refoulé les piquets, ren-

contra des retranchements s'étendant à angle droit avec la ligne principale, sur une longueur de plus de cent mètres. La division chargea aussitôt à la baïonnette et enleva tout, capturant plus de mille prisonniers.

La conversion et l'attaque s'étaient exécutées si vivement que Crawford, ayant un arc de cercle beaucoup plus étendu à parcourir, n'avait pu se maintenir en ligne. Griffin se jeta promptement dans l'intervalle et, se joignant à Ayres, enleva de son côté quinze cents prisonniers. Lorsque Crawford eut à son tour achevé son évolution, il se trouva sur le seul chemin de retraite de l'ennemi qui, assailli de trois côtés à la fois, n'eut plus d'autre ressource que de mettre bas les armes.

Un certain nombre seulement tenaient encore à leur extrême droite derrière une traverse fortifiée. Les troupes, quelque peu désorganisées par le combat à la suite d'une marche longue et pénible, hésitaient, devant ce nouvel obstacle, et perdaient le temps à tirailler. Le général Warren arrive, s'élance au premier rang et appelle à lui du geste et de la voix. Aussitôt tout s'ébranle et se précipite en avant à la baïonnette. Le retranchement est emporté, et ses défenseurs sont faits prisonniers. A peine si des deux divisions confédérées de Pickett et de Bushrod Johnson, une poignée parvint à s'enfuir, poursuivis le sabre dans les reins par les cavaliers de Merritt et de Mac Kenzie. Cette victoire fut d'autant plus brillante qu'elle nous coûta moins de mille hommes, tandis que l'ennemi y perdit plus de cinq mille des siens faits prisonniers, sans compter ses morts, ses blessés, l'artillerie et les drapeaux restés entre nos mains. L'attaque de Five-Forks avait eu le même résultat que celle du fort Steadman six jours auparavant : un moment de succès éphémère suivi d'une défaite écrasante. Dans les rangs éclaircis des défenseurs de Petersburg, douze mille hommes de moins faisaient un terrible vide.

Le combat à peine terminé, le général Warren envoya prendre les ordres du général Sheridan, et reçut celui-ci

en réponse : « — Le major général Warren commandant le 5e corps d'armée est relevé de ses fonctions ; il se rendra immédiatement près du lieutenant général Grant, commandant les armées des Etats-Unis, pour recevoir ses ordres. » Cette nouvelle répandue partout, en même temps que celle de la victoire, causa une surprise générale, et donna lieu à nombre de conjectures différentes. Aujourd'hui encore, il ne me semble pas que le mot de l'énigme ait été complétement dévoilé. Dans son rapport officiel, le général Sheridan motive la mesure en ces termes : — « Le général Warren ne fit pas d'efforts pour faire avancer son corps d'armée (à Five-Forks) aussi rapidement qu'il l'aurait pu, et ses manières me causèrent cette impression qu'il désirait que le soleil se couchât avant que les dispositions pour l'attaque pussent être complétées. » Puis, parlant du combat : — « Pendant cet engagement, quelques portions de sa ligne se rompirent sans être exposées à un feu violent et simplement par manque de confiance de la part des troupes, confiance que le général Warren ne s'efforçait pas d'inspirer. » A ces imputations le général Warren a répondu par une justification détaillée de sa conduite militaire en cette occasion. Ce serait donc ailleurs qu'il faudrait chercher le pourquoi réel : probablement dans quelques détails des premiers rapports personnels entre ces deux généraux qui ne s'étaient jamais trouvés en contact auparavant. En pareil cas, la rencontre à contre-sens de quelques atomes crochus peut suffire à éveiller des susceptibilités irréfléchies entre hommes qui, se connaissant mieux, ne pourraient que s'attacher l'un à l'autre par les liens d'une estime réciproque. Sur un champ de bataille, dans le feu de l'action, ces premières impressions s'irritent au lieu de s'apaiser et la moindre piqûre peut aisément se changer en blessure. Quoi qu'il en fût en cette occasion, Warren fut transféré au commandement du département du Mississipi, Griffin le remplaça à la tête du 5e corps, et l'incident se perdit dans le choc des armées et dans le tourbillon des événements.

Pendant cette série de combats de Five-Forks à Dinwiddie, et de Dinwiddie à Five-Forks, la gauche du 2e corps dont je faisais partie n'avait presque pas cessé d'aller et de venir. Le général Humphreys réglait sa position sur les mouvements du 5e corps. Avant le jour, lorsque Warren s'était éloigné pour aller en aide à Sheridan, nous nous étions repliés en potence dans les retranchements qui couvraient la route de Boydton. Dans l'après-midi, ma brigade avait été retirée en arrière, du côté de la scierie où la fusillade, reprenant fréquemment avec vivacité, donnait à prévoir quelque attaque en force. Sheridan revenu à Five-Forks, nous retournâmes en hâte à notre position de la veille.

La nuit était noire quand nous y arrivâmes, et la tête de ma colonne filait rapidement le long des retranchements, quand une clameur bruyante, prolongée en hurrahs, retentit soudain près de nous. Le mouvement s'arrêta; les rangs se serrèrent, le cliquetis des batteries qu'on armait courut sur toute la ligne, et les canons de fusil s'allongèrent sur le parapet. Tous les yeux sondaient l'obscurité pour découvrir la masse mouvante des assaillants; toutes les oreilles étaient tendues pour saisir le tumulte de leurs pas; mais rien ne bougeait et les hurrahs commençaient à s'apaiser. Comme d'ailleurs nos piquets ne rentraient pas, j'envoyai quelques hommes à la découverte, et nous apprimes bientôt que, par ces acclamations retentissantes, l'ennemi saluait la nouvelle de l'anéantissement de toutes les forces de Sheridan, cavalerie, infanterie, artillerie, bagages, etc., etc. On sait ce qu'il en était. L'illusion fut de courte durée, car la vérité ne tarda pas à transpirer par nos avant-postes, et le silence morne du découragement succéda aux bruyantes clameurs de l'enthousiasme.

Le silence, du reste, ne dura pas longtemps. Ma brigade était à peine établie dans sa position à la droite de la 1re division, que je reçus l'ordre de pousser une attaque partielle en avant de mon front, pour m'assurer si l'ennemi

s'y tenait toujours en force ou s'il avait assez dégarni sa ligne pour me permettre d'y pénétrer. Je fis appeler aussitôt le colonel Burns, du 73ᵉ de New-York. Burns était l'homme pour conduire l'affaire. Mauvaise tête et bon cœur, comme presque tous les Irlandais ; batailleur endiablé ; mais du coup d'œil, du jugement, de la fermeté dans le danger ; meilleur au feu que partout ailleurs. Outre son régiment, j'en plaçai deux autres sous ses ordres, tous deux bien commandés : le 124ᵉ de New-York par le lieutenant-colonel Weygant ; le 110ᵉ de Pennsylvanie par le capitaine F. Stewart. Les trois régiments se formèrent en ligne en avant du parapet, les sept autres s'étendant pour combler le vide.

Sous bois, les attaques de nuit sont presque impraticables. L'obscurité y est plus profonde ; les difficultés s'y multiplient à chaque pas ; officiers et soldats se perdent de vue en un instant ; les rangs se mêlent, se rompent et s'éparpillent ; les arbres arrêtent les hommes parfois comme un obstacle, beaucoup plus souvent comme un abri contre les balles. On est parti en ordre de bataille ; on arrive en désordre de colonne, et à la première volée de l'ennemi, on décampe en confusion. J'avais donc préféré comme point d'attaque un champ ouvert qui s'étendait devant nous jusqu'aux piquets ennemis. La lune à demi-voilée, qui s'abaissait dans le ciel, me permit de suivre assez loin le mouvement.

La ligne s'avança silencieusement et en bon ordre ; pas un homme ne resta en arrière. Peu à peu, elle s'effaça dans l'ombre, et nous restâmes en suspens pendant quelques minutes. Alors un éclair traversa l'obscurité ; un coup de feu retentit ; d'autres éclairs et d'autres détonations.

La ligne avançait toujours sans répondre. Puis toute la lisière du bois pétilla d'un bout à l'autre... Enfin un brillant jet de flammes traversa le champ et illumina le ciel comme la foudre ; un long coup de tonnerre ébranla l'atmosphère, suivi du cri : *Forward!* lancé en chœur

comme un écho; et les trois régiments s'élancèrent au pas de course sur les *rifle-pits* ennemis.

A partir de ce moment, ce ne fut plus qu'un grand tumulte de coups de feu, d'éclats de voix, de piétinements à travers le bois mort et les branches cassées. Les *rifle-pits* avaient été enlevés, cela va sans dire; mais derrière eux se trouvait un épais couvert tout obstrué d'arbres abattus. Les hommes engagés dans ce fouillis inextricable n'avaient même plus pour s'y diriger l'incertaine clarté de la lune qui venait de se coucher. Dans l'impossibilité d'avancer plus loin, ils se postèrent de leur mieux et continuèrent le feu, tirant au jugé sur les rebelles disséminés autour d'eux.

La vivacité de la fusillade démontrait suffisamment que l'ennemi n'avait point dégarni sa ligne devant nous. Le but de la reconnaissance étant accompli, le général Mott m'envoya l'ordre de faire rentrer les trois régiments.

Ils sortirent du bois sans hâte, et reformèrent leur ligne sur le bord du champ découvert. Puis, certains de ne laisser personne en arrière, ils se mirent en retraite avec la même précision que s'ils eussent été sur un champ de manœuvre. Ils revinrent ainsi, toujours sous le feu, du même pas et dans le même ordre qu'ils étaient allés. En avant du retranchement, où les balles sifflaient encore, et où nul d'entre eux ne me savait présent, ils firent halte jusqu'à ce que le colonel Burns se fût assuré que leur place était libre derrière le parapet. Alors seulement, ils le franchirent à son commandement.

L'engagement était en soi sans importance. Nous n'y gagnâmes que quelques prisonniers et nous n'y perdîmes qu'une trentaine d'hommes et un capitaine du 124e qui y fut tué. Mais j'ai cru bon d'en raconter tous les détails pour montrer quels soldats nos volontaires étaient devenus, et comment leurs officiers les commandaient, dans les derniers temps de la guerre.

Ce fut comme le signal d'une série d'attaques semblables qui se succédèrent sans relâche pendant le reste de la

nuit. Dès que l'une cessait, l'autre commençait sur un point différent. Du côté de Hatcher's Run et de Petersburg, elles étaient fortement appuyées par l'artillerie. De loin, nous regardions les sillons lumineux des bombes qui se croisaient dans l'air, et nous écoutions la grande voix des canons qui tenaient les deux armées en éveil. On se disait : — Ça marche; il fera chaud demain.

Depuis le combat de Five-Forks, le général Grant n'avait plus qu'une crainte : c'était que l'ennemi ne profitât de la nuit pour évacuer ses lignes. Voilà pourquoi il le harcelait de tous côtés, prêt à se lancer à sa poursuite s'il ne réussissait pas à le tenir rivé à ses retranchements, et pourquoi aussi, il envoyait Miles renforcer Sheridan à Five-Forks, pour le cas où le général Lee tenterait de lui passer sur le corps en retraitant par la route du Chêne-Blanc.

La 1re division partie, à deux heures du matin (2 avril), je reçus l'ordre de ramener immédiatement ma brigade sur la route de Boydton. L'ordre était accompagné de l'avis officiel qu'à 4 heures, le 6e corps et le 9e allaient livrer l'assaut, l'un devant le fort Fischer (Peeble's House), l'autre devant le fort Hell (désormais fort Sedgwick). Le grand jour était arrivé.

Nous filons par le bois. Un aide de camp me conduit à la position que je dois occuper dans les retranchements qui couvrent la route et la traversent en arrière de la maison Rainie où le général Humphreys a son quartier général. Cinq batteries sont là, les canons braqués, les attelages en arrière, les caissons ouverts, les artilleurs à leurs postes. De grands feux entretenus avec soin éclairent la scène. Je dispose mes deux premiers régiments entre les batteries les plus éloignées. Où est le troisième? Se serait-il égaré dans les terrains marécageux que nous avons dû traverser? Aurait-il dépassé le point où nous avons quitté la route? Et mes aides de camp de courir à sa recherche.

En ce moment, éclate une fusillade enragée dans le

bois auquel nous faisons face, et précisément devant les batteries qui ne sont point encore protégées. Je donne le commandement au plus ancien des deux colonels avec quelques rapides instructions, et me voilà parti à mon tour. Je rencontre des groupes de traînards rejoignant les deux régiments en position. — Où sont les autres? — Ils arrivent, général. Nous nous sommes égarés au passage du *swamp;* maintenant, ils ont retrouvé la route. *All right.* Mais le temps presse; je galope au devant d'eux sur le terrain découvert entre la route et les batteries.

C'étaient de braves gens que ces canonniers. Les obus pleuvaient autour d'eux; les balles qui sifflaient partout dans l'air, leur disaient assez que l'ennemi était tout proche. Si les nôtres pliaient, les rebelles ne seraient pas longs à tomber sur les canons. Et néanmoins, ils se tenaient là, tranquilles comme leurs pièces, indifférents en apparence à ce qui se passait dans le bois. Seuls, les officiers et les chargeurs regardaient par dessus le parapet, guettant le moment où l'ennemi viendrait à paraître à découvert, pour lui envoyer leur volée de mitraille.

Un de mes aides de camp, le lieutenant Keene, me rejoint au galop : — Trois des régiments sont plus loin dans la ligne des retranchements. Quand l'attaque a commencé, ils s'y sont jetés pour couvrir les canons laissés là sans appui d'infanterie. Les autres sont en bataille à l'entrée du bois attendant des ordres. — Allez les chercher, et amenez-les au pas de course pour remplir par ici les vides que vous voyez. — Keene repart. Il n'avait pas fait vingt pas qu'un obus lui enlève son chapeau. Le sang lui jaillit par le nez. Un peu étourdi, il se tâte la tête, se secoue, puis, se raffermissant sur les étriers, il reprend sa course comme si de rien n'était.

Quand mes derniers régiments arrivèrent, l'attaque perdait rapidement du terrain. La fusillade s'éloignait. Bientôt elle s'éteignit tout à fait dans les profondeurs de la forêt.

D'où venait cette attaque? quelles troupes l'avaient re-

poussée? comment et par où l'ennemi avait-il pu pénétrer si avant, en arrière des retranchements que je venais à peine de quitter? Je n'en ai jamais rien su. Ce fut un de ces incidents, comme il s'en produit souvent dans le tohu bohu des grandes batailles. Peut-être en trouverait-on l'explication dans quelque rapport de brigade ou de division. Mais au milieu du rayonnement historique de cette journée, il disparut comme un ruisseau dans l'Océan.

Aux premières lueurs de l'aube, le mouvement interrompu fut achevé, et ma brigade prit la position qui lui était assignée, avec un renfort de 450 convalescents de la 1re division, placés momentanément sous mes ordres.

Le grand sabbat de l'artillerie, du côté de Petersburg, était arrivé *crescendo* à son plus haut point, lorsque, ponctuellement, à quatre heures du matin, Parke et Wright lancèrent leurs colonnes d'assaut. Parke força la première ligne de l'ennemi, où se trouvait le fort Mahone; mais, depuis la fameuse affaire de la mine, l'ennemi en avait élevé un seconde tout aussi forte, à quelque distance en arrière, et le 9e corps y fut arrêté. Wright emporta tout devant lui en face du fort Fisher, et le 6e corps ayant envahi la vaste enceinte si longtemps impénétrable, Ord réussit à son tour à la crever près de l'Hatcher's-Run avec deux divisions du 24e corps commandées par Gibbon. Les deux corps réunis se rabattirent alors à droite sur Petersburg. Deux redoutes fermées se présentèrent dans la plaine. Gibbon s'en rendit maître; non pas sans que l'une d'elles eût opposé la plus intrépide résistance.

Toute la portion de l'armée de Lee qui se trouvait devant le 2e corps, voyant sa retraite coupée du côté de la ville, se lança dans la direction de la station de Sutherland, sur le chemin de Lynchburg. Les canons disparurent rapidement des embrasures, tandis que les hommes filaient en courant derrière les retranchements. Déployés comme nous l'étions sur une longue ligne, dont un tiers environ se repliait en arrière, il nous fallut nécessairement quelque temps pour nous former en colonne sur la

route de Boydton. Quand nous arrivâmes au moulin de Burgess, l'ennemi avait disparu.

Cependant, il ne devait pas tout à fait nous échapper. A la première nouvelle du succès de l'assaut, Sheridan s'était empressé de renvoyer à Humphreys sa 1re division. Miles revenait donc en hâte par la route du Chêne-Blanc, lorsque le courant des rebelles en retraite passant à sa portée, il se mit vivement à leur poursuite par la route de Clayborn. Il les atteignit près de la station où ils opposèrent d'abord une résistance énergique. Mais Sheridan approchait débordant leur droite. Ils lâchèrent pied et s'enfuirent, dans le plus grand désordre, par la route qui longe l'Appomattox, abandonnant leurs canons et perdant quantité de prisonniers.

Pendant ce temps, nous laissions derrière nous les belles fortifications dont les ingénieurs rebelles avaient couvert les abords du moulin de Burgess, et nous pressions le pas vers Petersburg par la route de Boydton, désormais toute grande ouverte. C'était une belle journée. Le soleil du printemps riait dans les feuillées nouvelles. Le ciel et la terre semblaient se réjouir de notre triomphe. Les hommes, oubliant leurs fatigues des derniers jours et leurs insomnies des dernières nuits, marchaient d'un pas allègre, courant et riant entre eux. A droite et à gauche, nos flanqueurs ramassaient des prisonniers qui se rendaient de bonne grâce, et prenaient place sans humeur entre les régiments. Ils savaient bien que la guerre était finie du coup, et ils étaient loin de le regretter.

En approchant de la ville, nous sortîmes des bois pour traverser une vaste plaine. Nous étions arrivés près d'une maison de pauvre apparence située à une cinquantaine de pas de la route, lorsqu'un mouvement électrique courut dans les rangs. — Attention! Voilà le général Grant! Chacun se redressa, donna le coup d'épaule à son sac, et le tour à son képi. Le général assis sur une galerie antérieure, son cigare légendaire à la bouche, nous regardait passer, probablement en pensant à toute autre chose. La

porte était comme l'entrée d'une ruche. Les officiers d'état-major s'y pressaient; les cavaliers arrivaient et partaient au galop. Auprès de la maison, les hommes de l'escorte tenaient par la bride les chevaux qui, la tête basse, le cou allongé, secouaient leurs selles vides, par des bruyants frissonnements. Tout était mouvement et agitation autour du lieutenant général. Lui seul conservait le calme habituel de son maintien; mais, à travers cette impassibilité apparente, rayonnaient la fierté du triomphe et la satisfaction de l'œuvre accomplie.

Tout n'était pas terminé pourtant. Le canon se faisait toujours entendre, et entre nous et Petersburg s'élevait encore une ligne d'ouvrages assez importants pour donner au moins à l'ennemi le temps de se reconnaître. Afin de la mieux assurer, il avait même tenté de reprendre quelques positions au 9e corps. Ce fut dans un de ces retours offensifs exécutés sans succès quoique vigoureusement conduits, que fut tué le général A. P. Hill. Il avait joué un grand rôle dans la guerre, et servi avec autant de constance que de capacité, la cause de la sécession. Il périt avec elle, et fut comme enseveli dans son linçeul.

Le reste du jour se passa à mettre l'artillerie en position, et à combiner nos mouvements avec ceux du 6e et du 24e corps, de façon à emporter la ville d'assaut, si l'ennemi persistait encore à la défendre. Mais il n'en était rien. Le général Lee ne voulait que gagner la nuit, protectrice des retraites en désarroi.

Ce jour mémorable était un dimanche. Pendant qu'à Petersburg, le dernier rempart de la rébellion tombait en pièces, à Richmond son président invoquait en vain le Dieu des armées. M. Jefferson Davis se trouvait à l'église de Saint-Paul, lorsqu'il reçut une dépêche dont la teneur ne lui permit pas d'entendre la fin du service religieux. C'était le *Venit summa dies* de la Confédération du Sud. Douze heures étaient laissées à son gouvernement pour plier bagage.

CHAPITRE XIX

LE DÉNOUEMENT

Évacuation de Petersburg et de Richmond. — La poursuite. — Arrivée à Jettersville. — Les confédérés à Amelia Court-House. — Engagements d'arrière-garde. — Combat de Deatonsville. — Captures et trophées. — Grand coup de filet. — Mort du général Read. — Opinion d'un sergent confédéré. — Les bagages. — Rencontre du général Sheridan. — Le High-Bridge. — Le dernier combat du 2e corps. — Échange de communications entre Grant et Lee. — Le coup de grâce. — L'armée confédérée met bas les armes. — Tableau final.

Dans la nuit du 2 au 3 avril, le général Lee évacua simultanément Petersburg et Richmond. Toutes les troupes qui lui restaient encore se réunirent à Chesterfield Court-House, point central à peu près à distance égale des deux villes, et ce fut de là qu'au matin, elles commencèrent leur mouvement pour aller rejoindre l'armée de Johnston dans la Caroline du nord. C'était leur seule chance d'échapper à une destruction complète. Le général Grant, qui le savait parfaitement, se tenait prêt. — La poursuite commença immédiatement, de sorte que l'occupation des deux villes se trouva laissée principalement au 25e corps, composé de troupes de couleur. La division placée temporairement sous les ordres de Parke fut chargée de Petersburg; les deux autres sous le commandement de Weitzel prirent possession de Richmond.

Dernière et suprême humiliation de ces arrogants con-

tempteurs de l'humanité! Au siége même de leur gouvernement renversé, leurs propriétés et leurs vies étaient sous la protection des noirs auxquels ils avaient refusé leur place dans la grande famille humaine. A cette dernière heure de la grande iniquité, se manifestèrent sans voiles le caractère des oppresseurs et celui des opprimés. Les affidés de Jefferson Davis livrèrent aux flammes la ville qu'ils ne pouvaient plus défendre et que l'incendie eût dévorée tout entière, si les soldats de couleur de Weitzel n'en avaient sauvé les deux tiers. Tout le quartier des affaires, le plus riche et le plus populeux, fut réduit en cendres. Ses ruines amoncelées diront longtemps encore quels furent ces hommes qui avaient immolé leur pays à des ambitions dépravées, dans le seul but de dominer par la barbarie sur un sol arraché à la civilisation américaine.

L'itinéraire du général Lee était, en quittant Chesterfield, d'aller traverser l'Appomattox au port de Goode, pour atteindre le chemin de fer de Danville à Amelia Court-House. De là il espérait nous devancer à Burksville, point d'intersection de celui de Lynchburg; s'il réussissait à le dépasser avant que nous eussions pu nous y opposer, il était à peu près certain d'opérer sa jonction avec Johnston qui, de Smithfield, étendait sa gauche au devant de lui. L'objectif commun était donc Burksville. Poursuivants et poursuivis s'élancèrent dans cette direction avec une ardeur égale. Dans cette course, les avantages se compensaient, car si les confédérés avaient sur nous dix ou douze heures d'avance, notre route était plus courte que la leur d'une distance à peu près équivalente à la différence du temps.

Les deux armées engagèrent la course par deux routes parallèles, Lee au nord, Grant au sud de l'Appomattox. Sheridan, qui était resté la veille non loin de Five-Forks, prit la tête avec toute la cavalerie, suivi du 5e corps qui avait bivouaqué à Sutherland. Le 2e corps partit en même temps au point du jour, par la route qui longe l'Appomat-

tox; le 6e le suivait de près. — Le général Ord, avec la plus grande partie de l'armée du James, marcha par la ligne du chemin de fer de Lynchburg que le 9e corps fut chargé de protéger derrière lui.

Ainsi, le général Grant avait divisé ses forces en deux colonnes, et tandis qu'Ord poussait vers Burksville, Sheridan et Meade couraient en ligne droite frapper le chemin de fer de Danville un peu plus au nord, à la station de Jettersville.

Sheridan y arriva le premier dans la journée du 4, au moment où Lee venait d'arriver à Amelia Court-House, et comme il avait une avance notable sur Meade, il se retrancha pour donner sûrement à celui-ci le temps de le rejoindre. Nous avions été quelque peu retardés dans notre marche par la nécessité de réparer les chemins, sous peine de laisser infailliblement l'artillerie et les trains en arrière. Malgré toute la diligence possible, ce ne fut donc que le 5, dans l'après-midi, que nous atteignîmes Jettersville. Mais pendant ces vingt-quatre heures, Lee ne s'était plus senti de force à engager une lutte hasardeuse contre les seize ou dix-huit mille hommes qui lui barraient le passage.

Toutes les chances tournaient contre lui. La fortune adverse venait encore de lui porter un coup funeste en le privant des approvisionnements sur lesquels il avait compté pour le soutien matériel de son armée. Un convoi considérable ordonné de Danville, le 2, devait l'attendre à Amelia Court-House. Il se trouva que le gouvernement rebelle, ayant besoin des wagons pour son déménagement précipité, enjoignit au chef de train de les conduire jusqu'à Richmond. Celui-ci ne comprit pas qu'on lui demandait les wagons vides, et sans les décharger, il continua sa route, emportant les rations avec lui.

Les soldats de Lee, en quittant Petersburg, n'avaient guère qu'un jour de provisions. La plupart d'entre eux ne s'étaient rien mis sous la dent depuis vingt-quatre heures, lorsqu'ils arrivèrent à Amelia Court-House. Ils

employèrent la journée du 5 à fourrager pour ramasser ce qu'ils pouvaient trouver aux environs; ressource bien insuffisante dans un pays plus qu'appauvri. Et pendant ce temps s'évanouit la dernière chance de rejoindre Johnston.

Dans la nuit du 5 au 6, les confédérés durent se remettre en route; nous étions sur eux. Déjà, dans l'après-midi, le général Davies, avec une brigade de cavalerie, leur avait pris cinq pièces d'artillerie et brûlé cent quatre-vingt wagons au carrefour de Paine. Ils se hâtèrent autant que le permettaient les difficultés croissantes, car le fourrage leur manquait tout autant que les provisions, et les bêtes étaient aussi exténuées que les hommes. Désormais, leur seul espoir était ou de gagner Farmville avant nous, et par un détour, de reprendre la direction de la Caroline du nord, ou d'atteindre Lynchburg où ils avaient un dépôt d'approvisionnements. Mais plus le cerf approche de ses fins, plus la meute se précipite avec ardeur à l'hallali. Au point du jour, toute l'armée fut mise en mouvement.

La cavalerie, appuyée par le 6ᵉ corps, reprit sa marche parallèlement à la colonne ennemie; Griffin, dépassant Amelia Court-House évacué, se rabattit à gauche sur l'autre flanc des confédérés dont Humphreys serrait de près l'arrière-garde. Enfin Ord, arrivé à Burkewille, marchait rapidement sur Farmville, pour y détruire le pont vers lequel Lee poussait sa tête de colonne avec une égale promptitude.

Il était environ 9 heures du matin, lorsque notre division atteignit l'arrière-garde de l'ennemi près de *Salt Sulpher Springs*. Le général Mott me communiqua ses instructions, tandis que mes régiments se portaient rapidement en avant. Dix minutes après, nous étions aux prises avec l'ennemi. Le 20ᵉ de l'Indiana, déployé en tirailleurs et appuyé par le 124ᵉ de New-York, avait gravi lestement une hauteur, et commençait à refouler vivement les rebelles qui se repliaient sur la route de Deatonsville.

Nous avancions ainsi d'un pas rapide tout en faisant

le coup de feu, lorsque Mott, voulant examiner par lui-même les dispositions que j'avais prises, vint me rejoindre sur la ligne des tirailleurs engagés. — Tout va bien, dit-il. Poussez vigoureusement devant vous, et tâchez d'atteindre les bagages qui sont à peu de distance. Si vous les enlevez, il y a toute chance pour que vous y trouviez le brevet de major-général. — Il avait à peine fait quelques pas en arrière, lorsque le son mat du plomb contre le cuir me fit tourner la tête. Je remarquai un mouvement précipité parmi les officiers d'état-major. Plusieurs sautèrent à bas de leurs montures, et au milieu du groupe j'aperçus le général étendu à terre. Une balle lui avait traversé la jambe, passant entre les deux os, au dessous du jarret. Quand il me vit près de lui, il se souleva sur le coude pour me dire : — Vous avez le commandement de la division. Vous connaissez déjà vos instructions; je n'ai rien à y ajouter. Allez-y ferme. Bonne chance et adieu. — On l'emporta sur une civière, moins souffrant peut-être de la douleur physique que du désappointement moral de ne pouvoir assister au dénoûment du drame dans lequel il avait joué, depuis quatre ans, un rôle aussi méritoire que distingué.

Le mouvement se poursuivit sans interruption. La 1re brigade commandée maintenant par le colonel Shephard du 1er Maine, et renforcée de deux régiments, continua à avancer en bataille derrière sa ligne de tirailleurs dont l'élan ne laissait pas de trêve à l'ennemi. Les rebelles étaient serrés de si près qu'une position favorable s'étant présentée pour nous faire tête autour d'une grosse ferme, ils en furent délogés avant d'avoir pu s'y couvrir de quelques barricades ébauchées à la hâte.

Cependant, un peu plus loin, il y eut un temps d'arrêt. Un corps de cavalerie confédérée avait mis une batterie en bonne position pour balayer un terrain découvert qui s'étendait à droite de la route. De ce côté, la 1re division se pressait d'arriver; mais, partie de Jettersville par un chemin plus long que le nôtre, elle n'avait pu nous rejoin-

dre encore et ses tirailleurs seuls prolongeaient notre front de bataille. Pour leur venir en aide, je fis avancer une section du 11e d'artillerie de New-York. Il s'ensuivit une canonnade assez vive dont ils profitèrent si promptement que bientôt canons et cavaliers disparurent devant eux.

Pendant l'engagement, le général Humphreys était arrivé sur la ligne. Nous descendîmes de cheval pour nous avancer hors du bois, par un chemin bordé de talus d'où l'on pouvait mieux découvrir les mouvements de l'ennemi. Il faut croire que nous fûmes remarqués, car les balles commencèrent à nous siffler aux oreilles avec une persistance qui n'était certes pas due au hasard. Mais comme le général Humphreys n'avait pas l'air de s'en apercevoir, ce n'était pas à moi de lui en faire l'observation. Il m'interrogeait sur la position exacte de mes trois brigades, consultait un croquis topographique qu'il tenait à la main, m'expliquait où conduisait la route, où nous aurions bonne chance d'enlever la queue des équipages, et surtout les canons de l'arrière-garde auxquels il tenait particulièrement. Enfin, satisfait sur tous les points : — Je crois, dit-il de sa voix tranquille, que nous ferions bien de nous retirer un peu en arrière.

Nous retournâmes sur nos pas, sans encombres.

Nous voici repartis. La chasse recommence. Une nouvelle ligne élevée à la hâte et faiblement défendue est encore enlevée par les tirailleurs. A deux cents mètres en arrière, la hauteur est couronnée d'un talus renforcé de *fences* et d'arbres abattus, derrière lequel se montra une ligne bien garnie. Ici, les tirailleurs ne suffisent plus. Le front de bataille se reforme le long d'une haie couverte, sous le feu d'une artillerie invisible qui nous envoie ses projectiles creux, par dessus la crête où l'infanterie nous attend. En quelques minutes, six régiments sont prêts à charger : le 73e et le 86e de New-York, le 105e et le 110e de Pennsylvanie, le 1er et le 17e du Maine. Au commandement, tous s'élancèrent à la fois. C'est auquel dépassera

les autres et plantera le premier ses couleurs sur le retranchement. Personne ne reste en arrière. Les blessés tombent ; on les ramassera plus tard. A l'ennemi d'abord.

C'était beau à voir. Les six drapeaux avançaient de front, comme portés par six vagues humaines qui montèrent sans s'arrêter jusqu'à ce qu'elles eussent éteint et submergé la digue enflammée qui se dressait devant elles.

Et sans autre délai que le temps de réunir deux ou trois cents prisonniers et de reformer les rangs, toujours poursuivant l'ennemi en retraite, nous arrivâmes à Deatonsville. Là, la 1re brigade céda le pas à la 2e. Presque tous ses régiments avaient épuisé leurs cartouches sur la ligne de tirailleurs où ils s'étaient relevés successivement pendant la matinée.

Désormais, la 1re division marchait de front avec nous à droite de la route, et elle avançait d'un bon pas. Il s'agissait de ne pas se laisser dépasser. Aussi, sans attendre que la 1re brigade eût renouvelé ses munitions, je lançai en avant la 2e déployée en bataille et soutenue de près par la 3e

Nous allions grand train. Vingt-huit wagons et cinq pièces d'artillerie étaient déjà tombés entre nos mains. A chaque prise, l'ardeur de la chasse s'augmentait. Les hommes ne s'arrêtaient même plus avant de charger. Quand un obstacle se présentait, derrière lequel l'ennemi faisait mine de tenir, les tirailleurs y couraient en poussant des hurrahs; les régiments les plus proches s'élançaient en avant, et la position était enlevée, avant même que le reste de la ligne sût de quoi il s'agissait.

Vers le coucher du soleil, le général Pierce, au sortir d'un bois épais, se trouva en face d'une hauteur abrupte couronnée d'un talus derrière lequel l'ennemi en face lui opposait une résistance déterminée. La cause nous en fut bientôt connue. Sur le haut du coteau où elle s'élevait par une pente immense, la route tournait brusquement à gauche, et se trouvait ainsi parallèle à notre front. Les trains de l'ennemi y défilaient encore, et c'était pour les sauver

que l'arrière-garde tout entière nous faisait tête. Mais il n'était retranchement qui pût tenir contre l'élan de nos hommes quand ils aperçurent les wagons. La crête du coteau fut emportée au moment où les derniers chariots venaient de passer. Tout en se repliant, les troupes d'escorte les défendaient encore. Pierce opéra rapidement son changement de front en avant sur son bataillon de gauche, tandis que la 3e brigade arrivait en hâte pour avoir sa part du gateau.

A peine la ligne eut-elle dépassé une grande ferme marquant le point culminant de la colline, que se présenta sous ses yeux un spectacle auquel elle ne s'attendait pas. Au fond d'un étroit vallon que partageait dans sa longueur une petite rivière nommée le Sailor's Creek, plus de deux cents wagons s'agitaient pêle-mêle pour traverser le cours d'eau sur un pont à moitié défoncé. La 2e brigade, à laquelle s'était joint le 120e de New-York, fondit sur sa proie avec des cris d'enthousiasme. Deux de ces régiments, le 17e du Maine et le 57e de Pennsylvanie, traversèrent même le Creek à la poursuite de l'ennemi, et ne s'arrêtèrent qu'au sommet de la colline opposée. La 1re division qui, par suite du changement de direction de la route, avait eu à faire un détour très étendu, arriva néanmoins à temps pour prendre part à l'hallali.

La journée était bonne. A part les wagons dont le nombre total s'élevait à deux cent soixante et dix, mes deux brigades engagées avaient enlevé à l'ennemi six pièces de canon, un guidon d'artillerie, huit drapeaux et de cinq à six cents prisonniers. De son côté, la division de Miles avait aussi ses trophées. Ce n'était là pourtant que le moindre de nos succès.

Pendant que Humphreys poussait devant lui, et démolissait pièce à pièce l'arrière-garde des rebelles, Sheridan prenait l'avance sur le 6e corps, cherchant où les frapper en flanc de quelque coup terrible : *leo quærens quem devoret!* Il lançait une de ses divisions de cavalerie à l'attaque; l'ennemi s'arrêtait pour couvrir en force le point

assailli; le combat se poursuivait avec vigueur, tandis qu'une seconde division allait le renouveler un peu plus loin sur un autre point, et ainsi d'une troisième. Pendant que l'infanterie ennemie s'arrêtait pour combattre, les trains continuaient leur route, laissant en arrière le gros des forces protectrices. La colonne se tronçonnait, et le moment devait venir forcément où elle serait coupée. C'est ce qui arriva. Trois divisions de cavalerie conduites par Custer, Crook et Devin, atteignirent les trains sur le Sailor's Creek, à quelques milles plus haut que le point où nous en avions saisi une partie. Elles détruisirent quatre cents wagons en bloc, enlevèrent seize pièces d'artillerie et firent quantité de prisonniers.

Entre Sheridan en avant et Humphreys en arrière, se trouvait le corps confédéré d'Ewell attardé par les charges incessantes de cavalerie dont le but était de donner au 6e corps le temps d'arriver. Wright, en effet, n'était pas loin, et bientôt sa première division, commandée par le général Seymour, fit irruption sur la route, tandis que la seconde, commandée par le général Wheaton, s'étendait sur le flanc gauche de la colonne ennemie. Tout en se repliant, celle-ci faisait de fréquents et vigoureux retours. Mais lorsqu'elle dut s'arrêter devant l'incendie, assaillie de tous les côtés à la fois, écrasée comme dans un étau entre la cavalerie et l'infanterie, il ne lui resta plus qu'à mettre bas les armes. Ce grand coup de filet rapporta de six à sept mille prisonniers, parmi lesquels le général Ewell lui-même et cinq ou six autres officiers généraux.

Et ce ne fut pas tout. Pour compléter le désastre de l'armée de Lee, son avant-garde essuya le même jour un important échec. Nous l'avons laissée marchant rapidement vers Farmville où l'armée du James se dirigeait de son côté. Le général Ord, craignant de ne pas arriver à temps, détacha en avant deux régiments d'infanterie et un escadron de cavalerie, sous le commandement du général Read, pour arrêter l'ennemi en brûlant le pont. Read arriva trop tard pour exécuter ses instructions. La tête

de colonne ennemie avait déjà traversé la rivière. Cependant, sachant de quelle importance il était d'en retarder la marche, il n'hésita pas à l'attaquer, malgré l'énorme disproportion de ses forces. Pas à pas il disputa le terrain avec une héroïque intrépidité, tandis qu'Ord accourait au bruit de la mousqueterie. Il fut tué, maintenant jusqu'au bout ses deux régiments décimés; mais le sacrifice de sa vie eut tout le résultat qu'il en avait pu espérer. L'armée du James parut bientôt, et les rebelles, arrêtés à Farmville, n'eurent plus qu'à se rejeter en arrière pour tâcher de gagner Lynchburg.

Cette journée du 6 avril, désignée généralement sous le nom de combat de Deatonsville, porta le coup de grâce à l'armée de Lee. Exténués de fatigue et de faim, en butte à toutes les misères et à tous les découragements, ces vingt-six ou vingt-huit mille hommes n'étaient plus en condition de se défendre. Une portion n'avait plus d'armes ; le reste n'était encore capable que de ces efforts spasmodiques dans lesquels s'éteint une agonie tourmentée.

Parmi les prisonniers que nous avions faits dans la soirée, se trouvait un jeune sergent dont l'intelligence me fut signalée par quelques officiers de mon état-major. Je le fis appeler et causai quelque temps avec lui. Ce qu'il répondit à mes questions peut se résumer en peu de mots :

— « Général, je n'ai rien à dire que vous ne sachiez déjà parfaitement. L'armée de la Virginie n'existe plus. Ce qu'il en reste ne peut vous échapper. Cela devait finir ainsi, et puisqu'il n'en pouvait être autrement, nous n'en sommes pas à regretter que le jour prévu depuis longtemps soit arrivé. Au contraire, nous nous réjouissons tous que la guerre soit finie. Si l'on nous eût consultés, il y a bien des mois qu'elle serait terminée, mais le gouvernement a préféré tenir jusqu'au bout.

« J'ai été pris comme les autres par la conscription; car de ceux qui se sont volontairement engagés au commencement de la guerre, il en reste bien peu maintenant.

Depuis six ou huit mois, nos hommes ont déserté par milliers. Ceux qui sont restés n'ont été retenus que par un sentiment d'honneur. Ils n'ont pas voulu *se disgracier* en abandonnant leur drapeau. Ils ont fait leur devoir de leur mieux. Quant à la Confédération du Sud, bien qu'ils eussent préféré la faire triompher, ils en avaient depuis longtemps perdu l'espoir, et la savaient condamnée sans ressource.

« Personnellement, je me soucie peu de l'esclavage, et que les nègres soient libres, cela m'est égal. J'appartiens à une famille de fermiers qui louait parfois des travailleurs noirs, mais qui n'en possédait pas. Quand nous les emploierons maintenant, nous les paierons, au lieu de payer leurs maîtres : voilà toute la différence. Quant à la politique, je ne m'en suis jamais beaucoup mêlé. Je sais bien que la guerre s'est faite principalement au profit des planteurs ; mais, que voulez-vous? quand on est embarqué sur un navire, il faut bien faire ce qu'on peut pour le maintenir à flot. — La Confédération a ruiné le Sud par la guerre; notre espoir à tous est que, maintenant, l'Union le relèvera de sa ruine par la paix. »

Lorsque j'eus congédié le prisonnier, il s'arrêta à quelques pas, hésita un instant, puis revenant vers moi :

— « Général, me dit-il, votre bonté m'encourage à solliciter de vous une faveur. Nous sommes là une demi-douzaine d'hommes qui, depuis avant-hier, n'avons rien pu trouver à manger. Si vous pouviez nous faire donner à chacun un biscuit, cela nous aiderait à attendre, et nous vous en serions profondément reconnaissants. »

Nous n'étions pas nous-mêmes dans l'abondance; il s'en fallait. Mais le sergent n'alla pas retrouver ses compagnons les mains vides.

Une chose m'a particulièrement frappé dans le contenu des wagons tombés entre nos mains: c'est la quantité d'objets lourds et inutiles dont ils étaient chargés. Les ustensiles de cuisine, poêles à frire, casseroles, marmites, y abondaient, à côté de malles et de coffres à moitié vides

ou renfermant des paperasses insignifiantes et des chiffons usés. La discipline devait être bien relâchée, ou l'habitude de confort des officiers bien obstinée, pour surcharger de pareils *impedimenta* les bagages d'une armée dont le salut dépendait de sa célérité. Il me paraît que le surcroît de trains inutiles contribua à hâter sa perte en ralentissant ses mouvements et en disséminant ses forces actives. Quand le navire menace de sombrer, on jette le chargement à la mer. L'armée de Lee refusa de s'alléger de la sorte, et elle fut engloutie avec sa cargaison.

Pendant la nuit du 6 au 7, l'ennemi se remit en mouvement. Au point du jour, Humphreys était déjà lancé à sa poursuite. Dans la rapidité de la marche, je dépassai un chemin de traverse que je devais prendre, et bientôt, ayant conçu quelque soupçon à ce sujet, je fis halte, tandis que mes aides de camp couraient aux renseignements. Un général, suivi de quelques officiers d'état-major et d'une escorte de cavalerie, arrivait par la route sur laquelle j'étais arrêté. On dit autour de moi : — C'est Sheridan ! ce qui excita ma curiosité. J'avais entrevu le général deux ou trois fois seulement, mais sans avoir jamais eu l'occasion d'échanger une parole avec lui.

Le général Sheridan est de taille moyenne, alerte et vigoureux ; l'air militaire. Il portait alors les cheveux en brosse et la moustache au naturel ; ses yeux sont noirs et brillants ; son regard dénote une grande activité d'intelligence et de tempérament. Ses traits sont réguliers; sa physionomie ouverte respire une franche décision de caractère. Telle est du moins l'impression que j'ai gardée de cette rencontre, la seule qui m'ait mis en rapport avec lui.

Il s'arrêta près de moi, me saluant par mon nom, comme si nous eussions été d'anciennes connaissances, et dès que je lui eus fait part de mon hésitation à propos de la route à suivre, en quelques mots, il me mit pleinement au courant de mon itinéraire. Wright marchait par ici; Humphreys par là; Griffin devait se trouver à telle dis-

tance. A telle heure nous serions rendus au High-Bridge où nous pouvions atteindre l'ennemi, etc., etc. Ma division devait donc prendre le chemin que je venais de dépasser et qui me conduirait à tel carrefour où je rencontrerais telles et telles troupes. Tout cela fut dit si clairement que je ne pus conserver aucun doute sur la parfaite exactitude de l'information. Le général avait dans sa tête, non seulement l'ensemble, mais encore les détails de tous les mouvements de l'armée. Je le quittai aussitôt pour réparer ce retard de quelques minutes, et à l'heure annoncée, nous arrivâmes au High-Bridge.

C'est un viaduc magnifique de vingt et une arches traversant, d'une colline à l'autre, la vallée où coule l'Appomattox. Il est à la fois à l'usage du chemin de fer de Lynchburg et des habitants du pays qui se rendent à pied ou en voiture d'une rive à l'autre. Quand nous nous présentâmes à l'une de ses extrémités, l'ennemi, qui venait d'y passer, mettait le feu à l'autre. Il fallut jeter un pont volant sur la rivière. Le général Humphreys résolut de mettre ce retard à profit pour sauver le viaduc dont la seconde arche était déjà en feu. Un fort détachement armé de haches empruntées à tous nos régiments, courut à l'incendie, sous la direction de quelques officiers ingénieurs. Le viaduc supérieur portant la voie ferrée fut préservé par le sacrifice d'une troisième arche, et le pont inférieur resta ouvert à nos trains, moyennant quelques réparations.

La 2e division passa d'abord. Le général Barlow, de retour à l'armée depuis trois ou quatre jours, en avait maintenant le commandement. L'arrière-garde ennemie se montrait encore sur les hauteurs. Barlow lança contre elle la brigade du général Smythe qui fut tué dans l'engagement. C'était un vaillant officier, fort aimé dans le 2e corps. Sa mort ferma la longue liste des victimes de la guerre parmi les officiers généraux. L'un des derniers avait été le général Winthrop, du 5e corps.

A peine arrivé sur l'autre bord, Barlow fut envoyé à

Farmville, d'où un détachement ennemi se retira à son approche, après avoir brûlé le pont et plus de cent wagons qu'il ne pouvait emmener plus loin. Le général Humphreys, avec ma division et celle de Miles, continua à poursuivre vivement le gros des confédérés, par la route d'Appomattox Court-House. Nous les atteignîmes à cinq ou six milles plus loin dans une forte position où ils s'étaient déjà couverts de retranchements pour nous attendre. J'avais la gauche et Miles la droite. Les tirailleurs, déployés en avant, rencontrèrent partout une résistance énergique, et d'après la solidité et l'étendue de la ligne ennemie, il devint évident que nous avions devant nous tout ce qui restait à Lee de son armée. Le jour baissait. Dans l'impossibilité de tourner l'un ou l'autre flanc de la position, une charge de trois régiments de la 1re division fut ordonnée. Ils furent repoussés avec perte. Nous avions affaire à trop forte partie.

Tout le reste de l'armée était au loin, de l'autre côté de l'Appomattox. La cavalerie et le 5e corps suivaient la route de Prince Edward's Court-House, le 6e corps et le 24e étaient encore à Farmville, où le pont ne fut rétabli qu'à la nuit; et la 3e division ne nous avait pas encore rejoints. Force nous fut de remettre au lendemain le renouvellement de l'attaque. Mais l'ennemi ne l'attendit pas. Il se remit en route pendant la nuit, et le grand hallali reprit de plus belle au point du jour.

Nous avancions en trois colonnes, et nous ramassions tout ce qui restait en arrière de l'armée confédérée. Ce grand débris se disloquait de plus en plus, semant ses épaves dans les bois, dans les champs et par les chemins. Bêtes et gens cédaient à l'épuisement. Les wagons restaient dans les ornières, les canons étaient abandonnés dans les fourrés ou enterrés dans des trous creusés à la hâte que les nègres s'empressaient de nous indiquer. On marquait la place pour ceux qui seraient chargés d'enlever les pièces, et sans s'arrêter, on poussait en avant, « brûlant la piste » comme les meutes qui sentent venir la curée.

Quant aux hommes, on les prenait un peu partout. Notre avance avait été si rapide dans le 2e corps, que les trains n'avaient pu nous rejoindre. Nous étions sans rations; heureusement, il restait encore du bétail et des provisions dans le pays. Pour les trouver, un régiment par brigade était détaché en fourrageurs. Les soldats de Lee couraient aussi la campagne pour se procurer des vivres, mais par groupes isolés. Partout où ils rencontraient nos détachements, ils se rendaient avec plus d'empressement que de répugnance. Ils en avaient assez, moins rebelles désormais que les moutons virginiens qu'il fallait parfois pourchasser à outrance, et tuer même à coups de fusil quand ils refusaient de se rendre.

Dans l'après-midi, quelques cavaliers en jaquettes grises apparurent devant nous. Ils était arrêtés au milieu de la route, devant une ferme, et faisaient flotter dans l'air un mouchoir blanc en guise de drapeau parlementaire. Le général Humphreys fut promptement averti, et reçut une communication écrite pour le général Grant. La lettre expédiée, le mouvement continua avec plus d'ardeur que jamais. — Dépêchons-nous, disait-on partout dans les rangs. Voilà Lee qui va se rendre!

La veille, en effet, le général Grant avait adressé au général Lee la note suivante datée de Farmville, 7 avril.

« Général, — Le résultat de la dernière semaine doit vous convaincre que toute prolongation de résistance de la part de l'armée de la Virginie septentrionale est sans espoir dans cette lutte. Je sens qu'il en est ainsi, et je considère comme mon devoir de me dégager de la responsabilité de toute nouvelle effusion de sang, en vous demandant la reddition de cette portion des forces des États confédérés, connue sous le nom d'armée de la Virginie septentrionale. »

La réponse arriva le 8 au matin :

« Général, — J'ai reçu votre note d'aujourd'hui (7). Bien que je ne partage pas l'opinion que vous exprimez que toute prolongation de résistance de la part de l'armée

de la Virginie septentrionale soit sans espoir, je suis comme vous désireux d'éviter une effusion de sang inutile, et en conséquence, avant de considérer votre proposition, je demande les termes que vous offrirez comme condition de sa reddition. »

Le général Grant écrivit immédiatement :

« Général, — Je viens de recevoir votre note d'hier soir, par laquelle, en réponse à la mienne du même jour, vous demandez les conditions auxquelles j'accepterai la reddition de l'armée de la Virginie septentrionale. Je réponds que *la paix* étant mon grand désir, je n'insisterai que sur une condition, à savoir : que les officiers, sous-officiers et soldats ne pourront plus reprendre les armes contre le gouvernement des États-Unis jusqu'à ce qu'ils soient dûment échangés. Je vous rencontrerai ou je désignerai des officiers pour rencontrer ceux que vous pourriez nommer dans la même intention, en tel lieu qui vous sera agréable, dans le but d'arranger définitivement les termes auxquels la reddition de l'armée de la Virginie septentrionale sera reçue. »

Le général Lee crut qu'en dehors de son armée il pouvait encore tenter un dernier effort en faveur de cette confédération rebelle à laquelle il avait dévoué si longtemps son génie militaire. Il envoya la communication suivante dans la nuit du 8 au 9 avril :

« Général, — J'ai reçu votre note d'aujourd'hui, à une heure avancée. Dans la mienne d'hier, je n'entendais pas proposer la reddition de l'armée de la Virginie septentrionale, mais seulement demander les termes de votre proposition. Pour être franc, je ne pense pas que les circonstances soient telles qu'il y ait lieu de demander la reddition de cette armée; mais, comme le rétablissement de la paix doit être le seul objet entre tous, je désirerais savoir si vos propositions tendraient à ce but. Je ne puis donc vous rencontrer en vue de rendre l'armée de la Virginie septentrionale; mais en tant que votre proposition pourrait affecter les forces des États confé-

dérés sous mon commandement, et tendre au rétablissement de la paix, je vous rencontrerais avec plaisir demain à dix heures du matin, sur l'ancienne grande route de Richmond, entre les lignes de piquet des deux armées. »

Cette lettre semble peu conforme au caractère personnel du général Lee. Pour pouvoir invoquer sa propre franchise à l'appui de l'assertion que « les circonstances n'étaient pas telles qu'il y eût lieu de demander la reddition de son armée », il fallait qu'il fût bien mal renseigné sur ce qui venait de se passer quelques heures auparavant sur son front. Sheridan, toujours infatigable, avait, par une marche forcée, devancé l'ennemi à la station d'Appomatox, et enlevé quatre convois chargés de provisions et envoyés de Lynchburg par la voie ferrée. Lorsque les troupes d'avant-garde s'étaient présentées, notre cavalerie plantée en travers de la route les avait chargées et rejetées en arrière jusqu'à la Court-House. Ainsi, le reste désorganisé des forces rebelles était enveloppé de toutes parts : arrêté de front par la cavalerie de Sheridan que l'infanterie d'Ord se hâtait de rejoindre; cerné de flanc par le 5e corps; serré de près en arrière par le 2e corps que suivait le 6e; enfin contenu par l'obstacle du James qui barrait au nord la seule direction encore ouverte.

Il est donc difficile de s'expliquer pourquoi le général Lee ne fit pas alors ce qu'il fut contraint de faire douze heures plus tard. D'espoir, il n'en pouvait conserver aucun, car, dès la veille, ses généraux lui avaient représenté l'inutilité absolue de plus longs sacrifices. En pareil cas, les petites ruses de la diplomatie et le style soigneusement embrouillé des protocoles conviennent peu au rôle du général qui tient une épée, surtout lorsqu'il s'en est servi de façon à ennoblir sa défaite et à commander l'estime de ses adversaires. S'il se fût rendu le 8 au soir, le général Lee aurait épargné à ses hommes le sang inutilement versé le 9 au matin, et il se serait épargné à lui-même l'avertissement contenu dans le refus suivant du général Grant :

« Général, — Votre note d'hier (8) m'est parvenue. Je n'ai point autorité pour traiter de la paix. L'entrevue que vous me proposez pour dix heures du matin ne pourrait produire aucun bien. Je puis déclarer, néanmoins, général, que je désire la paix autant que vous-même, et que le Nord tout entier est animé du même sentiment. Les termes dans lesquels la paix peut être obtenue sont bien compris. Le Sud, en mettant bas les armes, hâtera cet événement si désirable, et sauvera des milliers de vies humaines et des centaines de millions de propriétés non encore détruites. Dans l'espoir sérieux que toutes nos difficultés pourront être réglées sans faire une victime de plus, j'ai l'honneur d'être, etc., etc. »

9 AVRIL 1865

En avant dès le matin, toujours sur les talons de l'arrière-garde ennemie composée maintenant du corps de Longstreet, depuis que celui d'Ewell est rayé du rôle. Canonnade vigoureuse, feux de mousqueterie répétés à trois ou quatre milles en avant. Tout le monde s'écrie d'instinct : c'est Sheridan! *Bully for Sheridan!*

C'était la dernière convulsion de l'armée rebelle à l'agonie. Aux premières lueurs du jour, Lee, sachant qu'il n'avait encore devant lui que la cavalerie, voulut tenter de passer au travers; Sheridan l'avait prévu. Il avait fait démonter ses hommes, et les déployant en ligne épaisse de tirailleurs, il combattit pied à pied, ne reculant que lentement, jusqu'à ce que l'infanterie du général Ord fût arrivée en ligne derrière lui. Alors tous les cavaliers courant à leurs chevaux se rallièrent au galop pour charger l'ennemi en flanc au moment que les régiments du James l'aborderaient de front. Le 5e corps se formait en ligne entre Sheridan et Humphreys; le cercle d'acier se fermait; l'armée de Lee n'avait plus qu'à se rendre ou à périr noyée dans son sang... Elle se rendit. Le pavillon

blanc apparut sur ses lignes, et le général Grant reçut du général Lee un message conçu en ces termes :

« Général, — J'ai reçu votre note de ce matin sur la ligne de piquets où je m'étais rendu pour vous rencontrer, et m'assurer définitivement des termes compris dans votre proposition d'hier par rapport à la reddition de cette armée. Je demande maintenant une entrevue dans ce but, conformément à l'offre contenue dans votre lettre d'hier. »

L'entrevue fut accordée, et les deux généraux se rendirent dans une maison d'Appomattox Court-House.

Aussitôt un ordre du général Meade nous annonça que, « par suite de la condition des choses », les hostilités étaient suspendues pour une heure. En conséquence, nos divisions furent massées à droite et à gauche de la route. Une demi-heure après nous reçumes avis que la trève était prolongée jusqu'à deux heures de l'après-midi.

A deux heures sonnant, ma division se remit en mouvement. Mais ma première brigade n'avait pas fait un quart de mille qu'un nouvel ordre me prescrivait de faire halte. Devant nous s'étendait, au delà d'un mince rideau de bois, un espace ouvert qui nous séparait seul des piquets ennemis, lesquels ne bougeaient pas. L'endroit se nomme Clover-Hill.

Bientôt on signale un chariot à quatre chevaux empanachés de drapeaux blancs. Tout le monde se précipite sur le bord de la route. — Qu'est-ce que cela peut être? Des *civils* en paletots, coiffés de chapeaux noirs! Peuh! — On apprend que c'est le juge Ould et un colonel Hearth commissaires pour l'échange des prisonniers, du côté des confédérés. Puisqu'on leur donne passage dans nos lignes, c'est que sans doute tout est fini. Et les applaudissements commencent à éclater. Ces messieurs saluent et passent.

Le chariot passé, l'impatience devient de la fièvre. — Comment! Rien encore? C'est pour gagner du temps. — Il doit y avoir là-dessous quelque *trick*. — On ferait mieux

d'en finir avant la nuit. — S'ils ne veulent pas se rendre, eh bien! Allons-y tout de suite : *let us go in at once*.

Tout à coup, une tempête de hurrahs ébranle l'air sur le front de notre ligne. Le général Meade, venant d'Appomattox Court-House, est arrivé au galop. Il a levé son képi et prononcé quelques mots. — LEE S'EST RENDU! Sans l'avoir entendu, tout le monde l'a deviné. Des acclamations forcenées roulent comme des coups de tonnerre dans les champs, dans les bois, sur les chemins et se prolongent en échos jusque parmi les trains qui suivent au loin le 6e corps.

Le général Meade quitte la route et traverse ma division. Les hommes s'élancent sur son passage, entourent son cheval. Hurrah pour le général Meade! Et encore hurrah! et toujours hurrah! L'enthousiasme gagne les officiers de son état-major qui crient comme les autres en agitant leurs chapeaux. Les képis volent en l'air; les drapeaux s'agitent et saluent, secouant à la brise leurs lambeaux glorieux; toutes les musiques lancent vers le ciel les notes joyeuses du *Yankee doodle*, ou les accents sonores du *Hail Columbia!*

Ceux qui ont assisté à l'explosion de cette scène d'enthousiasme n'en perdront jamais le souvenir. L'indiquer est possible; mais il n'est pas donné à la plume de la reproduire, et aucune description n'en pourra faire passer la secousse électrique dans l'âme du lecteur.

Toutes les espérances de quatre années enfin réalisées; toutes les craintes anéanties, tous les périls disparus, toutes les privations, toutes les souffrances, toutes les misères terminées; l'enivrement du triomphe; la joie du prochain retour au foyer : à tout cela, un seul élan d'enthousiasme ne pouvait suffire. Aussi les vivats et les cris de fête se prolongèrent-ils jusqu'à la nuit.

Après le général Meade, chacun de nous en eut sa part; généraux de division et généraux de brigade reçurent chacun leur ovation bruyante, et durent, bon gré mal gré, y répondre par le *speech* obligé.

Certes, autant qu'un autre, j'en avais assez de la guerre. Je l'avais faite assez longtemps et assez durement pour savoir le prix qu'elle met à ses gloires. Autant qu'un autre, j'avais désiré la paix, surtout aux mauvais jours, — la paix par le triomphe, bien entendu. Et cependant, chose bizarre, je ne pus me défendre de ce sentiment déraisonnable que tout était *bien vite* fini, et que pour ma part j'en aurais pu prendre encore un peu. Ainsi sommes-nous faits. Quand nous avons atteint le but, — nous ne sommes pas très loin de regretter les ardentes émotions de la lutte dans la tranquille sécurité de la victoire. Il y a de cela dans le *meminisse juvabit* du poète. Mais après tout, qui sait? Aurais-je bien pensé de même si j'avais su alors que mon brevet de major général devait être daté de ce jour là?

Les conditions accordées par le général Grant furent généreuses. Avec une véritable hauteur d'âme, tout en assurant les fruits de sa propre victoire, il s'appliqua à adoucir l'amertume de la défaite, pour l'adversaire qu'il tenait à sa merci. *Unconditional Surrender*. Grant (c'est ainsi que les soldats interprétaient ses initiales U. S.) se départit de ses anciennes habitudes pour honorer un rival abattu par la fortune des armes, et, — comme il le dit lui-même dans son rapport, — « ces ennemis dont la mâle énergie, si erronée qu'en fût la cause, avait produit des œuvres herculéennes de valeur. »

Voici quels furent les termes dictés par le général Grant et acceptés par le général Lee :

« .... Des rôles de tous les officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Virginie septentrionale seront faits en double; une copie sera remise à un officier désigné par moi, l'autre sera retenue par tel officier ou tels officiers que vous désignerez. Les officiers donneront individuellement leur parole de ne pas reprendre les armes contre le gouvernement des États-Unis jusqu'à ce qu'ils aient été dûment échangés. Chaque commandant de régi-

ment ou de compagnie signera un engagement semblable pour les hommes de son commandement. Les armes, l'artillerie et les proprietés publiques seront réunies, parquées et remises aux officiers nommés par moi pour les recevoir. Cette close ne comprendra pas les sabres ou épées (*side-arms*) des officiers, leurs chevaux ou leurs effets particuliers. Cela fait, officiers, sous-officiers et soldats auront la permission de retourner chez eux, où les autorités des États-Unis ne les inquiéteront pas, aussi longtemps qu'ils observeront leur parole et les lois en force là où ils pourront résider. »

Griffin avec le 5e corps, Gibbon avec deux divisions du 24e, Mackenzie avec son commandement de cavalerie, furent désignés pour assister aux dernières formalités, et prendre charge des armes, munitions et équipages des confédérés. Après un jour de repos, tout le reste de l'armée se mit en route pour aller attendre à Burkesville, le prompt écroulement des derniers débris de la Confédération du Sud, contre-coup forcé de la prise de Richmond et de la destruction des forces de Lee.

CHAPITRE XX

CONCLUSION

L'existence de la rébellion dépendait tellement du sort de l'armée de Lee, que lorsque celle-ci succomba, celle-là disparut. Johnston se rendit à Sherman, Dick Taylor et Kirby Smith à Canby, et il ne resta plus un soldat rebelle sur toute la surface de l'ex-Confédération du Sud.

L'homme qui en avait été le président, traqué de toutes parts, s'enfuyait, ne sachant où aller cacher sa tête proscrite. Les routes étaient coupées, les communications interceptées par les expéditions du général Canby qui venait de prendre Mobile avec deux corps d'armée, et du général Wilson qui, à la tête de plus de douze mille hommes de cavalerie, avait passé comme une trombe à travers l'Alabama et partie de la Géorgie, forçant la ville fortifiée de Selma, détruisant celle de Tuscaloosa, s'emparant de Montgomery, emportant d'assaut Columbus et West-Point, entrant enfin dans Macon pour y recevoir la soumission de la milice Géorgienne et de cinq généraux confédérés.

Dans cette fougueuse expédition d'un mois, — du 20 mars au 20 avril, — il avait fait des prisonniers par milliers, pris des canons par centaines, détruit des ponts, des chemins de fer, des arsenaux, des manufactures d'armes, et de machines, des fonderies navales, des dépôts

d'approvisionnements et toute sorte de matériel. Il ne lui restait plus qu'à lancer dans toutes les directions des détachements à la poursuite de Jefferson Davis, qui fut atteint et pris par l'un d'eux, le 11 mai. Tout le monde connaît les incidents de cette misérable odyssée commencée aux lueurs sinistres de l'incendie de Richmond, et terminée dans la boue, sous un grotesque travestissement de femme.

M. Lincoln fut assassiné le 14 avril. Une cause détestable devait avoir recours à de détestables moyens. La guerre, qui s'était poursuivie sur les champs de bataille et dans les camps où l'honneur du Sud s'était réfugié, n'était pas une arme suffisante au gouvernement de Richmond. Ses familiers et ses agents avaient organisé l'incendie de nos grands hôtels et de nos établissements les plus fréquentés, et appelant jusqu'à la fièvre jaune à leur aide, ils avaient introduit dans le Nord des cargaisons de vêtements imprégnés d'émanations pestilentielles. Ces ignobles complots ayant échoué dans l'exécution, les hommes qui avaient dirigé la grande lutte de la démocratie contre l'oligarchie, de la liberté contre l'esclavage, furent spécialement voués au pistolet et au poignard, dans des conciliabules ténébreux dont les ramifications s'étendirent jusqu'à Paris.

Et voyez le résultat :

Abraham Lincoln, président des États-Unis, ayant accompli sa noble mission en ce monde, couronne sa vie par le martyre, et sous la balle d'un assassin du Sud, scelle de son sang une glorieuse immortalité. — Jefferson Davis, président des États révoltés, ayant fait tout le mal qu'il lui était donné de faire, termine sa carrière politique comme une farce de vaudeville, et la corde pour le pendre se transforme en lanière pour le marquer à jamais d'un ridicule ineffaçable.

L'armée du Potomac quitta Burkesville le 2 mai pour se rendre à Washington. Le 6, elle traversa Richmond

en triomphe; le 10, Fredericksburg. Le 23, elle défila en grande pompe devant le président Johnson et les hautes autorités, aux applaudissements d'un vaste concours de peuple assemblé dans la capitale pour assister à cette solennité. Le lendemain, une partie de l'armée de Sherman eut son tour, avant de retourner dans le Kentucky. Puis le licenciement commença; et, en quelques mois, les armées de la république rendirent au pays pacifié autant de citoyens qu'elles comptaient auparavant de soldats volontaires dans leurs rangs. Le nombre s'en élevait à *huit cent mille neuf cent soixante-trois*, (800,963). Parmi eux, l'armée régulière trouva aisément à remplir ses cadres presque vides, et à compléter l'augmentation de son effectif permanent par la création de nouveaux régiments.

Le chiffre des forces confédérées qui mirent bas les armes et furent renvoyées sous parole dans leurs foyers, fut de cent soixante-quatorze mille deux cent vingt-trois (174,223) auxquelles il faut ajouter quatre-vingt dix-huit mille huit cent deux (98,802) prisonniers de guerre détenus dans le Nord, ce qui porte à deux cent soixante-treize mille vingt-cinq (273,025) le chiffre total des troupes de la Confédération du Sud renvoyées sous parole. Mais il faut songer qu'à l'époque de la débâcle des armées de Lee, de Johnston et de Taylor, quantités de détachements se trouvaient disséminés sur la vaste surface du pays, pour poursuivre les réfractaires, garder les dépôts, surveiller les chemins de fer, etc., etc., et que la plupart d'entre eux se débandèrent pour rentrer directement dans leurs familles. Il est constaté qu'une grande partie des troupes de Kirby-Smith, dans le Texas, se dispersa ainsi, après s'être livrée au pillage du matériel et des propriétés publiques. En estimant à vingt-sept mille le nombre des hommes ainsi soustraits aux engagements de ceux qui s'étaient rendus régulièrement, on trouve que la rébellion comptait encore trois cent mille hommes enrôlés, sans compter les déserteurs, aû moment où elle mit bas les armes.

Elle en avait mis sur pied un peu plus de onze cent mille (1,100,000) pendant la guerre, et d'après les meilleurs renseignements émanés des confédérés eux-mêmes, elle avait perdu, pendant ces quatre années, entre six et sept cent mille hommes morts ou mutilés, ce qui donne un nombre de décès au moins égal à celui des armées de l'Union, c'est à dire, comme on va le voir, double proportionnellement au chiffre des armées, et triple proportionnellement au chiffre de la population.

En effet :

En réduisant les contingents fournis par toutes les levées à la proportion uniforme de trois ans de service par homme, le nombre total d'hommes mis sous les armes par le gouvernement des États-Unis s'élève à deux millions cent cinquante-quatre mille trois cent onze (2,154,311).

Sur ce chiffre, le rapport du prévôt maréchal général prouve que deux cent quatre-vingt mille sept cent quatre-vingt-neuf (280,789) hommes, dont près de huit mille officiers, ont perdu la vie. Et de ceux qui ont survécu, un million cinquante-sept mille quatre cent vingt-trois (1,057,423) ont été traités dans les hôpitaux généraux pour blessures ou maladies.

On le voit : la grandeur des sacrifices fut mesurée à la grandeur de la cause qui les réclamait.

Les États-Unis d'Amérique ont combattu pour le maintien de leur intégrité nationale, pour la consécration de leurs libres institutions, et pour la suprématie du gouvernement du peuple par le peuple, — c'est à dire pour les grands principes de progrès et de liberté qui sont la tendance naturelle des sociétés modernes et l'aspiration légitime des nations civilisées. Une telle cause vaut tous les sacrifices. En la soutenant à tout prix, les États-Unis ont fait plus qu'accomplir une œuvre de puissance et de patriotisme; car leur triomphe, c'est une victoire pour l'humanité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

FREDERICKSBURG

CHAPITRE II

L'ÉMANCIPATION

CHAPITRE III

DERNIERS EFFORTS DE BURNSIDE

CHAPITRE IV

HOOKER, GÉNÉRAL EN CHEF

CHAPITRE V

CHANCELLORSVILLE

CHAPITRE VI

INVASION DE LA PENNSYLVANIE

CHAPITRE VII

GETTYSBURG

CHAPITRE VIII

LA POURSUITE

CHAPITRE IX

DERNIÈRES OPÉRATIONS DE 1863

CHAPITRE X

ULYSSE S. GRANT, LIEUTENANT GÉNÉRAL

CHAPITRE XI

BATAILLE SUR BATAILLE

CHAPITRE XII

DEVANT PETERSBURG

CHAPITRE XIII

LA MINE

CHAPITRE XIV

MOISSONS D'ÉTÉ

CHAPITRE XV

VENDANCES D'OCTOBRE

CHAPITRE XVI

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

CHAPITRE XVII

LE DERNIER HIVER

CHAPITRE XVIII

LE GRAND COUP

CHAPITRE XIX

LE DÉNOUEMENT

CHAPITRE XX





